Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Selma Lagerlöf

ANNA SVÄRD

Troisième volume du « Triptyque des Löwensköld »

1928
Traduit du suédois par
T. Hammar et M. Metzger

Table des matières

LE VOYAGE À KARLSTADT

I

Quoi qu'on ait à reprocher à Thea Sundler, il faut bien reconnaître qu'elle savait s'y prendre avec Karl Artur Ekenstedt mieux que personne.

Charlotte Löwensköld avait, elle aussi, voulu le persuader de partir pour Karlstad et de se réconcilier avec sa mère. Mais, pour l'y décider, elle lui avait rappelé tout ce que celle-ci avait été pour lui, et finalement elle avait même cherché à l'effrayer en lui prédisant qu'il ne ferait plus jamais de bons sermons s'il se montrait ingrat à l'égard de sa mère.

Voulait-elle donc qu'il revînt à la maison en fils prodigue, mendiant son pardon ? Se figurait-elle qu'il écouterait semblable conseil, dans l'état d'esprit où il se trouvait, après le grand succès de ses prédications, succès qui avait fait de lui l'idole de toute la paroisse ?

Thea Sundler, elle, s'y prit de toute autre façon pour le renvoyer à Karlstad.

Elle lui demanda si ce qu'elle avait entendu dire de la bonne Madame Ekenstedt était bien vrai. Exigeait-elle vraiment qu'on lui fît des excuses pour le moindre manquement à son égard ? Mais si elle en demandait tant aux autres, elle était sans doute prête, elle aussi, à reconnaître ses torts.

Cela Karl Artur ne pouvait le nier. Dès que sa mère se rendait compte qu'elle était en défaut, elle n'avait qu'un souci : réparer le mal et se réconcilier avec la personne offensée.

Thea lui rappela le jour où cette chère Mme Ekenstedt avait entrepris en plein dégel le grand et pénible voyage d'Upsal pour permettre à son fils de lui demander pardon.

Et Thea s'étonnait de le voir, lui, un ministre du Christ, montrer moins d'esprit de conciliation qu'une simple laïque.

Karl Artur ne voyait pas bien où elle voulait en venir. Il restait là à la regarder.

Mme Sundler ajouta alors, que cette fois-ci c'était Mme Ekenstedt qui avait des torts envers son fils ; si elle était aussi équitable qu'il le prétendait, il ne pouvait douter des regrets de sa mère et de son ardent désir de lui demander pardon et puisqu'elle ne pouvait venir à lui étant malade, il était de son devoir d'aller vers elle.

Voilà qui était un autre son de cloche. Il ne s'agissait plus, ainsi que le voulait Charlotte, de retourner à la maison paternelle comme le fils prodigue, mais d'y entrer en triomphateur généreux.

Il n'irait pas à Karlstad pour implorer son pardon, il irait pardonner à sa mère. Cette façon de voir les choses lui plaisait infiniment, et sa reconnaissance était grande envers Thea, qui lui avait suggéré cette solution.

Il se donna à peine le temps, en sortant de l'église le dimanche suivant, de prendre un léger repas chez l'organiste, et partit pour Karlstad. Il était si pressé d'arriver qu'il voyagea toute la nuit. La pensée du bel accueil qui l'attendait le

tenait éveillé. Nulle mieux que sa mère ne pouvait comprendre la beauté d'un pareil moment.

Il arriva à Karlstad sur les cinq heures du matin ; mais, au lieu de se rendre directement chez lui, il descendit à l'auberge. Les sentiments de sa mère à son égard ne faisaient aucun doute, mais il était moins sûr de ceux de son père.

Il n'était pas impossible que celui-ci refusât de le laisser entrer, et il ne voulait pas s'exposer à cette éventualité en présence du postillon.

L'aubergiste debout sur le perron, reconnut immédiatement en Karl Artur un vieil habitant de Karlstad. Peut-être avait-il eu vent de la brouille survenue entre le jeune homme et ses parents, à cause des projets de mariage du pasteur avec une Dalécarlienne.

Il eut, pour le recevoir, quelques paroles de prudente sympathie, mais Karl Artur semblait si calme et si content, il répondit si gaiement, que l'hôte commença à douter de la vérité du bruit qui courait.

Karl Artur demanda une chambre, se débarrassa de la poussière du voyage et fit une toilette très soignée. Quand il sortit de l'auberge, il portait une redingote, un rabat, et un chapeau haut de forme noir. Il avait revêtu ses vêtements sacerdotaux pour prouver à sa mère qu'il venait avec des sentiments tout pastoraux.

L'aubergiste lui demanda s'il désirait déjeuner, mais il dit que non. Il ne fallait pas retarder l'heureux moment où sa mère et lui tomberaient dans les bras l'un de l'autre.

Il se dirigea rapidement vers les rives du Klarelf. Il se sentait rempli de la même grande et joyeuse attente, qu'au

temps où, étudiant à Upsal, il revenait chez lui pour les vacances.

Mais soudain il s'arrêta net, l'air aussi bouleversé que s'il avait reçu une gifle en plein visage. Il se trouvait près de la maison Ekenstedt, et il s'aperçut qu'elle était entièrement close, volets fermés, portes verrouillées.

Dans le premier moment de stupeur il se dit que l'aubergiste avait dû prévenir ses parents de son retour, et qu'ils avaient fermé la maison, pour lui en interdire l'accès. Rouge de dépit, il fit demi-tour, prêt à s'en aller. Mais presqu'aussitôt, il éclata de rire. Il était à peine six heures et la maison devait offrir cet aspect inhospitalier tous les matins.

Avait-il été assez ridicule de croire qu'on eût fermé à son intention les volets et les portes. Il alla donc jusqu'à la grille du jardin, l'ouvrit et s'assit sur un banc pour attendre le réveil de la maisonnée.

Néanmoins, il ne put s'empêcher de trouver cette maison fermée de mauvais augure. Sa joie avait disparu. La grande assurance qui l'avait soutenu toute la nuit était partie.

Il laissait errer son regard sur les corbeilles de fleurs et sur le fin gazon. Il contemplait aussi la grande et belle demeure de ses parents, songeant à celle qui régnait ici, choyée et fêtée par tous. Comment avait-il pu croire qu'elle lui demanderait pardon. C'était impossible. Bientôt il en vint à ne plus comprendre que Thea et lui eussent pu concevoir une idée pareille. Là-bas à Korskyrka, il trouvait tout naturel que la colonelle eût eu des regrets, mais ici, cette pensée lui apparut comme une folie. Il en fut si convaincu, qu'il voulut re-

brousser chemin. Il se leva même pour partir, il avait hâte de s'éloigner avant que quelqu'un ne l'eût aperçu.

Mais, tandis qu'il restait debout près de la grille, l'idée lui vint brusquement qu'il était sans doute à la maison pour la dernière fois. S'il s'en allait, ce serait pour ne jamais revenir.

À cette pensée, il laissa la grille entr'ouverte et se mit à faire le tour du jardin, pour lui dire adieu.

Il s'engagea sous les grands arbres de la berge. Jamais plus il n'admirerait le beau paysage. Il contempla longuement le canot qui reposait, la coque en l'air, sur la rive. Personne ne devait s'en servir maintenant qu'il n'était plus là, mais il constata que la coque était goudronnée et peinte comme au temps où il avait l'habitude de canoter.

Il courut vers un petit carré de légumes, qu'enfant il avait cultivé. Il le trouva aussi, exactement comme autrefois, avec les mêmes légumes qu'il y avait plantés. Et il comprit que c'était sa mère qui l'avait voulu ainsi. C'était elle qui avait désiré que le petit jardin de son enfance fût entretenu… Il devait y avoir au moins quinze ans qu'il ne s'en était plus occupé.

Il se mit à chercher des pommes tombées sous les arbres, et il en mit une en poche bien qu'elle fût toute verte et trop dure même pour qu'il pût y mordre. Il goûta les groseilles à maquereaux et les cassis bien qu'ils fussent trop mûrs ou secs. Il se dirigea ensuite vers les communs et ouvrit un hangar où il déposait jadis sa petite pelle, son râteau et sa brouette. Il y jeta un coup d'œil. Mais oui, il ne s'était pas trompé. Les outils d'autrefois se trouvaient à la place où il les avait laissés : Personne n'avait eu le droit d'y toucher.

À présent, il devait être l'heure de partir s'il voulait passer inaperçu. Mais il lui restait toujours quelque chose à revoir pour la dernière fois.

Tout avait pris à ses yeux une valeur nouvelle.

« Je ne me doutais pas à quel point tout cela m'était cher ! » songeait-il.

En même temps, il avait honte de ce qu'il considérait comme un enfantillage. Il n'aurait pas voulu surtout, que Thea Sundler le vît ainsi, elle qui avait tant admiré les paroles héroïques qu'il avait prononcées deux jours auparavant.

N'avait-il pas dit qu'il avait rompu tout lien avec sa famille et sa maison…

Il finit par craindre que ce qui le retenait ainsi ne fût autre chose que le secret espoir d'être aperçu et rappelé à la maison. Mais, dès qu'il vit clair en lui, il prit une rapide résolution et s'en alla.

Il était déjà sorti du jardin et avait dépassé la grille quand il entendit qu'on ouvrait une fenêtre dans la maison close.

Ce fut plus fort que lui, il se retourna. La fenêtre de la chambre à coucher de la colonelle venait de s'ouvrir, et Jacquette, sa sœur, se penchait au dehors pour respirer l'air frais du matin.

Il ne lui fallut pas plus d'une seconde pour le découvrir, et immédiatement elle lui adressa des petits signes amicaux. Malgré lui il y répondit, et en indiquant de la main la porte fermée. Jacquette disparut aussitôt, et quelques minutes plus tard il entendit le bruit de verrous tirés et de clefs grinçant

dans les serrures. La porte s'ouvrit. Jacquette apparut sur le seuil les deux mains tendues.

Il eut honte à la fois vis-à-vis de Thea et vis-à-vis de lui-même, car en cet instant il ne croyait plus que sa mère allait lui demander pardon.

Il n'avait plus rien à faire chez lui, et malgré tout il ne put s'empêcher d'accourir au-devant de Jacquette. Il la prit par la main, il l'attira sur son cœur, si heureux de cet accueil que les larmes lui montèrent aux yeux.

Jacquette, de son côté, était ravie. Lorsqu'elle s'aperçut qu'il pleurait, elle l'étreignit à son tour et l'embrassa.

— Karl Artur, Karl Artur, Dieu soit loué de ce que tu sois revenu !

Il était parvenu à se persuader entièrement qu'on ne le laisserait pas entrer. L'accueil chaleureux de sa sœur le surprit au point qu'il en bredouilla :

— Dis-moi, Jacquette, maman est-elle réveillée ? puis-je lui parler ?

— Bien sûr que tu le peux. Notre mère a été mieux ces jours derniers. Cette nuit elle a même très bien dormi.

Elle le précéda dans l'escalier, qu'il monta un peu plus lentement. Jamais il n'aurait cru qu'il se sentirait si heureux d'être de retour à la maison. Il posa la main sur la rampe lisse, non pour s'y tenir, mais pour la caresser.

Arrivé au premier étage, il s'attendit presque à ce que quelqu'un vint vers lui pour le chasser. Il n'en fut rien.

Et tout à coup il comprit : Son père n'avait sans doute pas jugé utile d'avertir la famille de la rupture, il n'avait pas pu le faire à cause de la maladie de la colonelle.

Mais oui, ce devait être ainsi. Un peu calmé, il continua à avancer. Comme cet intérieur respirait la distinction. Il s'en était toujours rendu compte, mais jamais autant que ce jour-là. Les meubles n'étaient pas alignés le long du mur comme partout ailleurs. Il régnait ici un charme délicat. Tout portait l'empreinte de celle qui habitait ces lieux.

Ils avaient traversé le salon et le boudoir, et atteignaient la porte de la chambre à coucher. Jacquette lui fit alors signe d'attendre pendant que, seule, elle se glissait dans la pièce.

Il se passa la main sur le front, cherchant à se rappeler pourquoi il se trouvait là. Mais il ne pouvait penser à rien, sinon qu'il était à la maison, et allait voir sa mère.

Peu après, Jacquette revint le chercher. Et lorsqu'il vit sa mère toute pâle, un pansement autour du front et le bras bandé, il eut un coup au cœur et se jeta à genoux auprès du lit. Elle, poussa un cri de joie, entoura le cou de son fils de son bras valide, l'attira à elle et l'embrassa.

Ils restèrent un moment les yeux dans les yeux, absorbés par leur bonheur.

Plus rien n'existait qui pût les séparer. Tout était oublié.

Il ne s'était pas attendu à retrouver sa mère si faible et si fragile, et il put à grand'peine dominer son émotion.

Il s'enquit très tendrement de son état. Elle ne pouvait pas douter de son affection. C'était là le meilleur remède pour la malade et elle le serra contre elle une fois encore.

— Qu'importe ce qui s'est passé, je l'ai oublié. Tout est bien à présent.

Il comprit par ces paroles qu'elle l'aimait comme autrefois et qu'il possédait toujours ce qu'il avait déjà cru perdu. Il avait encore les droits d'un fils dans cette magnifique demeure. Il ne pouvait rien souhaiter de plus.

Mais, au moment même où il se sentait le plus heureux, une inquiétude vint l'assaillir. Il n'avait pas obtenu ce qu'il était venu chercher.

Sa mère ne lui avait pas fait d'excuses et ne semblait guère y songer.

Il faillit succomber à la tentation de ne pas exiger d'excuses. C'était pourtant une chose fort importante pour lui. Si la colonelle reconnaissait ses torts envers lui, la situation qu'il aurait dans la maison changerait du tout au tout. Ses parents se verraient forcés d'accepter son mariage avec Anna Svärd.

Après la réception que lui avait faite sa mère, il était porté à envisager les choses avec une absolue confiance, et même un peu à la légère.

« Il est préférable d'en finir tout de suite avec cette histoire, se dit-il. Il n'est pas prouvé que maman sera aussi douce et aussi tendre un autre jour. »

Jusque-là, il était resté à genoux, mais alors il se releva et s'assit sur la chaise placée au pied du lit.

Il était un peu gêné d'avoir à demander des comptes à sa propre mère. Mais soudain, une idée lui vint, qu'il accueillit avec joie. Il se rappela qu'autrefois lorsque lui et ses sœurs avaient commis un petit méfait et que leur mère attendait

qu'ils lui demandassent pardon, elle avait coutume de s'adresser au coupable en ces termes : « Eh bien, mon enfant, n'as-tu rien à me dire ? »

Aussi, pour entamer le sujet délicat d'une manière libre et dégagée, il fronça les sourcils, dressa son index, et sourit en même temps, afin que sa mère comprît qu'il prenait les choses en plaisantant.

— Eh bien, maman, n'avez-vous rien à me dire ?

La colonelle parut n'y rien comprendre. Elle lui jeta un regard interrogateur. En revanche, la pauvre Jacquette qui avait assisté avec tant de joie à l'heureuse rencontre entre sa mère et son frère, leva des yeux effrayés et fit un signe discret de la main.

Karl Artur, persuadé que la colonelle goûtait sa plaisanterie, qu'elle répondrait du même ton dès qu'elle en aurait saisi le sens, ne se laissa pas troubler mais poursuivit :

— Vous avez bien compris, maman, que jeudi dernier j'ai été un peu vexé de ce que vous avez tenté de nous séparer ma fiancée et moi. Je n'aurais jamais cru que ma petite maman aurait pu être aussi cruelle. J'en ai été si désolé que je suis parti sans vouloir vous revoir, maman.

La colonelle ne bougeait pas. Karl Artur ne voyait sur son visage nulle trace de colère, ni de mécontentement.

Jacquette, au contraire, paraissait de plus en plus inquiète.

Elle se rapprocha et, à l'abri du bois de lit, pinça le bras de son frère.

Il comprenait bien ce qu'elle voulait dire, mais il était si sûr de savoir mieux que Jacquette comment prendre la colonelle, qu'il poursuivit :

— Oui, maman, reprit-il, lorsque j'ai quitté papa vendredi matin, je lui ai déclaré que je ne mettrai jamais plus les pieds dans cette maison. Pourtant me voici, et je me demande si la femme la plus intelligente de Karlstad devine pourquoi je suis venu ?

Ici il fit une pause. Il était convaincu que, puisqu'il en avait dit autant, sa mère continuerait de son propre mouvement. Mais elle n'en fit rien et se contenta de se remonter un peu sur ses oreillers, les yeux fixés sur lui avec une insistance qui finit par le gêner.

La maladie aurait-elle affaibli l'intelligence de sa mère ?

Autrefois, elle devinait à demi-mot. Mais puisqu'elle ne le faisait pas aujourd'hui, il se voyait forcé de continuer.

— J'avais vraiment l'intention de ne jamais vous revoir, maman, mais quand j'en ai parlé à une de mes amies, elle m'a rappelé que vous exigiez d'habitude qu'on demandât pardon pour la moindre faute, et elle pensait que peut-être vous aussi…

Il n'alla pas plus loin. Jacquette l'interrompit en lui secouant vigoureusement le bras.

À ce moment, la colonelle rompit son long silence.

— Non, non, Jacquette, ne le dérange pas, dit-elle, laisse-le continuer.

À ces mots, un petit soupçon s'insinua dans l'esprit de Karl Artur. Sa mère ne semblait pas tout à fait satisfaite de

lui. Cependant il repoussa cette idée. Il n'était pas possible que sa mère l'eût trouvé dur et peu affectueux. Il avait effleuré le sujet d'une main légère et comme en se jouant. Pouvait-elle demander plus d'égards ?

Non, non, elle avait simplement voulu empêcher Jacquette de l'interrompre ainsi coup sur coup. En tous, cas, puisqu'il en avait tant dit, il valait mieux aller jusqu'au bout.

— C'est cette amie, maman, qui m'a décidé à revenir. Elle m'a dit que c'était mon devoir, puisque vous ne pourriez aller jusqu'à moi. Vous souvenez-vous, maman, que vous êtes partie jadis pour Upsal, afin que je puisse vous demander pardon. Mon amie était convaincue que vous reconnaîtriez, maman…

Qu'il était donc difficile de s'ériger en juge de sa propre mère ! Les paroles se refusaient à franchir ses lèvres. Il balbutia, toussa et finit par se taire.

Un petit sourire passa sur le visage de la colonelle. Elle demanda qui était cette amie qui avait d'elle une si haute opinion.

— C'est Thea, maman.

— N'était-ce pas Charlotte qui s'imaginait que je soupirais après l'occasion de te demander pardon ?

— Non, ce n'est pas Charlotte, maman, c'est Thea.

— Je suis contente que ce ne soit pas Charlotte, dit la colonelle.

Là-dessus elle se remonta encore un peu plus haut sur ses coussins et retomba dans son silence. Karl Artur ne parla plus non plus. Il était parvenu à dire à sa mère ce qu'il devait

lui dire, bien que, sans l'éloquence qui eût été désirable. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à attendre.

Il contemplait sa mère. Elle devait soutenir un rude combat avec elle-même. Reconnaître ses torts devant son propre fils, c'était chose pénible !

Soudain elle s'écria :

— Pourquoi as-tu mis ta robe de pasteur ?

— Je voulais vous montrer, maman, de quel esprit j'étais animé en venant.

Les lèvres de la colonelle esquissèrent encore un sourire. Karl Artur eut peur en le voyant : ce sourire était méchant et narquois.

Et il sembla tout à coup que le visage sur l'oreiller était taillé dans la pierre. Les paroles qu'il attendait ne vinrent pas. Il fut saisi d'angoisse à la pensée qu'il lui était impossible de se repentir et de demander pardon.

— Maman ! cria-t-il, sur un ton voulu d'admonition et d'attente.

Alors il se produisit un changement. Le sang monta au visage de la colonelle. Elle se dressa dans son lit, leva son bras libre, l'agita devant lui.

— C'en est assez ! s'exclama-t-elle, la patience dernière est épui… Elle n'alla pas plus loin, le dernier mot expira sur ses lèvres et elle s'affaissa sur ses oreillers.

On ne voyait plus que le blanc de ses yeux révulsés, et ses mains retombèrent sur la couverture.

Jacquette cria à l’aide, et sortit en courant de la chambre. Karl Artur se jeta sur sa mère :

— Qu’as-tu, maman, maman, ne prends pas les choses si à cœur !

Il la baisa au front et sur les lèvres, comme s’il voulait rappeler la vie par ses baisers.

Tandis qu’il était ainsi penché sur elle, une lourde poigne s’abattit sur sa nuque et une main saisit le collet de son habit, et il se sentit porté hors de la pièce et jeté sur le plancher, comme s’il avait été un petit chien.

En même temps, il entendit son père dire d’une voix tonnante :

— Ah ! tu es revenu ! tu ne pouvais être satisfait avant de l’avoir achevée !

II

À 7 h. ½, ce même lundi matin, on sonna chez le maire, et la vieille domestique qui dirigeait la maison se hâta d’aller ouvrir.

Celui qui sonnait, c’était Karl Artur Ekenstedt, mais la vieille pensa en elle-même que si elle n’avait pas habité Karlstad depuis tant d’années et ne l’avait vu gamin, puis jeune homme, elle ne l’aurait pas reconnu.

Son visage était violacé, et ses beaux yeux sortaient presque de leurs orbites.

Comme elle avait servi depuis de longues années chez le maire, et y avait acquis une certaine expérience, elle se dit que le jeune Ekenstedt avait l'air d'un meurtrier, et si elle n'avait écouté que son sentiment elle ne l'aurait pas laissé entrer. Mais puisqu'il était le fils du colonel Ekenstedt et de la si bonne colonelle, il n'y avait pas autre chose à faire que de le prier de s'asseoir et d'attendre. Le maire était sorti pour sa promenade matinale, mais comme il déjeunait à 8 heures, il ne tarderait pas à rentrer.

Si elle avait été effrayée à la seule vue du jeune Ekenstedt, elle ne fut pas plus rassurée en le voyant passer devant elle sans saluer ni dire un mot, tout comme si elle n'avait pas existé !

Il était clair qu'il ne se trouvait pas dans son état normal. Les enfants de la colonelle Ekenstedt étaient tous polis et aimables. Il fallait qu'un malheur fût arrivé au jeune homme.

Il passa de l'antichambre dans le cabinet du maire, et elle le vit s'installer dans le fauteuil à bascule, mais il n'y demeura pas longtemps assis. S'approchant du bureau, il se mit à fouiller dans les papiers du maire.

Elle était obligée d'aller à la cuisine pour voir l'heure, afin que les œufs pour le déjeuner ne fussent pas trop cuits, puis il lui fallut mettre le couvert et préparer le café. Mais elle n'oublia pas le jeune Ekenstedt ; à tout instant elle courait voir ce qu'il faisait.

Il arpentait le cabinet du maire, tantôt il était à la fenêtre, tantôt à la porte, et il ne cessait de parler tout haut. Faut-il s'étonner qu'elle prît peur ? La femme et les enfants du maire étaient à la campagne chez des parents. Les autres

domestiques étaient absents ; elle était seule dans l'appartement et en avait toute la responsabilité.

Que devait-elle faire de ce jeune homme qui se comportait dans le cabinet du maire comme s'il avait perdu la raison ? Et s'il allait par hasard détruire les papiers importants étalés sur le bureau ?… D'autre part, il était impossible de négliger tous les autres devoirs pour le surveiller.

Elle eut alors l'idée de demander à Karl Artur s'il ne voulait pas venir boire une tasse de café dans la salle à manger, en attendant le maire. Il ne dit pas non et la suivit aussitôt.

La vieille domestique se sentit toute soulagée ; tant qu'il resterait à table il ne pourrait faire aucune sottise.

Il se laissa tomber sur la chaise du maire et but d'un trait le café qu'elle venait de lui verser, sans se soucier qu'il fût brûlant. Ensuite il saisit lui-même la cafetière qu'elle avait laissée sur la table, et remplit encore une tasse qu'il avala comme l'autre. Il ne prit ni sucre ni crème, se contentant de ce café noir et bouillant.

Lorsqu'il eut vidé la deuxième tasse, il s'aperçut que la domestique, debout de l'autre côté de la table, le regardait. Il se tourna vers elle :

— C'est vraiment bien aimable à vous, mademoiselle, d'avoir fait du si bon café pour moi, car j'en bois certainement pour la dernière fois.

Il parlait si bas qu'elle l'entendait à peine. On eût dit qu'il voulait lui confier un secret.

— Mais je suis sûre que Monsieur le Pasteur boit de l'excellent café chez Mme Forsius à Korskyrka, répondit la domestique.

— Oui, j'en ai bu, répondit-il, et en même temps il eut un petit rire. Mais je ne retournerai plus jamais à Korskyrka, voyez-vous.

Ce qu'il disait n'avait rien d'extraordinaire. Il était d'usage que l'on envoyât les jeunes pasteurs tantôt ici, tantôt là.

La vieille domestique se sentit un peu rassurée.

— J'espère bien que, dans quelque presbytère où s'installera Monsieur le Pasteur, on lui fera du bon café ! dit-elle.

— Mademoiselle pense-t-elle qu'on fait aussi du bon café dans la prison, demanda Karl Artur d'une voix encore plus basse. Moi, je crois que je n'y aurai ni café ni gâteaux.

— Mais Monsieur le pasteur ne va pas aller en prison ! Pourquoi irait-il donc, au nom du ciel ?

Il lui tourna presque le dos.

— Je ne veux pas répondre à cette question, dit-il, et toute son attention se porta de nouveau sur la table mise.

Il fit des tartines qu'il recouvrit de fromage et se mit à manger comme quelqu'un qui meurt d'inanition ; il avalait d'énormes bouchées sans même les mâcher.

La gouvernante se dit alors qu'il avait tout simplement besoin de manger et elle alla à la cuisine chercher les œufs du maire. Karl Artur les engloutit d'un trait et reprit du pain et du beurre. Tout en mangeant avec avidité, il recommença à parler.

— Il y a une quantité de morts qui sont sortis de leurs tombes et se promènent par la ville aujourd'hui.

Il disait ces mots tranquillement et d'un air indifférent, comme s'il avait raconté qu'il faisait beau temps.

Mais la gouvernante ne put s'empêcher d'en être un peu effrayée et il s'en aperçut.

— Mademoiselle trouve-t-elle que je parle d'une façon extraordinaire ?... Je pense moi-même qu'il y a quelque chose d'étrange à ce que je voie les morts. Cela ne m'était jamais arrivé que je sache, avant l'événement qui s'est produit ce matin à 7 heures.

— Vraiment ? dit la domestique.

— Je quittais la maison pour revenir en ville, quand une violente crispation du cœur m'empêcha d'avancer, je dus me retenir à la grille de notre jardin pour ne pas tomber. Alors, j'ai vu le pasteur Sjäborg qui venait vers moi, donnant le bras à sa femme, comme lorsqu'ils venaient dîner chez nous. Naturellement ils savaient déjà ce que j'avais fait et ils m'ont dit que je devais aller chez le maire reconnaître mon crime et demander à en être puni. Je leur ai répondu que c'était impossible, mais ils se sont montrés si obstinés...

Karl Artur s'interrompit pour se verser une nouvelle tasse de café qu'il vida. Il considérait la gouvernante d'un œil scrutateur comme s'il eût voulu se rendre compte de l'effet que lui faisaient ses paroles.

Mais elle répondit avec le plus grand calme :

— Il y a bien des gens qui ont vu les morts, et ce n'est pas pour cela que Monsieur le pasteur ira...

Il était facile de voir que cette réponse lui fit plaisir.

— C'est bien ce que je dis aussi…

— Évidemment, dit la gouvernante.

Elle pensait qu'il valait mieux abonder dans son sens, tout tranquillement, mais elle aspirait au retour de son maître.

— Je ne suis pas opposé à agir selon leurs volontés, dit Karl Artur, mais j'ai gardé tout mon bon sens et je suis convaincu que M. le maire ne fera que se moquer de moi. Je ne nie pas qu'un grand crime ne pèse sur ma conscience, cependant il n'est pas de ceux qui peuvent être jugés ou qui puissent vous envoyer en prison.

En disant ces mots, il ferma les yeux et s'appuya au dossier de sa chaise. Le pain qu'il tenait à la main tomba à terre et son visage s'altéra comme sous l'empire d'une terrible souffrance ; mais il revint à lui avec une surprenante rapidité.

— C'est le cœur, dit-il, n'est-ce pas curieux que cette crispation me reprenne dès que je dis que je ne pense pas me soumettre à ce que l'on exige de moi.

Il se leva de table et se mit à arpenter la pièce.

— Je le ferai, reprit-il.

Il avait tout à fait oublié que la gouvernante était près de lui et l'écoutait.

— Je veux le faire. Je dirai au maire que j'ai commis un acte qu'il doit punir. Je pourrais dire que j'ai causé la mort d'une autre personne, je trouverai quelque chose. Je pourrais dire que j'ai agi avec préméditation.

Il s'approcha de la vieille domestique :

— Croyez-vous que la crise est passée, dit-il, et il avait l'air tout content. Elle passe dès que je dis que je veux souffrir ma peine. J'en suis bien heureux.

La vieille gouvernante n'avait plus peur de lui. Elle se sentait saisie de pitié et prenant sa main, elle la caressa.

— Mais, voyez-vous, M. le pasteur, il ne faut pas que vous vous chargiez d'une faute que vous n'avez pas commise.

— Si, dit-il, je sais que c'est cela que je dois faire. Et je mourrais si volontiers. Je voudrais montrer à maman que je l'aimais. Je serais si heureux de la retrouver de l'autre côté de la tombe quand tout sera expié.

— Mais cela ne sera pas, dit la gouvernante, j'en parlerai à M. le maire.

— C'est ce que Mademoiselle ne doit pas faire, répondit Karl Artur. Pourquoi ne devrais-je pas être jugé ? J'ai commis un meurtre bien que je ne me sois servi ni d'un couteau ni d'une arme à feu. Jacquette sait comment les choses se sont passées. Ne croyez-vous pas, Mademoiselle, que la dureté du cœur, le manque d'amour soient plus dangereux que le fer ou la poudre ? Mon père le sait également et peut en porter témoignage. Je suis passible de jugement car je ne suis pas innocent.

La gouvernante ne répondit pas. À sa grande joie, elle entendit la porte s'ouvrir et reconnut le pas de son maître sur l'escalier.

Elle courut à l'antichambre, espérant arriver assez tôt pour dire un mot d'avertissement au maire, mais Karl Artur

était déjà sur ses talons. Il avait certainement l'intention de faire ses aveux immédiatement, mais il changea d'avis.

— Tiens, te voilà de nouveau ici, dit le maire, ce qui est arrivé à la colonelle est vraiment bien fâcheux.

Et il tendit la main à Karl Artur. Celui-ci tenait les siennes derrière son dos et regardait le mur. Il répondit d'une voix un peu tremblante quoique très nette :

— Je suis venu chez vous, mon oncle, pour que vous m'arrêtiez. C'est moi qui ai tué ma mère.

— Oh ! dit le maire. Mais la colonelle n'est pas morte, je viens de rencontrer le docteur.

Karl Artur chancela et la gouvernante crut qu'il allait tomber. Elle tendit ses bras pour l'y recevoir, mais il retrouva son équilibre et saisissant son chapeau il sortit sans dire un mot de plus.

La première personne qu'il rencontra fut le vieux médecin de la famille. Il courut vers lui.

— Comment va maman ?

Le docteur le regarda d'un air désapprobateur.

— Je suis content de te voir, polisson. Tu ne t'entends guère à rentrer chez les tiens à présent. Qu'est-ce qui te prends donc ? Aller faire des reproches à une malade !

Karl Artur n'en écouta pas davantage. Il quitta brusquement le docteur pour courir à la maison paternelle. De loin, il vit sa sœur mariée Eva Arcker debout devant la grille du jardin.

— Eva, cria-t-il, est-ce vrai, maman est vivante ?

— Oui, répondit-elle doucement, le docteur croit qu'elle va vivre.

Il voulut ouvrir la grille, ne pensant à rien autre qu'à se précipiter dans la maison pour se jeter aux pieds de sa mère et implorer son pardon. Mais Eva le retint.

— Tu ne peux entrer, Karl Artur. Voilà un long moment que je reste ici à t'attendre. Notre mère a eu une attaque très grave. Elle n'est pas en état de te parler.

— J'attendrai tant qu'il faudra.

— Ce n'est pas uniquement à cause de notre mère que tu ne peux entrer, reprit Eva en relevant légèrement les sourcils, mais aussi à cause de notre père. Le docteur dit que notre mère ne sera jamais plus tout à fait elle-même et notre père ne supportera pas de te voir. Nous ne savons ce qui pourrait arriver s'il t'apercevait. Retourne à Korskyrka, c'est ce que tu peux faire de mieux.

Les paroles de sa sœur irritèrent Karl Artur. Il était sûr qu'elle exagérait à la fois la colère de son père et la maladie de sa mère, afin de le punir.

— Ton mari et toi avez toujours voulu me supplanter chez papa et maman, dit-il. Vous savez bien vous servir d'un heureux hasard. Allons, adieu pour toujours !

Et tournant les talons, il s'en alla.

III

Nous sommes ainsi faits nous autres hommes que nous ne supportons pas de voir quelque chose se briser. Ne serait-ce qu'une cruche de grès, ou une assiette de porcelaine, nous essayons d'en réunir les débris et de les recoller de notre mieux pour remettre l'objet en état.

C'est un effort de ce genre que tentait Karl Artur tandis qu'il roulait en diligence vers Korskyrka.

Il ne s'y employa pas tout le jour, car on se souvient qu'il n'avait pas fermé l'œil la nuit précédente, et que pendant toute la dernière semaine il avait été trop agité par les événements qui s'étaient succédés pour pouvoir dormir. Le corps réclamait ses droits. Malgré les secousses de la diligence, malgré les nombreuses tasses de café qu'il avait absorbées chez le maire, Karl Artur dormit durant la plus grande partie du voyage.

Mais durant les courtes heures où il resta éveillé, il essaya de réunir les débris de sa propre personne, de sorte que le Karl Artur qui avait fait cette même route quelques heures plus tôt, et qui s'était brisé à Karlstad, put être reconstitué pour servir à nouveau.

Bien des gens penseront sans doute que ce n'était qu'une vulgaire cruche de grès qui avait volé en éclats et qu'elle ne valait pas le travail qu'on ferait pour la recoller. Mais il faut excuser Karl Artur de n'être pas de cet avis et de croire que le désastre avait frappé un vase de porcelaine fine, peinte à la main et ornée de délicates dorures.

Son travail de réparation fut étrangement facilité par la pensée de l'attitude de sa sœur Eva et de son mari. Il s'échauffait contre eux, se souvenant de toutes les occasions où ils avaient montré un esprit de jalousie et s'étaient plaints de l'injustice de leur mère.

Plus il pensait à la vieille rancune que lui témoignait Eva, plus il se persuadait qu'elle ne lui avait pas dit la vérité. L'état de la colonelle ne devait pas être aussi grave qu'on voulait le lui faire entendre, et quant à la violente colère de son père, ce n'était qu'invention d'Eva et de Arcker. Ils espéraient se servir de la sottise que venait de commettre Karl Artur, sottise inouïe, – il ne le niait pas – pour l'éloigner à tout jamais de la maison paternelle.

Comme il en était arrivé à la conclusion que tout se serait terminé pour le mieux, si Eva ne l'avait chassé de la maison, le sommeil vint appesantir ses paupières et il dormit jusqu'au moment où la diligence s'arrêta devant une auberge.

À un autre moment, comme il était éveillé, il pensa à Jacquette. Il ne voulait pas être injuste envers elle. Jacquette n'était pas envieuse comme Eva, elle était gentille et elle l'aimait bien. Mais n'était-elle pas réellement bornée ? Si elle ne l'avait pas dérangé durant son important entretien avec sa mère, il aurait bien dit à peu près la même chose, mais il l'aurait dit avec d'autres paroles. Il n'est pas facile de trouver les mots appropriés lorsque derrière votre dos quelqu'un vous souffle à l'oreille qu'il faut prendre garde, ou même vous secoue par le bras.

Karl Artur trouva une grande consolation à penser à Jacquette et à sa bêtise, puis le sommeil l'emporta loin d'elle aussi.

C'est avec une certaine répugnance que de temps à autre il se disait que Thea Sundler elle-même portait sa part de responsabilité dans ce désastre. Elle était sa meilleure amie. Il n'avait personne sur qui il pût compter comme sur Thea, mais peut-être ne connaissait-elle pas assez le monde pour être une conseillère sûre. Elle s'était trompée en croyant que la colonelle attendait son fils pour lui demander pardon. La trop grande estime en laquelle Thea tenait Karl Artur avait égaré son jugement, elle aurait pu être cause ainsi d'un grand malheur. La colonelle, à l'heure qu'il est, pourrait être morte, et lui-même pourrait être fou. Il n'en avait pas été loin.

Du reste, il ne s'appesantissait pas volontiers sur le souvenir de sa visite au maire, et de sa conversation avec la gouvernante, il avait l'impression qu'en le faisant il risquait de voir de nouveau se briser l'édifice si patiemment reconstruit de sa propre personnalité.

Une autre fois qu'il ne dormait pas non plus, il lui vint à l'esprit que son désarroi, son désespoir même, lui seraient peut-être de quelque secours. La colonelle en serait certainement informée et elle saurait à quel point il l'aimait. Elle en serait touchée, elle enverrait chercher son fils ; ils se réconcilieraient. Il voulait croire que les choses se termineraient de cette manière. Il allait prier Dieu chaque jour pour qu'il en fût ainsi.

Karl Artur était donc à peu près « recollé », si l'on peut s'exprimer ainsi, quand il arriva à Korskyrka sur les onze heures du soir. Il était étonné lui-même d'avoir passé, sans plus de dommage, par un si effroyable bouleversement d'esprit.

Il avait encore sommeil, et lorsqu'il descendit de voiture devant la grille du presbytère et qu'il paya le cocher, il pensa avec satisfaction à la joie qu'il aurait à se mettre au lit et à dormir tout son content.

Au moment d'entrer dans son pavillon, il rencontra la gouvernante qui venait lui dire de la part de la femme du pasteur qu'un repas chaud l'attendait dans la salle à manger. Il aurait préféré aller se coucher tout de suite, mais il songea que c'était bien aimable à Mme Forsius d'avoir pensé qu'ayant voyagé tout le jour il aurait besoin de manger convenablement en arrivant.

Cependant il se serait gardé d'entrer dans la maison, s'il n'avait su qu'il ne s'y trouvait personne qui pût l'interroger sur son voyage. Mais les vieux étaient couchés et Charlotte était loin.

En traversant le vestibule, il faillit tomber sur une caisse qui se trouvait tout juste derrière la porte.

— Oh ! faites attention, Monsieur le pasteur, dit la domestique, ce sont les affaires de Mme Schagerström.

Malgré cela, il ne vint pas à l'esprit de Karl Artur que Charlotte elle-même pût être venue de Sjötorp et encore moins qu'elle fût restée au presbytère pour la nuit.

Il entra tranquillement dans la salle à manger et s'assit à table.

Personne ne le dérangea pendant un bon moment. Il eut le temps de se rassasier et allait joindre les mains pour le benedicite, quand il entendit un bruit de pas sur l'escalier. Les pas étaient lourds et traînants et Karl Artur crut que c'était la

femme du pasteur qui venait s'informer de son voyage. Il n'osa pas se sauver comme il l'aurait désiré.

L'instant d'après la porte s'ouvrit, doucement, lentement, et quelqu'un entra. C'eût été bien assez fâcheux de se trouver nez à nez avec la femme du pasteur. Mais ce n'était pas elle, c'était Charlotte.

Voilà la pire aventure qui pouvait arriver à Karl Artur. Il n'avait pas été pour rien fiancé à Charlotte pendant cinq ans. Il la connaissait. Quelle affaire ! Lorsqu'elle apprendrait que la colonelle avait eu une attaque, elle le chapitrerait de belle façon. Tout fatigué qu'il était, il serait forcé d'écouter pendant des heures entières. Il résolut en toute hâte de se montrer aussi dédaigneusement poli envers elle qu'il l'avait été tous ces derniers temps. C'était le meilleur moyen de la tenir à distance.

Mais avant qu'il pût dire quelque chose Charlotte était arrivée tout près des deux chandelles dont à présent la lumière l'éclairait en plein. Il vit que ses yeux étaient rougis par les larmes et que son visage était d'une mortelle pâleur. Il devait lui être arrivé quelque chose de terrible.

La première supposition à laquelle s'arrêta Karl Artur fut qu'elle était malheureuse à cause de son mariage. Mais cela lui ressemblait bien peu de montrer ses sentiments si ouvertement. Et son ancien fiancé était la dernière personne à qui elle eut permis de constater une chose pareille.

Mais où avait-il la tête ? N'avait-il pas entendu dire récemment que Mme Romelius, la sœur de Charlotte, était gravement malade ? Il crut comprendre ce qui s'était passé.

Charlotte prit une chaise et s'asseyant à table se mit à parler d'une étrange voix sans timbre, comme quelqu'un qui

est décidé à ne pleurer à aucun prix. Elle ne le regardait pas. On eut dit qu'elle ne parlait que pour elle-même.

— Le capitaine Hammarberg est passé ici, il y a une heure, il a été à Karlstad, et en est reparti ce matin, un peu plus tard que toi. Mais il voyageait en voiture à deux chevaux et arriva par conséquent bien plus tôt. Il a dit qu'il t'avait dépassé en route.

Karl Artur écarta sa chaise de la table. Il avait l'impression qu'on venait de le frapper d'un grand coup qui, atteignant d'abord la tête allait jusqu'à son cœur.

— Lorsqu'il arriva près du presbytère, continua Charlotte du même ton monotone et cérémonieux, il vit qu'il y avait de la lumière dans le cabinet de travail, et crut que le pasteur n'était pas encore couché. Il descendit de voiture pour avoir le plaisir de lui raconter comment son suffragant s'était comporté à Karlstad. Il aime à raconter ces choses-là.

Les coups se succédaient. Tous les débris qu'il avait si patiemment réunis et recollés durant le jour se désagrégeaient à nouveau. Il allait entendre à présent le jugement que ses semblables portaient sur ses actes.

— Nous n'avions pas fermé les portes, dit Charlotte, parce que nous nous attendions à te voir arriver à tout instant, de sorte qu'il put venir tout droit jusqu'au cabinet de travail. Mais l'oncle venait de se coucher de sorte que ce ne fut pas lui, mais moi qui reçu le capitaine. J'étais restée à écrire des lettres. Je ne pouvais songer à dormir avant de savoir comment s'était passée ta visite à Karlstad. Je l'ai appris de la bouche du capitaine Hammarberg. Je crois qu'il était enchanté de pouvoir nous raconter tout cela.

— Et vous, Charlotte, interrompit Karl Artur, vous n'étiez, évidemment, pas moins enchantée de l'écouter ?

Charlotte eut un petit mouvement. Il n'y avait rien à répondre à cela. Ce sont de ces expédients auxquels ont recours les gens qui se savent en grand danger et ne veulent pourtant pas l'avouer. Elle continua son récit :

— Le capitaine Hammarberg ne s'arrêta pas longtemps. Il reprit sa route aussitôt qu'il eut dit que tu avais fait des reproches à ta mère et qu'elle avait eu une attaque. C'est-à-dire qu'il a aussi parlé de ta visite chez le maire…

… Oh ! Karl Artur ! Karl Artur !

Arrivée là, c'en fut fini de son calme ; elle mit son mouchoir sur ses yeux et éclata en larmes.

Mais voilà comme nous sommes, nous autres êtres humains, nous n'avons pas envie du tout que l'on pleure sur nous. Et nous n'avons pas envie non plus de penser que l'on vient d'entendre sur notre compte une histoire piquante, qui met en lumière notre sotte façon de nous comporter. C'est pourquoi Karl Artur ne put s'empêcher de riposter que Charlotte étant mariée à un autre n'avait pas besoin de se faire tant de souci pour lui et sa famille.

Elle ne releva pas plus cette remarque que la précédente. Il était naturel qu'il saisît un moyen de défense de ce genre. Il n'y avait pas de quoi se mettre en colère à ce sujet.

Elle luttait au contraire contre ses larmes, afin d'exprimer enfin ce qu'elle avait voulu lui dire depuis le début.

— Lorsque j'ai appris tout cela, j'étais d'abord résolue à ne pas te parler ce soir. Je comprenais bien que tu voulais

qu'on te laisse en paix. Mais il y a cependant une chose qu'il faut que je te dise sans délai. Je ne serai pas longue.

Il haussa les épaules, d'un air de résignation douloureuse. Assis dans la même chambre qu'elle, il était bien forcé de l'écouter.

— Il faut que tu saches que tout est de ma faute, dit Charlotte. C'est moi qui ai persuadé Thea. Tout ton voyage, c'était moi. Tu ne voulais pas, mais moi je voulais. Et si maintenant ta mère vient à mourir, c'est moi et non pas toi…

Elle n'en put dire davantage, tant elle se sentait coupable et malheureuse.

— J'aurais dû avoir de la patience, reprit-elle lorsqu'elle arriva à surmonter son émotion. Je n'aurais pas dû te renvoyer si tôt à Karlstad. Tu étais encore irrité contre ta mère… Tu ne lui avais point pardonné. C'est pourquoi tout le malheur est arrivé. J'aurais dû comprendre que l'entreprise ne pouvait réussir. Tout, tout est de ma faute.

Elle se leva en disant ces mots et fit plusieurs fois le tour de la chambre. Ses doigts crispés froissaient son mouchoir.

Enfin, elle s'arrêta devant lui :

— Voilà ce que je voulais que tu saches : tout est de ma faute.

Il ne répondit rien et se contenta de saisir une des mains de Charlotte et de la tenir entre les siennes.

— Enfin, dit-il tout doucement, Charlotte, rappelle-toi toutes les conversations que nous avons eues dans cette même chambre, à cette même table. Nous nous sommes disputés, fâchés l'un contre l'autre, mais nous avons eu aussi

bien des heures heureuses. Et voici la dernière fois que nous sommes ici.

Elle restait debout à côté de lui, ne comprenant rien à ce qui se passait. Karl Artur était près d'elle, caressait sa main et lui parlait plus affectueusement qu'il ne l'avait fait depuis bien longtemps.

— Charlotte, tu as toujours été généreuse, et tu as voulu me venir en aide. Il n'y a personne qui soit aussi généreux que toi, Charlotte.

Elle restait muette de saisissement, incapable même de le contredire.

— Moi, j'ai refusé ta noble générosité, Charlotte. Je ne voulais pas comprendre. Et ce soir encore, tu viens vers moi et tu veux prendre sur toi toute la responsabilité !…

— Ce que je dis est vrai, répliqua-t-elle.

— Non, Charlotte, ce n'est pas vrai. Ne dis rien de plus. C'est mon amour-propre, ma dureté de cœur qui sont cause de tout. Tes intentions à toi étaient les meilleures.

Il appuya sa tête sur la table, mais il ne lâcha pas la main de Charlotte, que ses larmes mouillaient une à une.

— Charlotte, dit-il, je suis un assassin ; il n'y a plus d'espoir pour moi.

De sa main libre elle lui caressa les cheveux sans rien dire.

— Mon cœur m'a fait si mal à Karlstad, Charlotte. Je crois que j'étais fou. Puis durant mon voyage de retour, j'ai

essayé de me débarrasser de mes remords. Mais je vois bien que je ne le puis. Il faut que je les supporte.

— Karl Artur, dit Charlotte, comment cela s'est-il passé. Comment est-ce arrivé ? Je n'ai entendu que le capitaine Hammarberg.

Karl Artur n'avait jamais entendu Charlotte parler avec cette douceur maternelle. Il ne pouvait lui résister et il commença aussitôt son récit. Il lui semblait qu'il faisait pénitence en ne cachant rien, n'excusant rien.

— Charlotte, dit-il enfin. Pourquoi étais-je aveugle, qu'est-ce qui m'a égaré ?

Elle ne répondit pas à cette question, mais la compassion qu'elle éprouvait pour lui l'enveloppa tout entier et adoucit l'amertume de sa douleur. Aucun d'eux ne songea à l'étrangeté de cet entretien plus intime et plus confiant que tous ceux qu'ils avaient eus ensemble auparavant. Et aucun d'eux ne changea d'attitude. Il resta assis devant la table, et elle demeura penchée sur lui. Ils causèrent de tout à cœur ouvert. Il lui demanda si elle croyait qu'il pouvait continuer à être pasteur.

— Tu n'as pas besoin de craindre le capitaine Hammarberg et ce qu'il pourra dire sur ton compte.

— Ce n'est pas au capitaine Hammarberg que je pense, Charlotte ; mais je me sens misérable et bon à jeter au rebut. Charlotte, tu ne sais pas ce que j'éprouve.

Encore une fois Charlotte ne répondit pas directement.

— Va demain matin parler à l'oncle Forsius, dit-elle. Personne n'est si sage ni si bon que lui. Il dira peut-être que tu es plus digne d'être pasteur à présent qu'autrefois.

Le conseil était bon et tranquillisa Karl Artur. Et de même tout ce qu'elle disait, lui fit du bien. Il n'éprouvait plus aucun désir de la contredire, plus aucune méfiance.

Il déposa un baiser rapide sur la main de Charlotte.

— Je ne veux plus parler, dit-il, de ce qui a été, mais permets-moi de répéter que je ne me comprends pas moi-même. Pourquoi me suis-je séparé de toi ? Non, je ne cherche pas à m'excuser, on dirait que je suis poussé à faire ce que je ne veux pas. Pourquoi ai-je manqué faire mourir ma mère, pourquoi ai-je perdu Charlotte ?

Les traits de Charlotte reflétèrent un vif combat. Elle s'éloigna vers la partie la plus obscure de la pièce, elle aurait pu lui dire la raison qu'il ne pouvait démêler, mais elle ne le voulut pas. Cette heure était sacrée. Rien de ce qui pouvait ressembler à la vengeance ne devait y trouver place.

— Mon cher Karl Artur, dit-elle, je dois partir dans quelques semaines. Schagerström et moi pensons emmener ma sœur Marie-Louise en Italie, afin qu'elle y guérisse sa poitrine malade et ne laisse pas ses petits enfants orphelins. Peut-être tout cela est-il arrivé pour me permettre de soigner ma sœur.

En disant ces mots elle revint près de celui qu'elle aimait, et passa encore une fois une main caressante sur ses cheveux.

— La miséricorde de Dieu n'a point de fin, dit-elle. Je sais qu'elle demeure éternellement.

CHEVAL ET VACHE, SERVANTE ET VALET

I

Qui était-elle donc pour être distinguée entre toutes les autres pauvres colporteuses et destinée au bonheur et aux dignités ?

Certes, elle se savait forte en l'art de gagner de l'argent et si économe qu'elle ne dépensait jamais un liard inutilement ; elle était adroite et astucieuse, sachant flatter le goût des gens et les amener à acheter ce dont ils avaient besoin et ce dont ils n'avaient pas besoin. Néanmoins, il lui semblait qu'elle ne méritait pas d'être ainsi élevée au-dessus de ses camarades.

Oui, qu'était-elle pour qu'un homme aussi haut placé eût jeté les yeux sur elle ?

Tous les matins, en se réveillant, elle se disait :

— N'est-ce pas un miracle ? Oh que si ! un miracle aussi grand que tous ceux dont parle la Bible. On devrait le citer à l'église dans les sermons.

Là-dessus elle joignait les mains et se figurait qu'elle se trouvait assise sur un banc de l'église. Elle voyait les gens autour d'elle et le pasteur en haut de la chaire. C'était un service religieux ordinaire sauf que le pasteur avait choisi un sujet qui ne l'était pas. Il ne parlait que des pauvres Dalécar-

liennes qui parcouraient le pays pour faire du commerce et qui étaient exposées à tant de dangers et de tribulations. Comme s'il avait été parfaitement au courant, il racontait combien elles avaient à souffrir des mauvais logis dont elles devaient se contenter, du maigre produit de leur peine, si maigre que parfois elles se refusaient jusqu'à un morceau de pain, afin de ne pas diminuer le pauvre pécule qu'elles voulaient rapporter au pays. Mais cette fois le pasteur avait la joie d'annoncer à ses auditeurs que Dieu, dans sa grâce, avait jeté les yeux sur une de ces voyageuses fatiguées. Jamais plus elle n'aurait à cheminer sous la pluie et le vent sur les grandes routes. Elle allait épouser un pasteur et demeurer dans un presbytère où il y aurait cheval et vache, servante et valet.

Lorsque le prédicateur en fut là, il y eut comme une détente dans l'auditoire, et les visages s'éclairèrent. Tout le monde se réjouit de ce qu'une pauvre femme fût ainsi portée à l'honneur et mise dans une situation aisée. Les personnes assises près d'Anna Svärd lui adressèrent un amical signe de tête et un sourire.

L'embarras lui fit monter le rouge aux joues, mais ce fut pire encore quand le pasteur se tourna directement vers elle :

— Qu'es-tu donc, Anna Svärd, pour avoir été ainsi appelée au bonheur et élevée au-dessus de toutes les autres pauvres colporteuses ? Souviens-toi que ce n'est pas ton propre mérite, mais l'effet de la grâce et de la miséricorde de Dieu, et n'oublie pas celles qui sont forcées de peiner pour gagner de quoi se nourrir et se vêtir !

Ah ! que ce prédicateur parlait bien ! Elle aurait voulu rester au lit toute la journée pour l'écouter. Mais quand il en arriva à cette allusion aux autres Dalécarliennes, elle eut les

larmes aux yeux, rejeta vivement la couverture – si tant est qu'elle en avait une, car souvent il lui fallait bien se contenter d'un vieux sac ou d'un bout de tapis – et sauta hors du lit.

— Folle ! s'écria-t-elle. Vas-tu pleurer pour des histoires que tu t'amuses à inventer toi-même ?

La seule chose qu'elle pût faire pour aider ses anciennes camarades, ce fut de prendre le chemin du retour dès la mi-septembre, renonçant ainsi aux foires d'automne qui commençaient à cette époque un peu partout. C'était une privation qu'elle s'imposait en faveur de ses rivales. Elle n'allait pas concurrencer celles qu'aucun monsieur n'épouserait. Elle songeait à la Karin qui était native de Medstuby comme elle-même, à Lisa et à bien d'autres qui se féliciteraient de ne pas la voir aux foires, drainant les clients.

Elle ne se dissimulait pas que, de retour au pays, on la traiterait de folle pour n'avoir pas assisté aux foires d'automne. Elle n'en confierait la raison à personne. Mais ne devait-elle pas faire quelque chose pour remercier le bon Dieu, elle qui avait tant reçu de lui ?

En revanche, rien ne s'opposait à ce qu'elle se procurât un nouvel assortiment de marchandises avant de quitter Karlstad. Et rien non plus ne lui interdisait d'entrer dans chaque maison qu'elle rencontrait sur sa route en remontant vers le Nord et d'essayer de vendre. Mais le marchandage terminé, quand elle avait chargé le sac sur son dos et que, la main sur le loquet, elle se préparait à partir, elle ne pouvait s'empêcher de retourner la tête vers l'intérieur pour témoigner du miracle qui s'était produit en sa faveur.

— Je vous remercie tous, tant que vous êtes, disait-elle. Je ne reviendrai plus jamais ici. Je vais me marier.

Et quand les gens de la maison s'empressaient de la féliciter et demandaient ce que faisait son futur, elle répondait avec un ton très solennel :

— C'est un miracle si grand qu'on devrait en parler dans les églises du haut de la chaire. Car, qui suis-je pour qu'il me soit accordé un si grand bonheur ? Je vais être mariée à un pasteur et habiter au presbytère. J'aurai cheval et vache, servante et valet.

Elle était bien convaincue qu'on se moquerait d'elle dès qu'elle aurait le dos tourné, mais elle ne s'en souciait pas. Il fallait qu'elle montrât sa gratitude, sinon le bonheur l'abandonnerait peut-être.

Un jour, elle arriva dans une ferme où elle ne put rien vendre. La propriétaire était pourtant une riche veuve qui disposait librement de son argent. Tout à coup Anna Svärd eut l'idée de dire qu'il ne fallait pas la laisser partir sans lui faire un petit achat, car c'était la dernière fois quelle se présentait là en colporteuse. Après avoir dit cela, elle se tut et prit un air mystérieux.

L'avare fermière, dont la curiosité fut piquée à vif, ne put se retenir de demander pourquoi Anna Svärd cesserait de faire du commerce.

Et la belle Dalécarlienne répondit que c'était l'effet d'un miracle, miracle aussi grand que ceux relatés dans la Bible. Ce fut toute la réponse qu'elle voulut bien donner. À toutes les questions, elle se contenta de pincer les lèvres, et elle était si bien redevenue l'ancienne Anna Svärd, l'habile commerçante, que la fermière dut acheter un fichu de soie et un peigne pour le chignon avant d'apprendre que Dieu, dans sa grâce, avait regardé la pauvre colporteuse et mit fin à sa vie

errante. Elle allait être mariée à un pasteur, habiter un presbytère où il y aurait cheval et vache, servante et valet.

En quittant la ferme, elle se dit que c'était une bonne ruse et qu'elle allait s'en servir plusieurs fois. Elle n'en fit cependant rien, car elle eut peur que cela ne lui portât malheur : il ne faut point faire un mauvais usage de choses saintes.

Il arrivait au contraire, maintenant, que dans les humbles maisons elle glissât aux fillettes une petite épingle de fichu à tête de verre coloré, cadeau qui ne lui serait jamais autrefois venu à l'idée de faire. C'était un petit gage de reconnaissance au bon Dieu.

Oui, qui était-elle pour que le bonheur affluât ainsi vers elle de tous côtés ? Est-ce parce qu'elle avait renoncé aux foires d'automne, laissant ainsi leur chance aux vieilles camarades, que les gens semblaient si ardents à acheter ? Partout, le long de la vallée du Klarelf qu'elle remontait, c'était la même chose : à peine avait-elle ouvert son sac qu'ils accouraient, grands et petits, comme s'ils se fussent figurés qu'elle allait leur offrir le soleil et les étoiles. Avant d'avoir fait la moitié du chemin, elle s'aperçut que son stock commençait à s'épuiser.

Un jour, qu'il ne lui restait plus qu'une douzaine de peignes et quelques rouleaux de rubans au fond du sac, et qu'elle était fâchée de n'avoir pu emporter de Karlstad le double de marchandises, elle fit la rencontre de Karin Ris. La vieille femme venait du Nord. Son sac était encore plein à craquer. Quant à elle, l'amertume et la colère l'étouffaient, car pendant deux jours elle n'avait rien vendu.

Alors Anna Svärd acheta tout le contenu du sac que Karin traînait péniblement, et elle lui donna par-dessus le marché la nouvelle de son mariage avec un pasteur.

Anna Svärd se dit qu'elle n'oublierait jamais la colline où elles conclurent l'affaire. C'est là qu'elle éprouva le plus grand plaisir de toute sa route. Le visage de Karin s'était empourpré et avait pris la teinte de la bruyère en fleurs qui les entourait et dans ses yeux secs une larme finit par se montrer. Mais quand Anna Svärd vit la pauvre vieille prête à pleurer, elle se souvint que, sans l'avoir mérité, elle avait été distinguée entre toutes les autres colporteuses, et elle paya les marchandises un peu plus qu'il n'avait été convenu.

Parfois, lorsqu'elle se trouvait au sommet d'une côte, elle s'arrêtait, s'adossait à une palissade afin d'y appuyer le sac, et suivait des yeux les oiseaux migrateurs en route vers le Sud. Si personne ne pouvait la voir et se moquer d'elle, elle leur criait de porter un message à celui qu'ils savaient et de lui dire qu'elle aurait souhaité avoir des ailes comme eux afin de voler vers lui.

Oui, qui était-elle pour être choisie entre tant d'autres, et voir s'ouvrir son cœur jusqu'à parler la vieille, vieille langue de l'amour et de la nostalgie ?

II

Un jour, Anna Svärd se trouva enfin à proximité de son village natal. Elle s'arrêta un moment et le regarda : Medstuby situé sur les rives du Dalelf n'avait point changé d'aspect ; ses maisons, pressées les unes contre les autres, étaient aussi

basses et aussi grises qu'à l'ordinaire, son église s'élevait sur la petite langue de terre au Sud de l'agglomération ; les îlots de bouleaux et les forêts de pins n'avaient point disparu pendant l'absence d'Anna : tout était comme par le passé.

Mais quand elle eut fait ces constatations, il sembla que comme tant d'autres la lassitude vint l'assaillir tout près du but ; elle n'en pouvait plus. Elle dut arracher un bâton à une clôture pour s'y appuyer et malgré cela, elle n'avança plus que pas à pas. Le sac semblait lui écraser les reins, car elle marchait pliée en deux et respirait péniblement. À chaque instant elle s'arrêtait pour souffler.

Elle finit cependant par s'engager dans la rue du village. Peut-être avait-elle espéré rencontrer sa mère, la vieille Berit ou une amie qui eût pu l'aider à porter le sac, mais elle ne croisa personne.

Il y avait cependant des gens qui l'avaient vue et qui s'apitoyaient d'avance sur le sort de Berit. Que deviendrait-elle si sa fille revenait malade et épuisée, à ce qu'il semblait. La mère Svärd était une pauvre veuve ne possédant même pas la cabane qu'elle habitait. Elle n'aurait jamais pu élever ses deux enfants, si son beau-frère Jobs Erik, qui était un homme aisé, ne l'avait laissée s'installer dans une petite pièce, coincée entre l'écurie et l'étable. Berit était habile au tissage et très capable pour toutes sortes de besognes, c'était, en somme, une de ces créatures universelles dont on ne saurait se passer dans un village. Mais il lui avait fallu peiner nuit et jour pour se tirer d'affaire avec les deux enfants, et maintenant elle était usée. Elle avait pu espérer un allègement depuis que sa fille avait commencé à faire du commerce. Pourvu qu'il ne fût rien arrivé de trop grave à

Anna ! C'était bien mauvais signe de la voir revenir si tôt. Ah, quand on est pauvre, il faut toujours qu'on ait du malheur !

Cependant Anna Svärd se fraya un passage entre les piles de bois à brûler, les troncs d'arbres et les véhicules de tous genres qui encombraient l'espace entre les nombreux bâtiments de la ferme de Jobs Erik, et atteignit la chambrette de l'écurie. Sa mère était par hasard chez elle. Installée au milieu de la pièce, elle filait du lin. Sa frayeur fut grande lorsque la porte s'ouvrit et qu'Anna parut sur le seuil, pliée en deux et appuyée sur un pieu de clôture. Anna ne fit rien non plus pour tranquilliser sa mère. Elle dit bonjour d'une voix mourante, tandis qu'elle soupirait et haletait en détournant la tête pour ne pas rencontrer les yeux de sa mère.

Que pouvait penser Berit ? Sa fille marchait d'ordinaire d'un pas vif et se tenait droite comme si elle ne sentait même pas le fardeau du sac. Berit eut immédiatement les pires appréhensions, et repoussant le rouet elle se leva.

Toujours soupirant et geignant, Anna Svärd traversa la chambre et alla déposer son sac sur la table devant la fenêtre. Quand elle eut défait les courroies, elle se frotta les reins et essaya de se redresser, mais cela parut impossible. Aussi courbée qu'en entrant, elle alla s'asseoir près de la cheminée.

Que conclure ? Berit se rendait compte que sa fille rapportait son sac aussi plein qu'en partant au printemps. Elle n'avait donc rien vendu de tout l'été ? Avait-elle été malade ? Lui était-il arrivé malheur ? La mère eut si peur des révélations possibles qu'elle n'osa pas poser de questions.

Anna Svärd avait sans doute estimé que sa mère ne recevrait pas la grande nouvelle comme il faudrait si elle ne

s'était pas auparavant sentie plus inquiète et malheureuse que jamais ; aussi demanda-t-elle, d'une voix geignarde, si sa mère qui était bien reposée voulait lui rendre le service d'ouvrir le sac.

Certes, Berit ne demandait pas mieux que d'aider sa fille, mais ses mains tremblaient tant qu'elle mit du temps à défaire tous les nœuds et toutes les boucles. Mais cela fait, quand elle eut plongé la main dans le sac, la vieille Berit, qui pourtant en avait vu de toutes les couleurs, dut reconnaître que jamais il ne lui était arrivé rien de pareil. Car que penser des objets qu'elle tirait du sac ? Où étaient les boutons, les fichus de soie, les paquets d'épingle ? La première chose qu'elle sortit du sac fut un petit jambon fumé, puis ce fut au tour d'un sac de haricots secs et d'un autre sac rempli de pois. Elle ne trouva pas un seul rouleau de rubans, pas un seul dé, pas un coupon de cretonne, rien enfin de ce que vend d'ordinaire une colporteuse. En revanche, le sac contenait encore des flocons d'avoine, du riz, du café et du sucre, du beurre et du fromage.

À cette vue, les cheveux de la vieille femme se dressèrent presque sur sa tête. Elle connaissait sa fille. Ce n'était pas son genre d'apporter à la maison de riches victuailles. N'avait-elle plus son bon sens ? Que lui arrivait-il ?

Berit fut sur le point d'aller chercher son beau-frère pour qu'il se rendît compte de ce qui se passait, mais par bonheur elle jeta d'abord un coup d'œil vers la cheminée et s'aperçut que sa fille riait sous cape. Elle comprit qu'Anna se moquait d'elle et son premier mouvement fut de se fâcher. Elle se dit quelle devrait même la mettre à la porte. Mais ce n'était pas une chose à faire avant d'avoir appris ce que signifiait tout

cela, car voir sa fille plaisanter et faire des farces n'était pas moins extraordinaire que de la voir dépensière.

— Pour qui est-ce que tu as apporté toutes ces affaires ?

— Je crois bien que c'est pour toi.

Berit avait cherché à se convaincre que c'était quelque voisine plus fortunée qui avait donné commission à Anna de lui acheter ces choses coûteuses. De nouveau, elle resta confondue.

— Taratata ! fit-elle. Je ne pense pas que tu t'esquintes ainsi pour moi.

— J'avais tout vendu en cours de route. Ça faisait un si drôle d'effet de marcher sans rien dans le sac. J'ai dû y fourrer ce que j'ai pu trouver.

Mais la vieille Berit que la misère avait habituée à mélanger de paille ou d'écorce la farine de son pain et qui rarement jouissait du luxe de mettre un peu de lait dans sa bouillie de seigle, ne put se contenter de cette explication. Elle alla s'asseoir à côté de sa fille sur le bord de l'âtre et lui prit la main.

— Tu vas me raconter ce qui t'est arrivé, dit-elle.

Alors seulement Anna Svärd la crut assez préparée à entendre la grande nouvelle.

— Vois-tu, mère, c'est un miracle. C'est un miracle aussi grand qu'aucun de ceux qu'on lit dans la Bible. On devrait même en parler dans les églises.

III

Mère et fille étaient d'accord que la première personne à qui l'on devait faire part du grand événement devait être Jobs Erik.

Il n'était pas seulement leur plus proche parent, mais il avait toujours eu de l'affection pour sa nièce, et bien des fois il avait déclaré que si elle trouvait à se marier, il paierait les noces.

Les deux femmes allèrent lui rendre visite au début de l'après-midi. Elles le trouvèrent installé près du feu, en train de nettoyer sa pipe en vidant les cendres de la mousse séchée qu'il fumait en guise de tabac. À cette époque de l'année, avant le retour des jeunes gens partis dans les pays méridionaux pour chercher du travail, on n'aurait pu découvrir un paquet de tabac dans tout Medstuby.

Anna Svärd s'aperçut tout de suite qu'il était de méchante humeur, mais elle ne se laissa nullement abattre par cette constatation. Elle se disait qu'il se dériderait vite en apprenant la grande nouvelle.

Jobs Erik était un homme de taille élevée, aux cheveux noirs, aux traits réguliers et aux yeux bleus, profondément enfoncés. Anna Svärd lui ressemblait au point qu'on eût pu la prendre pour sa fille. La ressemblance ne se bornait pas à l'extérieur. Jobs Erik avait dans sa jeunesse parcouru le pays comme colporteur. Il avait été malin et débrouillard, comme elle, et avait gagné une petite fortune. Quand ses enfants avaient grandi, il avait voulu leur faire embrasser la même carrière, mais aucun d'eux n'avait montré la moindre disposition pour le métier de leur père. Anna Svärd, en revanche,

possédait à la fois et le goût et les aptitudes pour ce commerce, et l'oncle avait l'habitude de la vanter et de la mettre en avant aux dépens de ses propres enfants.

Or, cette fois, lorsqu'elle passa le seuil de la maison, il ne fut point question de louanges ni de compliments.

— Tu es donc devenue complètement folle ? s'écria l'oncle en guise de bonjour. Tu as abandonné toutes les grandes foires d'automne ?

Mais Anna Svärd, consciente de l'honneur qui lui avait été accordé d'être distinguée entre toutes les autres pauvres colporteuses, voire entre toutes les jeunes filles de son âge qui avaient grandi dans Medstuby, n'estima pas convenable d'annoncer ses fiançailles tout droit, comme on dit bonjour, elle crut devoir préparer le terrain afin que la nouvelle fut accueillie comme il convenait qu'elle le fût.

Aussi se contenta-t-elle de répondre qu'elle s'était sentie lasse et qu'elle avait eu le mal du pays.

— On n'a jamais le droit d'être las, répondit Jobs Erik : puis il se mit à parler de lui-même. Il avait trimé dur, lui, et gagné de l'argent.

Anna Svärd l'écouta sans l'interrompre, mais lorsqu'enfin il se tut, elle voulut le préparer un peu au merveilleux événement. Elle tira de sa poche un paquet de tabac et le pria de vouloir bien l'accepter.

Or il se trouvait que Jobs Erik avait prêté une petite somme d'argent à sa nièce, quand, trois ans auparavant, elle avait commencé son commerce. De retour à l'automne, elle avait l'habitude de venir tout de suite lui raconter ce qu'elle avait gagné et payer un petit acompte sur sa dette. Et voici

qu'elle apportait un paquet de tabac au lieu d'argent. Le tabac venait certes à son heure, néanmoins Jobs Erik le reçut l'air renfrogné.

Anna Svärd connaissait son oncle aussi bien qu'elle se connaissait elle-même ; elle comprenait que son cadeau lui inspirait de l'inquiétude. Elle ne lui en avait jamais fait auparavant. Il craignait certainement que le commerce eût mal marché et qu'elle lui apportât du tabac à la place de l'argent.

Jobs Erik balançait le paquet au bout du doigt sans même la remercier.

— J'ai voulu te donner quelque chose, pour une fois, puisque c'est toi qui m'avais fourni les fonds il y a trois ans, dit Anna, et faisant un nouvel effort pour arriver à la solennelle communication de son mariage, elle poursuivit :

— Car, vois-tu, je vais cesser le commerce.

L'oncle continuait à jouer avec le paquet, l'air si furieux qu'on eût dit qu'il se préparait à le lui lancer à la figure. Cesser le commerce ? Il ne comprenait qu'une seule chose : c'est qu'elle n'avait pas d'argent à lui donner en ce moment et qu'elle n'en aurait jamais.

— C'est que je vais me marier, reprit Anna Svärd. Et il nous a semblé à mère et à moi que tu devais être le premier à l'apprendre.

Jobs Erik déposa le paquet de tabac. Voilà donc que tout espoir de rentrer dans son argent était perdu et pour comble n'avait-il pas promis de payer la noce de sa nièce ? Il toussa pour s'éclaircir la voix avant de parler, mais se ravisa et garda le silence.

La mère Svärd avait pitié de son accablement. Elle crut devoir le tirer de peine en le renseignant sur les conditions du mariage.

— Qui aurait cru, il y a trois ans, quand tu l'as envoyée avec son sac de marchandises, qu'elle allait vers un si grand bonheur ? Elle va se marier avec un pasteur là-bas en Vermland. Elle habitera un presbytère et aura cheval et vache, servante et valet.

— Oui, ajouta Anna, en baissant modestement les yeux. C'est un grand miracle. On dirait que moi, pauvrette, je vais avoir plus de chance que vous-même, mon oncle.

Le vieux bonhomme ne sembla pas outre mesure émerveillé. Il promena ses regards de la mère à la fille et ses lèvres esquissèrent un sourire narquois.

— Ah, un pasteur, fit-il. C'est tout ? Quand j'ai vu ma nièce entrer ici si fière et me faire cadeau d'un paquet de tabac, j'ai cru qu'elle allait épouser un prince pour le moins.

— Eh quoi ? dit Berit. Tu ne te figures pas qu'elle se moque de toi ?

Le vieillard se leva et se dressa dans toute sa belle stature.

— Mais non, je ne pense pas qu'elle se moque de moi, dit-il. Mais les gens de là-bas en Vermland sont tellement gais et aiment tant rire ; quand on y a fait du commerce pendant des années, on les connaît. Et je ne m'étonne pas de ce qu'elle qui est si jeune se soit laissée duper par eux. Mais toi et moi, Berit, ne devons pas perdre la tête. Va dire à la cuisine qu'on prépare de bonnes provisions de voyage pour ta

fille, et renvoie-la demain matin. Dans deux mois d'ici, elle pourra revenir mais pas avant.

Mère et fille se levèrent tout intimidées et se dirigèrent vers la porte. Là, Anna s'arrêta et demanda d'une voix incertaine :

— Cet argent que je te dois, je l'ai apporté pour te le rendre aujourd'hui. Mais tu ne veux peut-être pas le recevoir avant le mois de décembre ?

L'oncle lui lança un regard perçant.

— Ah ! dit-il. Tu en es donc là que tu te paies la tête de Jobs Erik ? Ne va pas faire la bêtise de te marier, ma fille ! Continue ton commerce ! Tu pourras devenir si riche que tu seras capable d'acheter tout Medstuby.

IV

Au sortir de chez Jobs Erik, Anna Svärd proposa qu'on allât tout de suite voir mère Ingeborg à Risgärden, pour qu'elle fût après Jobs Erik la première à apprendre la grande nouvelle. Mais Berit ne voulut pas en entendre parler.

Risgärden ne se trouvait certes pas loin et les rapports de bon voisinage n'avaient pas été rompus, au vu et au su de tout le monde, mais ils n'étaient pas cependant aussi excellents qu'ils auraient dû l'être.

Mère Ingeborg était veuve et avait beau posséder la plus belle ferme de Medstuby, elle se tirait péniblement d'affaire. Comme il n'y avait pas d'homme dans la maison, elle était forcée de louer de la main-d'œuvre pour tout le travail du

dehors. Son seul but était de garder la ferme jusqu'à ce que ses fils fussent d'âge à en assumer la charge. Elle avait quelqu'un qui l'aidait, c'était, sa sœur, Ris Karin. Personne dans le village n'ignorait que c'était cette sœur qui rapportait l'argent pour les salaires et les impôts. Mais le commerce de Karin n'avait pas été aussi lucratif depuis qu'Anna Svärd s'était faite colporteuse. On avait remarqué que les gens de Risgärden regardaient d'un mauvais œil ceux de Jobsgärden, et particulièrement Anna Svärd et sa mère.

Mais lorsque Berit souleva ces objections, Anna répondit qu'il était temps de mettre fin à cette inimitié et que c'était pour cette raison même qu'elle voulait passer dire bonjour à mère Ingeborg. S'il répugnait à Berit d'accompagner sa fille, celle-ci irait toute seule. Devant le ton résolu d'Anna, Berit finit par céder.

Anna Svärd fut tout ébahie en entrant à Risgärden. Il y avait longtemps qu'elle n'y était pas venue et elle avait oublié la splendeur de l'intérieur. Pas un pan de mur – à l'exception de ceux que cachaient la grande armoire, la vieille horloge et le lit à baldaquin – qui ne fût orné de peintures tirées des scènes de la Bible. Sur la paroi en face de la porte, on voyait Joseph qui, dans un carrosse attelé de quatre chevaux, avec valet de pied et cocher, se rendait audevant de son père, Jacob, et au-dessus de la longue fenêtre une petite vierge Marie faisait une belle révérence à l'ange annonciateur en uniforme galonné et tricorne. Anna accueillit comme un signe de bon augure ces tableaux qui attestaient que d'autres qu'elle avaient été tirés de leur humble situation par une intervention divine.

Mère Ingeborg était une belle femme à l'allure paisible. Elle était de celles qui savent s'organiser pour tenir tout en

ordre autour d'elle. On la trouvait souvent, un joli ouvrage en mains. Cette fois, c'était un gant blanc enfilé sur sa main gauche, elle y brodait des fleurs et des feuilles.

Malgré une certaine réserve, elle reçut Berit et Anna comme il sied. Elle alla au-devant d'elles, leur serra la main et les pria de s'asseoir sur le banc devant la fenêtre. Elle se réinstalla ensuite à sa table et reprit son ouvrage.

Il se fit un petit silence. Anna Svärd se disait qu'Ingeborg se demandait certainement si les visiteuses s'attendaient à ce qu'elle leur offrit une tasse de café. Elle n'en ferait rien. Offrir du café à celles qui faisaient perdre son gagne-pain à sa sœur !

Lorsqu'Anna Svärd jugea que le silence avait assez duré, elle ouvrit la conversation en racontant qu'en route elle avait rencontré Karin. C'est pourquoi elle avait pensé devoir faire une petite visite à Risgärden pour apporter le bonjour de Karin et faire savoir à mère Ingeborg que sa sœur était en bonne santé.

— Je suis heureuse de savoir qu'elle se porte bien, dit Ingeborg. La santé est le bien le plus précieux.

— Oui, c'est une chose nécessaire pour tout le monde, se hâta d'acquiescer la mère Svärd, et surtout pour celle qui doit courir les routes.

— Tu as raison, Berit, dit Ingeborg.

Il y eut une nouvelle pause, et Anna Svärd comprit que mère Ingeborg se demandait de nouveau si elle allait être forcée de leur offrir du café, mais ne pouvait s'y résoudre. En somme, Anna ne lui avait apporté qu'un bonjour de la part de Karin. Cela n'engageait à rien.

Alors Anna reprit la parole. Elle ne serait pas venue ainsi au milieu de l'après-midi déranger Ingeborg si elle n'avait pas eu une chose toute particulière à lui raconter. Quand elle avait fait la rencontre de Karin, celle-ci venait du Nord, le sac rempli, et elle, Anna, remontait du Sud et avait vendu toutes ses marchandises. Aussi avait-elle acheté tout le stock de Karin, qui se hâtait de gagner Karlstad afin de se réassortir avant les grandes foires d'automne.

Elles avaient un trait commun, les deux sœurs de Risgärden : aussitôt qu'une émotion les bouleversait, leurs visages prenaient une teinte rouge violacée. La mère Ingeborg en écoutant le récit d'Anna eut la couleur de la bruyère en fleur. Ce fut le seul signe qui trahit ses sentiments. Elle se contenta de dire que c'était de la chance que Karin eût rencontré Anna et pu ainsi faire une affaire.

— C'était une bien plus grande chance pour Anna de trouver un nouveau fonds quand elle était sur la route du retour et avait tout vendu, fit Berit.

La conversation languissait et Anna se disait encore une fois que mère Ingeborg continuait à se demander s'il fallait ou non faire du café. Elle n'en avait manifestement pas envie. La fille de sa voisine était sans doute venue à seule fin de se vanter du service qu'elle avait pu rendre à sa vieille collègue de Risgärden. Et certes, cela ne valait pas qu'Ingeborg mît la cafetière sur le feu.

Alors Anna se décida à expliquer qu'elle n'avait pas encore raconté le véritable but de sa visite. Le hasard avait fait qu'en concluant le marché avec Karin, elle avait reçu une chose qui ne lui était pas due. On avait fait vite en vidant tout le sac de Karin dans celui d'Anna. Or, le lendemain, en

étalant ses marchandises dans une ferme, Anna avait trouvé un billet de cinq couronnes dans un foulard de soie.

Tout en parlant, Anna fouilla dans sa poche et en tira le billet qu'elle déplia et posa sur la table devant mère Ingeborg. À cette vue, le visage d'Ingeborg devint plus rouge que jamais.

— Comment ? Serait-ce possible que ma sœur soit si peu soigneuse ? dit-elle. Elle laisserait traîner une somme pareille à même le sac ? Ce billet n'est peut-être pas à elle.

— C'est bien possible, répondit Anna. Il se trouvait peut-être dans le foulard quand elle l'a acheté. Je croirais presque qu'elle ne l'avait pas vu.

Mère Ingeborg posa enfin son ouvrage sur la table. Elle regarda Anna Svärd avec étonnement.

— Mais si tu crois que Karin ignorait l'existence de ce billet, tu aurais pu le garder. Tu lui avais acheté tout le contenu de son sac.

— Il n'est quand même pas à moi, dit Anna. Et j'étais venue pour te prier de le garder jusqu'au retour de Karin.

Ingeborg ne répondit pas, et Anna Svärd comprenait qu'elle se demandait si elle n'allait pas être forcée de faire du café pour régaler ses visiteuses.

Avant qu'Anna eût eu le temps de formuler cette pensée, Ingeborg avait pris une résolution.

— J'aurais bien voulu vous offrir une tasse de café, dit-elle. Je suis un peu honteuse de l'avouer, mais je n'ai pas de vrai café, je n'ai que du seigle grillé et de la chicorée.

Elle se leva et alla à la cuisine. Quand le café fut prêt, chacune en but non seulement une première tasse, mais aussi une seconde et une troisième. Cependant Ingeborg gardait toujours son même air réservé. Elle les traita de son mieux, mais on sentait qu'elle le faisait à contrecœur.

Quand la cérémonie fut terminée, Anna Svärd fit un petit signe à sa mère, et celle-ci prit la parole.

— Anna est un peu gênée pour te le raconter elle-même, mais il lui est arrivé une chose merveilleuse. Elle va épouser un pasteur là-bas en Vermland.

— Ah ! qu'est-ce que vous me dites là ? s'écria la mère Ingeborg. Mais alors elle ne va plus…

Elle s'arrêta pour faire preuve de tact. Il ne convenait pas de laisser voir que dans cette circonstance elle songeait en premier lieu à son propre avantage.

Mais la mère Svärd répondit à la question interrompue :

— Eh non, fit-elle, elle ne va plus courir le pays sac au dos. Elle va demeurer dans un presbytère où elle aura cheval et vache, servante et valet.

La figure d'Ingeborg s'illumina d'un large sourire.

— Voilà une heureuse nouvelle.

Elle se leva et fit une révérence. Puis :

— Est-ce Dieu possible ? Que ne me l'as-tu pas raconté ça tout de suite ? Ainsi c'est une future femme de pasteur que je régale de café au seigle ! Il faut que vous attendiez un moment et que j'aille voir si je ne peux pas trouver un sac de vrai café quelque part. Asseyez-vous. Asseyez-vous donc !

LA FEMME DU BAILLI

Anna Svärd était rentrée chez elle depuis quelques semaines lorsqu'elle et sa mère se rendirent à la maison du bailli Ryen, située un peu au nord de Medstuby, pour parler à la femme du bailli. Erik de Jobsgard et Ingeborg de Risgärden étaient au courant de leur démarche et l'approuvaient. La mère Ingeborg était devenue leur meilleure amie, et les avait beaucoup encouragées à se mettre en route, peut-être même était-ce elle qui en avait eu l'idée.

Arrivées à la maison du bailli, elles entrèrent par la porte de la cuisine, comme le voulait la vieille Berit, bien qu'Anna Svärd fût d'avis qu'une future femme de pasteur dût entrer par le perron. On les introduisit dans la petite pièce derrière la cuisine, où la femme du bailli était occupée à compter sa lessive étalée sur une grande table.

Elle releva un peu les sourcils, lorsqu'elles franchirent le seuil, et n'eut pas l'air très réjouie de les voir. L'histoire du mariage d'Anna Svärd avec un pasteur était naturellement déjà parvenue jusqu'à elle, et il ne fallait pas être grand clerc pour deviner ce qui amenait les deux visiteuses.

Bien entendu, ses arrière-pensées ne l'empêchèrent pas de les bien recevoir. Elle leur souhaita le bonjour, leur serra la main, et les invita à s'asseoir, afin qu'elles pussent à loisir présenter leur requête.

Il avait été convenu d'avance que la mère Svärd prendrait la parole, Ingeborg avait jugé la chose plus convenable

et avait en outre exhorté la vieille Berit à ne pas user de trop de circonlocutions, mais d'aller droit au fait.

Anna Svärd resta donc silencieuse pendant que Berit exposait le but de leur visite : La femme du bailli ne voudrait-elle pas recevoir Anna pendant quelques mois pour lui apprendre les bonnes manières. Avant d'épouser un pasteur, là-bas en Vermland, il lui faudrait savoir comment se comporter avec les gens de qualité.

Mme Ryen était vive et menue, elle avait de petits yeux perçants, pour le reste elle n'était pas laide et plutôt plaisante à voir. Il y avait tant de vie en elle qu'elle ne pouvait jamais demeurer en place. Pendant le discours de Berit, elle continuait à compter ses torchons. Elle ne se trompa pas une seule fois dans ses comptes et empila douzaine après douzaine. Mais bien qu'elle n'eût écouté que d'une oreille, sa réponse était toute prête.

— J'avais entendu parler de ce mariage, dit-elle, il ne me plaît pas, et je ne veux rien avoir à faire là dedans.

Faut-il s'étonner qu'Anna et Berit fussent si surprises qu'elles ne surent que répondre ? Depuis le retour d'Anna elles n'avaient cessé d'aller de maison en maison, de boire du café et de discuter tout ce qui avait trait à la demande en mariage et aux noces. Partout, les gens avaient dit qu'ils n'avaient de longtemps entendu meilleure nouvelle. C'était un honneur pour Medstuby qu'une jeune fille du village fût élevée à la dignité de femme de pasteur. Il y eut des gens qui dirent tout droit à Anna Svärd, qu'ils n'avaient guère eu de sympathie pour elle parce qu'elle ressemblait trop à son oncle, et ne s'intéressait qu'à l'argent. Maintenant, elle était toute changée, elle était gaie et affable comme il sied à une jeune fille. D'autres s'étaient particulièrement réjouis à l'idée

que Berit trouverait auprès de sa fille un abri pour ses vieux jours, mais le contentement avait été le même partout. Et voilà que la femme du bailli, oui, la femme du bailli prétendait qu'elle ne voulait rien savoir de ce mariage.

Mme Ryen, qui les vit toutes interdites, crut devoir donner une petite explication.

— Ce n'est pas la première fois qu'une belle fille de Dalécarlie épouse un monsieur, dit-elle, mais ces mariages-là n'ont jamais rien donné de bon. Je crois, Berit, que tu ferais bien de conseiller à Anna d'abandonner l'idée de cette union.

À ces paroles, il sembla à Anna Svärd qu'elle se réveillait d'un songe. Depuis quelques jours, la jeunesse partie pour le travail d'été dans le midi, commençait à revenir au village. Parmi ces jeunes filles quelques-unes s'étaient occupées de jardinage ; d'autres avaient fait le service des barques à rames pour la traversée du Norrström à Stockholm. Nombreuses étaient celles qui avaient rincé les bouteilles dans les brasseries, mais toutes n'avaient rien fait d'autre que travailler.

Elles écoutaient, les yeux luisants d'émerveillement et il avait fallu qu'Anna racontât encore et toujours que le jeune pasteur était venu au devant d'elle sur la grand'route ; ce qu'elle avait dit, ce qu'il avait répondu. Les garçons avaient pris la chose tout autrement. Jusqu'alors ils n'avaient fait aucun cas d'elle, mais à présent ils ne comprenaient plus où ils avaient eu les yeux. Elle ne se trouvait pas plutôt seule avec l'un d'eux, qu'il insinuait qu'au cas où le pasteur du Vermland vînt à se raviser, elle n'avait pas à se faire de souci. Il saurait bien lui donner pleine compensation.

Et voilà que la femme du bailli venait lui dire d'abandonner l'idée d'épouser un monsieur. Sans doute la trouvait-elle de trop basse extraction. C'est cela qu'elle voulait dire.

Anna Svärd ne répliqua rien. Elle se leva et sa mère en fit autant. La femme du bailli leur serra la main aussi aimablement qu'à leur arrivée, et les reconduisit à la porte.

Était-ce pour éviter que les domestiques ne les vissent s'en aller l'oreille basse, ou pour tout autre raison, elles l'ignoraient, mais Mme Ryen les fit passer par la salle à manger et le vestibule.

En regagnant leur demeure, elles songeaient que le refus de la femme du bailli était ce qui pouvait leur arriver de pire. Si la femme du pasteur avait dit non, cela aurait eu moins d'importance.

Mais la femme du bailli ! elle qui jouissait d'une telle considération à Medstuby. Les gens la consultaient pour tout. Quand elle voyait un jeune homme et une jeune fille bien assortis, elle les mariait sans plus de façon. Et si des voisins s'étaient brouillés et voulaient se faire un procès, vite la femme du bailli s'interposait entre eux, et les réconciliait.

En réalité, l'avis de Mme Ryen ne changeait rien, elle n'avait aucun droit sur Anna Svärd, ni sur sa mère, mais cependant Anna Svärd avait l'impression que du moment que Mme Ryen était opposée à son mariage avec un monsieur, tout était fini.

Toute la mélancolie qu'avait déposée en elle ses dures années d'enfance menaçait de la submerger à nouveau ; mais cet état d'esprit ne dura pas car, dès le lendemain, elle reçut une lettre.

Elle ne pouvait pas la lire, mais elle savait de qui elle venait. Elle la portait dans sa poche, en pensant à celui qui l'avait écrite. Ses parents à lui avaient aussi été d'avis qu'elle n'était pas à sa hauteur, mais il leur avait résisté virilement, il saurait bien tenir tête à la femme du bailli !

Le lendemain elle fit comme tous les autres gens de Medstuby lorsqu'une lettre venait les troubler. Elle alla trouver le sacristain Medberg et le pria de lui en faire la lecture. Elle le trouva dans la pièce où il faisait la classe. La moitié en était occupée par une grande table autour de laquelle des gamins apprenaient à lire.

Le sacristain prit la lettre, brisa soigneusement le cachet, et jeta un regard sur l'écriture. Elle était nette et lisible. C'était évident, il n'en demandait pas plus, et il fit la lecture de la lettre d'un bout à l'autre. Il ne lui vint même pas à l'idée de renvoyer les enfants qui écoutèrent sans bouger les belles paroles d'amour du fiancé. Peut-être aussi le sacristain n'était-il pas fâché de montrer à ses élèves son habileté à lire un texte écrit. Il ne fallait pas songer à le prier d'en remettre à plus tard la lecture. Il l'aurait peut-être renvoyée, en lui disant de lire sa lettre elle-même.

Pendant que le sacristain lisait, Anna Svärd essayait de ne penser qu'au contenu de la lettre, mais ne pouvait quitter des yeux les enfants. Il était évident qu'ils s'amusaient et, en effet, tout cramoisis, les joues gonflées, ils luttaient contre le fou rire.

Depuis la visite chez la femme du bailli, Anna Svärd était désemparée. C'en était fait de la joie et de la sécurité passées.

Mais, comment s'étonner de voir rire les enfants. Elle n'était certainement pas digne d'une lettre pareille.

Elle mit deux ou trois jours à réfléchir à sa réponse. Elle voulait lui expliquer ce dont elle s'était rendue compte : elle n'était pas la femme qu'il lui fallait. Ses parents à lui avaient raison et il ne devait plus penser à elle.

Lorsqu'elle eut élaboré dans sa tête cette longue lettre, elle retourna chez le sacristain. Elle avait eu la précaution de venir l'après-midi, après le départ des gamins. Le sacristain s'installa immédiatement à la grande table pour écrire, sous sa dictée, et les choses eurent l'air de bien marcher ; cette fois, plus de gamins pour se moquer d'elle. Elle pouvait dire ce qu'elle voulait dire sans être dérangée. Le sacristain maniait sa plume avec force et dextérité et la lettre fut prête en un tournemain.

Ensuite, il la lui lut, et elle ne laissa pas que d'être un peu surprise : Le sacristain Medberg avait fabriqué bien des lettres d'amour au cours de sa vie, et il savait mieux qu'une petite jeunesse, qui n'en était qu'à sa première, ce qu'il convenait d'y mettre. Et il ne se souciait pas d'écrire ce qu'une pauvre inexpérimentée allait lui dicter. Il commença par dire que la soussignée était heureuse d'apprendre que son fiancé était en bonne santé, car la santé est le premier de tous les biens. Il s'étendit là-dessus pendant toute la première page. Ensuite il raconta qu'il tardait tellement à sa promise de le revoir, que chaque jour était pour elle comme un mois, chaque mois comme une année.

Et sur ce thème il broda longuement. Il finit en assurant le fiancé qu'il pouvait compter sur la fidélité de sa promise, et l'exhorta à ne jamais la trahir, car il en aurait autant de nuits de remords que le tilleul a de feuilles, le coudrier de

noisettes, et qu'il y a de sable au fond de la mer, d'étoiles innombrables à la voûte du ciel.

Lorsqu'Anna s'étonna de ce que le sacristain n'eût pas écrit ce qu'elle lui avait dicté, il lui demanda en retour si elle s'imaginait qu'il ne connaissait pas la façon d'écrire une lettre d'amour.

Était-il possible de coucher sur le papier le fatras qu'elle avait en tête ? Elle devait bien se souvenir que c'était un pasteur auquel elle s'adressait.

Et Anna dût se tenir pour satisfaite. La lettre fut pliée, cachetée, expédiée telle quelle. Mais qu'allait penser le fiancé en la recevant ? Plus que jamais elle sentait combien elle lui était inférieure en tous points.

Pour la troisième fois elle alla trouver le sacristain Medberg, pour le prier de lui apprendre à lire et à écrire. Il ne lui dissimula pas qu'il la trouvait trop âgée pour s'initier à un art aussi délicat, mais elle le persuada de l'accepter comme élève. Elle pouvait venir chez lui le lendemain matin à la même heure que les enfants.

C'est ainsi que quelques semaines plus tard, Anna Svärd se trouva installée à la grande table du sacristain, une plume d'oie à la main, un papier devant elle. Elle écrivait d'après un modèle :

Travail du matin voit tôt la fin.

C'était une entreprise désespérée. Elle crispait ses doigts de toute sa force autour de la mince plume d'oie, écrasait la pointe sur le papier en faisant gicler de fines gouttelettes d'encre de tous côtés, et dessinait, au lieu de lettres, de grandes figures bizarres.

C'était une entreprise désespérée pour une autre raison encore, car son but unique, en cherchant à acquérir cette science ardue, était de lui faire savoir là-bas à Korskyrka qu'elle n'était pas digne de lui et qu'il devait ne plus penser à elle.

Elle tendait ses forces comme s'il se fut agi de soulever un sac de seigle ; chaque mot lui coûtait un tel effort qu'elle était forcée de déposer la plume et de souffler avant d'en commencer un autre.

— Il faut tenir la plume légèrement, en gardant les doigts allongés, disait le sacristain.

Mais elle sentait bien que la plume d'oie lui échapperait et elle la tenait si serrée que ses doigts en blanchissaient. Les garnements ricanaient sans arrêt et se moquaient d'elle. Anna Svärd était si lasse de tout, qu'elle était sur le point de s'en aller, lorsque la porte s'ouvrit et la femme du bailli entra dans la salle de classe.

Vive et alerte à son ordinaire, elle était venue pour discuter d'une affaire du village avec le sacristain.

En apercevant Anna Svärd qui écrivait au milieu des enfants avec une plume qui ne cessait de crachoter, sa curiosité s'éveilla.

— Ah, dit-elle, tu n'as pas encore renoncé à l'idée d'épouser ton pasteur, à ce que je vois.

Anna Svärd ne répondit pas, mais le brave sacristain marmonna entre ses dents que s'il lui fallait pour épouser son pasteur apprendre à écrire, elle ferait bien de renoncer à cet honneur.

Les gamins se mirent à ricaner derechef, mais la femme du bailli leur jeta un regard qui les calma instantanément.

Ensuite, elle regarda par dessus l'épaule d'Anna Svärd le papier où les signes calligraphiques chevauchaient en tous sens, comme les pieux d'une palissade effondrée.

— Qu'est-ce donc que tu écris, dit Mme Ryen. Fais voir. Attends un peu et prête-moi ta plume.

Elle se mit à rire et, penchée sur la table, réfléchit la plume contre les lèvres.

— Comment s'appelle ton fiancé ? Ah ! Karl Artur. Regarde, tu vas voir.

Elle dessina deux mots en grandes lettres moulées.

— Peux-tu lire ce que j'ai écrit ? C'est Karl Artur. Essaie d'écrire ce nom, tu verras que tu y parviendras si tu l'aimes. Et elle rendit la plume à Anna Svärd. Puis elle emmena le sacristain dans la cuisine pour lui parler en tête à tête.

Anna Svärd regarda longuement le beau nom, que Mme Ryen avait dessiné. Elle aurait bien voulu le copier, mais c'était impossible. Elle jeta la plume.

Une heure plus tard, la femme du bailli et le sacristain revinrent dans la salle de classe.

Il y faisait silencieux comme dans une tombe. Les gamins ne ricanaient plus, mais n'étudiaient pas non plus leur alphabet. Couchés sur la table ils regardaient une chose étonnante que faisait Anna Svärd.

Elle était assise toute souriante et heureuse, ses doigts agiles couraient sur son ouvrage.

À l'entrée de la femme du bailli et du sacristain, elle cacha sous la table l'objet qu'elle tenait en main.

— Montre-nous ça, dit la femme du bailli.

Et ils virent une petite merveille. Laissant la plume d'oie et l'encre, pour le fil, l'aiguille et un chiffon blanc tiré de sa poche, elle avait brodé les caractères. Ils étaient aussi bien formés que ceux de Mme Ryen, et dans sa joie d'avoir tracé le nom de son bien-aimé, elle l'avait encadré d'une petite guirlande de fleurs.

Mme Ryen contempla le travail un doigt posé sur son nez comme elle avait l'habitude de faire lorsqu'elle réfléchissait à quelque chose d'important.

— Voyez-vous ça ! Tu l'aimes donc si fort, dit-elle. Je ne m'en doutais pas. Je croyais que tu ne songeais qu'au presbytère et au titre de Madame. Tu peux venir chez moi demain si tu veux, je tâcherai de te dégrossir.

LE MARIAGE

Un après-midi, vers trois heures, Anna Svärd debout sur le perron de la maison du bailli regardait un traîneau qui avançait doucement le long de l'allée.

On était en février et il faisait cruellement froid, mais la jeune fille ne s'en apercevait pas. Son cœur battait, ses joues étaient brûlantes. Elle savait que dans le traîneau se trouvait celui auquel elle avait envoyé de tendres messages par les oiseaux migrateurs.

Anna Svärd était depuis quatre mois dans la maison du bailli pour y apprendre les bonnes manières, et elle y avait été à bonne école. Mme Ryen lui avait appris à faire attention à sa démarche, à ses mouvements, à la manière dont elle mangeait et buvait, dont elle disait bonjour et adieu, dont elle riait, toussait, se mouchait, bâillait, et mille autres choses encore.

Personne ne pouvait s'attendre à ce qu'en un espace de temps aussi court on fit d'Anna Svärd, une véritable *demoiselle*, mais elle avait appris à reconnaître ses propres défauts et ses imperfections et, tandis qu'elle regardait s'approcher le traîneau qui portait son fiancé, ce n'était pas seulement de la joie qu'elle éprouvait.

Il se pouvait fort bien qu'il ne tînt plus du tout à elle en là voyant au milieu de gens de qualité. Le bailli avait deux filles. Il faut avouer que leurs nez étaient en pied de marmite et leurs cheveux blond filasse, mais qu'elles avaient donc de

bonnes manières, que leur pas était léger, et qu'elles parlaient joliment !

Comme elles étaient bien habillées ! Ah ! si Anna Svärd avait eu les moyens de se procurer des robes de bourgeoise ! Mais elle portait toujours son costume de Dalécarlie, et s'en tourmentait beaucoup. Une femme de pasteur du Vermland ne peut pas se montrer vêtue comme un pivert !

La raison de l'arrivée de son fiancé lui était aussi un sujet d'inquiétude. Venait-il à Medstuby pour rompre leurs fiançailles ? Peu après Noël il avait envoyé une lettre et des papiers afin qu'on publiât les bans. Et, une fois les bans publiés, on était autant dire mariés, disaient les gens. Mais Anna Svärd ne trouvait aucun réconfort même à cette affirmation.

Tout le monde, à Medstuby, s'était réjoui de la publication. Jobs Erik, par exemple, n'avait jamais trop cru à ce mariage avant qu'il ne l'eût entendu publier du haut de la chaire. Mais le troisième jour de la publication, il déclara solennellement à sa nièce qu'il allait faire une belle noce. Les hôtes seraient conviés pour trois jours et on n'aurait jamais vu festin ni réjouissances pareils. Il y aurait des musiciens, et on réunirait toute la jeunesse de la famille.

Puisque sa nièce faisait un si beau mariage, il fallait que les noces fussent en conséquence.

Une des filles du bailli avait écrit au nom d'Anna à Karl Artur pour l'avertir des projets de Jobs Erik et, chose curieuse, le pasteur n'avait répondu à cette lettre qu'en annonçant sa visite prochaine et en priant qu'on saluât sa fiancée de sa part.

Avait-il été tenté de reprendre sa parole en apprenant qu'on parlait des noces, ou qu'y avait-il d'autre ?

Anna Svärd n'eut pas le temps de tirer la chose au clair, car le traîneau traversa la cour et s'arrêta devant la maison. Elle allait donc le revoir et c'était délicieux. Quoi qu'il dût arriver, c'était délicieusement bon de le revoir !

Lorsqu'il descendit du traîneau, non seulement Anna Svärd, mais le bailli et sa femme s'avancèrent sur le perron pour le recevoir. Il les salua les premiers puis il vint à elle, l'entoura de ses bras et voulut l'embrasser… Mais soudain, elle fut prise de timidité et évita ses baisers. Elle ne pouvait se laisser embrasser par lui devant d'autres personnes qui les regardaient. L'instant d'après elle se souvint qu'il était d'usage dans le monde distingué de s'embrasser même en présence d'autrui, et elle fût fâchée de s'être montrée si sotte.

Dès qu'il se fut débarrassé de son manteau de fourrure, ils allèrent dans la salle à manger où la table était mise pour le café. La femme du bailli avait sorti ses plus jolies tasses et servi des pâtisseries fines. Anna Svärd dut s'asseoir à côté de son fiancé. Elle avait pris chaque jour le café avec la famille du bailli et savait comment il fallait se tenir à table. Mais brusquement elle oublia tout. Sans y penser elle remplit si bien sa tasse que le café déborda dans la soucoupe, puis elle mit un morceau de sucre dans sa bouche. Bref, elle se comporta comme si elle avait bu le café en compagnie de la mère Svärd et de Ingeborg…

La femme du bailli lui jeta un tel regard qu'elle perdit la tête et qu'elle fit tout à l'envers.

Elle se fâcha contre elle-même plus que jamais, mais se consola à la pensée que ses actes n'avaient aucune importance. Elle devinait bien que les choses n'allaient pas. Son fiancé n'était pas à son égard ce qu'il avait été lors de leur dernière rencontre. Certainement il était venu pour rompre les fiançailles.

Tandis qu'on prenait le café, elle l'écoutait parler avec la famille du bailli. Qu'il s'exprimait bien ! que son langage était distingué ! Les paroles aimables volaient si légèrement des uns aux autres ! Il remerciait la famille du bailli de tout ce qu'elle avait fait pour sa fiancée au cours de ces derniers mois, et Mme Ryen répondit qu'il ne leur devait aucun remerciement. Anna était si capable, et s'était rendue si utile dans le ménage que c'était bien plutôt à eux de la remercier.

La femme du bailli, ses filles, et le bailli lui-même avaient pris des visages gracieux et des voix douces depuis l'arrivée du fiancé. Ils ne s'étaient sans doute pas attendus à ce qu'il fût comme il était. Peut-être s'étaient-ils imaginés qu'il était bossu, voire borgne. Certainement ils avaient cru qu'il y avait en lui un défaut quelconque pour qu'il voulût épouser une pauvre Dalécarlienne.

Elle ne pouvait leur en vouloir, car elle-même ne s'était pas aperçue qu'il était si beau, si parfait en tous points.

Elle se demandait s'ils voyaient le rayonnement de son front blanc. Par bonheur ses paupières étaient lourdes et il les tenait presque constamment baissées ; sinon, on n'aurait rien pu faire d'autre que de contempler ses yeux merveilleusement profonds.

Selon toute apparence, le fiancé se plaisait en la société du bailli et des siens. On débarrassa la table, mais il resta en-

core un moment à causer avec eux. M. et Mme Ryen n'étaient pas seuls à lui répondre, les deux filles disaient leur mot elles aussi. Il sembla à Anna Svärd qu'elles le détachaient tout à fait d'elle-même, et plus le temps passait, plus elle se sentait singulièrement triste.

— Ce sont eux qui sont ses pareils, il ne se soucie plus de moi, se disait-elle. À présent il voit et il comprend que je ne suis pas faite pour lui. Moi je n'ai pas un mot à dire, ni lui ni personne ne songe que j'existe…

Tout juste à cet instant il se tourna vivement vers elle. Et relevant ses paupières il lui jeta un regard qui fut pour elle aussi clair que le soleil perçant derrière un nuage. Puis il dit qu'il voudrait bien passer au presbytère, si celui-ci n'était pas trop éloigné.

Mais non il n'était pas éloigné, il lui suffirait de traverser Medstuby et de prendre à gauche. Le presbytère se trouvait un peu au nord de l'église.

Elle fit cette réponse d'un ton si peu aimable, que chacun le remarqua et la regarda avec étonnement et désapprobation.

— Je pensais que tu me montrerais le chemin, dit-il.

— Oui, je puis le faire.

Elle ne voulait pas refuser, parce qu'elle comprenait qu'il désirait être seul avec elle pour la rupture ; mais il lui était impossible d'avoir l'air heureux et gai. Elle sentait son cœur lourd et comme mort dans sa poitrine. Son fiancé n'était plus le même. Les autres qui ne l'avaient pas vu auparavant, ne pouvaient se rendre compte à quel point il était changé.

Lorsqu'ils furent tous deux sur la grand route, ils marchèrent aussi loin l'un de l'autre qu'il leur était possible de le faire. Mais on n'était encore qu'à la fin de février et le soleil n'avait guère entamé les grands mura de neige. Le chemin tracé entre eux était très étroit, de sorte qu'Anna Svärd avait peine à s'éloigner de son fiancé autant quelle l'eut voulu.

Les jours s'allongeaient sérieusement et il faisait encore tout à fait clair. Un mince croissant de lune apparaissait dans le ciel pâle, Anna Svärd songea qu'il avait l'air dangereusement mince et affilé. « C'est le couteau recourbé qui va mettre mon bonheur en pièces », se dit-elle.

Elle était habituée au froid et ne se souciait pas de la température la plus rigoureuse. Mais elle n'avait jamais eu à faire à un froid plus cruel que celui de ce soir-là. À chaque fois qu'ils posaient le pied par terre, on entendait crisser la neige. « Il n'est pas étonnant qu'elle se plaigne, songea Anna, les pas qui la foulent lui font mal, car ils sont lourds de peine. »

Enfin ils arrivèrent au presbytère, et ce fut alors qu'il rompit le silence…

— J'espère, Anna, que tu ne vas pas faire d'opposition à ce que je vais demander au pasteur. Tu comprends bien que je désire arranger les choses pour notre mieux à tous deux.

— Non ; elle ne se mettrait point en travers de ses projets, il pouvait en être certain. Il n'avait qu'à faire tout ce qu'il désirait.

— Merci pour cette promesse, dit-il.

Alors ils entrèrent dans le cabinet de travail du pasteur et le trouvèrent assis devant son bureau. C'était un samedi

soir, le pasteur était en train de faire son sermon, et il n'eut pas précisément un regard amical pour les deux jeunes gens qui venaient le déranger.

Le fiancé dit qui il était, et lorsque le pasteur apprit qu'un confrère était venu le voir, son visage prit une expression toute différente.

Anna Svärd s'était arrêtée près de la porte et demeurait silencieuse, pendant que les deux pasteurs échangeaient quelques mots sur leur profession. Mais le fiancé ne tarda pas à revenir vers elle, il lui prit la main et s'avança avec elle en face du pasteur.

— Monsieur le pasteur, dit-il, je vois que vous êtes très occupé, et c'est pourquoi je ne veux pas tarder à vous expliquer la raison de ma venue. Il ne vous est certainement pas difficile, Monsieur le pasteur, de vous mettre à la place d'un jeune homme, et de comprendre les sentiments qu'il peut éprouver.

Ce n'est que la veille de mon départ pour Korskyrka que j'ai pensé au bonheur que ce serait de n'y pas revenir tout seul. Cette pensée m'a enthousiasmé de plus en plus : Mais y avait-il moyen de la réaliser.

La petite maison que j'ai mise en état pour ma femme et moi, était pour ainsi dire prête. De bons amis m'ont promis qu'ils presseraient les peintres et les menuisiers afin que nous puissions nous installer à la fin de la semaine prochaine. Ceci ne serait donc pas un empêchement.

Anna Svärd vit que le pasteur prenait un air tout à fait désapprobateur. Il était clair qu'il voulait faire des objections, mais le fiancé ne le laissa pas parler.

— J'ai quitté la maison mardi dernier, et j'aurais dû de toute évidence arriver à Medstuby jeudi ou vendredi. Mais tous mes calculs ont été déjoués par des circonstances contraires. Des chevaux harassés, des cochers ivres et les fortes gelées ont retardé mon arrivée jusqu'à cet après-midi. Mais, Monsieur le pasteur, est-ce une raison pour abandonner un espoir qui m'est devenu si cher ? La principale objection serait sans doute que ma fiancée s'est réjouie pour les belles noces par lesquelles son oncle lui a promis de fêter notre union.

Je comprends fort bien sa joie, à cette pensée, mais je n'ai pas douté un seul instant qu'elle ne veuille renoncer à ce plaisir pour pouvoir me suivre immédiatement. Je vous prie donc, Monsieur le pasteur, d'avoir la bonté de nous marier demain après le service divin.

Le pasteur hésita un instant à répondre. Il connaissait ses paroissiens et savait que beaucoup d'entre eux attendaient impatiemment ces noces qui devaient durer trois jours entiers, il craignait des protestations, s'il consentait à un changement.

— Mon cher jeune ami, dit-il, ne voudriez-vous pas suivre les avis d'un vieillard et renoncer à votre projet ? Voyez-vous, M. Ekenstedt, on a beaucoup parlé chez nous de ce mariage. On ne s'attend pas à ce qu'il passe inaperçu et ait lieu d'une façon précipitée, mais chacun espère de belles noces.

Le fiancé fit un geste.

— Soyons tout à fait sincères, Monsieur le pasteur ! M. le pasteur sait bien ce qu'on entend par de « belles noces ». Les beuveries, la goinfrerie, les bagarres,

l'immoralité. Je n'aurais jamais pu m'y résigner. Ce qui m'a décidé d'abord à faire mon voyage, c'est la pensée de couper court immédiatement à de pareilles réjouissances. Je ne puis pas ne pas croire que j'atteins mon but de la meilleure façon, grâce au projet que j'ai eu l'honneur de vous exposer.

Le pasteur parcourut la pièce des yeux comme s'il cherchait un moyen d'échapper aux instances importunes de son jeune collègue. Enfin, ses regards tombèrent sur Anna Svärd, et il eut un sourire. Il croyait avoir trouvé !

— M. Ekenstedt ne m'a pas fait savoir encore ce que pense sa fiancée de son projet qui, selon moi, est un peu inconsidéré, dit-il.

Karl Artur répondit sans une seconde d'hésitation :

— Avant d'entrer dans cette pièce, ma fiancée m'a promis d'approuver toutes mes décisions.

Anna Svärd ne put s'empêcher de faire un très léger mouvement de surprise ; et le pasteur s'en aperçut.

— Te rends-tu parfaitement compte, Anna, de la portée de ces décisions, interrogea-t-il en s'adressant directement à elle.

Le visage d'Anna se couvrit d'une vive rougeur. Elle avait compris une chose au cours de la conversation. Son fiancé voulait l'épouser. Elle n'avait donc pas lieu d'avoir peur. Il ne l'avait pas trouvée trop vulgaire, trop paysanne. Il voulait toujours la prendre pour femme.

Mais en même temps elle se sentait mécontente et inquiète. Pourquoi donc son fiancé ne lui avait-il pas demandé en route, si elle était prête à l'épouser dès le lendemain ?

Il ne m'aime pas, comme je l'aime, se disait-elle. S'il m'aimait, il se serait avant tout inquiété de mon avis.

Mais bien que dans son cœur elle se sentit blessée, outragée, elle ne voulut pas faire défaut à son fiancé devant le pasteur.

— Tu peux bien te douter, notre pasteur, que je le suivrai en tout ce qu'il voudra me demander.

— Si les choses en sont là, je suis naturellement à la disposition de M. Ekenstedt, dit le pasteur.

II

La femme du bailli était assise dans son salon, un doigt posé sur son nez comme elle en avait l'habitude lorsqu'elle cherchait à tirer quelque chose au clair.

Elle s'était mise à apprécier Anna Svärd, et elle était désolée de ce que la jeune fille dût renoncer au magnifique mariage qu'on lui avait fait espérer.

Mme Ryen avait mis dès le samedi soir tout le monde en mouvement, aussi bien dans sa propre maison que dans le village pour lui venir en aide. La parure de mariée que l'on conservait dans la maison Ris avait été examinée et remise à neuf. Le dimanche matin, la vieille Ingeborg et sa sœur étaient venues chez le bailli pour habiller Anna selon les vieux usages. Le cortège qui s'était réuni sur le parvis de l'église était, grâce aux efforts de Mme Ryen, tout à la fois long et de belle apparence. Trois musiciens le précédaient pour l'entrée à l'église. Le bailli, le sacristain, Erik Jobsson,

les conseillers presbytéraux et les conseillers municipaux avec leurs femmes venaient immédiatement après les mariés. Des jeunes gens et des jeunes filles en costume du pays fermaient la marche. Tout était beau et solennel. Les préparatifs les plus longs n'eussent pas eu un meilleur résultat.

Il avait été impossible de faire un grand festin à la maison Iole. Mais pour le remplacer la femme du bailli avait organisé chez elle un petit dîner de noces. Elle s'était heureusement préparée d'avance à recevoir le fiancé et sa nouvelle famille, de sorte qu'elle avait pu assez bien se tirer d'affaires pour ce repas imprévu.

Du reste, les hôtes étaient tous doués de bon sens, et avaient bien compris qu'il ne pouvait être question d'un banquet somptueux.

Mais si elle avait su à quel point la fête allait être ennuyeuse, elle n'aurait pas écouté ses bonnes intentions. Ceux qu'elle avait invités étaient d'ordinaire gens loquaces, mais ce soir-là ils n'eurent rien à dire. Elle-même entretint la conversation du mieux qu'elle pût, et son mari et ses filles l'aidèrent de toutes leurs forces.

Même le fiancé se donna du mal pour leur répondre. Mais une sorte de gêne pesait sur tout le monde. On pensait sans doute au grand mariage, à ses splendeurs, à toutes ces réjouissances, dont on avait été privé.

Quant à la fiancée, elle ne souffla mot de la soirée. Elle resta assise les sourcils froncés et les yeux fixes, on eut dit une accusée attendant son jugement.

« Ce mariage ne s'annonce pas bien, songea la femme du bailli. J'aimerais bien savoir à quoi réfléchit Anna Svärd.

A-t-elle cet air accablé, contraint, parce qu'elle n'a pu fêter ses noces à la maison Iole, comme elle l'espérait ? »

Pour faire passer le temps, Mme Ryen s'adressant au pasteur Ekenstedt lui demanda s'il ne voudrait pas leur dire quelques mots. Il se conforma aussitôt à son désir, et en ce moment elle l'écoutait parler.

Il parlait facilement et bien, mais elle ne pouvait s'empêcher d'être alarmée par ses paroles.

— Que dit-il donc ? pensa-t-elle. Ce jeune homme paraît constamment se risquer sur de la glace nouvelle qui n'est pas assez dure pour le porter.

Et plus il allait, plus elle était stupéfaite.

— Que signifie tout ceci ? se demandait-elle. Il veut vivre dans la pauvreté pour suivre le Christ. Et c'est pour cela qu'il a choisi une femme qui est dans les mêmes dispositions que lui, qui méprise les richesses autant que lui, qui comprend qu'il n'y a d'autre bonheur que de faire l'œuvre de Dieu parmi ses semblables ?

La femme du bailli qui savait que la jeune fiancée avait, durant les derniers mois, rêvé d'un presbytère avec cheval et vache, servante et valet, ne put s'empêcher d'être profondément troublée.

— Quelle terrible méprise, songea-t-elle. Anna Svärd ne se doute de rien, tout ceci ne nous amènera rien de bon.

Plus elle écoutait Karl Artur, plus elle pénétrait le caractère de l'homme qui était devant elle.

— Ma chère Anna Svärd est tombée sur un rêveur. Il a choisi une paysanne pour avoir près de lui quelqu'un qui soit

habitué au travail et puisse prendre soin de sa maison. Il est de ces jeunes gens qui veulent vivre à la façon des paysans. Ce n'est plus à la mode d'être un monsieur.

Ses regards allaient de l'un à l'autre des auditeurs. À quoi pensait Erik Jobsson qui jamais ne dépensait un sou inutilement ? À quoi pensait la vieille Berit qui avait toute sa vie lutté contre la pauvreté ? À quoi pensait Ingeborg, de la ferme de Ris, qui s'endormait chaque soir en pensant à sa ferme ? Et que pensait la jeune femme elle-même qui pendant trois ans, avait circulé avec sa balle de colporteuse sur le dos ? Que pensaient-ils tous de cette prédication ?

— Ils devraient être pour le moins aussi effrayés que moi, se dit Mme Ryen, mais ils restent assis tranquillement et n'ont l'air de rien.

Puis elle comprit que tous ces braves gens ne prenaient pas le jeune pasteur au sérieux. Ce sermon sur les bienfaits de la pauvreté entrait dans ses attributions de pasteur. C'était un beau sermon, fort édifiant, mais aucun d'eux ne crut un instant à son intention de vivre selon ce qu'il enseignait aux autres. Pourquoi se seraient-ils inquiétés ? Ils savaient bien qu'il y avait des pasteurs pauvres, et ils ne se figuraient pas qu'un si jeune homme fût déjà titulaire d'une riche prébende, mais il devait certainement pouvoir offrir à sa femme une vie bien plus aisée que celle à laquelle elle était habituée. C'était le fils de parents riches, et ces gens-là ne meurent jamais de faim en Suède.

Pour sa part, la femme du bailli, qui comprenait que Karl Artur parlait sérieusement et que la vie qui attendait sa femme serait dure et fatigante, se demandait quelle conduite Anna Svärd allait tenir.

— Voilà deux jeunes gens qui se sont à peine vus, et, puisqu'Anna Svärd ne sait pas écrire, ils n'ont pu se connaître par lettre… Ils ne savent pas plus l'un de l'autre que lors de leur première rencontre sur la grand'route. Ne serait-il pas sage d'ouvrir les yeux de la jeune épouse ? C'est une excellente créature, bien que l'abnégation ne soit pas son fort. Je me suis mise à l'apprécier sérieusement. Puis-je la laisser entrer dans sa vie nouvelle, sans l'avertir de ce qui l'attend ?

À force de réfléchir, elle se décida pourtant à ne pas se mêler de la chose. Si Karl Artur et Anna n'avaient pas déjà été mari et femme il eût été du devoir de Mme Ryen de dire son mot. Mais au point où ils en étaient, le parti le plus sage était de les laisser à eux-mêmes.

Le dîner fini, les hôtes prirent congé et les deux filles du bailli accompagnèrent la mariée dans la chambre d'amis, où l'on avait préparé le lit nuptial.

Le jeune marié vint alors demander à son hôtesse de lui consacrer quelques instants.

Après cet entretien qui dura au moins une demi-heure, Mme Ryen alla dans sa chambre et prit sa bible sur la table de nuit. Elle la mit sous son bras et monta l'escalier qui menait à la chambre d'amis. Ses deux filles venaient de débarrasser Anna Svärd de sa parure de mariée et l'aidait à se mettre au lit.

Au premier regard qu'elle jeta sur Anna Svärd, elle vit que ses sourcils étaient froncés et que ses yeux semblaient fixer on ne sait quel terrible malheur. Lorsqu'elle aperçut la femme du bailli avec sa bible sous son bras, elle fit deux ou trois signes de tête significatifs, comme pour dire : « Enfin, je

vais savoir à quoi m'en tenir. J'ai attendu cet instant toute la soirée. »

La femme du bailli ne se hâtait point. Elle moucha la chandelle, envoya ses filles se coucher, mit ses lunettes et feuilleta sa bible. Lorsqu'elle eut trouvé le passage qu'elle cherchait, elle dit à Anna Svärd qu'elle désirait lui lire quelques paroles de l'Écriture, maintenant qu'elle allait commencer sa vie de femme mariée.

Anna Svärd s'assit dans son lit et joignit les mains. Il n'était pas difficile de voir qu'elle trouvait cette lecture inutile, comprenant qu'il s'agissait d'introduire une conversation pénible. Et elle aurait préféré ne pas attendre.

La femme du bailli se mit à lire, la première épître aux Corinthiens, au chapitre 13 :

« L'amour est patient, il est plein de bonté ; l'amour n'est point curieux ; l'amour ne se vante point, il ne s'enfle point d'orgueil, il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche point son intérêt, il ne s'irrite point, il ne soupçonne point le mal, il ne se réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité ; il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout. »

La femme du bailli qui songeait peut-être à son propre soir de noces, lisait d'une voix émue, et Anna Svärd ne pouvait s'empêcher de suivre la lecture.

Les paroles bibliques lui semblaient jaillir de son propre cœur. Jamais elle n'avait entendu un passage de l'Écriture sainte qui fut aussi vrai, aussi juste.

Quand Mme Ryen se tut, Anna Svärd répéta le dernier verset.

— Voudrais-tu peut-être l'entendre encore une fois ?

— Oui, répondit la jeune mariée dans un souffle. Elle était trop émue pour parler.

Ses sourcils n'étaient plus aussi serrés, et son regard avait perdu un peu de sa fixité.

La femme du bailli se prit à espérer qu'elle pourrait accomplir sa mission sans se heurter à une opposition trop forte :

— En somme, se disait-elle, Anna Svärd est loin d'être bête. Elle a entendu le discours de son mari tout à l'heure. Elle se doute peut-être déjà de l'enchaînement des choses.

Lorsqu'elle eut relu encore une fois les belles paroles de la bible, elle ferma le saint livre.

— Si par hasard tout ne se passait pas comme tu t'y es attendue, pense à ce que je viens de lire.

Les grands yeux pleins de mélancolie se tournèrent vers elle. On pouvait interpréter les paroles de Mme Ryen comme un simple avertissement convenant à une jeune mariée, mais ce pouvait être aussi le début de la chose terrible qui devait venir.

La femme du bailli se hâta d'expliquer sa pensée :

— Je voulais dire que si l'on aime quelqu'un d'un véritable amour, on ne se soucie pas des conditions matérielles de la vie. On ne se marie pas avec des chevaux, des vaches, des servantes ou des valets…

Mme Ryen trouvait l'attitude d'Anna Svärd bien extraordinaire. Une allusion pareille aurait dû la bouleverser com-

plètement. Mais elle n'ouvrit pas la bouche et ne fit pas un mouvement. Il fallait recourir à des explications plus nettes.

— Ne crois pas, petite, que je me mêle de tes affaires sans en avoir été priée. Ton mari est venu me trouver, il y a quelques instants, quand déjà tu étais montée dans ta chambre. Il m'a parlé à cœur ouvert de votre situation future. Je lui ai demandé si vraiment tu la connaissais, et il m'a répondu que tu ne l'ignorais pas dès votre première rencontre.

À ce moment-là, Anna Svärd articula enfin quelques mots.

— Qu'est-ce que je n'ignorais pas ? dit-elle d'un ton indifférent. La chose terrible qu'elle attendait n'était évidemment pas de cet ordre-là.

— Ne peux-tu pas te rappeler, reprit Mme Ryen en élevant involontairement la voix, comme si elle s'était adressée à quelqu'un qui fût mal réveillé, ne peux-tu pas te rappeler qu'il t'a parlé de suivre le Christ. Il a dit la même chose ce soir.

— Oui, mais…

— J'ai craint tout de suite que tu n'aies rien, rien compris à ses intentions. Et lorsque je l'ai dit à ton mari, il m'a demandé de t'instruire tout de suite de ce qui t'attend. Il m'a priée de te dire qu'il n'a pas de presbytère. Il n'est que suffragant et son salaire s'élève à 150 riksdalers par an. Jusqu'à présent il était logé et nourri au presbytère ; mais, puisque vous vous mariez, on lui accordera en échange de la farine, du beurre et du lait. Vous aurez de quoi vivre, mais pas plus, et comme tu avais de grandes espérances…

À ces mots, Anna Svärd posa une question. Mais Mme Ryen se rendit bien compte que c'était simple politesse envers elle, car la jeune femme ne paraissait nullement s'intéresser à ce qu'elle demandait.

Elle s'enquit de l'endroit où ils habiteraient.

— Ton mari a fait cet automne, à la mort d'une de ses tantes, un petit héritage qui consiste en une somme de 1.000 riksdalers, et le mobilier d'une chambre. Avec l'argent, il a acheté une maisonnette comprenant une chambre et une cuisine. Cela doit pouvoir vous suffire. Mais tu penses bien qu'il n'y a ni communs, ni champs, ni prairies. Tu feras toi-même ta cuisine, ton feu, ton pain, tes récurages.

La femme du bailli se demandait si Anna simulait l'indifférence, ou si la tempête qui devait l'agiter intérieurement allait éclater à l'arrivée de son mari : mais rien ne faisait prévoir une explosion… La jeune et robuste créature voyait réduit à rien tout ce quelle avait espéré, sans donner le moindre signe de déception.

— C'est vexant de t'avoir demandé inutilement de faire mon éducation, dit-elle.

— Voilà bien la moindre des choses, répondit Mme Ryen. Cela m'a fait plaisir de te dégrossir, toi qui saisis tout si vite. Nous t'aimions tous à la maison, tu le sais, n'est-ce pas, petite. J'éprouve, en ce moment, ma première contrariété à ton sujet.

Anna Svärd ne dit pas un mot pour remercier Mme Ryen de son amabilité, et celle-ci en fut presque un peu froissée.

— Peut-être te dis-tu pour te consoler que ton mari obtiendra bientôt un poste plus avantageux. Mais n'en sois pas

trop convaincue. Tout au moins il dit qu'il veut rester pauvre ! Si tu te disais par hasard que tes beaux-parents sont riches, il faut que tu saches que ton mari s'est brouillé avec eux à cause de toi et qu'il n'a à espérer d'eux, ni subsides, ni héritage.

— C'est dommage pour ma mère, dit Anna Svärd. Elle pensait bien manger son pain chez nous jusqu'à la fin de ses jours.

— Si le pasteur de Korskyrka vient à mourir, poursuivit impitoyablement Mme Ryen, ton mari sera envoyé en qualité de suffragant, n'importe où, et ce qui est pire, tu ne pourras le suivre, il te faudra rester seule dans votre maison. Et le pasteur de Korskyrka a soixante-seize ans. Il n'a plus longtemps à vivre.

— Je comprends bien que notre vie sera difficile, dit Anna Svärd sans paraître émue.

— Du moment que vous allez au devant d'un avenir tout à fait incertain, reprit Mme Ryen, je crois que la proposition de ton mari se justifie parfaitement. Il m'a chargée de te demander… Il trouvait difficile de le faire lui-même. Il voulait que je te propose de…

Elle fut interrompue par un brusque mouvement de la jeune femme. Anna Svärd s'était tournée vers elle, et, penchée en avant, écoutait avec attention. Elle ne somnolait plus. Son apathie avait disparu. La femme du bailli rougit légèrement :

— Chère petite, dit-elle, je suis presque effrayée de la façon dont tu me regardes. Je crois pourtant que ses scrupules sont bien fondés. Il n'est vraiment pas sage de fonder une famille… Tu comprends bien ce que je veux dire.

Anna Svärd retomba en arrière sur les coussins. Elle ne pleurait pas, mais elle se tordait les mains et ses traits avaient une expression de désespoir.

— Je le savais, dit-elle. Je m'y attendais ! Il ne m'aime plus.

— Chère petite, dit la femme du bailli, ne prends pas la chose ainsi. Ton mari n'est pas comme nous autres. C'est quelqu'un de tout différent, vois-tu. Il t'aime, je le sais, mais les êtres de son espèce considèrent qu'ils servent Dieu en renonçant à ce qu'ils désirent le plus.

— M'aime-t-il alors qu'il te charge de me faire une commission pareille ! cria Anna Svärd d'une voix stridente. Ne t'es-tu pas aperçue à mille indices qu'il en a assez de moi ? Mais maintenant, il sera débarrassé de moi.

Elle rejeta les couvertures, prit ses bas et ses souliers et se mit à s'habiller.

— Mais, chère petite, – Mme Ryen essayait de la calmer – je t'assure que tu te trompes. Ton mari m'a dit qu'il avait une vive affection pour toi. Depuis qu'il est arrivé et qu'il t'a vue, il lutte contre son amour. Il n'a pas osé te parler lui-même.

Elle s'arrêta. Anna Svärd s'habillait avec précipitation comme pour se sauver d'un incendie.

— Tais-toi, criait-elle, m'aime-t-il alors qu'il m'a imposé un pareil mariage ! Je ne sais pas pourquoi il me veut.

Mme Ryen vit les mains de la jeune fille s'agiter fébrilement, et ses yeux jeter des éclairs. Elle n'alla pas, non, elle courut jusqu'à la porte.

Elle trouva Karl Artur Ekenstedt dans la salle à manger obscure. Il était à genoux, perdu dans sa prière.

Elle se précipita vers lui et le secoua rudement. Il se releva, en rougissant d'un air gêné.

— Je prie Dieu qu'il permette à Anna de prendre votre message comme il convient.

— Il est bien temps de prier Dieu, cria Mme Ryen en le secouant par le bras encore une fois. Si M. Ekenstedt ne se dépêche pas de monter chez Anna et de lui prouver qu'il l'aime comme un mari doit aimer sa femme, nous pourrons la chercher demain au fond de la rivière !

LE NOUVEAU FOYER

Anna Svärd était faite pour le métier de colporteuse. Elle avait le coup d'œil juste et savait reconnaître ce qu'il fallait offrir aux clients. Il ne lui était jamais arrivé d'emporter dans son sac un article invendable. Si elle entrait dans une maison où on ne voulait pas faire d'achats, elle s'en allait sans insister et n'importunait pas les gens. Si elle tombait sur des clients qui aimaient à marchander, elle consentait à un rabais en prenant l'air juste assez désolé pour leur faire croire qu'ils avaient fait une excellente affaire. Et, par dessus le marché, elle était d'une absolue honnêteté. Jamais elle n'essayait d'écouler une pièce d'étoffe qui fût piquée des mites ou abîmée. Si un fichu était resté longtemps dans son sac et que la soie était coupée aux plis, elle attirait elle-même l'attention sur le défaut et le soldait à vil prix.

Il est à peu près certain qu'Anna Svärd se serait fait une petite fortune si elle avait continué son commerce. Mais depuis sa rencontre sur la route avec Karl Artur Ekenstedt, un grand changement s'était produit en elle. Ce n'est pas qu'elle fût moins adroite, moins avisée, moins vigilante, mais ces qualités qui, jusque-là, l'avaient aidée à gagner sa vie, s'étaient à présent mises au service de l'amour. Elle s'étonnait parfois de s'être tant dépensée pour gagner de l'argent. Était-ce bien elle qui avait « fait » les foires et qui avait salué avec un si grand plaisir l'approche de tout acheteur ? Était-ce elle, Anna Svärd, qui avait parcouru le pays, ne songeant qu'à mettre de côté sou après sou ? Cela semblait incroyable. Mais, dans ce temps-là, elle ignorait encore la chose la plus importante de la vie.

Les nouveaux mariés étaient restés quelques jours à Medstuby, mais le mercredi ils étaient partis de bonne heure, et le vendredi, dans l'après-midi, ils arrivèrent à Korskyrka, contents et heureux, pour prendre possession de leur petite maison à mi-côte, au-dessus du bourg.

Karl Artur qui avait reçu quelques bienveillants conseils de la femme du bailli, n'avait eu garde de laisser ignorer à Anna ce qui l'attendait. Il lui avait demandé si elle se rappelait depuis son séjour à Korskyrka l'été précédent deux petites maisonnettes situées sur la pente au-dessus du jardin du docteur Romelius. Et Anna, qui pendant trois étés avait parcouru la commune dans tous les sens, avait immédiatement eu la vision nette de deux misérables cabanes délabrées qui semblaient prêtes à s'écrouler d'un moment à l'autre. Elle n'était entrée ni dans l'une ni dans l'autre, car une marchande ambulante ne visite pas ces masures dont les habitants n'ont même pas les moyens de faire remettre les carreaux cassés. Mais elle avait demandé à qui elles appartenaient et appris que l'une était à un vieux soldat qui touchait une pension de vingt riksdalers par an et l'autre à une pauvre fille, appelée Elin, fille d'un journalier Matts, – et qui avait à sa charge dix frères et sœurs mineurs.

Elle ignorait que Karl Artur, lors d'une adjudication d'enfants, s'était fait adjuger les dix enfants et n'était naturellement pas non plus au courant de l'heureux changement survenu dans leurs conditions de vie par suite de l'intervention de Karl Artur. Les femmes les plus influentes de la commune avaient fondé une société afin de venir en aide à cette misère : elles avaient fait réparer la bicoque des enfants, les avaient habillés et les nourrissaient. Tout aurait été pour le mieux si la sœur aînée n'était pas venue à mourir. Lorsque la malheureuse, usée par les privations, avait vu sa

nichée habillée, la cave remplie de pommes de terre, le garde-manger de farine et de harengs salés, le plancher réparé, empêchant ainsi les rats de s'introduire dans la maison, les fenêtres munies de vitres et non bouchées par des loques, elle estima sans doute n'avoir plus de devoirs à remplir dans ce monde, mais avoir gagné le droit de se reposer pour de bon.

Elle avait par ce fait causé un grave souci à Karl Artur. Cependant les dames patronnesses avaient trouvé une gardienne pour les enfants dans la personne d'une vieille femme qui pendant de longues années avait servi comme bonne au presbytère. Sous certains rapports, ce choix avait été excellent, car elle soignait bien ses protégés, mais elle était trop âgée pour exercer une surveillance active sur cette jeunesse indisciplinée. Karl Artur l'aurait volontiers secondée, mais la chose n'était pas facile tant qu'il demeurait au presbytère. Aussitôt qu'il fut entré en possession de son petit héritage, il s'était rendu acquéreur de la maisonnette du vieux soldat, située tout près de celle des dix enfants, et l'avait fait réparer.

C'est donc sous cet humble toit que les nouveaux mariés allaient demeurer. Le jeune pasteur avait affirmé à sa femme qu'elle ne reconnaîtrait plus cette misérable cabane après la réparation qu'il lui avait fait subir. En réalité, il estimait même avoir fait une excellente affaire : il s'était procuré ainsi un foyer bien situé et d'où il pouvait avoir l'œil sur les enfants.

Anna Svärd, qui, en ce moment, n'avait de pensée que pour l'amour de son mari, n'avait fait que rire de ces explications et avait acquiescé à tout. Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Elle était mariée et avait promis de partager avec lui la bonne et la mauvaise fortune. Elle avait d'ailleurs une

grande confiance en ses propres capacités. Elle savait que si les choses tournaient mal, elle serait en état de gagner le vivre et le couvert pour eux deux.

Lorsque, au cours du voyage, ils s'étaient trouvés près de Korskyrka, Anna avait raconté à son mari que dans son pays à elle, il était d'usage que les nouveaux mariés, au moment de pénétrer pour la première fois dans leur demeure future, s'agenouillassent sur le seuil en priant Dieu de bénir leur foyer et leur vie entre les murs de leur maison. Karl Artur avait trouvé très belle cette coutume et déclaré qu'ils allaient la suivre. Mais arrivés chez eux, ils avaient tout oublié.

Ce n'est pas qu'Anna eût été éblouie par l'aspect de la maison au point d'oublier cette décision. Non, la maison n'avait guère changé. Elle était à peu près telle qu'Anna se la rappelait. Ceux qui s'étaient occupés de la réparation avaient même négligé de construire un petit perron, laissant devant la porte d'entrée la pierre branlante qui y avait donné accès au temps du vieux soldat. Anna était bien convaincue qu'elle aurait réfléchi à deux fois avant d'entrer dans une cabane pareille pour essayer d'y faire des affaires. Elle le dit à son mari pour le taquiner ; ils en rirent tous les deux, et étaient de la meilleure humeur du monde.

Non ce ne fut pas l'état de la maison qui leur fît oublier de s'agenouiller sur le seuil et d'invoquer la bénédiction de Dieu sur leur nouveau foyer. Mais, au moment où le traîneau s'arrêta, la porte d'entrée s'ouvrit toute grande et une petite femme grasse sortit sur la marche branlante pour les recevoir.

Anna Svärd n'avait pas parcouru Korskyrka pendant trois étés consécutifs sans avoir appris le nom de tous les habitants du bourg et de la commune entière, mais elle eut

du mal à reconnaître cette personne. En réfléchissant, elle comprit cependant que ce devait être Mme Sundler, la femme de l'organiste. Quand Anna l'avait vue la dernière fois, de longues et belles boucles encadraient son visage, mais maintenant elle avait les cheveux coupés comme un garçon, ce qui la changeait complètement.

Oui, évidemment ce devait être Mme Sundler, car Karl Artur avait beaucoup parlé d'elle pendant le voyage. C'est elle qui l'avait aidé dans l'achat de la maison, qui avait dirigé les réparations. En somme, tout le mariage était son œuvre. Sans elle, ils n'auraient pas été assis là dans le traîneau, eux deux, si joyeux, si merveilleusement heureux. Il était donc bien naturel que Mme Sundler fût allée dans leur petite maison pour allumer du feu et pour les recevoir, elle qui avait déployé tant d'activité pour les unir.

Mme Sundler leur tendit les bras et les serra tous deux sur son cœur. Tout émue, elle leur souhaita la bienvenue ; son vœu le plus cher était comblé : voir Karl Artur réaliser le rêve d'une petite maison grise et d'une femme simple, rêve qu'il avait fait depuis qu'elle le connaissait.

En écoutant le discours de Mme Sundler, ils oublièrent complètement leur résolution d'invoquer la bénédiction de Dieu sur leur foyer. La femme de l'organiste les accaparait complètement.

Quand elle les eût enfin lâchés, elle ouvrit la porte d'entrée et les introduisit dans un couloir étroit qui coupait en deux le logis. Pendant qu'ils se débarrassaient de leurs vêtements et les accrochaient à un porte-manteau, Mme Sundler racontait qu'elle avait eu l'intuition qu'ils allaient arriver ce soir. Elle avait juste eu le temps de prendre sous le bras sa cafetière, gagner le petit nid de moineau comme elle avait

l'habitude d'appeler la maison de Karl Artur, et de mettre le couvert pour le goûter, quand elle avait entendu les grelots du cheval montant la côte. Elle ne pouvait exprimer combien elle était heureuse d'être arrivée à temps pour les recevoir. Ç'aurait été désolant qu'ils fussent venus dans une maison vide.

Ce n'était pas tant ce que disait Mme Sundler qui préoccupait Anna Svärd, mais le grand changement survenu en Karl Artur dès l'instant qu'il avait aperçu Mme Sundler. L'air insouciant et crâne qu'il avait eu pendant le voyage avait disparu et il montrait un empressement inquiet à faire plaisir à Mme Sundler.

La jeune femme sentait qu'il aurait préféré ne pas rencontrer Mme Sundler au moment où ils allaient prendre possession de leur foyer, mais il avait sans doute réfléchi à ce qu'il devait à la femme de l'organiste et en avait eu des remords.

Il recommença le récit de tout ce que Thea – ce nom revenait dans chaque phrase – avait fait pour lui venir en aide. C'est elle qui avait planté des pitons dans le couloir pour qu'on pût y suspendre ses affaires. Mais oui, c'était elle-même ! Il ouvrit la porte à droite et invita sa femme à entrer et à regarder. À l'entendre, on n'aurait pas dit que c'était la cuisine où elle allait vivre et régner : il semblait uniquement l'y introduire pour lui faire admirer tous les arrangements ingénieux de Mme Sundler.

La cuisine occupait une moitié de la maison et Anna la trouva plus grande qu'elle n'aurait osé espérer, peut-être trois fois aussi grande que la chambre attenant à l'étable là-bas à la ferme de Job. Les murs sentaient la colle et la chaux, comme c'est l'habitude dans les endroits fraîchement badi-

geonnés, et peut-être était-ce à cause de cette odeur que la pièce ne paraissait pas plaisante et familière. Elle était en outre assez vide et ne correspondait pas à l'idée qu'elle s'en était faite. Elle avait en tête la cuisine de Risgärden où il y avait une grande armoire peinte en brun et en bleu, une horloge à la caisse ornée de roses et un lit à colonnettes entouré de rideaux tissés à la maison. Peut-être aussi, songeait-elle à un Joseph en carrosse doré occupant le pan de mur entre l'armoire et le lit, et à une vierge Marie, saluant d'une révérence l'ange galonné du Seigneur. Tout cela en somme n'était que de la vanité. Elle devait se contenter de ce qu'il y avait.

C'était déjà beau, et tout avait été préparé par Thea Sundler. La table devant la fenêtre, les deux chaises, le seau à eau près de la porte et le coffre à bois à côté de l'âtre, tout était là grâce à Thea. En écoutant Karl Artur, on aurait pu croire que Mme Sundler fût la seule personne qui eût compris qu'il fallait dans une cuisine des poêles et des marmites, des louches et des bols, une bouilloire et une bassine, des cuillers et des couteaux. Même si Mme Sundler n'avait pas de ses mains arrangé un petit placard en encoignure et cloué une planche au mur pour les ustensiles de ménage, le seul fait de leur présence n'en serait pas moins son mérite.

Dès son entrée dans la cuisine, Anna avait remarqué un étroit canapé-lit, placé tout au bout de la pièce, et qui semblait honteux d'être là. Le lit était fait pour la nuit, un lit bien propre et bien bordé. Il n'avait qu'un défaut, celui d'être étroit comme un cercueil et Anna se rendait bien compte qu'il n'était pas à tirettes, on ne pouvait donc pas l'élargir. Une fois qu'on s'y serait introduit, on devait sans doute passer une nuit inquiète en se demandant comment on s'y prendrait pour en sortir le matin.

Ce canapé la préoccupait. Elle s'efforçait d'écouter les discours de son mari, qui célébrait toujours les mérites de Thea. Celle-ci avait assisté à plusieurs ventes aux enchères et y avait acheté leurs ustensiles de cuisines et leurs meubles à un prix incroyablement bon marché. Mais comme il avait déjà raconté cela en route, elle ne prêta à ses paroles qu'une attention distraite. Puisque le lit était fait sur le canapé, c'est que quelqu'un devait sans doute y coucher. Mais qui ? lui, ou elle ?

Mme Sundler n'offrait pas seulement du café et des biscuits secs, mais du pain et du beurre, du fromage et des œufs. Anna ne pouvait nier que ce ne fût bon après le voyage, mais à entendre Karl Artur on eût pu croire qu'il n'eût pas mangé un seul repas bien préparé depuis la dernière fois qu'il avait été l'hôte de Thea. La femme du bailli à Medstuby était cependant renommée pour sa cuisine, mais Karl Artur semblait avoir oublié le monde entier, y compris sa femme, afin d'entrer dans les bonnes grâces de Mme Sundler.

Lorsque Karl Artur eut goûté à la collation de Mme Sundler, quand il eut fait suffisamment de compliments et de cérémonies, il se leva de table pour entrer dans l'autre pièce. Il passa à côté du petit lit-canapé et Anna Svärd se demanda s'il n'allait pas en faire l'éloge aussi, mais il ne souffla mot.

Ils traversèrent le couloir et entrèrent dans une pièce un peu moins grande que la cuisine, bien qu'assez vaste encore. Quand la jeune femme y jeta un coup d'œil, elle eut envie de se sauver, car c'était la chambre de gens d'une autre classe.

Si la cuisine paraissait vide, il y avait de l'encombrement ici : un bureau, une bibliothèque, un canapé, avec un guéri-

don, une commode, un lit et bien d'autres choses encore. C'étaient les meubles qu'il avait hérités de sa tante. Ils étaient d'un bois sombre et poli, les chaises et le canapé recouverts en soie. De tous côtés, elle voyait reluire de la marqueterie, et des cuivres.

Les murs de la chambre étaient tapissés de papier peint ; de doubles rideaux encadraient les fenêtres, et un poêle de faïence remplaçait le fourneau. Une grande glace dans un cadre doré surmontait le canapé. Au plafond était suspendu un lustre, et des chandeliers d'argent ornaient le bureau, la chambre aurait été à sa place dans la maison des Ekenstedt à Karlstad.

Le lit était, comme le canapé de la cuisine, préparé pour la nuit. C'était un lit d'une personne et pas excessivement large, lui non plus.

Il n'y avait pas à en douter, c'est ici qu'il devait demeurer lui, c'est ici qu'il devait dormir et travailler, et elle devait se tenir à la cuisine, et y coucher. Il devait vivre en monsieur et elle serait sa bonne.

Le mari continuait ses louanges. Au moment de son départ pour son mariage, le poêle de faïence n'était pas encore terminé, et on n'avait pas pu placer les meubles. Thea Sundler avait tout rangé en l'absence de Karl Artur et avec quel goût. Qui se serait cru dans une cabane de journaliers. Y avait-il une chambre aussi élégante dans tout le bourg.

Il cherchait à amener sa femme, à vanter les mérites de Mme Sundler. Mais elle était préoccupée et ne dit rien.

Les deux autres s'absorbaient dans l'examen des tiroirs et des compartiments du bureau, et ne remarquèrent pas qu'elle se glissait hors de la pièce. Elle alla à la cuisine prit

un chandelier sur la table pour éclairer le couloir afin de trouver sa pelisse et son bonnet. Elle était tout à fait calme. Il n'y avait pas en elle l'agitation du soir des noces. Elle ne songeait pas à se détruire, elle ne pensait qu'à aller chez des gens du bourg qui l'avaient logée l'été dernier, quand elle faisait du commerce à Korskyrka et à leur demander de la recevoir pour la nuit. Elle se sentait forcée d'entreprendre quelque chose qui fit comprendre à Karl Artur et à sa Thea qu'elle revendiquait la place d'une maîtresse de maison, et non d'une servante.

Pendant qu'elle cherchait ses vêtements, elle découvrit une autre porte dans le couloir. La clef n'était pas sur la serrure, mais elle ne s'inquiéta pas pour si peu. Elle prit celle de la porte de cuisine, l'introduisit prudemment dans la serrure et réussit à la faire jouer.

Elle eut devant les yeux une petite pièce à peine plus grande qu'un débarras, avec une étroite fenêtre et sans cheminée. Malgré cela il n'y faisait pas froid, car le poêle de faïence de la chambre de Karl Artur chauffait un des murs. Ceux-ci étaient nus et blancs avec quelques crochets fixés tout en haut. La pièce devait sans doute servir de penderie.

Mais, au fond, elle vit quelque chose qui la surprit fort, un grand lit à baldaquin. Il était là entouré de beaux rideaux rouge et garni de couettes gonflées de duvet et de draps à larges dentelles. Bref, tel qu'elle n'aurait jamais osé en souhaiter de pareil.

Lorsque la jeune femme eut contemplé pendant un moment cette merveille, elle retira son bonnet et sa pelisse, remit la clef en place et revint à la cuisine.

Elle y resta seule pendant quelques instants. Puis les deux autres s'étant enfin aperçu qu'elle les avait quittés, la rejoignirent précipitamment.

— Qu'est-ce que tu deviens, demanda Karl Artur, es-tu fatiguée du voyage, veux-tu aller te coucher ?

— Je suis venue ici pour essayer le lit où je dois coucher, j'avais peur, tu comprends, de ne pouvoir tenir là-dedans.

Elle avait pris un air un peu dépité, mais riait en même temps.

— Eh bien, est-ce qu'il te va ? dit Karl Artur, riant lui aussi.

— Il va comme le box d'un veau à une vache. Il n'est suffisant ni en longueur ni en largeur. Peut-être pourrais-je y tenir si je me couchais sur le côté. Mais ce ne serait pas commode cela non plus, car il faudrait que je sorte du lit chaque fois que je voudrais me retourner.

Elle parlait toujours sans aucune colère, et son mari continuait à rire, elle s'aperçut bien qu'il était un peu gêné, et qu'il riait afin de dissimuler son embarras.

— Oui tu ris, toi ! Mais tu ne songes pas que j'ai été secouée pendant trois jours dans un traîneau et que je suis engourdie et pleine de courbatures.

Karl Artur s'approcha du canapé.

— Va te coucher dans le lit de ma chambre, dit-il, je vais voir si je peux trouver place dans cette boîte.

— Tu plaisantes, tu n'as pas pris femme pour être forcé de coucher de côté, les pieds dehors toute la nuit. Mais non, je me demande si je ne pourrais pas coucher par terre. Ce ne serait pas la première fois, mais cela m'effraie un peu, quand même. Il fera froid ici pendant la nuit quand le feu s'étendra dans l'âtre. Faut tout de même pas que j'attrape la mort au moment où j'arrive chez nous.

Le mari parut décontenancé. Il interrogea du regard Mme Sundler, mais cette excellente amie resta assise à tambouriner sur la table, faisant celle qui ne veut pas se mêler des discussions entre mari et femme.

— Il faudrait des fourrures en dessous et au-dessus, poursuivit Anna, pour qu'on puisse dormir sur le plancher pendant une froide nuit d'hiver, et comme nous n'en possédons qu'une, mon homme, je voudrais te demander si je ne peux pas aller chez les gens du bourg qui m'ont logée cet été, et qui me logeront encore cette nuit. Tu peux demander à Mme Sundler, qui a si bien tout arrangé, si ce n'est pas la meilleure chose à faire.

Le mari et la femme se tournèrent vers Mme Sundler, mais elle garda le silence. Son air disait que c'étaient là des questions où elle n'entrait pas.

Anna Svärd tendit la main à son mari.

— Allons, bonsoir, dit-elle.

Karl Artur avait rougi et le regard qu'il jeta à Mme Sundler n'avait rien de bien amical.

— Mais non, c'est impossible, dit-il. Thea, ne peux-tu pas trouver le moyen de nous aider. Je pourrais bien coucher sur le canapé de ma chambre. J'y ai dormi bien des fois dans

le temps, quand j'étais en visite chez mon oncle le doyen, et Anna pourra coucher dans le lit. Il faut bien se plier aux circonstances, ce canapé que tu as acheté pour Anna est vraiment par trop misérable. Nous déménagerons la literie.

Mme Sundler s'agita sur sa chaise à cette interpellation un peu brusque, mais elle ne desserra pas les dents. Anna Svärd, par contre, ne fut pas longue à répondre.

— Tu plaisantes, répéta-t-elle. Tu ne vas pas croire que je te laisserai coucher sur ce tissu de soie si cher. D'ailleurs, en fait de literie, il n'y a que de la paille sous les draps, et tu ne voudrais pas qu'on la transporte dans la belle chambre que Mme Sundler a si bien arrangée. Oh non ! il vaut mieux que je m'en aille.

Et elle lui tendit de nouveau la main. Il l'écarta avec brusquerie, mais en même temps, son visage avait une telle expression d'irrésolution, qu'elle eut pitié de lui.

— C'est gentil de ta part de vouloir me laisser coucher dans ta chambre, dit-elle un peu radoucie, mais tu comprends bien que ça ne se peut pas. Là-bas, à Medstuby, et dans les auberges, cela n'avait pas d'importance que nous dormions dans la même chambre, mais ici, à Korskyrka, tout le monde sait combien tu es au-dessus de moi. Ici, il faut que je couche à la cuisine, comme font les bonnes.

— Mais voyons, Anna ! cria-t-il, en repoussant encore une fois la main qu'elle lui tendait.

C'est tout ce qu'il trouva à dire.

Elle aurait bien voulu voir s'il la laisserait partir, mais elle ne voulut pas le pousser à bout. Cette discussion ne l'émouvait pas comme elle aurait fait, si elle n'avait pas eu

un atout en main. Elle avait bien plutôt envie d'éclater de rire.

Elle s'approcha de Mme Sundler :

— Cela paraîtrait quand même bien drôle que je m'en aille et que toi tu restes, dit-elle. Dans un village comme celui-ci, les gens sont à l'affût de ce qui se passe. Il vaudrait peut-être mieux que tu cesses cette singerie ?

Enfin, Mme Sundler s'anima :

— Qu'entendez-vous par là, Mme Ekenstedt ? dit-elle.

— Je n'aurais jamais cru que j'allais vérifier si vite ce que disait mon oncle, au sujet des gens de ce pays. Il prétendait qu'ils étaient si facétieux et aimaient tant rire, répondit Anna Svärd. Tu restes là, à nous écouter, mon mari et moi, qui sommes en train de nous prendre aux cheveux, parce qu'il n'y a pas où coucher pour moi. Et tu sais, pendant tout ce temps, qu'il y a dans la maison un lit à baldaquin, plein de coussins et de lits de plumes, le plus beau qu'on puisse voir. C'est ce que j'appelle aimer rire !

Karl Artur écarquilla les yeux. Il se tourna vers Mme Sundler, pour lui demander une explication. Mais elle sut se tirer d'affaires.

— J'ai longuement hésité, dit-elle. On a envoyé hier soir un lit, cadeau de noces du presbytère, mais je pensais que la femme du pasteur voulait peut-être vous le remettre elle-même. J'ai cru bien faire en l'enfermant. Mais, puisque Mme Ekenstedt l'a déjà vu…

Elle fouilla dans sa poche et en tira une clef qu'elle remit à Anna Svärd.

Au milieu de la nuit, Anna Svärd se réveilla avec l'impression d'avoir oublié quelque chose d'important : Elle se souvint que son mari et elle avaient négligé d'invoquer la bénédiction divine sur leur foyer.

— Que le Seigneur nous pardonne, se dit-elle. C'était la faute de Mme Sundler. Elle se retourna dans son lit et s'endormit.

HEURES MATINALES

Anna Svärd se réveilla le lendemain avec le jour. Mais au lieu de se lever immédiatement, elle resta au lit et se livra à un petit entretien avec elle-même :

« Madame la pastoresse attend peut-être bien que sa bonne lui apporte son café avec du pain frais », murmura-t-elle en riant. Elle se sentait de la plus belle humeur du monde.

Elle s'attarda encore un instant au lit, levant la tête de temps en temps pour regarder du côté de la porte.

« Que se passe-t-il pour qu'on ne bouge pas à la cuisine, alors qu'il doit être près de six heures ? Il n'y a pas à dire, il faut que je m'habille et que je voie ce qu'il en est. »

Son mari dormait encore et la jeune femme se vêtit aussi doucement que possible, afin de ne pas l'éveiller.

Elle traversa, pieds nus, le couloir qui menait à la cuisine, et ce n'est qu'alors qu'elle se chaussa. Ceci fait, elle regarda autour d'elle avec des yeux écarquillés de stupeur :

« J'en ai vu de toutes les couleurs dans ma vie, dit-elle, mais jamais je n'ai vu pareille chose : la cuisinière et la femme de chambre ont oublié l'heure. Il semble cependant que le premier jour elles auraient dû être un peu plus attentives. Faut-il qu'elles soient désordonnées ! Il n'y a ni bois ni eau à la cuisine, et, ce qu'il y a de pire, elles ont laissé éteindre le feu. Sûr et certain, c'est Mme Sundler qui a engagé

les domestiques, de même qu'elle a tout organisé dans la maison. On ne peut s'attendre à mieux ! »

Au milieu de ses lamentations, il sembla soudain qu'une lumière se fît dans son esprit et elle se frappa le front :

« Je suis à battre ! s'écria-t-elle. J'aurais bien dû me dire qu'elles sont à l'étable, en train de traire les vaches. »

Elle sortit dans le couloir et sur la pierre branlante qui servait de marche et inspecta les environs.

« Et oui, et oui… dit-elle, tout en mesurant du regard un petit enclos, où se trouvaient un hangar à bois, une entrée de cave, un puits, et rien de plus. Je voudrais bien savoir ce que pense la nouvelle maîtresse de maison, en voyant toutes ces dépendances. Là-bas ce doit être l'étable ; le pasteur et sa femme auront du mal à se procurer assez de vaches pour la remplir. »

Elle descendit dans la cour, mais là elle s'arrêta de nouveau en se frottant les yeux :

« Du diable si je sais où se trouvent l'écurie et le logis des valets ! marmonna-t-elle. Il n'y a pas le plus petit bout de bois dans le coffre. Mais le valet doit être occupé à panser les chevaux. On peut dire que c'est une chance qu'Anna Svärd soit là, sinon la femme du pasteur ne saurait plus où donner de la tête. »

L'instant d'après elle était dans le hangar, avait saisi la hache posée sur le billot et s'était mise à fendre du bois avec force et entrain. Mais, après quelques coups heureux, la hache resta coincée dans une bûche trop grosse et elle dut travailler un bon moment avant de pouvoir la retirer. Tandis qu'elle se battait avec la bûche récalcitrante, elle entendit

des pas dans le corridor et un grand garçon apparut sur le seuil de la porte.

« Qu’est-ce qu’il vient faire ici, celui-là ? se dit Anna Svärd. Vous allez voir que tout le bourg va apprendre que la femme du pasteur fend son bois elle-même. Comment faire comprendre à celui-là que ce n’est pas la nouvelle femme du pasteur qui besogne ainsi, que ce n’est qu’Anna Svärd ? »

Lorsqu’elle eut dégagé la hache et qu’elle la brandit pour un nouveau coup, le gamin s’approcha d’elle :

— Je vais vous fendre le bois, dit-il.

Elle lui jeta un rapide coup d’œil, et voyant qu’il était maigre et jaune, elle secoua la tête :

— Tu dis des bêtises, tu n’as probablement pas plus de neuf ans ?

— J’en ai quatorze, dit le gamin, et j’ai coupé du bois toute ma vie. J’en ai coupé pour nous-mêmes ce matin.

Il indiqua de la main une maisonnette toute proche, où une mince colonne de fumée montait de la cheminée.

L’offre était bien tentante, mais Anna Svärd n’oublia pas sa prudence coutumière :

— Tu veux être payé, je suppose ?

— Oui, répondit le gamin, et il sourit, la bouche fendue jusqu’aux oreilles. Je veux être bien payé, mais je ne dirai pas d’avance combien !

— Alors il faudra que je fende mon bois moi-même.

Pendant un moment le travail marcha bien, mais bientôt elle eut la malchance de coincer à nouveau sa hache.

— Ce n'est pas de l'argent que je veux, dit l'enfant.

Elle le regarda encore une fois. Il avait une bouche pincée et de petites yeux clignotants ; il avait l'air finaud et vieux avant l'âge, mais non pas méchant. Et tout à coup, elle comprit qu'il était un des dix enfants dont son mari avait pris la charge.

— Il fait pour ainsi dire partie de la maison, se dit-elle. On s'arrangera bien pour le paiement. Eh bien, fend le bois, alors. Et puis, tu pourras venir me trouver, je te donnerai une tartine de beurre.

— Merci, dit le gamin. Mais nous avons de quoi manger à la maison et presque plus qu'il ne nous en faut.

— Mon Dieu ! que dois-je faire alors pour régaler un homme pareil ?

Le gamin avait déjà saisi la hache, mais il fut incapable de garder plus longtemps son secret.

— Vous avez bien apporté votre sac, n'est-ce pas ? Vous ne pourriez pas passer chez nous, et nous laisser voir ce qu'il y a dedans, mes frères et sœurs, et moi.

— Tu es complètement fou ! Crois-tu donc qu'une personne mariée à un pasteur fait encore le métier de porteballe ?

À ce moment, elle entendit qu'on marchait derrière elle. C'était une jeune fille. Elle avait le même teint blafard que le gamin, et une expression soucieuse assombrissait son visage.

Il était facile de voir que les deux enfants étaient de la même famille.

Elle s'approcha vivement de son frère :

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? Va-t-elle nous faire voir le sac ?

Le plan était mûrement prémédité. Les pauvres petits de la maison du journalier Matts qui n'avaient jamais eu la visite d'aucun marchand, brûlaient d'envie de voir les splendeurs qu'on étalait dans les fermes.

— Elle dit qu'elle ne peut plus circuler avec son sac de colporteuse ; maintenant qu'elle est mariée à un pasteur.

— J'irai vous chercher de l'eau et du lait, dit la jeune fille d'un ton persuasif. Et j'allumerai votre feu.

Anna Svärd réfléchit. Le sac se trouvait en effet dans ses bagages, mais il ne contenait plus que ses affaires personnelles. Il fallait trouver un moyen pour contenter les enfants ; c'était indispensable pour le bon voisinage.

— Oui, répondit-elle, c'est comme je vous le dis. Une femme de pasteur ne peut plus faire la colporteuse. Mais si vous me fendez suffisamment de bois, que vous me l'apportiez et que vous couriez chercher du feu chez vous, je m'arrangerai pour qu'une personne qui s'appelle Anna Svärd vienne chez vous avec son sac.

Vers onze heures du matin, une jeune et belle Dalécarlienne portant sur le dos un grand sac de cuir noir, entra effectivement dans la maison du journalier. Elle s'arrêta sur le pas de la porte, salua et demanda si quelqu'un voulait lui acheter quelque chose.

Les dix enfants entourèrent immédiatement la Dalécarlienne. Les deux aînés, qui semblaient la reconnaître, sautaient de joie et essayèrent d'expliquer à leurs cadets qui elle était. La vieille personne qui s'occupait de toute la nichée était assise sur le banc près de la fenêtre et filait de la laine. À l'entrée de la Dalécarlienne, elle leva la tête et dit qu'il n'y avait dans la maison que quelques enfants trop pauvres pour rien acheter. Mais sur un clignement d'yeux de la marchande, elle se tut.

— Ce sont ces enfants eux-mêmes qui m'ont priée de venir, car ils ont de l'argent à ne savoir qu'en faire, dit la Dalécarlienne.

Là-dessus, elle vint à la table, se retourna, d'un haussement d'épaules déposa le sac, et en détacha les courroies. Ensuite, elle alla tendre la main à la vieille femme.

— Vous devez bien connaître Anna Svärd, dit-elle. Vous lui avez acheté un peigne et un dé à coudre l'été dernier.

La vieille se leva ; plissa les yeux et fit une révérence si profonde qu'elle eût été digne même de Mme Forsius, la femme du pasteur.

La marchande retourna à son sac, et se mit en devoir de l'ouvrir. Les enfants l'entouraient osant à peine l'approcher. Mais ce fut une grosse déception. Le sac n'était pas rempli de marchandise, mais de paille.

Personne ne fut plus stupéfaite et navrée que la pauvre Dalécarlienne elle-même. Elle leva les bras en l'air en se lamentant. Elle n'avait pas ouvert son sac depuis la veille au soir, et dans la nuit quelqu'un avait dû venir voler tous ses beaux fichus, ses boutons, ses rubans, ses coupons de cretonne en les remplaçant par de la paille.

Son sac lui avait semblé, en effet, remarquablement léger, au moment de l'endosser, mais elle ne pouvait supposer une chose pareille, car les gens chez qui elle avait logé avaient l'air honnêtes comme de l'or en barre.

La mine des enfants s'allongeait de plus en plus. La Dalécarlienne fouilla dans la paille en la faisant voler de tous côtés pour voir s'il n'y restait plus rien.

Tout au fond elle découvrit un petit foulard de soie, un cache-nez de laine et une boîte où se trouvaient encore une douzaine de petites broches de cravates ornées de perles de verre coloré. Elle se désolait de ne pas trouver davantage. Tout le reste étant parti, il ne valait pas la peine de garder ces bagatelles.

Si la fille aînée avait plaisir au foulard, et le gamin au cache-nez, elle serait heureuse de les leur offrir. Les plus jeunes pouvaient se partager les broches. Si la vieille bonne voulait accepter la petite boîte, Anna Svärd ne demanderait pas mieux, car elle n'en avait pas besoin.

Et ce fut une grande joie dans la maisonnette.

L'APPARITION À L'ÉGLISE

Anna Svärd entra dans sa cuisine en fredonnant une vieille complainte de berger. Mais elle s'interrompit brusquement. Pendant sa promenade dans la forêt Mme Sundler était venue lui faire une visite, et assise sur le canapé étroit elle attendait Anna.

Il serait très exagéré de dire qu'elle fut la bienvenue. Sans parler de la petite altercation de la veille, la jeune femme du pasteur avait fort à faire ce matin-là. Elle venait de recevoir un chargement, contenant ses vêtements, les modestes cadeaux de noces des voisins et des amis de Medstuby, son métier à tisser et son rouet, et elle n'était pas arrivée encore à déballer et à mettre tout en place.

Pour comble de bonheur, elle ne pouvait même pas appeler son mari et le prier de tenir compagnie à leur hôte ! Karl Arthur était parti sitôt après le premier déjeuner, pour faire au presbytère du travail qu'il avait dû négliger. Anna ne l'attendait pas avant deux heures de l'après-midi.

Il n'est pas très facile de savoir pourquoi, mais au moment même où Anna Svärd aperçut Mme Sundler elle redevint tout à fait paysanne dans ses manières et son langage. Elle oublia complètement les quatre mois passés dans la maison du bailli et qui l'avaient cependant beaucoup affinée.

Peut-être aussi la jeune femme sentait-elle d'instinct que les bonnes manières ne lui serviraient de rien dans le cas présent. Et qui sait, il est possible aussi qu'elle voulût s'amuser à faire croire à l'autre qu'elle était très sotte, très

inexpérimentée, qu'en un mot elle ne savait pas du tout se tirer d'affaire. Mme Sundler vint vers elle avec beaucoup d'empressement. Elle lui raconta qu'étant seule chez elle ce matin là, elle avait eu une idée : la pauvre Mme Ekenstedt qui avait tant de rangements à faire dans son nouveau logement aurait certainement de la peine à trouver du temps pour préparer le repas de son mari. Mais Karl Artur pourrait bien, et ce serait si facile, déjeuner chez l'organiste. Et ne pourrait-il pas y déjeuner aussi les jours suivants, jusqu'à ce qu'ils eussent organisé leur vie et pu acheter quelques provisions chez les paysans. Au reste, Mme Sundler serait heureuse de leur donner quelques conseils à ce sujet. Mme Ekenstedt voudrait-elle lui envoyer Karl Artur dès aujourd'hui ?

Pendant que Mme Sundler faisait ce long discours, la jeune femme de pasteur s'était mise à déballer un paquet de linge, cadeau de noces de Ris Karin. Rencontrant un nœud récalcitrant elle le défit tout simplement avec ses dents. Mme Sundler eut un mouvement de réprobation mais elle ne se permit pas la moindre remarque.

— Ce n'est que pour les premiers temps, pendant que vous n'êtes pas installés encore, insista-t-elle.

La jeune femme leva les yeux de dessus son ballot de linge, et allant à Mme Sundler elle se campa droit devant elle ses deux mains appliquées sur le ventre.

— Ben oui. J'y dirai que tu l'attends.

Mme Sundler se hâta d'exprimer sa joie de ce qu'Anna eût accepté sa proposition avec autant d'amitié qu'elle-même en avait mise à la faire. Mais Anna Svärd ne bougeait pas, et elle reprit :

— Mais j'y dirai aussi que s'il ne peut pas manger le dîner que sa femme lui fait, elle peut reprendre sa balle et vivre de son côté.

Mme Sundler leva ses deux mains en l'air et les tint devant son visage. On eut dit qu'elle s'attendait à ce que l'autre lui donnât une gifle.

— Ça se fait pas sans doute, de parler tout droit, devant des gens de la société – dit Anna Svärd.

Elle n'avait pas lieu de s'en inquiéter car Mme Sundler s'était tranquillisée très vite et elle faisait de son mieux pour effacer l'effet de ses paroles, et pour s'excuser.

— Je vous en prie, je vous en prie, chère Mme Ekenstedt, mais je suis sûre que vous faites tout juste la cuisine que désire Karl Artur. Ma proposition était bien intentionnée. Nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas ?

Le silence se fit dans la petite chambre. Anna Svärd se mit à mesurer la pièce de linge, non à l'aide d'une aulne, mais avec son bras gauche.

Elle n'aurait pu mieux montrer à Mme Sundler qu'elle n'avait plus de temps à lui consacrer.

— Voyez, chère Madame Ekenstedt, j'avais pensé, reprit Mme Sundler d'une voix extrêmement douce, que nous deux, serions de très bonnes amies. Je m'en suis réjouie d'avance. J'ai peur que vous ne croyez que je me considère d'un rang plus élevé que le vôtre. Mais c'est une erreur. Mes parents étaient très pauvres. Ma mère peinait du matin au soir ; et en ce qui me concerne, j'aurais été forcée de me placer comme simple servante, si le baron Löwensköld de Hedeby ne m'avait payé un peu d'instruction pour que je puisse devenir

institutrice. Ma mère avait été employée chez ses parents pendant quinze ans, et un jour elle lui avait rendu un grand service à lui-même. Ma mère me disait toujours que je devais m'efforcer de servir les Löwensköld et de leur venir en aide en toutes circonstances, Karl Artur et sa femme ne font qu'un à mes yeux.

— Vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf, trente, murmurait Anna Svärd. Lorsqu'elle fut arrivée à ce point, elle s'arrêta de compter pour répondre à Mme Sundler.

— Si c'était vrai, que nous sommes un pour toi, tu m'aurais invitée, parce que tu l'invites lui.

Mme Sundler leva les yeux au plafond, comme s'il s'y fût trouvé quelqu'un à prendre à témoin de sa bonté et de sa douceur.

— Mme Ekenstedt vous êtes trop sévère, dit-elle d'un ton de plaisanterie geignarde, vous mettez tout au pire. Mais je vous assure que je n'avais aucune mauvaise intention quoiqu'il n'y paraisse pas peut-être.

C'est samedi, Madame Ekenstedt, et nous avons notre repas habituel du samedi. Des carottes bouillies, du hareng et de la soupe à la bière. Nous n'y regardions pas de si près avec Karl Artur. Il entre et sort chez nous à son bon plaisir. Mais la première fois que Mme Ekenstedt me fera l'honneur de venir chez moi, je ne pourrai réellement pas lui offrir un repas aussi simple.

Elle parlait d'un ton suppliant, et Anna Svärd songeait qu'elle était visqueuse comme un ver. On avait beau essayer de la saisir, elle vous glissait entre les mains.

— C’est difficile à dire, soupira Mme Sundler, mais il y a quelque chose que vous devez savoir. Jamais nous ne pourrons avoir d’intimité si vous n’êtes informée de tout ce qui s’est passé. Mais d’autre part il me répugne de vous en parler. Oh que j’aurais désiré voir Karl Artur vous raconter cette histoire. Mais il est clair qu’il ne l’a pas fait.

Anna Svärd avait fini de mesurer sa toile, mais elle recommença une deuxième fois. Elle avait été dérangée dans ses calculs et n’était plus sûre du résultat. Pour ne pas se tromper, elle évita de répondre aux allusions de Mme Sundler mais celle-ci ne se laissa pas décourager.

— J’espère que vous ne vous fâcherez pas de ce que je me mêle de vos affaires en cette occasion ; je ne peux m’en empêcher car je pense que c’est mon devoir. Mais facilitez-moi un peu les choses, chère Madame Ekenstedt, en ayant confiance en moi. Je ne sais même pas si Karl Artur vous a parlé de sa mère et de la grande intimité qui régnait entre elle et lui. En tout cas vous savez n’est-ce pas que la chère colonelle Ekenstedt n’approuvait pas votre union. Peu après l’enterrement de la femme du doyen Sjöborg il y eut une altercation entre Karl Artur et sa mère au sujet de vos fiançailles. Karl Artur s’est montré sans doute un peu trop violent, la colonelle était très fragile… enfin elle a eu une attaque et vous comprenez que Karl Artur s’accuse d’être la cause de ce malheur.

Je crois bien Madame Ekenstedt, qu’à un certain moment, il a cru devoir rompre avec vous pour faire la volonté de sa mère, mais alors il a appris que cela ne servirait plus de rien, car la chère colonelle s’est assez bien remise, et ne se porte pas mal à présent, mais elle a entièrement perdu

l'esprit. Tout ce que Karl Artur serait disposé à faire à présent pour l'apaiser est inutile. Ce qui est fait est fait.

Depuis que Mme Sundler avait dit que la colonelle Ekenstedt avait eu une attaque par la faute de Karl Artur elle n'eut plus lieu de se plaindre du manque d'attention d'Anna Svärd. La pièce de toile tomba sur le plancher et y resta. Anna Svärd s'assit sans dire mot en face de Mme Sundler et ne la quitta plus des yeux.

— Voilà bien ce que je craignais, reprit Mme Sundler, vous n'avez rien su de toutes les pénibles réflexions auxquelles se livre Karl Artur. Il a naturellement voulu vous ménager le plus longtemps possible. Et peut-être ne devrais-je rien dire, moi non plus, Madame Ekenstedt, vous aviez l'air si heureux il y a un instant, peut-être vaut-il mieux que vous ne sachiez rien.

Anna Svärd secoua la tête.

— Puisque tu m'as déjà fait si peur dit-elle, il vaut mieux que tu déballes d'un seul coup tout ce qu'il y a de mauvais dans ton sac.

Mme Sundler tressaillait chaque fois qu'Anna Svärd la tutoyait. Vraiment une femme de pasteur ne devait pas se permettre une pareille familiarité, quoiqu'elle fût d'usage dans son village natal. Karl Artur devrait enfin la déshabituer de ce manque absolu de tact. Mais il n'était pas temps de penser aux manières d'Anna Svärd.

— Par quoi vais-je commencer – dit-elle, et bien je vais d'abord vous raconter que Karl Artur un dimanche de septembre, à peine un mois après le malheur a vu sa mère à l'église. Il l'a vue assise sur un banc sous la tribune ; il n'y fait, c'est évident, pas aussi clair que dans le reste de l'église,

mais cependant il l’a vue nettement. Elle portait comme à son ordinaire, une petite capote nouée sous le menton, et pour mieux entendre elle en avait défait les brides et les avait rejetées en arrière.

Karl Artur avait vu sa mère assise ainsi d’innombrables fois à l’église de Karlstad, cela seul le convainquit qu’il ne se trompait pas. Elle relevait un peu la tête pour mieux le voir, et il crut apercevoir sur ses traits l’expression de joyeuse attente qui les illuminait toujours lorsque la chère colonelle Ekenstedt avait l’occasion d’entendre parler ou prêcher son fils.

Il ne pouvait s’empêcher de s’étonner qu’elle eut entrepris un long voyage si tôt après cette grave attaque, mais il ne douta pas un instant que ce fût elle.

Et croyez-vous qu’il en éprouva une telle joie que c’est à peine s’il put continuer son sermon. « Maman est remise, se disait-il, elle est venue ici parce qu’elle sait à quel point je me sens malheureux ; tout est bien à présent. » Et il pensait que ce jour-là il parlerait bien mieux que d’habitude encore.

Mais il ne faut pas s’étonner s’il n’y parvint pas. Il n’osait risquer un regard du côté de sa mère de peur de perdre le fil de ses idées. Il ne put oublier un seul instant qu’elle était dans l’église, et son sermon en fut assez décousu.

Lorsqu’il fut enfin prêt à descendre de la chaire, il jeta un coup d’œil vers le banc où sa mère avait été assise. Il ne l’y vit plus, mais ne s’en inquiéta pas le moins du monde. Il crut simplement que lasse d’écouter de longues prières, la chère colonelle Ekenstedt était sortie sur le parvis pour l’attendre.

… Excusez-moi, Mme Ekenstedt, d'entrer dans tous ces détails, mais je veux que vous vous rendiez compte, que Karl Artur était certain d'avoir vu sa mère. Il en était si convaincu, que lorsqu'il ne la vit pas, il demanda à tout le monde où la colonelle était allée.

Personne ne l'avait vue, mais il n'eut pas encore de doute, et se dit qu'elle l'avait précédée au presbytère.

Ce ne fut que lorsqu'il ne l'y trouva pas non plus qu'il songea à une erreur de sa part. Il en fut très déçu, mais l'idée qu'il y eut en tout cela quelque chose d'extraordinaire ne lui vint pas.

Anna Svärd qui jusqu'ici était restée silencieuse, les yeux fixés sur le visage de Mme Sundler, interrompit son interlocutrice.

— La colonelle n'était-elle pas morte ?

Mme Sundler secoua la tête.

— Je sais à qui vous pensez, dit-elle, et j'y reviendrai plus tard. Pour l'instant, il faut que je vous raconte que Karl Artur est au mieux avec le pasteur et sa femme. Il n'en a pas toujours été ainsi.

Au printemps dernier, avant le malheur, Karl Artur prêchait d'une manière tout à fait géniale et si émouvante. Les gens l'adoraient. Ils étaient prêts à renoncer à leurs possessions terrestres pour gagner une demeure dans le ciel. Mais le vieux pasteur et sa femme n'approuvaient pas cet enthousiasme. Ils sont âgés voyez-vous Madame Ekenstedt, et les vieilles gens n'aiment pas les changements.

Mais après le malheur, Karl Artur perdit courage, il n'osait plus se fier à sa propre inspiration ; il demanda con-

seil au vieux pasteur. Et il continua à prêcher très bien, mais avec infiniment de prudence. La flamme n'y était plus. Le grand réveil qui allait se produire grâce à lui n'eut pas lieu. Bien des gens en furent désolés, mais au presbytère on éprouva un grand soulagement, et Karl Artur est reçu là-bas comme un fils. La femme du pasteur a dit en ma présence qu'elle et son mari n'auraient jamais pu se consoler du départ de Mme Schagerström qui autrefois habitait au presbytère, si Karl Artur ne l'avait remplacée avec tant d'affection.

Mais est-ce pour le bien de Karl Artur, chère Madame Ekenstedt ? Pour ma part je suis heureuse qu'il soit soustrait à l'influence du presbytère maintenant qu'il a une femme et un foyer. Oh je ne dis pas cela pour m'insinuer dans vos bonnes grâces Madame Ekenstedt, mais seulement pour que vous sachiez les espérances que les vrais amis de Karl Artur placent en vous.

Pour dire la vérité, il semblait bien que tout ceci fut trop difficile pour la jeune femme. Elle fronçait les sourcils, on voyait que son esprit travaillait de toutes ses forces. Elle faisait de son mieux pour suivre Thea Sundler mais ce n'était pas sans un terrible effort…

— Mais ne vas-tu pas me dire ce qu'il a vu à l'église ? dit-elle.

— Oui vous avez raison Madame Ekenstedt répondit Thea Sundler, je ne veux pas m'appesantir davantage sur ce qui se passe au presbytère. Il vous suffit de savoir qu'on y est très attaché à Karl Artur et que l'on veut son bien. Malgré cela il n'a pas raconté à ses excellents amis qu'il avait cru voir sa mère à l'église. Il n'aime pas à parler d'elle. Il se peut aussi qu'il n'ait rien dit parce qu'il avait le faible espoir qu'elle se serait rendue chez nous, chez moi, chose bien improbable,

mais la chère colonelle était ainsi, on ne pouvait jamais savoir ce qu'elle allait imaginer. C'est pourquoi Karl Artur s'est rendu immédiatement à la maison après déjeuner, mais naturellement il n'a pas trouvé sa mère.

Nous étions plus qu'heureux mon mari et moi, de revoir Karl Artur. Hélas ! les pasteurs ont tant à faire à l'automne avec l'instruction religieuse à domicile et les inscriptions. Et nous n'avions pas eu la visite de Karl Artur depuis des semaines. Je crois aussi qu'il se trouva bien chez nous cet après-midi là, tout au moins il y resta jusqu'au soir. Mon mari a été avec nous pendant tout le temps, et nous nous sommes amusés de la façon la plus innocente du monde, jouant, chantant, lisant des vers. Je pense que ce n'est pas mal de ma part de vous le dire, mais au presbytère on ne s'entend pas à ce genre de chose, et Karl Artur trouva chez nous une sorte de compensation à sa déception du matin.

Après le souper nous avons eu une conversation toute intime sur les mystères de l'au-delà, et c'est alors que Karl Artur nous a raconté qu'il avait cru voir la chère colonelle Ekenstedt à l'église. Nous sommes restés longtemps à nous demander ce que cela pouvait bien signifier, et il n'est rentré chez lui qu'à minuit. Le lundi il a dû reprendre son catéchisme et bien qu'il se soit tant plu chez nous je ne l'ai pas revu de toute la semaine. Il est possible aussi qu'il ait cru devoir rester chez le vieux pasteur et sa femme, lorsqu'il avait une soirée libre ; personne au monde n'a autant d'égards que Karl Artur.

Les sourcils d'Anna Svärd se rapprochèrent encore davantage, elle semblait toute perplexe. Mais elle laissa parler l'autre sans l'interrompre.

— Comme je vous l'ai dit, je n'avais plus revu Karl Artur, et je n'avais pas pensé une seule fois à ce qu'il m'avait dit de sa mère. Le dimanche matin je me suis trouvée nez à nez avec lui en me rendant à l'église et je lui ai dit presqu'en plaisantant, que j'espérais que ce jour-là il ne serait pas dérangé dans son sermon par la vue de la chère colonelle ! Croyez-vous, j'ai eu comme le pressentiment que mes paroles ne lui plaisaient pas. Il me répondit d'un ton très bref, qu'il en était arrivé à la conclusion, qu'une voyageuse quelconque ressemblant à sa mère, avait passé quelques instants dans l'église. Il ne pouvait admettre une autre interprétation des choses. Je n'ai pas osé lui répondre, car, à ce moment-là, nous avions rejoint d'autres paroissiens, et on n'a plus parlé que des événements de chaque jour. Pendant le service divin, j'étais inquiète, me demandant si j'avais dit quelque chose de mal. J'essayais de me tranquilliser en pensant que Karl Artur ne pouvait ajouter d'importance à une remarque faite en riant. Mais vous devinez combien j'ai été effrayée quand il s'est arrêté brusquement au milieu de son sermon et a fixé d'un air égaré le pied de la tribune. Une seconde plus tard, il s'est remis à parler, mais il était singulièrement distrait et obscur. Il venait tout juste d'exposer des idées si captivantes, mais il n'arriva plus à en retrouver le fil. Je ne puis dire à quel point tout cela était terrible.

Il vint chez moi dans l'après-midi, il était très déprimé, et il me dit sans ambages que les paroles que j'avais prononcées le matin étaient cause de ce qu'il eût revu sa mère une seconde fois. Durant toute la semaine, il ne s'y était pas attendu… On ne peut rien savoir de précis sur ce genre de choses, pourtant les reproches de Karl Artur me parurent injustes. Ç'aurait dû, en ce cas, être ma faute aussi, s'il l'avait vue la première fois. Et à ce moment-là, je n'avais pas rencontré Karl Artur depuis des semaines.

Anna Svärd traçait des arabesques avec son ongle sur son tablier. Tout à coup, elle fit une remarque :

— Mais crois-tu que la colonelle se montrerait à lui, si elle n'était pas morte ?

— C'est justement ce que je lui ai dit. Je lui ai affirmé qu'il avait fait erreur, comme la première fois, et que la chère colonelle Ekenstedt, qui, à ce que nous en pouvions savoir, était en vie, ne pouvait en aucune façon lui apparaître. Mais il soutint qu'il avait vu sa mère, et non une autre personne. Il l'avait reconnue, et elle lui avait même fait un signe de tête, de son banc. Vous comprenez, Madame Ekenstedt, qu'il était désespéré. Il dit que si cela devait continuer ainsi, il pourrait tout aussi bien renoncer tout de suite à être pasteur, car en apercevant sa mère, il était si effrayé et si troublé, qu'il ne savait plus ce qu'il disait. Il croyait que sa mère lui apparaissait pour se venger. Il me rappela que sa première fiancée lui avait dit un jour, qu'il ne pourrait jamais plus faire un bon sermon, s'il ne se réconciliait avec sa mère. C'était une prédiction qui se réalisait.

On ne pouvait pas dire que la jeune femme n'écoutât pas Mme Sundler avec une vive attention. Et, avisée et intelligente comme elle l'était, elle se demandait sans cesse si l'autre ne lui racontait pas des mensonges. Mais au fur et à mesure que Mme Sundler avançait dans son récit, Anna se sentait s'engourdir. Non pas qu'elle eut sommeil, mais elle devenait moins méfiante, moins susceptible.

— Tout ceci ne peut être que vrai, se disait-elle. Elle ne peut pas inventer une chose pareille.

— Madame Ekenstedt, continua Mme Sundler, que devais-je dire, ou conseiller ? Je ne pouvais que soutenir que

nous avions à faire à une illusion, une erreur des sens. Comment la chère colonelle Ekenstedt, aurait-elle pu apparaître à l'église, et surtout, comment Karl Artur pouvait-il croire qu'une si tendre mère viendrait dans l'intention de nuire à son fils ? Mes arguments parvinrent à le calmer. Mon mari, heureusement, était allé se promener, de sorte que nous avions pu causer de ce sujet pénible et délicat avant son retour.

Lorsque Sundler est revenu, il a fait entendre de la belle musique à Karl Artur, ce qui lui fait toujours du bien. Il faut que vous y songiez, madame Ekenstedt. La semaine suivante, il vint chez moi à plusieurs reprises, et, chaque fois, il voulait que je le persuade que sa vision à l'église était illusion pure. Je croyais qu'il en était tout à fait convaincu, quand nous nous sommes séparés le dimanche suivant, mais il ne l'était pas, car il vit sa mère pour la troisième fois !… Madame Ekenstedt, c'est à ce moment-là que j'ai vraiment commencé à m'inquiéter. Les gens disaient que Karl Artur prêchait tellement moins bien que l'été précédent. On ne prétendait pas seulement qu'il était devenu prudent et circonspect, on trouvait ses sermons confus et vides. Ah ! madame Ekenstedt, ce fut un temps terrible. Quel recul, pour un prédicateur si bien doué ! Les auditeurs vinrent bientôt en beaucoup moins grand nombre. Oh ! que le pauvre Karl Artur devait se sentir malheureux ! Un homme intelligent et cultivé comme lui ne peut pas croire à une apparition surnaturelle ; mais, d'autre part, il ne lui était pas possible de douter du témoignage de ses sens. Il devait vraiment avoir peur de devenir fou.

Mme Sundler parlait avec une émotion sincère. Elle avait des larmes aux yeux. À n'en pas douter, elle avait été très inquiète. Tant de paroles formaient autour de l'esprit d'Anna

Svärd comme un fin et invisible réseau. Bientôt, elle ne vit plus les choses que sous le jour où les présentait Mme Sundler. Elle n'aurait plus été capable de se révolter et d'être impolie comme au début de l'entretien. Elle était prise au filet.

— Mais que crois-tu donc que c'était, interrogea-t-elle ?

— En vérité, madame Ekenstedt, je n'en sais rien. Peut-être était-ce le remords qui a pris cette forme. Peut-être était-ce la pensée de sa mère qui, de quelque manière, a fait naître l'illusion de Karl Artur. Mais il en est si humilié, si terrifié ! Il a prié Dieu inlassablement de le délivrer de ces apparitions, mais elles reviennent toujours. Il a vu sa mère le quatrième dimanche.

La jeune femme eut l'air tout à fait effrayée. Il lui semblait qu'elle voyait elle-même l'image de la colonelle, surgir d'un coin obscur de la pièce.

— Dans l'après-midi, il vint me voir, poursuivait Mme Sundler, et me dit qu'il allait écrire à l'évêque, pour donner sa démission de pasteur. Il ne pouvait supporter de se couvrir de honte devant ses paroissiens, comme il venait de le faire, quatre dimanches de suite. Je comprenais parfaitement ses sentiments, mais je réussis encore cette fois-là à retarder sa décision. Je lui ai conseillé de recommencer à écrire ses sermons, afin qu'il ne perdit pas la tête, comme il l'avait fait dans les derniers temps. Et il a suivi mon conseil. Il n'a plus parlé d'inspiration une seule fois depuis. Mais vous ne pouvez savoir, madame Ekenstedt, la différence que cela fait. On ne reconnaît plus Karl Artur dans les sermons qu'il écrit. Cependant, il en a éprouvé du soulagement, car l'apparition ne s'est plus montrée. Peut-être est-ce parce qu'il se sentait plus tranquille. Moi, je ne sais pas.

Anna Svärd risqua une question :

— Mais, ne crois-tu pas qu'il arrivera à se débarrasser de ces imaginations ?

— C'est justement là que vous pourrez lui venir en aide, madame Ekenstedt. Karl Artur est venu me voir un jour, aux environs de Noël, et m'a dit que sa tante, la femme du doyen Sjötorp, celle qui est morte lorsque vous étiez à Karlstad en automne, lui avait laissé un petit héritage. Il ne se monte guère à plus de mille riksdalers et du mobilier d'une pièce, mais puisqu'il avait ainsi de quoi vivre, Karl Artur était décidé à renoncer à être pasteur. Lorsque j'ai appris qu'il avait fait cet héritage, je lui ai conseillé de mettre à exécution son ancienne résolution de vivre comme un simple ouvrier. Je l'ai engagé à saisir l'occasion, et à épouser la fiancée que Dieu lui avait envoyée. Je pensais qu'il fallait qu'il entreprenne quelque chose de grand et d'exaltant, pour se débarrasser de ses remords. Il devait être notre modèle à tous, nous montrer le chemin d'une vie bonne et sainte. S'il pouvait contribuer à la venue du royaume de Dieu déjà en ce monde, Dieu le délivrerait peut-être de ses visions qui lui font perdre la tête. Il était hésitant au début, mais peu à peu, le projet lui inspira le même enthousiasme qu'à moi. Je crois bien qu'il est allé ce même soir trouver le vieux soldat Berg, pour lui acheter sa maison. Et depuis ce moment, la pensée de pouvoir enfin vivre une vie selon le Christ l'a soutenu et réconforté. Il disait souvent que pourvu qu'il puisse vous épouser, pourvu qu'il soit installé ici dans cette pauvre demeure, il pourrait à nouveau se risquer à prêcher librement. Il croyait qu'alors les visions ne le dérangeraient plus.

Mais, ma chère Madame Ekenstedt, il est une chose que je dois vous dire, une chose pénible. Peut-être avez-vous dé-

jà compris qu'on ne peut ramener Karl Artur vers les préoccupations de ce monde. Je sais mieux que personne comme il était heureux à la pensée de vivre avec vous dans cette maisonnette. Il vous considère comme un esprit protecteur qui le sauvera de tout mal. Il se tourmentait fort de ne pouvoir vous écrire tout cela, mais il ne pouvait en parler dans une lettre qui serait lue par d'autres. Il n'y avait qu'à moi, Madame Ekenstedt, qu'il pouvait confier les tendres rêves qui emplissaient son cœur, à la pensée de sa jeune fiancée des lointaines régions du Nord. Elle marcherait à ses côtés et l'aiderait à mener les hommes dans la bonne voie.

Mme Sundler avait pris un accent de persuasion mystérieuse et Anna Svärd restait immobile comme sous l'emprise d'un enchantement.

— Oui, Mme Ekenstedt, reprit Mme Sundler, lorsque Karl Artur partit pour Medstuby, il était tout à fait décidé à ce que vous viviez saintement ensemble, comme frère et sœur. Il craignait, s'il permettait à vos rapports d'être entachés d'un vulgaire bonheur terrestre, de voir réapparaître ses visions. Pouvez-vous comprendre ce sentiment, Mme Ekenstedt, pouvez-vous comprendre que vous n'avez pas épousé un homme ordinaire, mais un des élus de Dieu. Et pouvez-vous me comprendre, à présent, moi, pouvez-vous comprendre ma manière d'agir ? Je ne savais pas que Karl Artur avait renoncé à son dessein. J'avais tout installé ici, suivant ses indications.

La voix de Mme Sundler n'avait plus rien d'humble et d'obséquieux. Elle était devenue majestueuse et accusatrice.

Anna Svärd pensa au soir de ses noces, et en éprouva un véritable remords.

— Mais je n'ai rien su de tout ce que tu me racontes-là. On m'a seulement dit qu'il était pauvre.

— Et c'était vrai, chère Mme Ekenstedt. Mais le reste était sous-entendu. Karl Artur vous connaissait si peu. Il n'a peut-être pas eu l'occasion de causer intimement avec vous dans cette maison étrangère. C'est pourquoi il a insisté sur sa pauvreté. Je m'en rends bien compte. Je pense qu'à présent vous voyez les choses sous un autre aspect. Oh ! il faut sauver Karl Artur. Il ne faut plus que ses visions réapparaissent !

La jeune femme était si bien empêtrée dans les subtils filets de l'autre, qu'elle était prête à aller où la mènerait Mme Sundler ; elle ouvrait même la bouche pour faire la promesse qu'on attendait d'elle.

— Pour moi, je promets… dit-elle. Mais elle s'arrêta là. Mme Sundler venait de se lever pour regarder par la fenêtre, et un tel rayon de joie passa sur son visage que la laideur fit presque place à la beauté. Anna Svärd se leva aussi. Celui que Mme Sundler voyait venir n'était autre que Karl Artur.

Et, comme un éclair, il lui vint à l'esprit que ce n'était peut-être pas Notre Seigneur qui exigeait d'elle cette promesse, mais uniquement Mme Sundler. Elle n'acheva donc pas sa phrase.

LE CHAPEAU DE DIMANCHE

I

Qui était-elle pour se croire plus avisée qu'un homme aussi savant que Karl Artur, elle qui n'avait jamais pu apprendre à lire, et qui, après tout un automne passé à l'école du sacristain Medberg, n'était même pas parvenue à écrire : « Travail du matin voit tôt la fin. »

Oui, qui était-elle pour oser prétendre que toute cette histoire d'apparitions se réduisait à rien. Ce n'était pas affaire de scrupules, ce n'était pas une punition, ce n'était rien, absolument rien.

En écoutant Mme Sundler elle s'était laissée troubler, et avait perdu la tête, mais, à peine Thea partie, elle comprit de quoi il retournait. Malgré tout, elle savait trop bien qu'elle n'était qu'une créature ignorante, pour aller dire à son mari ce qu'elle combinait. Elle n'était pas assez présomptueuse pour cela, elle une pauvre colporteuse.

Dans l'après-midi, Karl Artur passa un moment dans sa chambre pour réfléchir au sermon qu'il allait prononcer le lendemain à l'église, et Anna Svärd se trouva seule. Alors elle tira de son placard, si bien monté grâce à Mme Sundler, un panier à couvercle, y fourra quelques rabats de son mari, et se rendit à la maison de l'organiste.

Elle, ne dit rien non plus à Mme Sundler de ce qu'elle croyait avoir trouvé. C'était même la dernière personne à qui

elle eût voulu confier ses idées. Elle avait au moins autant de respect pour l'instruction de Mme Sundler que pour celle de son mari.

Elle demanda seulement si Mme Sundler voulait lui donner quelques conseils au sujet des rabats. Son mari l'avait priée d'en amidonner et repasser quelques-uns, et elle n'avait pas su s'y prendre. Elle s'y était appliquée deux heures durant, mais l'un s'était détiré, et l'autre avait de faux plis. Elle avait besoin d'une leçon de repassage.

Mme Sundler répondit qu'elle était fort heureuse de voir Mme Ekenstedt s'adresser à elle dans ce léger embarras. C'était un art que de savoir repasser des rabats, elle n'était pas sûre d'y être bien habile elle-même ; mais elle allait faire de son mieux.

Là-dessus, elles avaient passé dans la cuisine proprette de Mme Sundler et s'étaient mises à repasser des rabats jusqu'à ce qu'Anna Svärd eût attrapé le bon coup de main.

Le travail terminé, Mme Sundler avait proposé de faire une tasse de café, mais Anna avait refusé, disant qu'elle était obligée de rentrer. Alors Mme Sundler lui offrit un verre de sirop. Elle avait un très bon sirop. La riche Mme Schagerström elle-même lui en avait fait compliment. Ce serait un rafraîchissement agréable après le travail assidu. Anna Svärd n'avait pas dit non, et la femme de l'organiste était allée chercher le sirop à la cave. Mais pendant son absence, Anna s'était glissée dans le vestibule, avait pris au porte-manteau le beau chapeau de Mme Sundler, et, revenue à la cuisine, l'avait fourré dans un chaudron placé si haut sur une planche, qu'on ne pouvait apercevoir son contenu.

Lorsqu'Anna Svärd partit, Mme Sundler la reconduisit jusqu'à la porte ; elle n'eut pas une seconde l'idée de regarder si son élégante coiffure de dimanche se trouvait bien à sa place. Dans un pays où les gens étaient si honnêtes que l'on ne songeait pas à fermer sa porte en sortant, on ne pouvait même songer à un vol.

Anna Svärd rentra chez elle, se félicitant de son exploit. Elle se disait que Mme Sundler chercherait longtemps avant de retrouver son chapeau. Elle estimait avoir agi en fidèle épouse, en ayant fait son possible pour que le lendemain son mari pût prêcher sans être dérangé ni troublé.

Le lendemain matin, lorsque, en compagnie de son mari, elle se rendit à l'église, elle éprouvait le même contentement.

Elle n'avait pas plus de remords d'avoir caché le chapeau, que le chasseur qui a dressé un piège pour un loup.

Car, en somme, qui était-elle ? Elle n'était pas de Korskyrka où tout le monde était éclairé et instruit : elle était Anna Svärd de Medstuby, et ce qu'on croyait et jugeait vrai dans les basses maisons grises de Medstuby était toute sa science. Elle conformait ses actes à cette sagesse primitive.

Elle était contente de tout, ce matin-là. Karl Artur la fit passer avec lui par la sacristie, et elle y trouva la vieille Mme Forsius qui se chargea d'elle et l'installa à ses côtés dans le banc du presbytère en haut du chœur.

Anna Svärd aurait souhaité que quelqu'un de son pays la vît, car une chose était certaine : ni la femme du bailli, ni Ris Karin n'occuperaient jamais une place aussi importante que la sienne. Elle chercha des yeux Mme Sundler, mais ne la découvrit pas. Après s'être assurée que l'autre n'était pas dans l'église, elle se pencha en avant et pria comme Mme Forsius

et les autres paroissiens. Elle supplia Dieu de lui venir en aide et d'empêcher Mme Sundler de chercher son chapeau dans le grand chaudron de cuivre. Si elle ne le trouvait pas, Anna Svärd était sûre qu'elle ne viendrait pas à l'église. La femme d'un pauvre organiste ne pouvait guère avoir plus d'un chapeau de dimanche, et l'ayant perdu, elle resterait à la maison.

Puis Anna Svärd resta à contempler les paroissiens qui remplissaient lentement l'église ; elle éprouva un certain dépit en voyant qu'il restait des places vides dans tous les bancs. Mais l'instant d'après, elle se moquait d'elle-même.

— M'est avis que te voilà une vraie femme de pasteur, Anna Svärd !

Là-dessus, elle en vint à penser à toutes les femmes de pasteur qui, avant elle, s'étaient assises dans ce banc, attendant que leur mari montât en chaire.

Quelles avaient bien pu être leurs pensées ? Était-il possible qu'elles eussent eu le frisson, et qu'elles eussent tremblé, à la pensée que leur homme allait de là-haut annoncer la parole de Dieu. Certes, elle n'était pas de leur monde, mais elle se permettait quand même d'adresser un appel mental à ces femmes de pasteur d'autrefois.

— Venez à mon aide, vous qui savez ce que c'est que de rester là à attendre et à se tourmenter, afin que celle à qui je pense ne puisse venir à l'église ce dimanche.

Elle se sentit de plus en plus inquiète au fur et à mesure que s'avançait le service liturgique, et que l'heure du sermon approchait. Elle tressaillait chaque fois que la porte de l'église s'ouvrait pour quelque retardataire.

— Cette fois, c’est la femme à l’organiste qui vient, pensa-t-elle.

Mais ce n’était pas Mme Sundler. Le service liturgique prit fin, on chanta le psaume qui précède le sermon, et Karl Artur monta l’escalier de la chaire.

Mme Sundler n’apparaissait toujours pas.

On était au Dimanche Gras, et dans les textes bibliques du jour Anna Svärd avait retrouvé les beaux versets sur l’amour que Mme Ryen lui avait lus au soir de ses noces. Ce ne pouvait être que de bon augure, et lorsque Karl Artur, après une introduction pleine de grandeur se mit à prêcher sur ce texte même, elle se sentit convaincue que Notre Seigneur et les femmes de pasteur d’autrefois avaient entendu ses prières. Mme Sundler resterait absente, et Anna elle-même pourrait, de son banc presbytéral, écouter en paix l’homme qu’elle aimait parler de la puissance de l’amour.

Oui, qui était-elle donc ? elle ne prétendait pas savoir ce que c’était qu’un beau sermon, mais elle était prête à jurer que jamais elle n’avait rien entendu de plus suave. Et elle n’était pas la seule à écouter avec joie. Elle voyait les gens lever la tête et regarder le prédicateur. Quelques-uns se rapprochaient de leur voisin et le poussaient du coude pour l’exhorter à l’attention.

— Écoutez donc : voilà un beau sermon.

Et ils avaient raison. Elle aurait mis sa main au feu que personne jusqu’à présent n’avait parlé de la sorte. De sa place dans le chœur elle pouvait voir les visages s’adoucir et prendre une expression solennelle. Les yeux de quelques jeunes filles s’illuminaient de telle sorte qu’on eût dit des étoiles.

Au plus beau moment, il y eut un petit mouvement dans l'église. Mme Sundler entra à pas feutrés. Il était évident qu'elle était gênée d'être en retard. Elle avançait sur la pointe des pieds et semblait vouloir se dissimuler entre les bancs, pour ne pas être vue. Mais tout le monde l'avait aperçue et la regardait d'un air étonné et désapprobateur.

Elle ne portait pas de chapeau, mais son bonnet à brides de tous les jours. Il était vieux et fané et elle avait cherché à le rafraîchir un peu par un grand nœud de ruban.

Mais, après l'arrivée de Mme Sundler, l'assistance se tourna de nouveau vers la chaire, écoutant les belles paroles qui en tombaient.

— Il est si bien en train, se dit Anna Svärd, je ne crois pas qu'il l'ait vue arriver. Elle n'aura peut-être pas de pouvoir sur lui.

Mais Mme Sundler n'était pas entrée depuis cinq minutes que Karl Artur s'interrompit au milieu d'une phrase. Il se pencha en dehors de la chaire, fixant un point sombre de l'église. Et ce qu'il y vit l'effraya à tel point qu'il devint blanc comme un linge. Il semblait prêt à s'évanouir, et Anna Svärd se leva à demi de son banc pour courir à son secours.

Mais ce fut inutile. Il se redressa soudain et se remit à parler. Cependant, on n'eut plus de plaisir à l'écouter. Le jeune pasteur parut avoir perdu le fil de son discours. Il prononça quelques paroles sans aucun rapport avec les précédentes, s'arrêta net encore une fois et passa à un autre sujet tout aussi incohérent. Les gens s'agitèrent dans les bancs. La plupart eurent l'air effrayés et désolés ce qui contribua encore au désarroi de celui qui était en chaire. Il s'épongea le

front avec son grand mouchoir et éleva ses mains au-dessus de sa tête, comme pour appeler Dieu à son secours.

Arma Svärd n'avait jamais éprouvé autant de pitié pour quelqu'un. Elle aurait voulu se sauver. Pourquoi rester là à voir souffrir son mari ? Mais avant de quitter son banc, elle jeta un regard de côté sur Mme Forsius. La vieille femme demeurait immobile, le visage recueilli et les mains jointes.

Personne, en la voyant, ne se serait douté que tout ne se passait pas parfaitement à l'église.

C'est ainsi que doit se comporter une femme de pasteur. Elle ne se sauve pas, elle reste à sa place, les mains jointes et le visage recueilli, quoi qu'il arrive.

Anna Svärd ne bougea plus. Elle aussi resta, digne et immobile jusqu'à la fin du dernier cantique, lorsque Mme Forsius se prépara à parler.

Elle eut ainsi le temps de se calmer. Elle eut le temps de se rappeler qu'elle était une pauvre Dalécarlienne qui ne comprenait rien à rien…

Là-haut, à Medstuby, hommes et femmes étaient convaincus qu'il existait des esprits malins capables d'ensorceler les gens et de leur faire voir des choses qui n'existaient pas. À Korskyrka, on n'en avait peut-être jamais entendu parler. Dans son village, on racontait l'histoire de Lotta la Finnoise qui avait été une sorcière condamnée à être brûlée. On l'avait conduite les yeux bandés au lieu du supplice, mais avant d'être ligotée sur le bûcher, elle avait demandé comme une grâce de contempler encore une fois le ciel et la terre. Le bourreau avait défait le bandeau, et au même instant toute l'assistance s'aperçut que la maison commune était en feu. Tout le monde, oubliant Lotta la Finnoise, courut aider au

sauvetage, et la vieille se dégagea et s'enfuit. Mais, bien entendu, il n'y avait jamais eu le feu à la maison commune. C'était une illusion des sens créée par la sorcière.

Dans son village, on en savait plus long encore. N'était-il pas arrivé à Jobs Erick un jour qu'il était à la foire avec son étalage plein de marchandises, de ne rien vendre parce qu'un sorcier qui s'exhibait tout à côté, avalant des sabres et crachant du feu, avait troublé les acheteurs ?

Il avait fait en sorte que les couteaux brillants, les scies bien affûtées, les magnifiques faux de Jobs Erik avaient l'air d'être de la ferraille rouillée. L'oncle d'Anna Svärd n'avait même pas vendu un clou jusqu'à ce qu'il se fût aperçu du tour que lui jouait le sorcier, et qu'il l'eût chassé de la foire.

Dans son village, hommes et femmes auraient compris que c'était la femme de l'organiste qui ensorcelait Karl Artur et lui faisait voir sa mère à l'église. Si quelqu'un de Medstuby avait assisté à la scène de ce jour, il en aurait été aussi convaincu qu'elle-même. Mais Korskyrka n'était pas Medstuby. Anna Svärd devait se souvenir de ce qu'était Mme Sundler, de ce qu'elle était elle-même et se taire quoi qu'elle pensât ou crût. Elle dut avoir la patience de marcher à côté de son mari en revenant de l'église sans qu'il lui dit un mot ni sembla se douter de sa présence. Elle pensait à tous les yeux qui la suivaient, s'efforça d'avoir l'air d'une vraie femme de pasteur, mais elle n'était pas bien sûre d'avoir réussi.

Une fois qu'ils furent chez eux, le mari s'enferma dans sa chambre. Il ne lui donna pas le moindre coup de main pour mettre le couvert, ou faire la cuisine. En général, il aimait à l'aider un peu, – par jeu naturellement.

À table, assis en face d'elle, il ne prononça pas une parole. Elle se fit l'effet d'être la plus grande des pécheresses. Il croyait sans doute que l'insuccès de son sermon venait de ce que, ni lui ni elle, n'avaient observé les prescriptions de Mme Sundler.

Anna Svärd avait envie de crier. Peut-être ne voudrait-il plus jamais rien savoir d'elle ?

La femme du bailli avait conseillé à la jeune mariée de faire cuire quelques gelinottes et autres gibiers de plume, qui abondaient dans son pays et de les emporter afin d'avoir des provisions à servir les premiers jours. Mais peut-être les gelinottes n'étaient-elles pas considérées comme une friandise dans ce pays. Karl Artur déposa son couteau et sa fourchette après les premières bouchées.

Elle n'osa poser une seule question tant que dura le repas. Ils ne se furent pas plutôt levés de table que Karl Artur murmura qu'il avait mal à la tête, et qu'il avait besoin de se promener. Il la laissa seule avec ses tristes pensées.

II

N'est-ce pas curieux qu'il soit si difficile d'obtenir ce que l'on souhaite ?

Si l'on souhaitait quelque chose de mal, cela se comprendrait, mais lorsque l'on se contente de désirer que celui qu'on aime vienne vous voir une ou deux après-midi par semaine, qu'il reste un instant à causer ou à écouter de la musique dans le petit salon, pourquoi ce souhait ne serait-il pas exaucé ?

Si l'on tenait absolument à être seule avec lui, ce serait différent, mais ce n'est pas le cas. La présence de Sundler ne gêne en rien, oh non, ni elle, ni Karl Artur n'ont rien à cacher. Si l'on avait éloigné Charlotte Löwensköld, d'une façon cruelle ou inhumaine, si elle avait dû partir pour gagner sa vie comme institutrice ou gouvernante, il aurait été naturel qu'on soit puni et déçu.

Mais lorsqu'on lui assure le plus beau mariage du pays, une situation, la fortune et un excellent mari, pourquoi n'aurait-on pas droit au modeste bonheur que l'on désire pour soi-même.

Avait-on pour cela mérité l'inimitié de Mme Forsius ?

Il est facile de comprendre que Karl Artur se soit retranché derrière les charges de son métier et toutes sortes d'autres, mais, en réalité, c'était Mme Forsius qui lui avait soufflé dans le tuyau de l'oreille que les gens commençaient à jaser sur leur intimité. C'était naturellement la faute de ces ragots si, de tout l'automne, il n'était pas venu.

Si l'on avait été le moins du monde cause des visions de Karl Artur à l'église, si, par la suite, on l'avait effrayé exprès pour amener un retour à l'intimité passée, et bien oui on aurait pu s'attendre à de grandes contrariétés.

Mais puisqu'on avait cherché simplement à le consoler et à chasser son obsession, n'aurait-on pas dû avoir l'occasion de l'aider dans ses soucis.

Avait-on mérité de voir son mari devenir jaloux et faire des scènes qui rendaient les visites de Karl Artur presque impossibles. Jamais Karl Artur n'avait eu autant besoin d'une amie, d'une confidente, et l'on ne demandait rien, rien que le droit de l'aider.

Et si pour calmer cette jalousie, on avait incité Karl Artur à se marier, y avait-il là rien de blâmable. Certes, on ne pouvait pas donner à Karl Artur cette explication, c'était une nature si étrangère aux préoccupations terrestres, mais de toutes façons quel mal pouvait-il y avoir à ce qu'on l'aidât à réaliser son plus beau rêve de jeunesse.

Et cette simple fille des régions sauvages du Nord n'aurait-elle pas dû se contenter de s'occuper des vêtements et de la nourriture de Karl Artur et de vivre avec lui. Qui donc aurait pensé qu'une personne inculte pût le charmer et qu'il reviendrait de son voyage de noces amoureux et indifférent à tout ce qui n'était pas elle.

Que de doux rêves on avait pu faire en installant la petite maison, en la meublant avec lui, en discutant les travaux de réparation. Était-il juste d'en être punie, et de se sentir de trop, dès l'instant où la maîtresse de maison avait franchi le seuil ?

Qui donc avait élevé cette créature fruste au rang de femme de pasteur ? Qui donc lui avait fait épouser le plus noble, le plus génial, le plus idéaliste des hommes ? Quelle en était la récompense ? L'amertume de se sentir mal vue dans la maisonnette aménagée avec tant de sollicitude.

Et comment sans l'avoir souhaité un seul instant, comment s'empêcher d'éprouver un petit mouvement de satisfaction mauvaise en apprenant le retour de l'obsession ? Il ne pouvait en être autrement puisque les conseils qu'on avait prodigués avaient été négligés.

Le vol du chapeau de dimanche avait été très vexant. Ce ne pouvait être un véritable vol, mais bien plutôt un vilain tour pour empêcher Thea d'aller à l'église entendre prêcher

Karl Artur. Mais qui lui avait joué ce vilain tour ? Était-il possible que ce fût son mari ?

Elle savait bien que Karl Artur allait venir se plaindre, et elle l'attendait tout de suite après le repas de midi, mais les heures s'étaient écoulées les unes après les autres sans qu'il apparût.

Enfin, après qu'elle se fût persuadée qu'il s'était confié à sa femme, cherchant une consolation auprès d'elle, même en ces préoccupations que jusque-là Thea avait seule partagées avec lui. Après qu'elle se fut rappelé tous ses déboires, tous ses désirs non satisfaits, elle n'était pas en bonne disposition pour recevoir Karl Artur quand il se présenta.

Elle le fit entrer dans le petit salon, s'assit elle-même sur le canapé, et l'écouta avec une étrange indifférence. Elle l'entendait se plaindre sans être émue. Elle dut serrer les dents pour ne pas lui crier qu'elle était lasse, lasse ; on ne peut pas toujours être douce et résignée, il y a une limite à la patience. Elle n'était pas de celles qu'on prend et rejette à volonté.

Il raconta qu'il avait fait une longue promenade afin d'arriver à une décision réfléchie, mais que cependant tout vacillait encore autour de lui. Ce fut ensuite la vieille histoire que Thea connaissait déjà : il ne pouvait plus supporter cette obsession, il était forcé de se démettre de ses fonctions de pasteur ; sa mère l'exigeait de lui.

En d'autres temps, Thea aurait fait tous ses efforts pour le consoler, mais ce jour-là elle avait à peine le courage de l'écouter. Elle restait immobile, mais elle se sentait énervée jusqu'au bout des doigts. Elle avait envie de s'enfoncer les ongles dans la peau, ou de griffer quelqu'un.

Karl Artur parle toujours, mais finit par s'apercevoir que Thea ne répond pas, et ne lui témoigne pas la sympathie habituelle. Il s'en étonne et lui demande si elle est malade. Elle répond sans aménité qu'elle se porte fort bien, mais qu'elle est surprise de ce qu'il vienne se plaindre à elle. N'a-t-il pas sa femme ?

En disant cela, Thea avait espéré qu'il objecterait l'inexpérience et l'ignorance de sa femme, et son besoin de parler à une personne cultivée, capable de suivre son raisonnement. Mais cet espoir se trouva déçu.

Karl Artur, un peu interdit, dit quelques mots d'excuse sur son arrivée inopportune, et s'en alla.

Thea resta immobile jusqu'à ce qu'elle l'eût entendu fermer la porte d'entrée. Était-il possible qu'il fût parti pour de bon !

Elle se leva d'un bond, cria, appela. Qu'avait-elle fait ?

Elle l'avait laissé partir. Il était là et elle l'avait renvoyé à sa femme.

III

La sensation très particulière de bien-être et de sécurité qu'on éprouve en général en approchant de son foyer, Karl Artur était loin de la ressentir lorsque, au crépuscule, il revint de sa visite chez Mme Sundler. Il ne se disait certainement pas, en voyant apparaître sa maisonnette, à mi-côte au-dessus du jardin du docteur Romelius, que c'était là le petit coin du monde où il serait toujours reçu avec joie, où l'on

prendrait toujours sa défense, où il avait sa place qui l'attendait et où il ne gênerait personne. Il se surprit, au contraire, à souhaiter qu'il n'eût jamais pris femme, jamais acheté la vieille maison et qu'il ne se fût jamais engagé dans cette aventure.

— C'est terrible, se dit-il. Dans mon malheur, je n'ai même pas la ressource de pouvoir m'enfermer dans la solitude. J'ai une femme qui est restée seule et qui s'est ennuyée tout l'après-midi. Il va falloir que j'essaie de la distraire. Elle sera peut-être de mauvaise humeur et me fera des réflexions amères. Et elle en a le droit, mais comment pourrais-je supporter ses récriminations ?

Il posa le pied sur la marche branlante devant la porte et porta à contre-cœur la main à la serrure. Mais avant d'avoir tourné la clé, il retira sa main : de l'intérieur lui parvint un chant, un cantique chanté par des voix enfantines.

Presque immédiatement, il éprouva une sensation de délivrance. La douloureuse oppression qui, depuis l'échec de la matinée l'avait accablé, s'allégea sensiblement. Il pouvait entrer sans appréhensions.

L'instant d'après, il ouvrit tout doucement la porte de la cuisine. Presque toute la pièce était plongée dans l'obscurité, mais sur l'âtre quelques brandons jetaient encore des flammes, et devant le feu vacillant, sa femme se trouvait assise, entourée de tous les enfants de Matts.

Malgré cet éclairage insuffisant – ou peut-être à cause même de cette incertaine clarté – le groupe était charmant. Le petit bébé, couché sur les genoux d'Anna Svärd, dormait paisiblement. Les autres enfants se serraient aussi près d'elle qu'ils pouvaient et, sans quitter des yeux son beau visage, ils

chantaient : « Encore un jour s'est écoulé qui ne reviendra plus. »

Karl Artur ferma la porte sur lui, mais resta dans l'obscurité, adossé au mur.

Dans son cœur, torturé par l'angoisse et les remords, se glissa de nouveau la pensée apaisante qu'il voyait devant lui la femme choisie par Dieu pour son salut. Elle n'était peut-être pas telle qu'il l'avait rêvée, mais qu'en savait-il ? Voyez, au lieu de rester oisive à se dépiter de l'absence prolongée de son mari, elle était allée chercher les enfants qu'il avait autrefois sauvés de la misère, et avait fait passer le temps en leur apprenant à chanter des cantiques. Il trouva bien sage et très touchante cette idée de sa femme. « Pourquoi ne m'adresserais-je pas très franchement à elle pour qu'elle m'aide ? » pensa-t-il.

Le cantique terminé, Anna se leva et renvoya les enfants. N'avait-elle pas remarqué l'entrée de son mari ? Toujours est-il qu'elle le laissa tranquille. Tout en fredonnant l'air du cantique qu'elle venait de chanter avec les enfants, elle alla au garde-manger chercher du lait, jeta du bois sur l'âtre pour ranimer le feu et posa entre les braises rouges une petite marmite à trois pieds pour chauffer le lait.

Elle continua ensuite à aller et venir, vaquant à de menues besognes, mettant le couvert, apportant du pain et du beurre, approchant deux chaises de la table, devant la fenêtre.

C'était joli de la voir se mouvoir à la lueur changeante des flammes. Les couleurs voyantes du costume qui, à la lumière du jour pouvaient paraître crues, se fondaient en une chaude harmonie. L'étoffe raide avait une allure de brocart.

Karl Artur saisit tout à coup le sens de ces costumes nationaux. C'était la façon des paysannes d'imiter les vêtements de velours et de soie des reines et des nobles dames de jadis. Le devantier bariolé, les manches blanches et bouffantes, le petit bonnet qui cachait la plus grande partie des cheveux, quelque chose de ce genre avait été sans doute porté autrefois par les femmes de la plus haute classe du pays.

Sa femme lui sembla du même coup élevée au rang d'héritière de la dignité des anciennes châtelaines. Ce que d'autres auraient pu trouver vulgaire dans ses gestes, c'était simplement d'antiques coutumes du temps où les reines entretenaient elles-mêmes le feu sur l'âtre et où les princesses lavaient leur linge au bord de l'eau.

Quand Anna eut versé le lait dans deux bols, elle alluma une chandelle de suif qu'elle posa au milieu de la table, s'assit sur l'une des chaises et joignit les mains pour une prière. À la clarté de la chandelle, son visage parut ce soir à Karl Artur en quelque sorte ennobli. La sagesse et la gravité sereine d'une femme mûre avaient remplacé l'ancienne vivacité et l'assurance juvénile.

Sous ce nouvel aspect, elle paraissait à Karl Artur parfaitement apte à comprendre les questions les plus délicates et les plus profondes. « J'ai été sot de croire qu'elle serait incapable de me comprendre, se dit-il. La noblesse innée de sa nature la guidera. »

Avant qu'Anna eût terminé sa prière, Karl Artur s'était installé en face d'elle et avait comme elle joint les mains pour invoquer la bénédiction divine sur le repas.

Ils mangèrent en silence. Karl Artur aimait la façon de sa femme de se taire en mangeant, comme si le fait de prendre

la nourriture, don de Dieu destiné à soutenir la vie, eût été un acte sacré.

Dès que le repas frugal fut terminé, Karl Artur prit sa chaise et fit le tour de la table pour s'asseoir à côté d'elle. Il mit un bras autour des épaules de sa femme et l'attira à lui.

— Il faut me pardonner, dit-il. J'ai été impatient et brusque au dîner, mais tu ne peux pas te figurer combien je me sentais malheureux.

— Ne t'inquiète pas de ça, mon homme ! Ne te crois jamais obligé de réfléchir à la manière d'être avec moi. Je t'aime quoi que tu fasses.

En cet instant, qui lui paraissait sans doute solennel, Anna Svärd avait abandonné son parler populaire dalécarlien et ce fut peut-être une raison de plus pour que Karl Artur trouvât ces paroles très belles. Il l'embrassa en guise de remerciement.

Mais ce baiser troubla un peu ses idées. À vrai dire il aurait préféré caresser sa femme sans songer à rien d'autre.

« Je l'aime comme un fou, se dit-il. Elle est à moi et je suis à elle. L'obsession de l'église va sans doute m'assaillir, me reprendre chaque fois que je monte en chaire. Je ne serai jamais un bon prédicateur, mais pourquoi ce fait m'empêcherait-il d'être heureux avec ma femme à notre foyer ? »

Sa femme sembla lire ses pensées.

— Sache bien, dit-elle, que tu ne seras plus effrayé à l'église. Je te le promets.

Karl Artur accueillit par un sourire cette affirmation. Il savait bien que sa jeune femme inexpérimentée et ignorante ne pouvait pas le secourir, mais la tendre compassion qui se dégageait de ses paroles lui fit du bien.

Je sais que tu m'aimes assez pour vouloir m'aider à porter tous mes fardeaux, dit-il d'une voix chaude, et il l'embrassa encore une fois.

Ce fut un moment de bonheur grand et bienfaisant. L'amour versa au cœur du mari sa joie et son courage. Il voyait un avenir où sa femme et lui, toujours unis dans la même tendresse, feraient de leur humble foyer un paradis qui pourrait servir d'exemple à toute la paroisse.

Ma femme, murmura-t-il, nous allons nous entr'aider. Nous serons très heureux.

À peine avait-il parlé qu'on entendit la porte extérieure s'ouvrir violemment et un bruit de pas retentir dans le couloir.

Anna Svärd se leva brusquement, et lorsque les visiteurs entrèrent, elle était occupée à débarrasser la table.

Karl Artur était resté à sa place, murmurant quelques mots de mécontentement à l'égard des gens qui ne pouvaient les laisser tranquilles, sa femme et lui, à une heure avancée de la soirée. Mais en reconnaissant l'organiste Sundler et sa femme, il se leva et alla au-devant d'eux.

L'organiste qui était un homme âgé, de haute taille, aux cheveux blancs se dressant en brosse au-dessus d'un visage toujours rouge et congestionné, semblait ce soir plus rouge et plus congestionné que d'habitude. Sa femme au bras, il avança jusqu'au milieu de la pièce, et bien qu'il fit un temps

froid d'hiver, il laissa les portes grandes ouvertes. Il ne dit pas bonjour et ne tendit pas la main pour saluer.

Il était visiblement fort irrité, mais sa colère même lui prêtait une assez belle prestance. Anna Svärd comprenait que c'était un homme dans toute l'acception du mot, tandis que Thea, qui s'accrochait à son bras, lui faisait l'effet d'une vieille loque usée. « Elle a un brave homme de mari, se dit-elle, mais quant à elle, elle a trempé dans trop d'eau sale. On la laverait en vain. »

Elle eut à peine fait cette réflexion qu'elle s'aperçut que Thea portait son chapeau de dimanche.

« Ah, se dit-elle. Nous y voilà ! »

Elle alla fermer les portes, en se demandant si elle ne ferait pas mieux de se sauver pour échapper à la scène. Mais, s'armant de courage, elle resta.

L'organiste prit l'offensive sans ambages. Il raconta que le matin en s'apprêtant à aller à l'église, sa femme n'avait pu trouver son chapeau. Elle l'avait cru volé, mais voilà que ce soir, après de longues recherches communes, ils l'avaient retrouvé dans un chaudron sur une planche de la cuisine. Sa femme l'avait accusé d'avoir caché le chapeau, mais à moins d'avoir agi en somnambule, il se savait innocent. En revanche, il avait appris que la veille la femme de Karl Artur avait passé plusieurs heures près de Thea. Maintenant il était venu pour poser une simple question à laquelle il demandait une réponse nette.

Anna Svärd fit un pas en avant et déclara que les soupçons de l'organiste étaient fondés. Pendant que Mme Sundler était descendue dans la cave pour chercher une bouteille de

sirop, elle s'était glissée dans le vestibule, avait attrapé le chapeau et l'avait fourré dans le chaudron.

Pendant qu'elle faisait sa confession, il lui semblait qu'elle s'enfonçait, s'enfonçait. Elle baissait aux yeux de l'organiste, elle baissait aux yeux de Karl Artur. Madame Sundler, elle, plissait les paupières et la regardait les yeux à moitié fermés, avec une curiosité évidente.

— Mais pourquoi diable, Madame Ekenstedt, avez-vous agi ainsi ? demanda l'organiste avec stupeur, et Karl Artur répéta cette question d'une voix perçante :

— Pourquoi ? Où voulais-tu en venir ? Quelle était ton intention ?

Anna Svärd comprit après coup qu'il aurait mieux valu ne pas dire la vérité, mais trouver une échappatoire. Mais sur le moment elle était contente d'avouer le motif de son acte. Elle oubliait qu'elle ne se trouvait pas à Medstuby et qu'elle ne parlait pas à la mère Svärd et à Jobs Erik.

Elle se figurait qu'elle allait confondre et écraser Mme Sundler, cette loque sale.

— Je voulais empêcher celle-là de venir à l'église aujourd'hui répondit-elle en montrant du doigt la femme de l'organiste.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Parce que c'est elle qui ensorcelle mon mari et lui fait voir des choses qui n'existent pas.

Ses interlocuteurs furent effarés tous les trois. Ils la regardèrent comme si elle avait été une morte qui aurait ressuscité.

— Que disait-elle ? Comment pouvait-elle s'imaginer… ? Comment pouvait-elle croire… ?

Anna Svärd se tourna vers Thea Sundler, fit un pas en avant jusqu'à se trouver tout contre elle.

— Vas-tu nier que ce soit toi qui lui jettes un sortilège ? Demande à la veuve du doyen, oui, demande à qui tu voudras de tous ceux qui se trouvaient à l'église s'ils ont jamais entendu un meilleur sermon que celui qu'il faisait ce matin. Mais il a suffi que tu entres pour qu'il restât court.

— Mais, Madame Ekenstedt, ma chère Madame Ekenstedt ! Voyons ! Comment serais-je capable… ? Ou, même si j'avais le pouvoir que vous me prêtez, comment pourrais-je vouloir nuire à Karl Artur, notre meilleur ami à mon mari et moi ?

— On ne sait jamais de quoi sont capables des créatures comme toi.

Karl Artur saisit rudement sa femme par le bras et la tira en arrière. Il semblait craindre qu'elle ne se jetât sur Thea.

— Silence ! cria-t-il pas un mot de plus !

L'organiste s'approcha d'Anna en brandissant le poing.

— Fais attention à ce que tu dis, fille de croquants !

La seule personne qui eût gardé son calme était Mme Sundler. Elle se mit même à rire.

— Je vous en prie ! Je vous en prie ! Ne prenez donc pas cette affaire trop au sérieux ! Madame Ekenstedt semble être un peu superstitieuse. Mais comment en serait-il autrement ?

— Tu ne comprends donc pas, fit l'organiste, qu'elle te prend pour une espèce de sorcière ?

— Mais bien sûr que si. Je lui ai raconté hier que Karl Artur croit parfois voir sa mère à l'église, et ceci est sa manière d'expliquer la chose. Elle a voulu sauver son mari à sa façon. Toutes les femmes de Medstuby auraient probablement agi comme elle.

— Thea ! s'écria Karl Artur. Tu es merveilleuse !

Mme Sundler s'empressa de protester. Elle était simplement heureuse que cette petite histoire ait été si vite et si facilement éclaircie. Maintenant, elle et son mari n'avaient pas de raison pour rester plus longtemps. Ils allaient se retirer et laisser le jeune couple seul.

Elle dit très aimablement bonsoir à Karl Artur ainsi qu'à Anna et partit entraînant son mari, encore tout frémissant de sa colère rentrée.

Karl Artur les reconduisit jusqu'à la porte. De retour à la cuisine, il se plaça devant sa femme, les bras croisés sur la poitrine, et la toisa du regard. Il ne dit pas un mot, ne lui fit aucun reproche, mais sur ses traits se lisaient l'aversion et le dégoût.

« Il a l'air de quelqu'un à qui on a offert de la crème et à qui on sert des épingles ».

Elle ne put supporter longtemps son silence, mais prononça quelques humbles paroles.

— Ne vas-tu plus m'aimer ?

— Peux-tu me rendre la conviction que tu es la femme que Dieu lui-même a choisie pour moi ? dit-il d'une voix brisée.

Il lui jeta encore un long regard de colère et de douleur. Puis il quitta la pièce. Elle l'entendit traverser le couloir, entrer dans son bureau et fermer la porte à double tour.

LA VISITE

Sans nul doute les deux vieux époux du presbytère en étaient venus à penser que le bonheur de se voir chaque jour ne leur serait plus accordé pour longtemps. Comme pour ne pas laisser perdre les heures précieuses, ils restaient ensemble bien plus qu'autrefois. Il arrivait que la vieille Mme Forsius, au beau milieu de la matinée, entrât dans le cabinet de travail de son mari sans même chercher à expliquer sa venue.

Elle s'asseyait sur le canapé et y restait silencieuse, occupée à tricoter ou à faire aller son rouet, ce qui lui était une occupation plus chère encore. Le vieillard, sans se laisser déranger, continuait pendant ce temps à mettre en ordre son herbier, ou à fumer sa longue pipe.

C'est ce qui se passait ce lundi-là, lorsque Karl Artur amena sa femme pour la première fois au presbytère.

Le jeune pasteur qui connaissait les habitudes de la maison, ne perdit pas de temps à chercher Mme Forsius dans la salle à manger ou au salon, il se rendit tout droit au cabinet de travail où la vieille dame était installée avec son métier à tisser, tandis que les tas de papier gris s'amassaient sur le bureau et que de légers nuages de fumée se répandaient dans la pièce et en augmentaient la douce intimité.

Karl Artur fit un petit discours pour remercier le pasteur et sa femme de toutes leurs bontés à son égard et il insista spécialement sur leur dernier cadeau si important. Le pasteur répondit par quelques paroles cordiales pendant que sa

femme se hâtait de mettre son métier à l'écart et de faire asseoir la nouvelle femme de pasteur à côté d'elle sur le canapé.

Mme Forsius qui était très sensible à ce genre de cérémonies, essuya une larme pendant que Karl Artur faisait sa belle tirade. Mais si quelqu'un en eut conclu qu'elle approuvait le mariage du jeune homme, c'eût été une erreur. Une vieille femme aussi riche d'expérience ne pouvait que déplorer qu'un suffragant sans ressources se marie. Le fait que son choix tombait sur une pauvre fille de la campagne n'améliorait pas les choses. On pouvait être sûr qu'elle aurait combattu cette folie de toutes ses forces. Mais Mme Sundler voulait voir Karl Artur marié, et en face de Mme Sundler, la vieille dame avait été impuissante.

Elle ne pouvait s'empêcher d'observer l'ancienne colporteuse avec une certaine curiosité. Anna Svärd avait l'air toute dépaysée, et elle ne répondit que timidement et en peu de mots aux questions qu'on lui adressait.

Il n'y avait pas lieu de s'attendre à autre chose, mais ce qui étonna Mme Forsius au plus haut point, ce fut l'attitude de Karl Artur à l'égard de sa femme.

« Si je ne savais pas à quoi m'en tenir, je ne croirais pas que Karl Artur est un nouveau marié qui vient ici avec sa jeune femme, mais un vieux maître d'école qui veut nous montrer une mauvaise élève. »

Elle avait raison de s'étonner. Karl Artur ne permit pas à sa femme de dire un seul mot sans qu'il la corrigeât.

— Ma chère tante, excusez Anna, ne cessait-il de dire. Elle n'en sait pas plus long. Medstuby est un village char-

mant, mais en comparaison avec Korskyrka, il est en retard d'un siècle sur son temps.

La jeune femme n'essayait jamais de se défendre. Cette grande et robuste créature était si convaincue de son infériorité en face de son mari que c'en était pitoyable.

« C'est bien à quoi je m'attendais, songeait Mme Forsius. Tout ira bien tant qu'elle se taira. Mais le temps viendra où elle se révoltera. »

Karl Artur s'étendait avec force détails sur son voyage à Medstuby, son mariage, sa nouvelle famille. Sa description était tout à fait humoristique, mais bien des passages étaient de nature à peiner sa femme.

Elle risqua une intervention :

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ne vas pas croire, Madame la pastoresse, que…

— Anna ! s'écria Karl Artur d'un ton sévère et sa femme s'arrêta au milieu de sa phrase.

Le mari se tourna vers Mme Forsius.

— Excusez-nous, ma chère tante, j'ai dit bien des fois à Anna qu'il ne faut pas dire « tu » ni « pastoresse ». Nous ne pouvons vraiment pas ici adopter les manières de Medstuby.

Et il continua son récit. La femme du pasteur l'écoutait d'une oreille distraite.

« Que va-t-il advenir de tout ceci, songeait-elle avec inquiétude. Et moi qui espérais qu'il allait trouver une femme capable de le tirer de toutes ses difficultés. »

Ce à quoi Mme Forsius pensait surtout c'est à l'intimité de Karl Artur avec Mme Sundler. En ce qui la concernait, elle savait fort bien qu'il n'y avait là rien d'illicite, mais il était très fâcheux que de mauvais bruits courussent sur Thea et sur le suffragant du vieux pasteur. Elle avait essayé de persuader aux commères du village que Thea Sundler était bien trop maligne pour courir une aventure et qu'elle ne demandait rien d'autre que de chanter pour Karl Artur, ou de se promener en sa compagnie au coucher du soleil et de contempler les nuages frangés d'or.

Ses efforts ne servirent de rien. On écouta ce qu'elle disait parce qu'elle était Regina Forsius et qu'elle avait été femme de pasteur à Korskyrka pendant cinquante ans, mais l'instant d'après les langues s'étaient remises à marcher comme avant.

— Savez-vous à quoi je pense, ma chère. Si Thea tient tant à ce mariage, c'est pour tranquilliser l'organiste.

— Avez-vous appris que la femme couchera à la cuisine comme une bonne ?

— Avez-vous vu le petit canapé-lit. Pensez-vous que c'est un mariage cela ?

Mme Forsius avait tant entendu parler du canapé-lit qu'elle s'était décidée à faire mettre en état un vieux lit à baldaquin, relégué dans sa chambre d'amis. Elle l'avait envoyé à la petite maison du jeune ménage. Elle pensait que cette intervention avait calmé les esprits, mais si Karl Artur avait montré qu'il aimait sa femme, c'eût été le meilleur remède contre les mauvaises langues.

« Je me demande ce que mon mari dit de tout cela, songeait Mme Forsius. Lorsque Karl Artur a été chez lui lundi

dernier, il lui a parlé de sa femme avec enthousiasme. Est-ce que par hasard, il y aurait là-dessous quelque machination de Thea Sundler ? »

Elle éprouvait une sincère compassion pour la pauvre Dalécarlienne, et cherchait un moyen de lui venir en aide.

En tout cas la nouvelle venue était parvenue à vaincre assez sa timidité pour oser lever les yeux et regarder autour d'elle. Ni la bibliothèque ni l'herbier du pasteur ne parurent retenir son attention. Par contre, elle eut un sourire ravi en apercevant le métier à tisser.

— Tiens, un métier ! s'écria-t-elle, et elle parut si enchantée par cet objet tout simple qu'on se serait attendu à ce qu'elle le prît dans ses bras.

Elle ne put rester assise et, quittant son abri du canapé, elle se risqua à traverser la pièce pour examiner le métier.

— Tu peux te figurer que j'en ai tissé de mon temps des rubans de toutes les couleurs, dit-elle à son mari, comme pour excuser sa conduite.

Il était visible que le métier lui redonnait de l'assurance, et Mme Forsius pensa qu'elle s'acclimaterait tout à fait si on lui permettait de se livrer à une occupation qui lui était chère. Elle lui offrit donc de faire quelques rangs de l'étroit tissage.

— Vous êtes trop bonne, ma chère tante, dit Karl Artur. Ma femme ne fera que du grabuge, il n'est pas question qu'elle accepte votre proposition.

— Mais de quoi vous mêlez-vous, Karl Arthur ? Bien sûr qu'elle peut tisser, si cela l'amuse.

Une seconde plus tard, la nouvelle femme de pasteur était assise devant le métier et elle se livra alors à une activité qui étonna même Mme Forsius. Les deux hommes la rejoignirent près du métier. Les doigts de l'ouvrière allaient comme ceux d'un jongleur, on ne pouvait suivre des yeux leurs mouvements rapides.

— Gina, mon cher cœur, dit le pasteur Forsius, tu t'imaginais que tu connaissais l'art de tisser, mais vois tout ce qui te reste à faire encore avant qu'on puisse te compter parmi les maîtres tisserands.

On voyait un sourire heureux éclairer le visage de la jeune mariée : elle se croyait transportée chez elle à Medstuby. Des objets familiers l'entouraient, sa mère allait et venait autour de la cheminée ; à travers la fenêtre elle apercevait les longues rangées de maisons grises de son village, elle entendait le langage chantant de la Dalécarlie.

Après quelques minutes de travail assidu, la navette se trouva dégarnie. L'heureuse ouvrière eut un soupir et leva les yeux. Elle chercha son mari du regard. Était-il mécontent ? Avait-elle encore une fois fait une sottise ?

Le mari restait dans l'expectative, mais Mme Forsius se pencha sur le métier, et hocha la tête d'un air approbateur, puis elle fit une révérence à Karl Artur.

— J'avoue que je suis émerveillée. Et je vous félicite de tout cœur. Comme elle sait se servir de ses mains ! Je suis tout à fait sûre, Karl Artur, que vous avez trouvé la femme qu'il vous faut.

Le jeune pasteur fit une petite grimace.

— Ma chère tante, commença-t-il…

Mais Mme Forsius l'interrompit.

— Je sais ce que je dis, Karl Artur, et n'allez permettre à personne de prétendre que vous auriez pu faire un meilleur choix.

Un peu plus tard, quand le jeune ménage fut parti, Mme Forsius vint près de son mari pour connaître ses impressions au sujet de la visite qu'ils venaient d'avoir.

Le vieillard, assis à son bureau, avait mis de côté le tas de papier gris et une plume d'oie à la main, il couvrait rapidement une feuille blanche d'élégants caractères.

Mme Forsius se pencha, et vit qu'il était en train de rédiger une lettre à son éminence l'évêque de Karlstad.

— Mais, que signifie tout ceci, Forsius ? s'écria-t-elle.

Il s'interrompit d'écrire, posa sa plume sur l'écritoire, et se tourna vers sa femme.

— Gina, mon cher cœur, dit-il, j'écris à l'évêque pour le prier d'envoyer Karl Artur dans une autre paroisse, et de me donner un autre suffragant. J'ai promis à Charlotte d'avoir de la patience envers lui, et j'ai essayé d'en avoir aussi longtemps que possible ; mais, à présent, il faut qu'il parte. Songe, ma chérie, que toute la paroisse prétend qu'il est amoureux de la femme de l'organiste, et qu'il perd le fil de ses idées, chaque fois qu'elle se montre au culte.

Mme Forsius fut très effrayée.

— Mais Forsius, Karl Artur vient de se marier. Il a installé sa maison ici, il croit qu'il peut y rester au moins tout le temps que tu vivras et il a organisé sa vie en conséquence. Ne penses-tu pas aussi à sa femme ?

— Ma chérie, reprit le pasteur, je plains de tout mon cœur cette charmante jeune créature qui a abandonné sa patrie pour suivre son mari jusque dans notre région ; c'est pour elle que j'écris cette lettre. Si Karl Artur reste encore longtemps à Korskyrka, tu peux être certaine qu'il l'abandonnera, comme il a repoussé Charlotte, comme il a repoussé sa mère.

LE PARADIS

I

Karl Artur Ekenstedt qui, depuis un an et demi, avait été envoyé comme suffragant de paroisse en paroisse sans poste fixe, se rendait un jour maussade d'automne à Korskyrka, où le doyen, le pasteur Forsius, était décédé deux mois auparavant. Mme Forsius, qui avait toujours eu un petit faible pour Karl Artur et qui, en outre, avait sans doute été influencée par Charlotte Schagerström, avait insisté auprès de l'évêque et du chapitre pour que Karl Artur fût chargé de desservir la paroisse de Korskyrka jusqu'à la nomination du successeur du doyen, et cette demande avait été accordée, bien qu'avec une certaine hésitation, car le fils du colonel Ekenstedt n'était guère bien noté en haut lieu.

Les pensées du voyageur, suivant une pente naturelle, revenait de dix-huit mois en arrière au moment où nouveau marié il avait été arraché à sa femme et à son foyer. De fait, il n'avait pas trop souffert de cette séparation. Avec une indicible déception, il s'était aperçu que l'âme de sa femme était remplie de grossières superstitions et le mépris provoqué par cette découverte avait empoisonné la vie en commun. Maintenant le souvenir de ce dissentiment s'était effacé. Il n'avait plus pour sa femme que de l'amour, de la gratitude, voire de l'admiration.

« Le temps est enfin venu où nous allons créer ce paradis que j'ai toujours rêvé. »

Il avait fait une riche moisson d'expériences pendant sa vie errante de presbytère en presbytère. Plus que jamais, il se sentait convaincu que son plan primitif était le bon. C'était l'attachement des hommes aux choses terrestres qui était cause de la plupart de leurs malheurs. Non, vivre très modestement, libéré d'une foule de besoins, élevé au-dessus du vain et mesquin désir d'éclabousser ses semblables, voilà le chemin du bonheur dans ce monde et de la béatitude dans l'autre.

Mais les sermons et les exhortations ne suffisaient pas pour faire comprendre aux hommes ces simples vérités. Il fallait pouvoir citer un exemple, un exemple qui, mieux que les paroles les plus émouvantes, inciterait à s'y conformer.

Arrivé là dans ses réflexions, Karl Artur ferma les yeux. Il voyait sa femme et une vague de tendresse et d'exaltation déferla dans son âme. En quittant Korskyrka, il lui avait déclaré qu'elle serait probablement forcée de retourner à Medstuby. Elle ne pourrait pas le suivre, puisqu'il devait être logé et nourri au presbytère à l'endroit où il serait envoyé. Les faibles émoluments qu'il toucherait et qui ne devaient pas dépasser 150 riksdalers par an, il les lui enverrait, mais il pensait qu'elle se tirerait plus facilement d'affaire à Medstuby qu'à Korskyrka. Il avait peur aussi de la laisser seule et sans protection dans leur petite maison.

Mais Anna avait refusé de s'en aller.

— Je ne serais pas plus malheureuse que tant d'autres femmes dont les maris sont partis chercher du travail ailleurs, avait-elle répondu. Faut bien que tu aies un lit et un feu qui t'attendent si un jour on te laisse revenir.

C'était beau de sa part d'être restée fidèle au poste, malgré la solitude et la pauvreté. Bien d'autres femmes, il est vrai, l'eussent fait à sa place, mais son courage à elle était allé plus loin encore.

Peu de temps après le départ de Karl Artur, la vieille servante qui s'occupait des enfants de Matts, le journalier, avait donné son congé et les dames charitables qui avaient assumé la charge des orphelins avaient en vain cherché une remplaçante. Elles ne voyaient qu'une issue, celle de mettre les enfants en pension de différents côtés. Elles n'avaient, bien entendu, pas procédé à une nouvelle adjudication, mais elles s'étaient entendues avec des familles honnêtes et bien connues. Ce n'en fut pas moins un terrible chagrin parmi les frères et sœurs quand ils apprirent qu'ils allaient être dispersés. Ils ne voulaient pas céder à la raison, et quand les parents adoptifs choisis vinrent les chercher, ils trouvèrent la maison vide.

Ne sachant ce que les enfants étaient devenus, on tâcha naturellement d'avoir des renseignements chez la voisine. Et voici qu'on découvrit toute la nichée qui avait cherché là un refuge. Les enfants étaient assemblés autour de la femme de Karl Artur, la pauvre Dalécarlienne, et celle-ci déclara que son mari se les étant fait adjuger, naguère, ils lui appartenaient. Ils étaient chez eux dans sa maison, et elle n'admettrait pas qu'on les emmenât sans l'autorisation de son mari.

Karl Artur revoyait mentalement cette scène qui lui avait été décrite longuement dans des lettres tant de Mme Forsius que de Mme Sundler. L'altercation avait été assez vive. Quelques-unes des dames patronnesses étaient venues et avaient fait comprendre à la jeune femme que si elle

s'obstinait à garder les enfants, il ne fallait compter sur aucun secours pour leur entretien. Mais Anna Svärd de Medstuby avait accueilli cette menace en riant. Pourquoi un secours ? Les enfants travailleraient et gagneraient leur pain. Ne l'avait-elle pas fait elle-même toute sa vie ? Et on lui passerait sur le corps avant qu'elle laissât emmener ces enfants que son homme avait pris sous sa protection.

En récapitulant la scène, le mari entendait le parler sonore de la Dalécarlie, et voyait les gestes de sa femme qui faisait figure d'héroïne, en prenant la défense du groupe effrayé de ses protégés. Comment ne serait-il pas fier d'elle ?

Sa femme avait d'ailleurs eu gain de cause. On lui avait laissé les enfants, mais elle s'était naturellement attiré par là de graves soucis. La menace des dames charitables n'avait pas été bien sérieuse, mais Anna Svärd avait défendu aux enfants d'accepter des cadeaux. Ils devaient avec elle travailler de leurs mains pour gagner le pain de chaque jour. Elle s'en faisait un point d'honneur.

Oui, il avait hâte de la retrouver et de la remercier. Il l'entourerait de tendres soins pour effacer le souvenir du dédain que, dans sa superbe, il lui avait témoigné.

Soudain, le voyageur fut tiré de ses rêveries. Le voiturier s'était brusquement rangé au bord de la route pour faire place à un grand équipage de quatre chevaux noirs.

Karl Artur reconnut immédiatement la voiture et ses occupants. Quel étrange hasard de les croiser dès son retour à Korskyrka !

Installée sur le siège, Charlotte conduisait, fière et rayonnante, tandis que le cocher restait à côté d'elle immo-

bile, les bras croisés sur la poitrine. Au fond de la voiture Schagerström et Mme Forsius avaient pris place.

Charlotte, dont toute l'attention était absorbée par les chevaux, ne le vit pas, mais Mme Forsius et Schagerström saluèrent. Karl Artur faillit oublier de répondre à leur salut. Il ne se comprenait pas lui-même. La vue de Charlotte l'avait troublé. Tout son être frémit de bonheur et de joie. Pourtant, depuis longtemps, il n'aimait plus Charlotte.

Cependant, en se rappelant leur dernier entretien, il crut démêler mieux ses sentiments. C'est Anna Svärd, sa femme, qu'il aimait d'amour, mais Charlotte était sa grande amie, son ange gardien. Voilà pourquoi il la revoyait avec tant de plaisir.

Il lui semblait que cette rencontre confirmait ses pressentiments heureux au sujet de l'avenir.

II

On n'a jamais entendu dire qu'Adam et Ève eussent des enfants tant qu'ils vécurent au paradis. Aucune légende ne représente les petits enfants de l'homme jouant avec les lionceaux ou montant sur le dos de Léviathan ou de Behemot. Non, les enfants ont dû venir au monde après l'expulsion du paradis, à moins que ce soient eux au contraire qui plus que le serpent et les belles pommes de l'arbre de science n'eussent été cause de l'expulsion de leurs parents hors du paradis terrestre. Ce sont des choses qu'on voit encore aujourd'hui.

Ainsi, par exemple Karl Artur Ekenstedt ! Il rentrait chez lui animé des meilleures intentions, se proposant de créer un nouveau paradis dans sa petite maison sur la colline derrière le jardin du docteur. Il était convaincu qu'il saurait réaliser cette tâche, mais il avait oublié de faire entrer en ligne de compte la présence des dix enfants.

Entre autres, il ne lui était pas venu à l'idée qu'ils passeraient tout leur temps chez lui. Il avait pensé qu'ils dormiraient au moins la nuit dans leur propre maison toute voisine. Mais quand il posa à sa femme une question en ce sens, elle lui rit au nez.

— Tu te figures donc, mon pauvre homme, avait-elle répondu, que nous remuons l'or à la pelle. Tu ne voudrais pas que les enfants couchent dans une maison sans feu, et le bois coûte de l'argent.

Il dut donc accepter que la cuisine si propre et si bien arrangée par Mme Sundler, fût encombrée par un large lit et deux canapés-lits. L'espace resté libre était occupé par un métier à tisser, deux métiers à rubans, un métier à dentelles, trois rouets, une tournette, un dévidoir et enfin une petite table où Anna fabriquait des ouvrages en cheveux. Bref il y avait une quantité d'outils de travail entre lesquels il fallait louvoyer pour passer. Mais ces objets étaient tous nécessaires, car Anna et les enfants gagnaient leur vie en acceptant des commandes de dentelle et de chaînes de montre, de tissus, de rubans et de galons. Ils devaient en outre confectionner leurs propres vêtements.

À chaque coup de battant dans le métier à tisser, la maisonnette entière tremblait sur ses fondations, et quand les rouets, les tournettes et les autres instruments marchaient, un bruissement sourd pénétrait jusque dans la chambre de

Karl Artur, qui aurait pu se croire dans un moulin. Lorsqu'il venait pour manger, il trouvait le couvert mis sur une planche placée sur le lit où avaient dormi les enfants, et s'il insinuait qu'on devrait ouvrir un peu la porte pour aérer la pièce, sa femme déclarait que la porte était restée ouverte un bon moment pendant qu'elle balayait et qu'on n'avait pas les moyens de refroidir la maison plus d'une fois par jour, car on « ne remuait pas l'or à la pelle ».

Puisque tous les dix enfants habitaient chez lui, il dut s'accommoder de voir leurs vêtements de dimanche, vestes et pardessus, jupes et pantalons, accrochés dans le petit couloir où ils se trouvaient exposés à la vue de tous ceux qu'une affaire quelconque appelait au presbytère. Ce n'était pas l'usage à Korskyrka, et le jeune pasteur pria sa femme de monter la garde-robe au grenier. Il lui fut répondu qu'au grenier il y avait des souris et des mites et que les vêtements y seraient abîmés en deux ou trois mois de temps. Et comment ferait-on pour compenser cette perte, alors qu'on ne remuait pas l'or à la pelle.

La jeune femme était plus belle que jamais, elle aimait son mari d'un tendre amour et était contente et fière de l'avoir là. Il n'y a pas l'ombre d'un doute que lui et elle eussent été heureux ensemble, s'il n'y avait eu les enfants.

Il était bien forcé de reconnaître que personne ne savait mieux s'occuper des enfants que sa femme. Il ne la voyait jamais les caresser, ni les battre, mais quant à les gronder, elle le faisait d'importance et s'il y avait quelque chose qui clochait, elle leur montrait de l'humeur. Peu importe, elle exerçait toujours le même attrait sur les enfants, et non pas seulement sur les protégés de son mari ; s'il y avait eu assez de place dans la cuisine, tous ceux du village s'y seraient ins-

tallés, contents de rester des heures à suivre des yeux ses moindres mouvements et à attendre patiemment qu'elle leur adressât une bonne parole.

La façon dont elle avait transformé les dix enfants de Matts le journalier tenait du miracle. Elle avait fait de véritables fourmis de ces paresseux vauriens. Et tout en travaillant du matin au soir, ils étaient devenus roses et potelés. Le simple bonheur de vivre près d'elle semblait avoir opéré cet épanouissement.

Ils avaient été prêts tous les dix à vouer à Karl Artur, lors de son retour, le même culte qu'à sa femme. La petite dernière, en particulier, avait montré à Karl Artur une incroyable tendresse. Elle grimpait sur ses genoux et lui caressait la joue. Elle ne se doutait pas qu'elle avait de petits doigts poissés et un nez qui aurait eu besoin d'être mouché. Aussi ne comprenait-elle pas pourquoi Karl Artur se débarrassait d'elle avec brusquerie et la posait à terre ; et elle se mettait à hurler.

C'est alors qu'il aurait fallu voir Anna Svärd. Elle arrivait comme une furie, saisissait l'enfant et la pressait sur son cœur comme pour la protéger contre un ennemi, et elle lançait à Karl Artur un regard qui le laissait tout interdit.

En somme, tout en étant aussi belle qu'avant, elle avait changé, Karl Artur s'en rendait compte. Habituée à commander à toute cette marmaille, elle avait pris un air d'autorité. Son charme juvénile, modeste et espiègle l'avait quittée.

III

On ne pouvait accuser Karl Artur d'être gâté. Il ne faisait aucune attention à ce qu'il mangeait et buvait, il était occupé toute la journée, il ne se plaignait jamais d'être cahoté dans des véhicules mal suspendus et de prêcher dans des églises glaciales. Mais ce dont il se passait difficilement, c'était d'un peu d'ordre, d'une certaine propreté et du calme pour travailler. Il ne pouvait trouver ces conditions de bien-être à son foyer tant que les enfants y seraient.

Un matin, en arrivant dans la cuisine, il y vit installé le cordonnier de la commune. Celui-ci avait établi sa table de travail devant la fenêtre, à la place même où Karl Artur aimait à s'asseoir. La pièce entière sentait le cuir et la poix, et le désordre habituel était aggravé par des tas d'écorce, des paquets d'embauchoirs et des pots de cirage.

Sur la grande table, qu'on avait tirée au milieu de la cuisine, Anna avait servi deux assiettées de bouillie et deux larges plats creux également remplis de bouillie. Les deux assiettes étaient évidemment destinées à Karl Artur et au cordonnier. Anna et les enfants allaient selon leur habitude manger ensemble dans les deux plats d'étain.

Or, c'était là un procédé contre lequel Karl Artur s'était déjà insurgé. Il avait prié sa femme de faire manger les enfants chacun dans son assiette. Il lui avait fait valoir qu'il serait bon pour eux d'apprendre dès le début comment se tenir à table. Anna s'était contentée de lui demander s'il était fou. Comment pouvait-il s'imaginer qu'elle aurait le temps de laver dix assiettes trois fois par jour ? Il aurait, bien entendu, son assiette à lui comme il en avait l'habitude.

Il était d'ailleurs forcé de reconnaître que les enfants ne se conduisaient pas mal pendant les repas. Ils récitaient le bénédicité sans avoir besoin qu'on le leur rappelât, ils mangeaient ce qu'on leur donnait, ils ne se disputaient pas les cuillerées remplies dans le plat commun. Karl Artur ne souffrait pas trop de leur voisinage, mais quant à s'attabler avec le cordonnier, cette idée lui répugnait. En regardant les doigts noirs, poissés de celui-ci, il perdit l'appétit.

Sans y avoir bien réfléchi, il saisit son assiette, sa cuillère et un morceau de pain et se transporta avec son déjeuner dans sa chambre qui était demeurée un asile inviolé où l'air était pur et la poussière essuyée. Il se sentit certes un peu honteux de sa fuite, mais ne put s'empêcher de constater qu'il y avait longtemps qu'il n'avait mangé avec autant de plaisir.

Quand il rapporta son assiette à la cuisine, il constata qu'il y régnait un silence absolu. Le cordonnier mangeait, les sourcils froncés, Anna et les enfants, les yeux baissés, semblaient avoir honte de lui. Se sentant mal à l'aise, Karl Artur prit son chapeau et sortit. Il marcha sans but, ne sachant où aller. Il ne pouvait se rendre chez Mme Sundler, car l'organiste, souffrant de douleurs rhumatismales, gardait le lit et sa femme le soignait avec un dévouement sans bornes, restant à son chevet nuit et jour. Karl Artur n'avait pas non plus la ressource de faire une petite visite au presbytère et de causer avec Mme Forsius ; Charlotte n'avait pas voulu admettre que sa vieille amie restât seule dans son douloureux veuvage, et l'avait invitée à passer l'hiver à Sjötorp.

N'empêche qu'en passant devant le presbytère, il ressentit un regret nostalgique de cet intérieur affiné. Il ouvrit la grille et s'achemina vers le jardin.

On comprend aisément qu'en se promenant le long des hautes haies taillées, le souvenir lui revint de sa dernière promenade avec Charlotte, entre ces mêmes haies. Il se rappelait leur dispute. Il lui avait déclaré qu'il n'épouserait que la femme que Dieu lui enverrait.

Et voilà qu'il était marié à la femme que la Providence divine avait envoyée à sa rencontre sur la route, et il était certain qu'elle était bien celle qui lui était destinée et qu'elle et lui devaient créer un nouveau paradis sur la terre. Est-ce que tout échouerait parce qu'ils avaient cette marmaille sur le dos ? Charlotte aurait eu le droit de se moquer de lui si tous ses beaux projets échouaient, simplement parce qu'il ne pouvait supporter la présence de quelques enfants.

Il était l'heure de manger quand il rentra, mais avant qu'il se fût montré à la cuisine, sa femme vint le rejoindre, apportant le repas sur un plateau bien arrangé. Elle était gaie et aimable comme de coutume.

— Tu comprends, mon homme, je croyais que tu voulais manger avec nous autres. Si tu avais dit un seul mot, je t'aurais servi ici dans ta chambre dès le début.

Il se hâta de répondre qu'il aimait bien prendre ses repas avec elle et les enfants, mais que les gros doigts pleins de poix du cordonnier l'avaient dégoûté. Il lui proposa de manger là elle aussi. Ne serait-ce pas gentil de dîner ensemble, eux deux, en tête à tête, pour une fois ?

Mais elle refusa. Elle était forcée de rester à table avec les petits pour maintenir l'ordre. Mais elle resterait volontiers, disait-elle, pendant qu'il mangeait.

Elle s'installa sur la chaise devant le bureau et causa. Karl Artur apprit ainsi que le cordonnier ne reviendrait pas le

lendemain comme il avait été convenu. Il était pris jusqu'après le jour de l'an. Les enfants n'auraient pas leurs chaussures neuves pour aller à l'office de Noël, comme elle le leur avait promis.

Karl Artur comprenait qu'il avait froissé le cordonnier et que c'était de sa faute si celui-ci s'en allait. Mais qu'y faire ? Tout à coup il eut la vision très nette du visage de Charlotte qui le regardait d'un air moqueur en le voyant incapable de se débrouiller en une si mince affaire.

Lorsque Anna fut partie, emportant son plateau, Karl Artur demeura assis, plongé dans ses réflexions. Mais au bout d'un moment, il avait trouvé ce qu'il fallait faire. Il chercha une paire de souliers qui avaient besoin d'un ressemelage et les apportant il alla s'installer à la table du cordonnier dans la cuisine. Le cordonnier ne voudrait-il pas l'aider à raccommoder lui-même ces chaussures ? Et comme celui-ci consentait volontiers à lui rendre ce service, Karl Artur emprunta à sa femme un gros tablier de ménage et passa ensuite l'après-midi entier à prendre une leçon de ressemelage.

Comme il ne pouvait évidemment pas tout apprendre en une demi-journée, il fut convenu avec le cordonnier qu'on continuerait le lendemain. Et le vieux qui était un brave homme très obligeant et qui, en outre, avait passé un agréable après-midi, ne songea pas un instant à refuser cet arrangement.

IV

À cause des enfants, Karl Artur avait été forcé de se faire apprenti cordonnier. Mais ce n'était pas tout. C'est encore à cause d'eux, qu'il dut porter de grossiers vêtements de bure grise qui lui donnaient l'air d'un meunier.

On avait passé une fête de Noël très réussie, il n'en disconvenait pas. La cuisine avait été nettoyée à fond, débarrassée de tous les métiers encombrants, sur le plancher on avait étendu de la belle paille jaune sentant bon, et une grande table couverte d'une nappe blanche avait été dressée au milieu de la pièce. Les enfants, propres et baignés, habillés de vêtements et de souliers neufs, avaient salué Noël avec une joie débordante. La petite maison avait vu arriver des provisions de saucisses, de beurre, de pain blanc, de fromages et de chandelles, envoyés par presque chaque famille du bourg, et comme on ne pouvait refuser ces cadeaux à l'occasion de Noël, le garde-manger était plein sans compter douze parts de gâteaux et de pommes alignés en piles sur la table.

Karl Artur avait fait une petite prière de Noël et chanté des cantiques avec sa femme et les enfants. Puis, pendant qu'Anna préparait le repas, il avait joué avec les enfants dans la paille.

Vers la fin de la soirée, il avait distribué quelques petits cadeaux de Noël, des patins et un petit traîneau pour les enfants, pour sa femme, une épingle de cravate ancienne que sa mère lui avait donnée jadis. La joie avait été grande et générale.

Quant à recevoir lui-même un présent il ne s'y était nullement attendu, mais au moment où l'on se levait de table, les deux plus grands des enfants s'étaient approchés de lui traînant un gros rouleau d'étoffe. Anna et les autres les suivaient en cortège, et Karl Artur avait compris que c'était à son tour de recevoir son cadeau.

— Ils ont été si heureux, à l'idée de pouvoir t'offrir quelque chose, expliqua Anna. Ils ont travaillé à ceci tout l'automne.

Mais ce qu'ils apportaient n'était qu'une pièce de bure grise. Karl Artur se pencha sur le tissu et le tâta. Tout le monde sait que la bure tissée à la maison, de laine filée à la maison est l'étoffe la plus douce, la plus chaude la plus solide qui existe, mais elle est grossière, épaisse et grise. Et durant toute sa vie, Karl Artur avait porté des habits faits de tissus fins et unis qui lui allaient bien. Il n'avait jamais envisagé l'idée d'enfiler une veste de bure. Ce cadeau le rendit malheureux et il n'eut qu'une idée : trouver le moyen de ne pas utiliser l'étoffe pour ne pas être vêtu comme un paysan.

Sa femme et les enfants se tenaient devant lui, attendant des compliments, et comme il tardait à les remercier, ils commencèrent à être inquiets et déçus.

Karl Artur comprenait fort bien combien il leur avait fallu travailler pour pouvoir acheter de la laine, puis pour la carder, la filer et la tisser. Certes, ils avaient dû travailler à ce cadeau depuis l'automne. Et en cardant et bobinant et tissant, ils s'étaient encouragés mutuellement, parlant du plaisir qu'aurait leur protecteur à recevoir cette belle bure et des éloges qu'il leur en ferait. Il s'étonnerait certainement qu'ils aient pu lui procurer une chose d'un tel prix et il dirait qu'il n'aurait plus froid dehors ni à la maison quand il porterait un

costume aussi chaud. Voilà ce qu'ils attendaient évidemment de lui. Que faire ? S'il ne prononçait pas quelques paroles élogieuses, leur Noël à tous serait attristé et morne.

Heureusement Karl Artur avait hérité de sa mère, la colonelle Ekenstedt, le don de se tirer des situations délicates. Il sut donc immédiatement ce qu'il convenait de dire, mais combien il lui coûtait de parler.

— Je me demande, dit-il, si le tailleur Anders à l'intention de rester chez lui entre Noël et le jour de l'an. J'aurais presque envie de passer chez lui pour le lui demander. Si oui, il pourrait peut-être, pendant ces jours de loisir me faire un costume dans ce beau tissu, pour que j'aie quelque chose de chaud à me mettre quand le grand froid viendra.

Les visages autour de lui s'éclairèrent. Ils comprirent tous les onze que c'était par pure stupeur devant leur habileté que Karl Artur avait pris cet air contraint.

V

Depuis le dimanche avant le carême où Karl Artur était resté court au milieu de son sermon sur l'Amour, il n'avait plus essayé d'improviser en chaire. Il composait maintenant ses sermons devant son bureau, et pendant cette élaboration il exigeait qu'on ne fît pas de bruit autour de lui.

Un matin, il fit promettre à sa femme qu'elle et les enfants ne bavarderaient ni ne chanteraient pendant qu'il travaillait. Ils tinrent parole pendant une demi-heure, mais pas-

sé ce laps de temps, les cris reprirent avec des éclats de rire inextinguibles.

Karl Arthur attendit au moins deux minutes avant d'ouvrir la porte de la cuisine pour voir ce qui se passait.

— Oh, il ne faut pas te fâcher et nous en vouloir, mon homme, dit Anna en riant aux larmes elle aussi. C'est le petit chat qui était si drôle ! Et comme on voulait s'empêcher de rire, on en a eu plus envie encore.

Mais la gaieté cessa brusquement lorsque, d'une voix sévère, Karl Artur déclara que ce vacarme de la cuisine lui rendait la vie impossible et qu'il ne lui restait qu'à aller s'installer ailleurs pour ne pas être dérangé par un tapage pareil.

— Et maintenant qu'on ne fasse plus de bruit ! Je ne veux pas qu'on me dérange sous aucun prétexte avant midi, conclut-il en faisant claquer la porte sur lui.

Cette fois il eut la paix et put travailler tranquille, toute la matinée. Mais, en dînant, sa femme lui raconta que Mme Romelius et Mme Schagerström étaient venues commander des chaînes de montre et des bracelets. Anna était très heureuse de cette visite ; les deux sœurs avaient été très gentilles et très gaies et lui avaient fait une grosse commande.

Karl Artur n'ignorait pas que Mme Romelius était de retour au pays et qu'on la disait complètement guérie. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Charlotte, après avoir passé chez sa sœur, eût inventé un prétexte pour monter voir la maison de Karl Artur. Néanmoins, cette nouvelle le bouleversa. Il demeura debout, respirant péniblement, et sans pouvoir proférer une parole.

Charlotte avait été là ! Elle avait franchi son seuil et il n'en avait rien su !

Avec une feinte indifférence il demanda si les deux dames n'avaient pas désiré le voir.

Oui elles avaient demandé s'il était là, mais comme il avait si sévèrement défendu qu'on le dérangeât...

Il n'y avait rien à dire à cela, pas de reproche à adresser à personne. Karl Artur ne s'expliquait pas comment il avait pu ne pas entendre et reconnaître les voix. Il se mordit les lèvres et se tut.

Sa femme lui jeta un regard scrutateur.

— Tu comprends bien que j'aurais préféré faire entrer des personnes de la haute comme ces deux dames chez toi, dit-elle. J'étais si gênée de les recevoir ici dans la cuisine, dans tout ce fouillis, mais je n'ai pas osé te déranger.

Il n'y avait, il se le répéta, rien à faire que de se taire, mais la déception l'accabla. Il goûta à peine aux plats, sa gorge était si serrée qu'il eut du mal à avaler quelques bouchées.

Il rentra dans sa chambre aussitôt le repas terminé et se jeta sur son canapé, mais ne put rester en place. Son sang bouillonnait dans ses veines. Une vague de regrets nostalgiques déferlait sur son cœur. Il s'habilla pour sortir, mais se rendit compte qu'il lui serait impossible de se promener paisiblement sur la route. Il entra dans le bûcher, saisit la hache et la balança inconsciemment. Mais, soudain, il s'attaqua aux bûches. Ce n'était certes pas dans l'intention de se rendre utile, mais uniquement pour trouver un dérivatif aux sentiments violents qui s'agitaient en lui.

L'effort physique détendit ses nerfs. Dès les premiers coups de hache, il éprouva un soulagement. Il continua à fendre du bois pendant deux heures ; peu à peu, avec la fatigue, le calme lui revenait et sa douleur était vaincue.

Pendant que, tout en sueur, il se reposait un moment, un des enfants apparut dans l'encadrement de la porte : la « mère » offrait une tasse de café.

Karl Artur suivit le petit. Sa femme avait donc fait du café pour récompenser son travail.

Une atmosphère, différente de celle de tous les jours, régna dans la maison et l'accueillit dès le seuil. Ce n'était pas seulement qu'on eût aéré, déblayé le milieu de la pièce et mis le couvert sur la table au lieu de sur la planche, non, il se rendit compte que sa femme aussi bien que les enfants, le regardait d'une manière nouvelle. Il était donc capable de fendre le bois, de contribuer au ménage, il était un homme.

Du coup, il était devenu le maître de la maison, le centre du foyer vers qui convergeaient tous les regards.

LA CHUTE

I

Karl Artur avait pris l'habitude de fendre du bois pendant plusieurs heures chaque jour. Un matin qu'il venait de commencer à travailler dans le hangar il vit passer une ombre devant la porte. Il leva les yeux et crut reconnaître Thea Sundler qu'il avait à peine aperçue de tout l'hiver. Il jeta brusquement sa hache et la suivit. C'était bien Madame Sundler, elle avait déjà dépassé la grille et se hâtait de descendre la pente. Il l'appela, mais au lieu de s'arrêter elle activa sa course. Karl Artur travaillait en manches de chemise, il enfila à la hâte sa veste, et suivit Thea. Il se passait quelque chose qu'il voulait éclaircir.

Durant tout l'hiver l'organiste avait tant souffert de ses rhumatismes que c'est à peine s'il pouvait bouger. Pour qu'il pût cependant assurer son service, le souffleur de l'orgue et le gardien de l'église l'aidaient, suant et soufflant, à monter l'étroit escalier conduisant à la tribune de l'orgue. Thea l'y accompagnait toujours et restait assise près de lui pendant tout le service divin. Elle ne se montrait ni à l'église ni à la sacristie.

Mais si Karl Arthur ne revoyait plus Thea, il n'était pas bien sûr que ce fût uniquement à cause de la maladie de l'organiste. Elle avait certainement d'autres raisons de l'éviter, et lui qui éprouvait une sincère affection pour elle, ne voulait pas perdre cette occasion de s'expliquer.

Il réussit à la rejoindre avant qu'elle n'eût tourné le coin de la rue.

— Thea, cria-t-il en posant la main sur son épaule. Arrête-toi donc, qu'est-ce qui te prend ? As-tu peur de moi ?

Elle ne leva pas les yeux vers lui et essaya de se dégager.

— Laisse-moi, murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible.

Karl Artur ne l'écouta pas, et il lui barra la route. Il s'aperçut qu'elle avait les yeux rouges, et qu'elle était amaigrie. Elle semblait relever d'une grave maladie, tout comme son mari.

Il lui dit qu'il ne pouvait la lâcher avant de savoir pourquoi sa fidèle amie, sa conseillère des anciens jours, ne voulait plus le voir. Qu'avait-il fait, quel crime avait-il commis ?

— Toi, dit-elle d'un ton douloureux, toi ? Tu m'aurais fait du mal ?

— Mais oui, moi, tu évites de me rencontrer.

Elle le regarda et son visage exprimait une véritable souffrance. Karl Artur en resta tout étonné. Thea n'avait jamais été belle, mais à présent son désespoir visible rendait ses traits expressifs et émouvants.

— Laisse-moi, disait-elle, j'ai fait une promesse à Mme Forsius. Je lui ai juré de ne plus te voir. C'était la condition de ton retour chez ta femme et à ton foyer.

Et là-dessus elle le repoussa loin d'elle et se sauva. Karl Artur ne l'empêcha point. Ce qu'elle venait de dire le stupéfiait.

Le lendemain, Karl Artur rencontra encore une fois Mme Sundler. Un des enfants avait de la fièvre et le pasteur allait chercher le Dr Romelius pour le petit malade. Mais ce jour-là le docteur avait vraiment un client dans son cabinet et on conduisit Karl Artur dans la salle d'attente.

Il s'y trouva nez à nez avec Mme Sundler qui était engagée dans une conversation avec une vieille paysanne.

Dès qu'elle vit entrer Karl Artur, Thea se leva comme pour s'en aller, mais elle changea d'avis et resta assise. Il s'inclina en silence, sans faire la moindre tentative pour lui parler, mais Mme Sundler ne tarda guère à s'adresser à lui.

— Nous étions embarrassées, la mère Per Ers et moi, lorsque tu es entré car nous venions tout juste de parler de toi. Mais nous avions tort car nous n'avons dit que du bien, n'est-ce pas mère Per Ers ?

La robuste paysanne sourit avec complaisance.

— Eh oui, monsieur le pasteur aurait pu tout entendre, dit-elle.

— C'est vrai, insista Mme Sundler, nous disions que nous ne comprenions pas comment tu pouvais y tenir au milieu de dix enfants braillards, sans jamais avoir un jour de repos. Nous disions aussi que tu avais été destiné à autre chose qu'à fendre du bois ou à faire des chaussures pour les enfants de Torpa Matts. C'est d'autant plus merveilleux que tu ne t'en lasses pas.

— Monsieur le pasteur n'a pas l'air de s'en porter plus mal, interrompit la paysanne, il n'a jamais eu si bonne et belle mine.

— Nous disions aussi que c'était si raisonnable de ta part de porter des vêtements de bure, continua Mme Sundler. Tu fais voir aux gens que tu as rompu pour de bon avec ton passé, tu veux vivre une vie de pauvreté et tu renonces à avoir l'air d'un monsieur.

— Au commencement, reprit la paysanne, nous croyions tous que Monsieur le pasteur le faisait à la pose avec la cabane et la pauvreté, mais nous avons vu que nous nous trompions.

Karl Artur sentait la rougeur du dépit lui monter au front. Il trouvait que Thea manquait de tact, et d'un signe de tête il lui donna à entendre qu'elle eût à changer de sujet de conversation.

— Peu importe si tu ne prêches plus aussi bien qu'autrefois, reprit-elle. Je viens de dire à la mère Per Ers que ta vie elle-même n'est qu'une prédication.

— Oui, votre vie et celle de votre femme sont un exemple pour nous tous, ajouta vivement la paysanne. Lorsqu'elle vient à l'église le dimanche entourée de cette bande d'enfants aux joues rouges, tous joliment vêtus et de bonnes manières, nous autres, vieilles paysannes, nous ne nous arrêtons pas de les regarder. Nous nous les rappelons qui couraient partout comme de petits sauvages et tout déguenillés. C'est une belle œuvre que vous avez faite là, monsieur le pasteur, vous et votre femme.

— C'est une belle œuvre en effet, dit Thea, et savez-vous, mère Per Ers, que si quelqu'un connaissait le moyen

d’en finir avec tout ce tintouin que donnent les enfants, il n’oserait pas en parler, car ce serait pécher que d’arrêter une si belle action, qui provoque l’admiration générale.

Karl Artur écoutait le front penché, à ces derniers mots il releva vivement la tête. Sur son visage passa comme une lueur d’espoir.

— Madame Sundler, vous ne voulez pas dire que quelqu’un d’autre aurait envie de se charger des enfants, dit la paysanne. À votre connaissance, ils n’ont d’autres parents qu’un oncle qui était dans la misère comme leur père.

— Mais si cet oncle avait fait un riche mariage et était installé, dans une belle ferme avec sa femme ; il ne serait pas impossible qu’il voulût prendre les enfants s’il apprenait que son frère était mort.

— Bien sûr, si les choses sont comme vous dites, répondit la paysanne.

Elle ne put continuer. La porte du cabinet du docteur s’ouvrit, et ce fut son tour d’entrer.

Lorsque Karl Artur et Thea se trouvèrent seuls, il y eut un instant de silence.

Thea se remit enfin à parler, mais d’un tout autre ton que précédemment. Elle n’était plus que frémissante douleur.

— J’ai prié Dieu de ce qu’il me permît de te venir en aide, dit-elle. Je savais bien que tu voulais vivre simplement et pauvrement, mais jamais je n’ai pensé que tu raccommoderais des chaussures ni que tu fendrais du bois. Il me semble que je suis responsable de ce qui t’arrive. J’aurais dû veiller sur toi et je ne puis même pas t’inviter à venir me voir. C’est terrible, terrible.

Karl Artur avança une main pour l'empêcher d'en dire davantage, mais elle, au contraire, vint tout près de lui et d'un ton passionné, comme si elle eut voulu que chaque mot pénétrât en lui, elle poursuivit.

— Sundler a un frère qui est organiste là-haut à Ekshärad. Il est en visite chez nous en ce moment. Hier, comme nous bavardions ensemble, il a été question de toi et des dix enfants. Il nous a raconté alors qu'il y a un homme à Ekshärad qui vient de Korskyrka et qui doit être le frère de Torpa Matts. Cet homme a parlé plus de dix fois à mon beau-frère de son frère qui était très pauvre et de ses nombreux enfants, mais il ne sait pas que Torpa Matts est mort. Mon beau-frère repart cet après-midi. Dois-je lui demander de raconter à l'oncle des enfants qu'ils vivent de la charité de ta femme, ou dois-je le prier de ne rien dire ?

Karl Artur s'était levé, mais il restait courbé. Tout ce qu'il avait souffert durant cet hiver à cause des enfants, lui revenait à la mémoire. Oh, se délivrer d'eux par un moyen honnête et louable !

— Tu n'as plus le temps de penser, insistait Thea. Un écolier aurait honte d'avoir écrit les sermons que tu fais. Autrefois tu parlais comme un ange qui connaît tous les mystères du royaume de Dieu. Maintenant tu ne sais plus rien.

Karl Artur se taisait toujours. Dans les derniers temps, il avait fini par s'habituer à son existence médiocre. Les enfants et lui faisaient bon ménage. Il se trouvait un peu lâche de les renvoyer, de ne pas continuer la lutte jusqu'au bout.

— Réponds-moi donc, pria Mme Sundler, il faut que je sache ce que je dois faire. La mère Per Ers peut revenir d'un instant à l'autre. Je ne demande qu'un signe.

Il se mit à rire comme s'il y avait un doute au sujet de sa réponse. Pendant que Thea parlait il avait senti se briser les chaînes et fondre les glaces. Il avait entendu résonner le chant de la liberté. Il fit ce qu'il n'avait jamais fait encore. Se penchant vers Thea il l'entoura de ses bras et dans une explosion de reconnaissance et de joie il embrassa cette petite femme laide en plein sur la bouche.

II

Qui était-elle pour aller discuter avec son propre mari, qui en savait tellement plus long qu'elle, qui annonçait la parole de Dieu, et qui pouvait sermonner, exhorter les pauvres pécheurs égarés dans les voies de la perdition. Elle devait croire qu'il avait raison même lorsqu'il permettait qu'on lui prît les enfants.

Lorsqu'elle y pensait longuement, elle ne voyait pas bien ce que son mari aurait pu faire d'autre puisque leur oncle était venu lui-même les chercher. Si l'oncle avait été un pauvre homme il y aurait eu une raison de dire non, mais puisqu'il était bien établi, qu'il avait une ferme à lui et une gentille femme mais pas d'enfants, comment Karl Artur aurait-il pu refuser de lui abandonner ses neveux.

Au début elle ne pouvait pas croire que cet individu n'était pas un imposteur venu pour lui arracher les enfants.

Mais les deux aînés l'avaient reconnu et d'autres gens aussi. Ce qui l'ennuyait seulement, c'est que personne n'avait appris qu'il avait fait fortune. En partant de Korskyrka, il était aussi pauvre que son frère.

Le pays où il vivait cet oncle, était bien loin dans le Nord. Il n’était pas étonnant qu’il n’eût rien su de la mort de Torpa Matts et de la misère des enfants recueillis par charité. Dès qu’il en avait été informé, il s’était mis en route pour Korskyrka, pour inviter les dix enfants à vivre avec lui dans sa belle ferme.

Ce qu’il faisait là était très bien. Elle devait croire que c’était un bon et excellent homme. Ni elle ni personne ne pouvait reprocher à son mari d’avoir laissé partir les enfants avec lui pour Ekshärad. Karl Artur n’avait pas du tout usé d’autorité, mais il lui avait montré avec de si belles paroles que Dieu dans sa prévoyance particulière avait conduit cet étranger pour alléger la lourde charge qui pesait sur eux. Il lui avait représenté que puisqu’au cours de l’été elle allait avoir un petit enfant à elle, elle ne pouvait continuer à tant travailler pour les autres.

Et elle lui avait donné raison. Elle-même s’était sentie hésitante, ne sachant plus trop ce qu’elle voulait. Ce qu’il disait de Dieu l’avait troublée. Les enfants étaient si gentils. Dieu les destinait peut-être à un meilleur sort que de rester auprès d’elle. Mais elle ne s’en rendit compte qu’en entendant si bien parler son mari du départ des petits.

Eux-mêmes montrèrent très peu de regrets de la quitter. N’allaient-ils pas voyager, voir du nouveau ? L’oncle avait des chevaux, des vaches, des cochons, des poules auxquels ils pourraient donner à manger, qu’ils pourraient soigner.

Il avait aussi un chien, qui savait faire le beau et contrefaire le sacristain lorsqu’il entonnait le psaume à l’église. Sans doute les enfants ne s’étaient-ils jamais imaginé qu’ils auraient un jour le bonheur d’entendre un chien chanter des psaumes.

Lorsqu'ils furent partis, elle s'assit sur la pierre branlante devant la maisonnette et elle n'en bougea plus. Elle n'avait plus de cœur à rien. Elle n'était plus restée inactive les bras croisés depuis deux ans, sauf le dimanche, et encore. Elle songeait qu'elle aurait dû être contente de pouvoir enfin se reposer. Son mari vint s'asseoir tout près d'elle, il prit sa main, et lui dit qu'ils allaient être très heureux. Il pensait que les enfants leur avaient été envoyés pour éprouver leur bon vouloir, et que s'ils leur avaient été repris, c'est que Dieu avait pris plaisir à voir ce qu'ils avaient fait pour ces petits.

Elle savait bien qu'elle n'était rien en comparaison de lui, qu'elle ne comprenait rien aux voies de Dieu, et qu'elle n'avait même pas pu apprendre à lire dans un livre.

Mais pourtant elle se fâcha contre lui. Elle lui dit que ces enfants lui avaient été envoyés par la grâce de Dieu, et qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait bien pu faire de mal pour qu'on les lui eût repris.

Lorsqu'elle lui avait fait cette réponse, son mari s'était levé et était parti sans un mot. Et elle ne l'avait pas rappelé, elle ne regretta pas non plus ce qu'elle lui avait dit. Elle se sentait comme envahie par un flot de bile. Dès qu'on l'approchait la bile débordait.

Elle savait qu'elle aurait dû remettre sa maison en ordre, mais elle avait peur de rentrer : elle avait peur des chambres vides. Devait-elle donc se trouver aussi désemparée, aussi abandonnée qu'aux premiers temps de son mariage quand elle avait recueilli la nichée ? Depuis ce moment-là elle avait retrouvé la sécurité et la paix. Comment avait-elle pu être assez bête pour permettre qu'on lui reprenne les enfants.

Elle revoyait la carriole qui était partie avec eux. Ils l'avaient chargée de leurs ballots de vêtements et de toutes les choses qu'ils avaient eu envie d'emporter. On permit à quelques-uns des petits de monter dans la voiture, mais les grands suivaient à pied avec l'oncle. Il riait et disait qu'il avait l'air d'un saltimbanque, car seuls les saltimbanques allaient par les routes avec des tas de moutards et des ballots de vêtements.

Les enfants lui avaient dit adieu si facilement. Ils ne pensaient qu'à la carriole, au cheval et à ce qu'ils emportaient, et ils ne s'étaient montrés un peu tristes que parce que le petit chat ne voulait pas les suivre. À peine s'ils avaient versé une larme. Elle non plus n'avait pas pleuré. Mais à peine étaient-ils partis qu'elle eut peur. Elle pensait au visage de l'oncle. Ce n'était pas si certain que cela qu'il fût doux et bienveillant comme il s'en était donné l'air dans la maisonnette… Non, il devait être faux et méchant, et avare. Les enfants seraient malheureux chez lui.

Cette pensée s'imposa à elle comme une certitude. Impossible d'en douter. Elle aurait voulu courir après les enfants, les ramener, mais elle n'avait pu s'y décider. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait quand il en était temps encore. À présent elle n'avait plus de repos à l'idée que les enfants allaient avoir froid et faim.

Le printemps allait venir, la neige avait fondu et les rayons de soleil étaient doux et comme amicaux. Les enfants auraient pu bientôt retourner dans leur propre maisonnette et les choses n'auraient plus été aussi pénibles pour Karl Artur.

Elle essaya de se consoler en songeant que dorénavant il ne lui faudrait plus faire la cuisine que pour une personne.

Elle ne resterait plus non plus levée des nuits entières à raccommoder des bas.

Si au moins elle était sûre qu'on raccommoderait leurs bas, là où ils allaient.

Si elle était sûre qu'on leur ferait dire leur prière tous les soirs.

La plus petite avait si peur de l'obscurité.

Si elle était sûre qu'on prît soin d'elle, elle n'avait que six ans et ne pouvait pas s'endormir si on ne s'asseyait pas à côté d'elle en lui tenant la main.

LE BUFFET

Après qu'Anna eut laissé partir les enfants, elle se sentit prise de tels regrets, d'un tel désarroi, qu'elle fut incapable même de remettre la maison en ordre. Elle était convaincue que si les enfants souffraient de privations ou de mauvais traitements, il leur en serait demandé compte à elle et son mari qui les avaient envoyés chez de méchantes gens.

Elle essaya bien de se défendre de telles pensées, mais en vain. Elle n'avait pas de raison de s'inquiéter de la sorte, mais elle n'arrivait pas à se persuader que l'oncle qui était venu chercher les enfants n'avait pas un visage mauvais et inquiétant. Elle se représentait sa femme, dont elle ne savait rien, comme la pire des sorcières.

Elle s'imaginait aussi que la punition frapperait en premier lieu le bébé qu'elle attendait. Il viendrait au monde mal bâti, ou bien aveugle ou bien sourd. Il se pouvait aussi qu'elle-même, Anna, mourût en couches, et que son enfant dût grandir sans mère.

Il ne lui servait de rien de parler de ces choses à Karl Artur. Il n'écoutait pas quand elle disait que les enfants souffraient de privations, pas plus que lorsqu'elle parlait de la punition qui allait les atteindre tous deux.

Il était très bon pour elle d'ailleurs, mais il trouvait que les inquiétudes qui l'agitaient ne valaient pas la peine qu'on y prit garde. Il fallait qu'elle en vînt à bout elle-même.

Un matin elle crut avoir trouvé un remède à sa pensée. Elle se mit en devoir de débarrasser la cuisine des métiers à

tisser, des rouets et de tous les autres instruments de travail. Les bancs, le petit canapé-lit qui appartenaient aux enfants furent portés dans leur cabane à eux et mis sous clef. Là-dessus elle se mit à récurer le plancher, blanchit les murs à neuf, lava et sécha tous les ustensiles de ménage, et se retrouva bientôt dans une cuisine aussi bien rangée, aussi propre et aussi déserte qu'au premier jour de son arrivée.

Lorsqu'elle eut ainsi enlevé les objets qui lui rappelaient les enfants, elle se dit qu'elle se figurerait que tout était comme au début de son mariage. Les enfants n'avaient jamais habité la maisonnette, elle avait rêvé tout bonnement. Si elle pouvait croire qu'en effet ils n'avaient pas vécu avec elle, elle retrouverait le calme.

Personne ne se fait du souci et du tourment rien que pour un rêve.

« Tu sais bien que les jeunes femmes nouvellement mariées ne pensent qu'à leur mari, murmurait-elle pour elle-même, tu n'as qu'à prendre de la laine et des aiguilles et à tricoter une paire de gants. Ne pense plus à rien, sinon que tu as beaucoup de chance d'être une femme de pasteur et d'avoir été élevée au-dessus de toutes les autres pauvres colporteuses. »

Et elle entreprit aussitôt la confection de ses gants, mais elle n'en avait pas tricoté deux rangs que ses regards furent attirés par le rebord de la table. On y avait exécuté des sculptures avec un couteau pointu.

C'était sans doute un des garçons qui avait fait le coup. Les polissons savaient bien qu'il était défendu de taillader la table, mais il était impossible de les habituer à découper et à sculpter du vieux bois.

Anna Svärd releva la tête, elle allait faire une verte semonce. Mais où étaient les têtes blondes, sur qui passerait sa colère. Elle ne vit que les murs blancs, indifférents et sourds. Elle ne fit plus marcher ses aiguilles pendant un long moment. Puis, tout à coup, elle se leva, saisit un couteau et faisant une profonde entaille dans le rebord de la table, elle en arracha tous les découpages. Ses traits se crispaient comme si elle entaillait sa propre chair, mais ensuite elle reprit son tricot sans hésiter.

« Que je suis bête, songeait-elle, c'est Karl Artur et non un autre qui a été le touche à tout. C'est lui qui est toujours assis à cette place. Dans cette cuisine, il n'y a jamais eu d'enfants. Comment de pauvres gens tels que nous se risqueraient-ils à prendre chez eux des enfants étrangers. C'est une réelle impossibilité. Nous devons être contents de pouvoir nous habiller et nous nourrir, nous et le petit que nous attendons.

Elle continua à tricoter les lèvres serrées et sans lever les yeux de son travail. Elle se disait que puisque tout ce qui lui rappelait les enfants avait disparu, elle pouvait continuer à se figurer qu'elle ne les avait jamais eus autour d'elle.

Tout à coup elle entendit un faible bruit comme celui d'une chute. Le petit chat qui avait été le camarade de jeu favori des enfants s'était éveillé de son paisible sommeil près de l'âtre et avait sauté sur la table pour jouer avec son peloton. Elle le saisit et voulut le jeter dehors. Rien ne pouvait plus ramener ses pensées vers ceux qui s'amusaient tant avec lui. Mais lorsqu'elle sentit sous sa main le petit corps doux et chaud, elle ne put s'empêcher de le caresser. Ce faisant, elle laissa tomber son peloton de laine et le chat sauta pour l'attraper. Le peloton roula plus loin, le chat essaya de

le retenir, mais il lui échappait toujours comme s'il avait été vivant lui aussi. Anna fut obligée de rire tandis qu'elle cherchait en vain à arrêter sa course.

« Ce que les enfants doivent s'amuser », se dit-elle. Et elle laissa le jeu continuer plus qu'il n'était nécessaire pour que les petits en eussent du plaisir.

— Mais venez donc m'aider, cria-t-elle enfin.

À peine eut-elle dit ces mots qu'elle se souvint. Elle attrapa le chat, lui donna une tape qui le fit crier, et le jeta dehors.

— Est-ce que je ne vais pas pouvoir me débarrasser de ces enfants ? dit-elle à haute voix en ramassant son peloton. J'en deviendrai folle.

Elle allait de long en large dans la pièce, se tordant les mains, mais bientôt elle se rassit et reprit son travail. Et elle se félicita de l'avoir fait, car peu après la porte s'ouvrit et laissa passer la vieille Ris Karin de Medstuby.

Ris Karin était venue lui apporter des nouvelles de Medstuby cette année-là et l'année précédente. Mais lors de ses dernières visites, la cuisine était pleine d'enfants et d'instruments de travail. Il y régnait une activité trépidante. Elle ouvrit de grands yeux quand elle vit que tout était si bien en ordre.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? cria-t-elle en écarquillant les yeux.

Mais les questions se mirent à pleuvoir sur Ris Karin.

Comment allait la mère Svärd et Jobs Erik, et la famille du bailli, et Ris Ingeborg, et le pasteur, et le sacristain Med-

berg ? Il n'y eut pas une personne dans tout Medstuby dont elle ne dût donner des nouvelles.

Après que sa première curiosité fut calmée, Anna se dépêcha de faire du café. Elle courut au hangar pour chercher du bois, à la fontaine pour prendre de l'eau. Elle souffla sur les braises pour faire flamber le feu, elle alla moudre le café, coupa quelques tranches de pain tendre et apporta les tasses et les soucoupes. Dans sa précipitation elle trottait par toute la cuisine, heurtant et bousculant ce qui lui tombait sous la main. Ris Karin comprit qu'elle devait se taire au sujet des enfants jusqu'à ce qu'Anna fût assise tranquillement à prendre le café avec elle.

Lorsqu'elles se trouvèrent enfin à table, chacune croquant son morceau de sucre tandis que le café était à refroidir dans les soucoupes, une deuxième avalanche de questions se déversa sur Ris Karin. Cette fois il s'agissait des anciens camarades. Comment allaient-ils tous, garçons et filles ? Amstu Lisa, continuait-elle à courir les routes si vieille qu'elle fût, et était-elle aussi folle du jeu de carte qu'au temps jadis.

Amstu Lisa était la meilleure amie et la plus grande rivale de Ris Karin et il y avait de quoi parler de ses méfaits et de ses ruses tout le temps qu'on mettait à boire une ou deux tasses de café.

Ris Karin prétendait qu'une pareille créature ne devait pas avoir le droit de traîner par les chemins en faisant du trafic. C'était une honte pour tous ceux qui cherchaient à faire du commerce honnête d'avoir celle-là pour camarade.

Le café but, il était temps de se remettre en route pour la vieille Dalécarlienne. Elle n'était pas assez bête pour ne pas

comprendre qu'Anna Svärd ne voulait pas lui parler du départ des enfants, mais elle savait bien qu'elle saurait tout dans la maison voisine, aussi elle ne la tourmenta pas de ses questions. Mais lorsque Ris Karin eut remis son sac sur ses vieilles épaules voûtées, qu'elle eut pris congé d'Anna et qu'elle eut déjà posé la main sur le loquet de la porte, elle tourna encore une fois la tête vers la jeune femme.

— Il ne faut pas que j'oublie pourquoi je suis venue, dit-elle, et elle fouilla dans la poche de son jupon pour y trouver son porte-monnaie. Tu ne me demandes pas si j'ai gagné quelque chose pour toi, continua-t-elle, et elle tendit à Anna un billet de 50 riksdalers.

Lorsque Karin était venue à Korskyrka au printemps dernier, Anna lui avait confié un paquet de rubans et quelques dentelles fabriqués par les enfants, en la priant de les vendre.

Anna n'avait pas oublié la chose, mais elle ne voulait parler de rien de ce qui avait trait aux enfants.

Cinquante riksdalers étaient une somme bien trop forte, et elle demanda à Ris Karin si elle n'avait pas un billet de moindre valeur. Elle n'avait pas de monnaie elle-même.

— Tu n'as besoin de rien me rendre, dit Ris Karin. Tout est à toi. Tu comprends, d'abord j'ai vendu ce que tu m'as donné à emporter, puis j'ai fait du commerce avec cet argent, de sorte que la somme a fini par s'élever à 50 riksdalers, les voilà. Tu en as besoin toi qui as une si grande famille.

Ris Karin, malgré son âge, était leste dans ses mouvements. Elle se hâta de fermer la porte et sortit vite dans la cour pour éviter les remerciements d'Anna. Il se passa deux

minutes, pas plus, avant qu'Anna ne fut sur ses talons. Elle avait presque son air habituel et la remercia avec un flux de paroles. Elle accompagna aussi Karin presque jusqu'à la maison du docteur où Karin espérait faire de bonnes affaires. La femme du docteur recevait tant d'argent de sa sœur, qu'elle n'avait plus besoin de retourner chaque sou comme autrefois.

Anna revint dans sa cuisine, les 50 riksdalers en main ; un sourire heureux éclairait son visage ; elle aimait l'argent, elle l'avait toujours aimé, mais ce jour-là ce n'était pas le gain inattendu qui la réjouissait. Ceci était beaucoup plus, c'était un signe, un miracle. Elle s'était attendue à être punie parce qu'elle avait permis qu'on emmenât les enfants, au lieu de cela elle recevait un beau cadeau de leur part. Jamais elle n'aurait pu s'attendre à une joie pareille.

Ses angoisses disparurent, ce qui venait de lui arriver était juste le contraire de ce qu'elle avait craint.

Ne pouvant garder son bonheur pour elle-même, elle alla chez son mari qui était assis à son bureau dans sa chambre. Elle lui montra le billet de banque et le pria de le lui garder, car elle n'avait pas de cachette sûre à la cuisine.

Karl Artur leva les yeux d'un air distrait quand elle entra. Il ne l'écouta qu'à moitié lorsqu'elle lui expliqua que cet argent était le prix de petits travaux fabriqués par les enfants, par eux seuls. C'étaient eux qui lui envoyaient les 50 riksdalers en guise de dernier adieu, ils voulaient lui montrer que ni Karl Artur ni elle ne seraient punis pour les avoir abandonnés.

Karl Artur ne fit pas d'objections, bien que les déductions d'Anna lui parussent très obscures. Il lui suffisait de

voir que sa femme avait repris son calme et sa bonne humeur, et il lui proposa de s'acheter avec cet argent si imprévu quelque chose qui lui fit réellement plaisir. Anna pensa que c'était une bonne idée et se mit aussitôt à réfléchir au meilleur emploi de ces richesses qui lui étaient tombées du ciel. Elle ne fut pas longue à savoir ce qu'elle désirait. Dès la première fois qu'elle avait posé le pied dans sa cuisine, elle avait regretté de n'y pas trouver un grand buffet garni de tiroirs dans le bas, de rayons et de portes dans le haut. Un grand buffet allant du plancher au plafond n'était pas seulement un meuble utile. Il donnait à la pièce où il se trouvait un aspect cossu.

Anna ne pouvait songer à rien dont ils eussent plus besoin et puisque son mari était d'accord, puisque l'argent reposait dans son bureau, elle ne voyait pas ce qui pourrait l'empêcher d'aller chez le menuisier, qui était un ouvrier habile, et de lui commander le buffet.

Le menuisier habitait la même rue, deux maisons plus loin que l'organiste. Lorsqu'Anna se rendit chez lui, elle rencontra Mme Sundler qui sans doute était allée cueillir quelques fleurs de printemps. Du moins, avait-elle en main un petit bouquet. Anna fut frappée de voir que Mme Sundler ne portait pas de manteau. Elle-même n'avait pas remarqué du tout qu'il faisait chaud. Depuis que les enfants l'avaient quittée, elle ne pensait qu'a eux. Elle n'avait pas plus fait attention à la température qu'à tout autre chose. À présent elle voyait à nouveau que le soleil brillait, et que dans le ciel tout bleu couraient des nuages légers.

Tout cela s'accordait avec la joie qu'elle portait en elle. Lorsque Mme Sundler lui tendit la main, elle ne se sauva pas comme elle aurait fait tout autre jour, mais elle resta se di-

sant qu'il n'y avait rien à craindre d'échanger quelques paroles avec elle. Elle ne pouvait éternellement être fâchée avec une personne habitant la même ville.

Mme Sundler lui raconta qu'elle avait l'impression d'être une prisonnière libérée maintenant que son mari allait mieux et n'avait plus besoin d'elle sans cesse. Elle venait de passer quelques heures dans les bois et ne pouvait en décrire toute la beauté. Elle-même se sentait dégeler intérieurement comme la nature.

Anna éprouva pour la première fois depuis son arrivée à Korskyrka une vague sympathie pour Mme Sundler.

— Quel pénible hiver vous venez de passer, lui dit-elle, et elle voulut continuer sa route.

Mais Mme Sundler la retint. Lorsqu'on a été enfermé tout l'hiver, il est bien agréable de bavarder un peu avec une vieille amie, – car Thea considérait toujours la femme de Karl Artur comme une amie. Est-ce que Mme Ekenstedt ne voulait pas entrer chez elle pour un petit moment de causerie. Elles étaient à deux pas de la maison de l'organiste.

Anna ne voulait pas se laisser détourner de son projet de commander le buffet, et dit non. Mais elle n'était jamais très sûre d'elle-même quand elle se trouvait avec des gens cultivés.

Peut-être que Mme Sundler allait être froissée parce qu'elle refusait de l'accompagner sans en dire la raison. Elle se hâta donc de lui raconter qu'elle avait reçu de l'argent d'une façon tout à fait inattendue et qu'elle allait commander un buffet chez le menuisier.

Mme Sundler eut l'air enchanté de cette nouvelle et dit qu'elle ne s'étonnait pas que Mme Ekenstedt fut pressée. Elle la félicita de pouvoir s'acheter quelque chose d'aussi précieux et d'aussi utile qu'un buffet. Puis après cela elle la laissa partir, et Anna se trouva bientôt dans l'atelier du menuisier. Elle se donna bien le temps de tout discuter. Il fallut bien une heure avant qu'on eut décidé la forme, la hauteur, le nombre de tiroirs, la couleur, l'ornementation du meuble. Il ne fut pas très facile d'en fixer le prix, mais au bout du compte on arriva à se mettre d'accord là aussi.

Lorsqu'Anna revint chez elle avec la promesse du menuisier de livrer le buffet un mois plus tard et de ne pas exiger un prix de plus de 50 riksdalers, elle était si heureuse qu'elle ne put s'empêcher d'aller chez Karl Artur pour lui raconter le marché.

Mais Karl Artur ne parut rien moins que satisfait.

— Je n'aurais vraiment pas cru que tu serais si pressée, dit-il. J'aurais voulu aller avec toi et parler moi-même au menuisier.

— Mais je ne pouvais m'imaginer que tu voudrais perdre ton temps pour des choses pareilles.

— Non, pas pour une autre chose, mais ceci…

Il avait commencé à parler vivement mais il s'interrompit et se mordit les lèvres.

Sa femme le contemplait d'un air interrogateur. Il vit qu'il rougissait, et paraissait intimidé comme une jeune fille.

— Dis-moi ce que tu penses, mon homme, dit-elle.

— Ce que je pense, reprit Karl Artur. Je pense que puisque tu reconnais toi-même que cet argent nous est venu d'une manière miraculeuse, nous ne devrions pas nous en servir pour nous-mêmes, mais en faire vraiment un bel usage.

— Tu n'as tout de même pas été dépenser mon argent, dit sa femme sans pourtant avoir le moindre soupçon qu'il en était ainsi effectivement.

Karl Artur toussota puis enfin il raconta que Sundler l'organiste était venu le voir. Il était si heureux de pouvoir sortir à nouveau, après avoir été malade tout l'hiver. Karl Arthur lui avait conseillé de se soigner sérieusement afin que ces misères ne recommencent pas l'hiver suivant, et l'organiste avait répondu qu'il ne demanderait pas mieux que de se rendre à Lakabrunn pour y guérir sa goutte, mais qu'il n'avait pas d'argent.

— Tu ne lui as pas donné ce que les enfants nous ont envoyé, cria Anna avec violence.

— Ma chère amie, reprit Karl Artur d'un ton plein de raideur et de dignité, peux-tu me dire quel plus noble usage on peut faire d'un don de Dieu que de l'employer à une œuvre de miséricorde.

Anna s'approcha tout près de lui. Elle était pâle et ses yeux lançaient des éclairs. Elle paraissait vouloir reprendre son argent de force.

— Mais tu n'as donc pas compris ce que j'ai dit, mon homme. Cet argent était un signe d'amitié des enfants pour nous. Tu ne te souviens donc plus de la façon dont cet individu m'a traitée lorsqu'il était chez nous pour la dernière fois ?

— Peut-être est-ce justement à cela que je pensais, dit Karl Artur.

Anna se mit à rire bruyamment, mais sans gaieté, et Karl Artur se tourna vers elle avec impatience :

— Trouves-tu cela si drôle ?

— Oh non, pas cela, mais je viens de songer à autre chose. Je me demande à quelle heure l'organiste est venu te voir ?

— Lui ? Il y a peut-être une demi-heure de cela. Il n'est pas resté longtemps. Tu aurais pu le rencontrer quand tu es rentrée.

— Il n'avait sans doute pas trop envie de me rencontrer, j'imagine.

Et elle se remit à rire, d'un rire secret et inquiétant. Karl Artur prit un air plus digne encore.

— Ne voudrais-tu pas me dire enfin pourquoi tu ris ?

— Je ne ris pas de toi, mais de moi-même. Dire que j'ai été assez bête pour parler à Thea de mes 50 riksdalers. J'aurais bien pu me douter qu'elle te les soutirerait.

Il eut une seconde d'inquiétude. Le visage de sa femme reflétait une joie maligne et il devinait que toute cette histoire n'était pas claire, mais il frappa de son poing sur la table, afin de lui inspirer plus de respect.

— Tu vas me dire nettement la raison de ton rire.

Et tout à coup, il vit l'enchaînement des choses, mais il ne pouvait à aucun prix se permettre de croire que

Mme Sundler avait envoyé son mari pour lui soutirer les 50 riksdalers. Ce ne pouvait être qu'un hasard.

— Ce n'est pas possible, dit-il. Une telle action serait presqu'une scélératesse. Thea se serait hâtée de m'envoyer son mari, parce qu'elle savait que nous avions reçu cet argent ? Thea toujours si généreuse, si noble, Thea dont la conscience est si délicate ?

— Oui, moi je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je trouve bien curieux qu'il soit venu tout juste aujourd'hui t'emprunter cette somme.

Karl Artur, tout en défendant Mme Sundler, avait l'air aussi désemparé que si la tour de Babel s'était écroulée devant ses yeux. Anna songeait à cette soirée de dimanche, deux ans plus tôt, lorsque Thea et l'organiste étaient venus chez eux demander compte du chapeau de cérémonie. Le désappointement de Karl Artur valait presque les 50 riksdalers.

Mais elle n'eut pas le temps de se livrer à une longue explication. On entendit des pas dans le couloir, peu après quelqu'un frappait doucement à la porte de Karl Artur et Thea entra.

Au même instant, Karl Artur se mit à fourrager dans ses papiers sans la regarder. Mme Sundler ne s'occupa pas de lui, elle s'adressa uniquement à sa femme.

— Ma chère Mme Ekenstedt, dit-elle, je suis si désolée. Mon mari vient de me dire que Karl Artur a eu l'infinie bonté de lui prêter 50 riksdalers. Je lui ai dit aussitôt que cet argent était certainement celui que vous aviez gagné, et que nous ne pouvions l'accepter. Vous deviez vous en servir pour acheter un buffet dont vous aviez le plus grand besoin,

puisque tous vos articles de ménage s'entassent sur des rayons dans la cuisine à la poussière. Et j'ai prié Sundler de me rendre le billet de banque, pour que je vienne chez vous m'informer de ce qu'il en était. Je lui ai dit que nous n'avions qu'à nous résigner à ses rhumatismes et à rendre l'argent s'il était à Mme Ekenstedt, mais que s'il appartenait à Karl Artur nous pouvions naturellement l'accepter. Je vous assure, Madame Ekenstedt, que mon mari m'a fait de la peine. Il était revenu si heureux à la pensée d'aller prendre les bains de Laka contre sa goutte. Mais il a reconnu immédiatement que j'avais raison.

En disant ces mots, elle tira le billet de sa poche et le tendit à Anna de la même manière que Ris Karin le lui avait tendu quelques heures plus tôt.

Anna s'en aperçut à peine. Elle ne regardait pas Thea ; son regard ne quittait pas son mari. Il restait assis à son bureau sans dire un mot, mais au fur et à mesure que Thea parlait, il se redressait et se tournait de plus en plus vers elle. Lorsqu'elle s'arrêta, le front de Karl Artur s'était entièrement rasséréné et ses yeux grands ouverts eurent pour la vilaine petite créature aux yeux de poisson un regard que sa femme aurait pu lui envier. Puis il se tourna vers Anna qui tendait la main pour reprendre l'argent et alors son front se rembrunit, ses paupières s'abaissèrent et il croisa les bras sur sa poitrine.

Il n'y eut pas autre chose à faire. Elle dut offrir les 50 riksdalers, plutôt que de voir l'autre passer aux yeux de Karl Artur pour modèle d'honnêteté.

— Reprends ton billet, dit-elle à Mme Sundler. Ce n'est pas celui dont je t'ai parlé. Celui-ci est à Karl Artur.

— Est-ce possible, est-ce vraiment possible ? s'écria Thea.

Elle parut folle de bonheur et de reconnaissance. Mais elle n'en dit guère davantage et s'en alla bien vite comme si elle avait eu peur d'un incident qui l'eut obligée à rendre le billet.

Anna s'étonna de ce que Karl Artur, d'habitude si exigeant quand il s'agissait de la vérité, n'eut pas dit à Thea qu'Anna avait fait un mensonge, mais pour une fois il parut être tout à fait content de son manque de sincérité.

Il suivit Thea dans l'antichambre et quand il revint, il voulut prendre Anna dans ses bras.

— Oh ma chérie, dit-il, je crois que je n'ai jamais assisté à rien d'aussi magnifique. Je ne sais laquelle de vous deux est plus digne d'admiration. Thea ou toi ?

Sa femme le repoussa, elle serrait les poings et son visage était crispé par la colère.

— Je pouvais te pardonner tout, mais non pas que tu lui aies permis de me prendre ce billet, dit-elle, et elle sortit de la chambre.

LE JEU DE CARTES

I

Ce n’était pas elle qui s’était faite, elle n’y pouvait rien ! Elle ne pensait pas autrefois qu’elle était de ces gens qui sont forcés de se taire, même lorsqu’ils ont été peinés et froissés. Chez la plupart, la langue se délie au bout de deux ou trois jours, mais elle à qui on avait fait un tort si cruel, elle avait dû serrer les dents et ne pas en dire un mot durant toute une semaine. Elle ne parvenait même plus à travailler et restait accroupie près de la cheminée tout contre le feu, se balançant d’avant en arrière, le visage dans ses mains. Tout ce qu’elle pouvait faire c’était de boire du café. Elle possédait une petite marmite à trois pieds, quelle avait transportée au fond de son sac durant ses pérégrinations. Désormais la petite marmite était sans cesse sur le feu et Anna buvait tasse de café sur tasse de café.

Elle faisait un peu de ménage et préparait la nourriture de son mari, mais c’était bien tout. Elle ne s’asseyait plus à table avec lui, mais aussitôt le repas servi, elle retournait au coin de la cheminée et se balançait d’arrière en avant sans plus se soucier de Karl Artur.

Oh ce mari ! Que n’avait-elle épousé un garçon de Medstuby ! Il aurait compris son désarroi, et à quel point elle aurait eu besoin de secours. Peut-être bien qu’un garçon de Medstuby aurait pris la cafetière et l’aurait jetée, par la fenêtre. Il aurait obligé Anna à se remettre au travail. Et c’eût

été pour son bien. Mais celui-là ! Il s'approchait d'elle de temps en temps, lui demandait de ses nouvelles et insistait avec de si belles paroles pour qu'elle lui réponde enfin ! Lorsqu'elle continuait néanmoins à se taire, il lui donnait une petite tape sur l'épaule, exprimait l'espoir de la voir aller mieux bientôt et s'en allait.

C'était là toute l'aide qu'elle pouvait attendre de lui.

Elle voyait bien ce qu'il allait s'imaginer. On lui avait raconté que les femmes enceintes avaient des crises de bizarrerie. Et il croyait qu'elle souffrait de quelque chose de ce genre. Mais il n'en était rien, et il aurait bien dû le comprendre lui qui était si savant. Au fond elle était sûre qu'il savait bien ce qui la tourmentait, mais qu'il ne voulait pas le laisser paraître. Il n'aimait pas les dix enfants. Il ne voulait pas les faire revenir. Il la laisserait plutôt se ronger de chagrin.

Mais non elle ne s'était pas faite, et ne pouvait s'empêcher d'être comme elle était. Son anxiété au sujet des enfants ne se calmait pas. Là-haut, dans le Nord, il y avait quantité de bohémiennes qui parcouraient le pays et venaient mendier dans les fermes. Elles traînaient toujours des bandes d'enfants après elles et si beaucoup de ces petits leur appartenaient en propre, elles en louaient d'autres ici ou là.

Anna était convaincue que les cinq plus jeunes de sa nichée avaient été livrés à une de ces bohémiennes. On les avait habillés de guenilles pour qu'ils aient l'air bien misérables et ils étaient forcés de marcher pieds nus bien que la neige eut à peine fondu dans les champs. Ils avaient faim, on les battait, on les maltraitait, car il ne convient pas à de petits bohémiens d'avoir l'air bien nourris et heureux.

Si elle avait pu s'assurer que les enfants étaient bien portants, elle serait redevenue elle-même. Mais dire cela à Karl Artur non, c'était impossible. Il n'avait qu'à s'en apercevoir lui-même.

N'importe quel garçon de Medstuby aurait compris que c'était cela qui la tourmentait, et il aurait sellé un cheval pour chercher les enfants à Ekshärad le jour même. Ou bien, s'il n'avait pas voulu lui venir en aide de cette façon, il l'aurait prise par les cheveux, et, l'arrachant de son coin près de la cheminée, l'aurait jetée par terre. Elle aurait au moins su à quoi s'en tenir, et cela aurait été bon pour elle.

Mais celui-là ne savait que dire quelques paroles aimables et lui donner une tape sur l'épaule. C'était tout.

Elle en avait assez de lui. Autrefois, elle n'avait pas de plus grand bonheur que de le regarder, à présent elle pouvait à peine supporter qu'il entrât dans la cuisine.

Un jour, en venant dîner, il la trouva la pipe à la bouche, et qui lançait de grosses bouffées de fumée de tabac.

Elle n'ignorait pas que ce n'était pas convenable pour une femme de pasteur de fumer, mais elle ne pouvait s'en empêcher. C'était comme un ordre auquel elle ne pouvait résister !

Et maintenant elle était bien curieuse d'entendre ce qu'allait dire Karl Artur en voyant sa femme fumer comme une Finnoise.

Il eut l'air effrayé, oui vraiment, et il dit aussitôt qu'il lui était impossible de permettre à sa femme de fumer.

Elle le regarda, attendant autre chose : « Il va peut-être comprendre qu'il doit me venir en aide, se dit-elle. »

— Rends-toi compte que si tu remplis la cuisine d'une fumée pareille, il m'est impossible d'y manger, dit Karl Artur. Si tu continues, il faudra que tu m'apportes mes repas dans ma chambre.

Il ne se fâcha même pas, il resta patient et aimable comme toujours. Et comme toujours, il lui tapota l'épaule et dit quelques mots gentils. C'est ainsi que passait le temps.

Anna entendait qu'on ouvrait la porte d'entrée plusieurs fois par jour et qu'on parlait haut et avec animation dans la chambre de Karl Artur.

Karl Artur avait la charge d'une grande paroisse, il n'était donc pas étonnant que bien des gens vinssent le trouver pour lui demander toutes sortes de services, mais elle savait que la plupart venait chez lui pour lui parler du salut de leurs âmes. C'était vraiment bien à lui qu'il fallait s'adresser, lui qui ne savait même pas secourir sa pauvre femme !

Une semaine s'était écoulée de cette façon, lorsqu'Anna se rendit compte qu'elle dissimulait un couteau sous son tablier, tandis qu'elle restait accroupie près du feu. Elle l'avait pris comme pour obéir encore une fois à un ordre.

En somme, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle ait cherché un couteau, mais pourquoi un couteau de table ? Elle ne pouvait faire aucun mal avec ce couteau ni à elle-même ni à quelqu'un d'autre !

À la fin de la matinée, son mari vint lui dire qu'il avait été appelé au loin. Il devait aller dans un village situé aux confins de la paroisse, à deux lieues pour le moins de distance. Il ne fallait pas qu'elle prit la peine de lui faire à dîner,

mais il lui serait reconnaissant de préparer un petit repas pour son retour, vers six heures du soir.

Comme d'habitude, Anna ne répondit rien, mais lorsqu'il ajouta qu'elle avait un peu meilleure mine que la veille, et que bientôt elle redeviendrait elle-même, elle tira un peu son tablier. Et lorsqu'il tendit la main pour lui frapper sur l'épaule de son air encourageant, elle eut un mouvement si brusque pour l'éviter, qu'il vit l'éclair de la lame.

Il recula comme au contact d'une vipère. Pendant quelques instants il ne put parler. Il hochait la tête d'un air tout perplexe.

— Anna, Anna, dit-il enfin, tu es bien malade à n'en pas douter. Il faut que nous fassions quelque chose pour te remettre. Dès mon retour, ce soir, nous irons chez le docteur pour qu'il voie ce que tu as. Puis il sortit, mais Anna savait ce qu'elle voulait savoir, elle savait que jamais cet homme-là ne viendrait en aide à sa peine.

II

Qu'il est agréable de sortir de chez soi, même si l'on ne voyage que dans une charrette cahotante. Qu'il est agréable d'oublier pour un instant ses soucis journaliers.

On sait bien que ce qui vous tourmente n'est que passager et que tout s'arrangera dès que le petit être attendu aura vu le jour. Mais quelle patience il a fallu montrer depuis quelque temps ! Il est bienfaisant de s'en aller un peu et de voir que la vie peut vous offrir autre chose qu'un visage revêche et maussade.

Karl Artur n’eut qu’à passer devant le verger du docteur et à enfiler la grande rue pour rencontrer la gaieté et la joie. Il vit des enseignes rouges, blanches et jaunes qui flottaient au vent, des deux côtés de la rue s’élevaient des baraques pleines de marchandises et une telle foule encombrait la chaussée que le cheval ne pouvait avancer que pas à pas.

En un mot c’était la foire à Korskyrka, non pas une foire aussi importante que celle d’automne, alors que les gens font leurs approvisionnements pour l’hiver ; mais cependant une foire courue et appréciée.

Les gens de Västergotland offraient leurs cotonnades qui convenaient à la belle saison toute proche, les Dalécarliens vendaient des socs de charrue et des faux dont on avait besoin pour les labours et pour la moisson ; les vanniers tout chargées de corbeilles utiles pour la cueillette des baies, se frayaient un chemin dans la foule, les fabricants de peignes pour tisserands ne manquaient pas non plus à l’appel. Ils portaient sur leurs dos de gros paquets de peignes, c’était eux qui vendaient le mieux leurs marchandises, car les longs jours de l’été sont propices à la mise en marche des métiers.

Le spectacle était très joli, et ce qui charmait le plus Karl Artur c’était la joie qui brillait dans tous les yeux. Les riches marchands de Kristineham, de Karlstad et d’Orebro, trop fiers pour circuler avec leurs marchandises, se tenaient dans leurs boutiques, vêtus de magnifiques pelisses et de bonnets de fourrures, et saluaient leurs clients du plus gracieux sourire. Les joyeuses Dalécarliennes dans leurs costumes aux couleurs vives étalaient leurs denrées sur de simples tréteaux. Les gens du pays apostrophaient leurs amis et connaissances avec la bonne humeur que le printemps met dans

les esprits. C'en est fini du froid, du mauvais temps, de la vie casanière.

L'alcool avait bien sa part aussi dans la joie générale, on ne pouvait en disconvenir, mais à cette heure du jour personne encore n'était ivre ; on était tout au plus un peu hâbleur et prêt à faire des farces.

À certains endroits la foule était si dense que la voiture dut s'arrêter. Karl Artur ne s'en plaignit pas, mais prit plaisir à contempler les amusantes petites scènes qui se déroulaient dans la rue. Dans une baraque où l'on vendait de magnifiques cotonnades de Västergotland tissées à la main se tenaient un vieux journalier et une jolie jeune fille. Le vieux avait pris un ou deux petits verres, et le soleil du printemps aidant, il s'était senti pris d'un joyeux entrain et il interpellait le marchand à haute voix :

— Bonander, Bonander. Combien vends-tu ce bonnet rouge ?

Mais le bonnet rouge qu'il voulait acheter à sa fille était un chapeau de paille fine doublé de soie et garni de longs rubans. Le marchand l'avait accroché à la devanture de sa boutique pour attirer les dames de qualité les plus distinguées, et lorsque le vieux journalier voulut l'acheter, il en fut gêné, et fit comme s'il n'entendait pas.

Mais il ne réussit qu'à exciter davantage le vieux qui cria encore plus haut :

— Bonander, Bonander. Combien vends-tu ce bonnet rouge ?

La foule riait à gorge déployée, les gamins commençaient à singer le pauvre vieux, mais Karl Artur le trouvait

touchant de penser que le plus beau chapeau de tout le marché conviendrait parfaitement à sa fille.

La voiture s'était à peine remise en marche qu'elle dût s'arrêter à nouveau. Cette fois c'était un montagnard, un homme entre deux âges, de belle mine et remarquablement bien vêtu au visage beau et intelligent, qui assemblait la foule autour de lui. Il avait une apparence sérieuse et digne, mais tout à coup il sauta en l'air en faisant claquer ses doigts.

— Je suis tout à fait ivre, dit-il, que c'est drôle !

L'instant d'après il reprenait son sérieux et resta muet et grave au milieu des autres, jusqu'au moment où personne ne s'y attendant il se remit à sauter et à crier :

— Je suis ivre, ce que c'est drôle !

Les gens s'en amusaient prodigieusement, mais Karl Artur, qui détestait l'ivrognerie, trouvait la scène pénible et détournait les yeux, quand son cocher lui raconta que tout ceci n'était qu'une farce.

— Ce type-là n'est pas plus ivre que moi, dit-il. Il a l'habitude de faire du scandale à chaque foire à laquelle il assiste, rien que pour faire rire les gens.

Karl Artur était désolé de penser que sa femme restait accroupie au coin de la cheminée ne se doutant même pas de l'allégresse qui emplissait les rues.

« Quel dommage de ne pas la voir ici, songeait-il. Peut-être qu'elle rencontrerait une de ses anciennes camarades, dont elle garde un si bon souvenir. On devrait pouvoir l'arracher à ses idées noires. »

Mais les pensées de Karl Artur prirent bientôt un autre cours. Comme dans toutes les foires, il était venu à Korskyrka une quantité de gens sans aveu, des bohémiens et autres personnages du même genre, dont le principal moyen d'existence était le commerce des chevaux et des montres. Un de ces individus arrivait en cet instant au village, dans une carriole lancée à fond de train dans l'intention évidente de montrer à un amateur ce qu'on pouvait faire de son cheval.

Karl Artur le vit arriver de loin. C'était un bel homme aux cheveux noirs, qui se tenait tout droit sur le siège pour pouvoir mieux faire claquer son fouet au-dessus de la tête d'un petit cheval jaune. L'homme vociférait et jurait, le cheval galopait, fou de terreur ; les gens se jetaient de côté pour ne pas être écrasés. Le cocher de Karl Artur cherchait à se ranger, mais à un moment donné, il sembla bien que les deux voitures dussent se rencontrer.

À la dernière minute, le bohémien parvint à calmer son cheval et tendit les rênes. Lorsqu'il passa au petit trot devant le jeune pasteur il leva poliment sa casquette dont la visière était à moitié arrachée.

— Votre serviteur, mon cousin, cria-t-il. Vrai ce que tu as l'air miteux. Jette donc ton froc aux orties et viens avec moi, la vie que je mène vaut la peine d'être vécue.

Il fit claquer son fouet, le cheval repartit et Karl Artur que cette rencontre avait embarrassé, exhorta son cocher à faire de sérieux efforts pour quitter la foire.

Arrivé sur la grand'route, le jeune pasteur songea à son cousin Göran Löwensköld de Hedeby qui dans sa jeunesse s'était sauvé du domaine paternel, et partageait la vie des

bohémiens et autres va-nu-pieds, sans jamais montrer la moindre envie de reprendre une situation régulière.

Jusqu'à présent Karl Artur avait toujours considéré son cousin comme un raté, un déchu qui faisait honte à la famille. Mais ce jour là il était moins disposé à le juger aussi sévèrement que d'habitude. La vie d'un coureur de grand chemin n'était peut-être pas si dénuée de charme. On y trouvait la liberté, l'inattendu. À chaque tournant de route l'aventure nous attendait.

Pour un homme pareil il n'y a point de sermon à préparer, pas d'ennuyeux registre à tenir, pas d'interminable assemblée paroissiale. Peut-être que son cousin n'avait pas fait un si mauvais choix en abandonnant les salons du château pour la grand'route.

Karl Artur avait acquis une vaste expérience de la route en faisant quatre fois l'an le trajet entre Karlstad et Uppsala au temps de ses études. Que de belles heures d'insouciance il y avait vécues. Il se souvenait avec joie des talus bordés de fleurs multicolores, des vastes paysages que l'on découvrait du sommet des collines, des repas dans les excellentes auberges, et des conversations familières avec les postillons qui finissaient par le connaître et lui demandaient s'il allait rester à Upsal jusqu'à ce qu'il fût aussi sage que le roi Salomon.

Lui qui toujours avait aimé la vie au grand air appréciait pour elles-mêmes les pérégrinations sur la route. Tandis que d'autres s'en plaignaient, il se disait :

— Je ne comprends rien à leurs jérémiades. La route a de tous temps été une amie pour moi. J'aime les côtes abruptes qui donnent de la variété au paysage. Le mauvais état des chemins n'est pas pour m'ennuyer non plus. Grâce à

une roue brisée, je me suis acquis un jour l'amitié de tout un village ! Une tempête de neige m'a amené dans un château seigneurial !

Pendant qu'il s'absorbait dans les réflexions que la rencontre de son parent avait éveillées en lui, il se produisit quelque chose d'inattendu. Une pensée toute nouvelle s'empara de son esprit avec la rapidité de l'éclair. Il en fut si surpris qu'il poussa un cri et se mit debout dans la charrette.

Le cocher tendit les rênes et lui dit :

— Monsieur le pasteur, vous n'avez pas au moins oublié votre robe ?

Karl Artur se rassit et tranquillisa son compagnon. Non, non, il n'avait rien oublié. Tout allait bien. Il venait au contraire de retrouver quelque chose qu'il avait perdu.

Durant tout le reste de la course, il resta silencieux, les mains jointes et les yeux brillants du seul reflet de cette pensée.

D'après ce qu'il avait dit au cocher il n'avait rien découvert de réellement nouveau. Cent fois, mille fois plutôt il avait lu dans l'évangile selon Saint-Mathieu les paroles de Jésus à ses disciples, lorsqu'il les envoya annoncer la venue du royaume de Dieu. Mais jamais encore il ne lui était venu à l'esprit que Jésus eut réellement commandé à ses disciples d'aller comme de pauvres pèlerins sans sac ni bâton, porter la bonne nouvelle de porte en porte, dans les masures aussi bien que dans les palais. Ils devaient prêcher sur les places au milieu du peuple, interpeller les voyageurs dans les auberges, s'adresser à tous ceux qu'ils rencontreraient en chemin, annoncer partout les miracles du royaume de Dieu.

Comment était-il possible qu'il n'eut pas pensé plus tôt à ce commandement de Jésus si clair et si précis. Comme tant d'autres pasteurs il attendait dans sa chaire que les hommes vinssent à lui. Mais ce n'était pas là ce que voulait Jésus. Il avait commandé à ses disciples d'aller eux-mêmes sur les routes pour se rapprocher des hommes.

Karl Artur, lui, avait fait un plan d'activité tout personnel. Il avait voulu créer une sorte de paradis terrestre, qui eut été un exemple pour les autres hommes. En cet instant, il comprit pourquoi il avait échoué, pourquoi il s'était heurté à tant d'opposition, pourquoi il avait été privé de ses dons d'orateur, pourquoi il avait été cause de si terribles malheurs. Dieu avait voulu lui montrer qu'il s'était trompé. Le Christ ne désirait pas que son serviteur fut un homme bien installé entre ses quatre murs. Un véritable disciple devait être un oiseau migrateur, un voyageur libéré de tout bien, un pauvre qui vivait au sein de la nature. Il ne devait attendre sa nourriture que de la grâce de Dieu, avoir faim ou froid s'il plaisait au Seigneur. Il ne devait coucher dans un lit que si Dieu le lui permettait, et si on le trouvait mort un beau matin dans un fossé plein de neige, ce serait parce que Dieu avait appelé le voyageur fatigué à jouir de la béatitude céleste !

— Voilà la véritable liberté, songeait-il avec ravissement, je te remercie mon Dieu d'avoir permis que je la découvre avant qu'il ne soit trop tard. Dès mon retour, murmurait-il, j'écrirai à l'évêque, je le prierai de me relever de mes fonctions à Korskyrka, et je sortirai de l'Église nationale suédoise. Bien sûr je resterai pasteur et je ne prêcherai aucune doctrine nouvelle. Mais je ne peux plus me plier à la loi ecclésiastique, ni aux décisions d'un évêque ou d'un consistoire. Je veux annoncer l'Évangile, comme Jésus a voulu

qu'on l'annonce, je veux être un messager de Notre Seigneur, un pasteur mendiant, un bohémien de Dieu.

Karl Artur ne pensait plus qu'à son rêve. La vie prenait à ses yeux une signification nouvelle. Elle redevenait pleine de promesses.

— Ma femme pourra rester dans ma maison, songeait-il, elle y sera heureuse quand je l'aurai quittée. Elle pourra rappeler les dix enfants. Je n'ai pas à m'inquiéter de son sort, elle est capable de gagner tout ce dont elle a besoin par son propre travail.

Tout d'un coup, il ne voyait plus aucune difficulté sur sa route. Un rythme allègre semblait régler les battements de son cœur et il se sentit envahi par un immense bien-être.

III

Karl Artur ne rentra pas chez lui à six heures, il en était près de huit quand il descendit de voiture devant sa maisonnette. Une minute plus tard il ouvrit la porte de la cuisine. De longtemps il ne s'était senti aussi heureux en ouvrant cette porte. Mais il s'arrêta sur le seuil tant le spectacle qui s'offrit à sa vue le surprit.

Sa femme avait abandonné le coin de la cheminée. Elle était installée à la table près de la fenêtre et jouait aux cartes avec deux étrangers. Au moment où Karl Artur entrait, elle jetait une carte sur la table en criant gaiement :

— Pique, il n'y a personne pour prendre ?

— Si Anna, il y a mon roi. Et un des deux hommes lança sa carte et fit la levée.

Mais alors ils s'arrêtèrent tous trois de jouer. Ils avaient aperçu Karl Artur qui, le visage bouleversé, les regardait de la porte.

— Ce sont deux camarades du temps où je faisais du colportage. Ils sont venus me voir ici, dit Anna sans quitter sa chaise. Nous nous amusons comme nous en avions l'habitude quand nous arrivions à l'auberge après un jour de foire.

Karl Artur s'approcha enfin et les deux hommes se levèrent. L'un d'eux était vêtu d'un gilet de peluche noire boutonné jusqu'au menton et d'une redingote de drap. Il avait le teint frais, une calvitie naissante, un air affable et bienveillant. Karl Artur le reconnut, c'était Bonander, le marchand au beau chapeau. L'autre individu portait la longue pelisse de fourrure des Dalécarliens, c'était un beau garçon aux traits réguliers. Les cheveux coupés courts sur le front pendaient sur les côtés.

— Celui-là est Auguste Bonander de Mark, dit Anna. C'est un de ces particuliers de Västergotland qui s'offre une baraque aux foires et qui, entre temps, fait son commerce avec cheval et voiture. C'est étonnant qu'il veuille encore fréquenter de pauvres gens de Dalécarlie comme moi, et Korplars qui est ici et a toujours parcouru le pays à pied, son sac de colporteur sur le dos.

L'homme de Västergotland eut un geste poli, comme s'il eut voulu décliner une offre de marchandage par trop saugrenue. Et il dit qu'il avait toujours été très honoré de pou-

voir fréquenter Anna Svärd, la gloire de la corporation des colporteurs.

Karl Artur l'interrompit.

— Les camarades de ma femme sont toujours les bienvenus, dit-il, mais il faut que je vous avertisse tout de suite. Le jeu de cartes est interdit chez moi.

Ces paroles furent dites aimablement, mais avec une grande dignité.

Les deux autres hommes rougirent un peu et se regardèrent d'un air gêné, mais la réponse d'Anna était toute prête.

— Tais-toi, cria-t-elle. Tu n'as pas besoin de venir et de faire celui qui est vexé. Va dans ta chambre. J'ai préparé ton dîner là-bas, et laisse-nous en paix.

Karl Artur qui jamais n'avait entendu sa femme lui parler sur ce ton, en éprouva une douleur inexprimable, mais il se domina et dit avec le même calme et la même affabilité :

— Ne vous suffisait-il pas de rester à bavarder. De vieux amis ont tant de souvenirs à rappeler ensemble.

— Allons joue Auguste, dit Anna, c'est ton tour. Celui-là n'a pas de repos qu'il ne vous ait pris tout ce qu'on aime.

— Anna, cria Karl Artur d'une voix sévère.

— Quoi donc ? Ne m'as-tu pas pris mes trois jours de noce, peut-être ? Ne m'as-tu pas pris le presbytère que je devais avoir, ne m'as-tu pas pris les enfants et les 50 riksdalers ? Et tu voudrais encore me prendre le jeu de cartes ? Allons, joue Auguste.

Le marchand de Västergotland ne l'écoutait pas. De même que le Dalécarlien, il attendait en silence que la querelle entre les époux eut pris fin. Aucun des deux hommes n'avait bu et il est probable que Karl Artur eut réussi à les faire renoncer au jeu de bonne grâce, s'il avait lui-même su garder son sang-froid. Mais il s'impatienta de voir que sa femme osât le contredire, et cela en présence d'étrangers. Il avança une main pour s'emparer de ses cartes.

Au même moment, Korplars, qui parcourait le pays avec un énorme sac plein d'objets en fer sur le dos, fit un petit mouvement du bras, à peine perceptible. Ce tout petit mouvement suffit pour faire voler Karl Artur à travers la cuisine. Il serait tombé si une chaise n'avait retenu sa chute. Il resta une seconde tout haletant après cette attaque brusquée, mais comme il avait fendu du bois pendant plusieurs semaines il ne manquait pas de forces lui non plus. Il allait se jeter sur ses assaillants, quand deux mains vigoureuses saisirent ses bras et les collèrent contre son corps, puis il fut soulevé de terre et emporté dans la chambre.

Tout se passa sans précipitation et avec des précautions réelles, on ne pouvait guère employer le mot de violence pour ce qui lui arrivait.

D'un coup de pied on ouvrit les portes, et enfin Karl Artur se trouva couché sur son lit où on le laissa seul sans un mot.

Il grinçait des dente de colère et d'humiliation. Mais il n'y avait rien à faire. La supériorité physique de l'autre était accablante. Si Karl Artur ne voulait pas faire chercher le bailli et ameuter les gens pour chasser ces étrangers de sa maison, il ne pouvait rien contre eux. Il resta couché pendant plusieurs heures. Il entendait à travers les minces cloisons le

bruit de la conversation, des rires et des coups de poings sur la table à chaque fois que sortait une carte importante. Et il préparait de vastes projets de vengeance qu'il exécuterait aussitôt après le départ des deux hommes.

Enfin ils partirent et sa femme alla se coucher. Puis ce fut le silence.

Alors il se leva et se glissa le long du corridor jusqu'à la porte de la chambre à coucher, mais on en avait retiré la clef. Il frappa à plusieurs reprises avec violence sans obtenir de réponse. Il revint donc dans sa chambre, alluma la lampe et alla explorer la cuisine dans l'espoir d'y trouver un instrument avec lequel il pourrait forcer la porte de sa femme.

La première chose qu'il aperçut fut le jeu de cartes étalé sur la table. Il se dit qu'il avait là une bonne occasion de détruire au moins cet ennemi.

— Anna, elle, ne peut de toutes façons m'échapper, songea-t-il.

Dans le tiroir de la table il trouva une paire de ciseaux et il se mit à découper chaque carte en tous petits morceaux triangulaires. Il les découpait soigneusement et avec méthode, mais avec une folle ardeur. Les 52 cartes lui donnèrent du travail et il n'en vint pas à bout avant les premiers rayons du soleil matinal.

Dans l'intervalle, le plus fort de sa colère était tombé. Il avait froid, il se sentait mal à l'aise et surtout il avait sommeil.

— Ce sera pour le courant de la matinée, se dit-il, mais en attendant il faut qu'elle trouve un petit signe d'amitié de ma part.

Il prit le tas de bouts de carton et en parsema le plancher. Il les jetait comme un semeur jette son grain et il eut soin qu'il en tombât partout. Quand il eut fini, le plancher avait l'air d'un champ couvert de neige.

Ce plancher était vieux, raboteux et plein de fentes. La maîtresse de maison aurait un fameux travail avant de l'avoir débarrassé de ces bouts de papier qui s'incrustaient dans tous les creux et les interstices.

LA RENCONTRE

I

Enfin l'heure était venue où ils allaient se revoir, se parler, ceux qui, il y a trois ans encore, s'aimaient d'amour dans le vieux presbytère de Korskyrka.

Lui, le pauvre pasteur, toujours prêt à s'aventurer sur des chemins non frayés, paraissant marqué par le destin pour faire le malheur de tous ceux qui l'aimaient, et elle qui était devenue une belle dame du grand monde, une vraie charmeuse et qui en même temps par sa raison et son bon sens faisait régner le bonheur autour d'elle.

Et où donc auraient-ils pu se revoir sinon dans ce vieux presbytère, témoin non seulement de leur amour, mais de la malheureuse querelle qui les avait séparés.

Malgré tout, ils étaient tous deux attirés en ce lieu par la puissance des souvenirs toujours vivants.

Charlotte était arrivée au presbytère en compagnie de Mme Forsius, le jour de la foire de printemps à Korskyrka, tandis que Karl Artur faisait ses visites paroissiales au loin. Elle aurait vivement désiré garder sa chère mère adoptive à Sjötorp durant l'été, mais il eût été trop cruel d'empêcher cette vieille esclave du travail de revenir au presbytère maintenant que la belle saison s'annonçait et que c'était le moment des grands nettoyages.

Mme Forsius exprimait le grand désir de revoir la chambre de son mari, de s'asseoir sur le canapé et de contempler les liasses de feuillets gris, le fauteuil devant le bureau, l'étui de la pipe, tout ce qui rappelait son cher disparu.

Mais Charlotte ne se laissait pas abuser. Elle savait bien que ce n'était pas là l'unique raison qui attirait Mme Forsius à Korskyrka.

Du moment qu'on n'avait pas encore nommé un nouveau pasteur titulaire, elle avait demandé qu'on la laissât habiter encore une année au presbytère. Et maintenant il s'agissait pour la vieille dame de sauvegarder l'honneur de sa maison. Elle devait veiller à ce que les plates-bandes fussent aussi bien entretenues, la vigne aussi bien coupée, les allées aussi bien ratissées et les pelouses aussi lisses et aussi vertes qu'au temps de son mari.

Charlotte décida de passer quelques jours au presbytère afin que Mme Forsius pût s'habituer à sa solitude ; elle se fit une joie d'habiter son ancienne chambre de jeune fille. Elle avait presqu'envie de crier aux murs :

« Me revoilà, moi, Charlotte. Vous ne me reconnaissez pas, regardez mes vêtements, mon chapeau, mes souliers ; regardez surtout mon visage, c'est celui d'une personne heureuse. »

Elle s'approcha d'un miroir qui se trouvait déjà à cette même place au temps où elle était jeune fille, et elle se sourit :

« Tout le monde dit que je suis pour le moins trois fois plus jolie qu'autrefois, je crois vraiment que tout le monde a raison. »

Tout à coup, elle vit derrière sa rayonnante image, celle d’une jeune fille dont le pâle visage était éclairé par de grands yeux où brillait un feu sombre, et le regard de Charlotte redevint sérieux.

— Eh oui, dit-elle, je pensais bien que nous allions nous retrouver ici. Pauvre fille, que tu étais malheureuse en ce temps-là ! Oh l’amour, l’amour !

Elle s’éloigna du miroir, elle n’était certes pas revenue au presbytère pour se plonger dans les souvenirs des jours affreux qui avaient vu la rupture de ses fiançailles avec Karl Artur. Du reste il n’est pas très certain quelle considérât uniquement comme un malheur ce qui lui était arrivé trois ans plus tôt.

La riche Mme Schagerström savait fort bien qu’elle avait hérité de la pauvre Charlotte Löwensköld ce qui faisait son plus grand charme : un air de mélancolie et de regrets inapaisés semblant dire que les joies les plus parfaites de cette vie lui avaient été refusées, une tristesse poétique que brûlaient de consoler tous ceux qui l’approchaient.

Mais cette lassitude, cette mélancolie dont son visage était empreint, chaque fois qu’il était au repos, signifiaient-elles quelque chose ? La rayonnante Charlotte Schagerström, toujours gaie, toujours entrain, toujours prête à s’amuser, n’était-elle pas heureuse ? Gardait-elle au fond du cœur son amour pour le fiancé de sa jeunesse ? Pour dire la vérité elle n’aurait pu répondre à cette question. Elle était heureuse avec son mari, mais elle se sentait forcée de s’avouer au bout de trois ans de mariage, qu’elle n’avait jamais éprouvé pour lui la passion dominatrice qui avait embrasé son cœur au temps de ses fiançailles avec Karl Artur Ekenstedt.

Depuis que Charlotte sortait, allait dans le monde, elle s'apercevait qu'elle exigeait des gens et des choses infiniment plus qu'autrefois. Où était le respect qu'elle ressentait pour les bâtiments rouges du presbytère et pour le salon guindé de Mme Forsius. Peut-être l'attrait qu'elle éprouvait pour le pauvre suffragant de village, qui avait épousé une colporteuse et vivait dans une cabane de deux pièces, peut-être cet attrait avait-il disparu aussi.

Elle n'avait fait qu'une seule tentative pour le revoir après son retour à Korskyrka, et cette tentative ayant échoué, elle s'y était résignée facilement. Elle n'aurait pas voulu que la rencontre fut une déception et elle désirait encore moins qu'elle ne le fût pas.

Mais bien qu'elle ne cherchât pas à voir Karl Artur, elle ne pouvait s'empêcher de veiller sur lui avec une sollicitude presque maternelle. Mme Forsius l'avait tenue au courant des circonstances de la vie de son fiancé d'autrefois : son mariage, son installation, la dangereuse influence de Thea, et la vaillance de sa femme.

Personne plus que Charlotte ne s'était réjouie de ce que cet hiver Karl Artur parût retrouver l'estime et l'affection de sa paroisse. On avait même, ici ou là, exprimé le désir que le jeune homme eut suffisamment d'années et de mérite pour pouvoir succéder immédiatement au vénéré M. Forsius en qualité de pasteur titulaire de Korskyrka.

Charlotte, depuis son mariage, avait pris la mauvaise habitude de se lever tard, et elle ne descendit de sa chambre le lendemain qu'au moment du déjeuner.

Mme Forsius était sur pieds depuis plusieurs heures. Elle avait fait un tour de jardin, regardé la jolie vue que l'on avait

de la grille sur le lac et l'église, tout en bavardant avec les passants et en recueillant les dernières nouvelles du pays.

— Figure-toi, Charlotte, dit-elle, que ce Karl Artur… Je ne peux m'empêcher d'avoir encore de l'affection pour lui, mais en tous cas il est bien toujours le même.

Et elle lui raconta la bêtise qu'avait faite Karl Artur en renvoyant les dix enfants.

Charlotte était comme frappée de la foudre. Tant de fois déjà elle s'était rendu compte qu'il ne servait de rien de s'occuper de Karl Artur. Il était la proie d'une sorte de fatalité qui, malgré lui, le menait à sa perte.

— N'est-ce pas un malheur, continua Mme Forsius. Moi, je n'ai pas été à l'université, je n'ai même pas un pauvre petit examen de théologie, mais je sais bien que je me serais plutôt fait mettre en prison que de permettre qu'on me prît cette nichée d'enfants.

— Il ne pouvait sans doute plus y tenir, dit Charlotte qui tout à coup se rappela sa visite dans la cuisine de Karl Artur, l'odeur de renfermé, le tapage, la poussière, l'encombrement causé par les instruments de travail, les lits des petits, et toute cette foule de gens réunis.

— Y tenir ? dit Mme Forsius avec une grimace de mépris. Comme si on ne pouvait s'habituer à pire que cela. Malgré la folie de tous ses actes, on aurait pu croire que Notre Seigneur voulait lui venir en aide. Ma parole, s'il avait gardé ces enfants il aurait fini ses jours comme pasteur titulaire à Korskyrka.

— Et sa femme, demanda vivement Charlotte. Était-elle d'accord pour le renvoi des petits ?

— Certainement non, dit Mme Forsius. Elle ne demandait qu'à les garder. La mère Per Ers a passé devant la grille tout à l'heure. Elle est presque sûre que tout ceci est l'œuvre de Thea.

— Thea, mais ne lui avais-tu pas défendu ?

— Oh, défendu, défendu…, sans doute ne se sont-ils pas vus chez elle ni chez lui, mais dans un aussi petit trou ils ne pouvaient guère manquer de se rencontrer. Un jour, la mère Per Ers s'est trouvée avec Thea dans la salle d'attente du docteur et au bout de cinq minutes Karl Artur y est venu également. Thea a immédiatement insisté auprès de lui pour qu'il renvoie les enfants.

Les deux femmes se regardèrent d'un air désolé et perplexe. C'était l'échec de leur plan si bien forgé.

En effet il avait été décidé que quelques-uns des membres les plus importants de la paroisse se réuniraient ce matin-là à l'auberge pour discuter de propositions sérieuses.

À Korskyrka, où l'on était toujours prêt à suivre les progrès de son temps, on projetait la création d'une école primaire. Mais il y avait plus encore. Le nombre des habitants de la paroisse s'était accru de telle sorte qu'il était impossible pour un seul homme d'en assurer la direction, spirituelle. On songeait à faire appel à un pasteur adjoint auquel on assurerait le vivre, le couvert et une rétribution. Et pour que les frais ne fussent pas trop élevés, on envisageait la possibilité pour une seule personne d'être à la fois pasteur et maître d'école. Et cette personne devait être Karl Artur. La décision appartenait évidemment à l'assemblée générale de la paroisse, mais comme les dépenses à prévoir étaient

grandes, on avait organisé une réunion préparatoire de gens susceptibles d'accorder leur aide financière au projet.

Personne ne se doutait que Charlotte était à l'origine de tout cela. Elle avait su très adroitement se servir de la grande affection que tout le monde portait à Karl Artur et avait mis les choses en train sans paraître elle-même. Chacun comprenait bien que Karl Artur ne pouvait être à son âge pasteur titulaire d'une grande paroisse, et l'on jugeait fort à propos cette création d'un nouveau poste qui permît de le garder.

Peut-on s'étonner si les nouvelles apportées par Mme Forsius missent Charlotte tout à fait hors d'elle. Elle allait réussir à procurer à Karl Artur une situation stable et un honnête salaire, et voici que Thea se mettait en travers de ses projets. Elle qui aimait Karl Artur aurait bien dû comprendre que c'était l'admiration de voir un pauvre pasteur se charger de cette quantité d'enfants, qui lui avait valu la nouvelle estime où on le tenait.

Charlotte regarda la grande horloge de la salle à manger et poussa un soupir.

— Il est dix heures moins dix, dit-elle. La réunion va commencer bientôt.

Que de peines, que d'ingéniosité lui avait coûté l'organisation de cette assemblée, elle le savait mieux que personne ! Le plus difficile peut-être avait été de décider Schagerström à y assister et à soutenir ces vastes projets.

— Je ne m'étonnerais pas, reprit Mme Forsius, de voir tous nos plans s'écrouler comme un château de cartes. Des gens qui sont allés chez Karl Artur prétendent que sa femme est assise tout le jour au coin de la cheminée sans dire un mot. Elle est jalouse de Thea, tu comprends. Et ces gens de

la campagne ne savent pas se dominer, d'ailleurs ils se donnent, paraît-il, rendez-vous ici dans mon jardin, mais je saurais y mettre le holà.

— Cette mère Per Ers a toujours été une mauvaise langue, dit Charlotte d'un ton furieux.

Et en même temps elle s'étonnait d'avoir si peu changé. La haine qu'elle éprouvait pour Thea était aussi vive qu'au temps où elle lui avait coupé ses belles boucles.

Tout en causant Mme Forsius et Charlotte avaient fini de déjeuner, et Charlotte qui se sentait énervée et découragée prit un châle et alla au jardin.

Elle marchait les yeux, baissés comme si elle eut voulu retrouver les traces de ceux qui avaient eu en ce lieu leurs rendez-vous d'amour. L'endroit était bien choisi. Karl Artur connaissait depuis longtemps les remarquables cachettes qu'offraient les haies et les bosquets.

« Il ne l'aimait pas autrefois, songeait Charlotte, mais il a fini par s'éprendre d'elle, parce que la pauvre Dalécarlienne l'excédait. Il a cherché une consolation auprès de Thea, et comme l'organiste aussi était jaloux il retrouvait Thea ici. »

Bien que tout cela lui parût parfaitement naturel, elle se sentit offensée de ce que les deux amoureux eussent choisi le jardin pour s'y rencontrer sans être vus.

« Mais comment ont-ils osé, se disait-elle. Les haies ne sont pas encore feuillues, n'importe quel passant pouvait les voir de la route. »

Elle s'arrêta un instant, toute à cette pensée. Derrière les haies, encore garnies de quelques feuilles brunes, elle aperçut un petit pavillon.

« C'est là qu'ils se sont cachés, c'est évidemment là », songeait-elle, et elle courut à la petite construction maltraitée par le temps comme si elle s'était attendue à y trouver les deux criminels.

La tonnelle était fermée à clé, mais Charlotte fit sauter la serrure rouillée sans la moindre difficulté. Elle fut accueillie sur le seuil par tous les inconvénients que l'on retrouve au printemps dans les pavillons de ce genre. Le mauvais air, les vitres cassées, les tapisseries abîmées par l'humidité. Sous un tas de feuilles mortes qui avaient pénétré à l'intérieur au cours d'une tempête on voyait briller une chose blanche et grise. C'était le démon protecteur du jardin, une énorme couleuvre qui dormait là de son sommeil hivernal.

« Non ils ne sont tout au moins pas venus ici, pensa Charlotte. Thea se serait évanouie en voyant notre vieux serpent. »

Elle-même ne craignait pas cet animal inoffensif. Elle s'approcha d'une des fenêtres, l'ouvrit et s'assit sur le rebord. De là elle pouvait apercevoir tout le fouillis des haies qui, à présent que leurs branches regorgeaient de sève, prenaient les teintes les plus délicates. Sur les pelouses verdissantes on voyait de petites touffes de primevères, de pâquerettes et de crocus. Charlotte qui aimait cet endroit murmura :

— Ce n'est vraiment pas la première fois que je suis assise ici attendant quelqu'un qui ne vient pas.

À ce moment même, elle vit venir un homme entre les allées bordées de haies. Il s'approchait du pavillon et bientôt il fut assez près pour qu'elle put le reconnaître, c'était Karl Artur.

Charlotte se sentit inquiète.

« Il n’est pas seul, se disait-il, bientôt Thea va se montrer elle aussi. »

Karl Artur s’était arrêté, il avait aperçu Charlotte et avait passé involontairement la main sur ses yeux comme l’on fait lorsque l’on se croit le jouet d’une illusion.

Charlotte n’était plus qu’à quelques pas de lui. Il était très pâle, mais avait conservé son teint délicat d’enfant. Peut-être avait-il vieilli un peu, ses traits étaient plus accusés, mais la distinction si particulière du fils de la colonelle Ekenstedt n’avait pas disparu. Dans ses vêtements de bure grise, elle lui trouvait l’air d’un prince déguisé.

En moins d’une seconde, Karl Artur se rendit compte que c’était vraiment Charlotte qui était assise à la fenêtre. Il courut en tendant les bras vers la petite éminence où s’élevait la tonnelle.

— Charlotte, cria-t-il. Charlotte, Charlotte !

Il attira à lui ses deux mains et les embrassa, tandis que des larmes s’échappaient de ses yeux.

Il était clair que cette rencontre imprévue le rendait fou, – était-ce de joie ? était-ce de douleur ? – Il continua à pleurer avec violence comme si les larmes accumulées pendant des années avaient réussi à briser leurs digues. Tout en pleurant, il retenait les mains de Charlotte dans les siennes, les embrassait, les caressait, et elle comprit que les commérages au sujet de ses amours avec Thea n’étaient qu’un mensonge. Ce n’était pas Thea qui régnait sur le cœur de Karl Artur, c’était une autre.

Mais qui était cette autre ?… Ce ne pouvait être qu'elle-même, celle qu'il avait rejetée avec mépris et qu'il s'était repris à aimer. Aucune déclaration d'amour ne pouvait être aussi éloquente que ces larmes passionnées.

Lorsque Charlotte eut acquis cette certitude, il lui sembla soudain que la faim qui la tourmentait depuis longtemps venait d'être apaisée, ou qu'une douleur sourde et pénible dans la région de son cœur disparaissait, ou bien encore qu'elle venait d'être déchargée d'un lourd fardeau qui avait longuement pesé sur elle. Elle ferma les yeux, un peu étourdie par le bonheur.

Mais elle ne s'abandonna qu'un instant à ce vertige et redevint très vite la sage et raisonnable Charlotte.

— « Où cela nous mènerait-il ? songeait-elle. Il est marié tout comme moi, et, de plus, il est pasteur. Il faut que j'essaie de le calmer. C'est le plus important. »

— Mais, Karl Artur, ne pleure donc pas ainsi, dit-elle. Ce n'est que moi, Charlotte. Mme Forsius veut s'installer ici pour l'été, et je resterai quelques jours avec elle pour l'aider à reprendre ses habitudes.

Elle disait des choses banales pour arrêter les larmes de Karl Artur, mais Karl Artur sanglotait de plus belle.

« Pauvre garçon, pensait Charlotte, je vois que tu ne pleures pas seulement à cause de moi. Non, tu pleures d'être privé de tout ce qui est beau, de tout ce qui est distingué, tu pleures de ne plus échanger d'idées avec personne, tu pleures le bien-être, tu pleures ta mère, ta maison paternelle. Mais ce n'est pas le moment de revenir sur ce qui ne peut plus être, il s'agit de parler raison. »

Elle laissa errer ses regards pendant un instant sur le jardin, puis elle reprit :

— C'est un vrai plaisir que de se retrouver dans le cher vieux presbytère. Ce matin, je me disais qu'il fait tout à fait délicieux entre les haies avant que le feuillage des grands tilleuls n'empêche le soleil de pénétrer jusqu'au sol. On jouit de voir l'ardeur des brins d'herbe et des autres petites plantes qui s'épanouissent à la lumière.

Karl Artur étendit une main comme pour arrêter Charlotte, mais comme il pleurait toujours, elle continua à parler de choses qui, à son avis, pouvaient exercer une influence calmante sur lui.

— C'est étrange, dit-elle, les rayons du soleil sont doux et modestes… Et les fleurs qu'ils font éclore ne sont pas de couleurs brillantes. Elles sont blanches, jaune pâle ou bleu clair. Si elles ne fleurissaient pas de si bonne heure, et en telle quantité, personne ne les regarderait.

Karl Artur releva son visage gonflé par les larmes et à grand'peine il parvint à articuler ces mots :

— Ah ! que j'ai souffert ! Quels n'ont pas été mes regrets tout cet hiver !

Il était clair que, dans l'état d'esprit où il se trouvait, il ne se souciait pas de tout ce qu'elle disait au sujet des fleurs et du soleil. Il voulait qu'elle se rendît compte de la tempête qui le bouleversait.

Mais Charlotte savait que bien des paroles gagnent à ne pas être prononcées, et elle reprit son discours comme une nourrice entêtée qui veut calmer un enfant nerveux.

— Le soleil du printemps a une puissance bien singulière. Partout où il pénètre, il réveille une vie nouvelle. C'est comme un enchantement. Si faible que soient ses rayons, ils sont, à leur manière, plus forts que ceux de l'été, trop brûlants, ou ceux de l'automne, qui déjà annoncent la décrépitude et la mort. N'as-tu jamais pensé que ce pâle soleil printanier agit à peu près comme le premier amour ?

Karl Artur parut écouter plus attentivement. Elle poursuivit sans s'arrêter :

— Tu ne peux naturellement pas te souvenir d'une bagatelle pareille, mais, pour ma part, je revis souvent par la pensée un soir de printemps à Korskyrka, peu après que tu y fus venu pour la première fois. Nous étions sortis ensemble pour visiter de pauvres gens qui habitaient une cabane bien loin dans la forêt. Nous nous étions arrêtés trop longtemps chez eux, le soleil était couché avant que nous eussions rejoint le presbytère et dans le fond des vallées montait la brume.

Karl Artur leva la tête. La source de ses larmes semblait tarir peu à peu. Il s'arrêta aussi de baiser les mains de Charlotte, pour ne pas perdre une seule des paroles qui s'échappaient de cette belle bouche.

— Te souviens-tu vraiment encore de cette course ? Le chemin passait à travers les collines. Dès que nous arrivions à un sommet, le soleil nous éclairait encore, mais sitôt que nous redescendions dans les vallées, nous étions enveloppés de brume.

Où voulait-elle en venir ? L'homme qui l'aimait ne résistait plus. Il se laissa emmener sans une objection, de collines en collines ensoleillées.

— Quelle merveilleuse promenade, disait Charlotte. Le soleil rouge et si doux, le délicat et lumineux brouillard transformaient toutes choses autour de nous. Je vis avec surprise la forêt proche prendre une teinte bleu pâle, tandis que les collines plus lointaines étaient d'un rouge pourpre. Nous allions dans un paysage irréel. Pour ne pas rompre l'enchantement, nous osions à peine dire tout haut notre admiration.

Charlotte se tut. Elle attendait que Karl Artur dît à son tour quelques mots, mais il parut ne pas vouloir l'interrompre.

— Lorsque nous étions au sommet des collines, nous marchions comme à l'église, mais quand nous nous retrouvions dans les vallées embrumées, nous nous mettions à danser. Peut-être ne dansais-tu pas, toi, mais moi je dansais. J'ai dansé tout le long du chemin tant j'étais heureuse de la beauté du soir. Je croyais, tout au moins, que c'était cette beauté qui m'empêchait de marcher raisonnablement.

À ce moment, un sourire passa sur le visage de Karl Artur, et Charlotte sourit aussi. Elle comprit que le plus fort de la crise était passé. Karl Artur était à nouveau maître de ses impressions.

— Nous avons escaladé une dernière colline, reprit Charlotte. Tu ne disais plus rien du tout, et je me demandais si M. le Pasteur me blâmait d'avoir dansé sur la grand'route. J'osais à peine marcher encore à côté de toi. Mais lorsque nous sommes arrivés dans la dernière vallée et en plein brouillard… je ne dansais plus, mais toi…

— Moi, interrompit Karl Artur, je t'ai embrassée…

Comme il disait ces mots, Karl Artur vit un homme près de la fenêtre opposée à celle où était Charlotte. Il ne put distinguer son visage, car l'homme disparut au moment même où ses regards se fixèrent sur lui.

Il n'était même pas tout à fait sûr d'avoir bien vu.

En tous cas, il ne fallait pas inquiéter Charlotte. Ils n'avaient fait en somme que bavarder à cette fenêtre. Quel mal y avait-il à ce que quelque fermier, ou peut-être quelque ouvrier jardinier les eût aperçus. Cela ne signifiait rien. Pourquoi troubler la joie de cette heure ?

— Oui, dit Charlotte, tu m'as embrassée, et j'ai compris tout à coup pourquoi la forêt était si bleue, et pourquoi j'avais eu envie de danser dans la brume. Oh ! Karl Artur, toute ma vie a été transformée en cet instant ! Il me semblait que je contemplais le fond de ma propre âme. Les fleurs de printemps s'épanouissaient en elle, et l'emplissaient toute. Les fleurs de printemps, blanches, jaune pâle, bleu clair. Je les voyais fleurir par milliers, elles jaillissaient de terre. Je n'ai jamais rien vu de plus merveilleux.

Charlotte était émue une larme brilla dans ses yeux, et sa voix trembla pendant un instant, mais elle se ressaisit aussitôt :

— Mon ami, dit-elle, peux-tu comprendre pourquoi ces fleurs du printemps me font penser à mon premier amour ?

Il serra sa main.

— Charlotte… commença-t-il.

Mais alors elle se leva.

— Tu comprends, n'est-ce pas, dit-elle, pourquoi nous autres femmes ne pouvons jamais oublier celui qui le premier a fait briller sur nous le soleil de l'amour, non, nous ne pouvons jamais l'oublier. Mais, d'autre part, il y en a bien peu, extrêmement peu, à qui il est permis de demeurer dans le pays des fleurs du printemps. Nous sommes destinés à le quitter pour suivre un destin plus fort et plus grand.

Elle le regarda d'un air à la fois malicieux et mélancolique, et, lui faisant signe de ne pas la suivre, elle disparut.

II

Lorsque Karl Artur s'était réveillé ce jour-là, le soleil était déjà haut dans le ciel, ce qui lui prouva qu'il avait dormi pendant une bonne partie de la matinée.

Il se leva à la hâte. Il était encore un peu somnolent et se demandait pourquoi il se réveillait si tard ; tout à coup il se souvint qu'il était resté debout jusqu'au lever du soleil pour découper un jeu de cartes en petits morceaux.

Tous les autres événements de la soirée lui revinrent à la mémoire, à son grand effroi, et il éprouva un profond dégoût non pas seulement pour sa femme, mais peut-être plus encore pour lui-même. Qu'était-il advenu de lui, pour qu'il se fût mis dans une telle colère après cet outrage et eût voulu tuer sa femme… Était-ce vraiment lui qui s'était permis cette méchanceté de découper le jeu de cartes et d'en éparpiller les débris sur le plancher ? Quelles étaient donc les forces mauvaises qui le dominaient ? Était-il une bête sauvage ?

Il n'avait rien mangé la veille, et le repas que lui avait préparé sa femme était intact. Il se rassasia de bouillie froide et de lait, puis il prit son chapeau et sortit. Il était heureux de remettre à quelques heures l'explication qu'il devait nécessairement avoir avec Anna.

Il suivit la grand'route jusqu'au jardin du presbytère. Arrivé là, il avait ouvert la grille et était entré dans le jardin d'autrefois, où il s'était bien des fois réfugié au cours de l'hiver pour fuir le tapage et la bousculade de sa maison surpeuplée.

Et c'est là qu'il avait trouvé Charlotte plus belle, plus ensorcelante que jamais. Faut-il s'étonner s'il n'avait plus été maître de ses sentiments ? Au premier moment, il n'avait pensé qu'à lui crier son amour et à serrer sur son cœur celle qu'il regrettait si amèrement. Mais les larmes l'avaient obligé à se taire, et Charlotte, la sage et bonne Charlotte, avait eu le temps de le ramener à la raison. Il comprenait très bien ce qu'elle avait voulu dire en rappelant les images de leur jeune amour. Elle voulait lui faire comprendre qu'elle chérissait toujours ces souvenirs, mais que son cœur appartenait à un autre homme.

Après que Charlotte se fût éloignée, Karl Artur sentit la nuit et la solitude s'abattre sur lui. Cependant il n'éprouvait pas la haine impuissante de celui qui a été dédaigné. Il ne savait que trop qu'il avait perdu Charlotte par sa faute. L'ombre où se débattait son âme fit bientôt place à un peu de lumière. La pensée de la veille, les délicieuses perspectives d'avenir qui avaient été chassées de son esprit par l'affreuse scène, revinrent toutes fraîches avec une force irrésistible.

La mission de servir notre Sauveur de la seule manière digne de lui le séduisait plus que tout amour humain. Il était

beau de pouvoir durant sa vie entière errer sur les routes comme un apôtre voyageur, comme un libre oiseau du ciel qui vient apporter les paroles de vie aux affamés, comme un pauvre mendiant de Notre-Seigneur, distributeur des trésors que ne rongeront ni la rouille ni les vers !

Plongé dans ses méditations, il retourna lentement au village. Il voulait avant toute autre chose se réconcilier avec sa femme. Ce qui arriverait ensuite, il n'en savait trop rien, mais une paix singulière s'était emparée de son âme.

Dieu se chargeait de lui. Il n'avait rien à décider par lui-même.

Lorsqu'il atteignit la première maisonnette de Korskyrka, cette même maisonnette précédée d'un jardinet, d'où était sortie Anna Svärd la première fois qu'il l'avait rencontrée, la porte s'ouvrit et la maîtresse de maison vint vers lui. Elle était née en Dalécarlie, et Anna Svärd avait l'habitude de loger chez cette compatriote quand elle voyageait encore avec sa balle de colporteuse.

— Tu ne vas pas te fâcher contre moi, notre pasteur, si je t'apporte de mauvaises nouvelles, dit-elle, mais Anna est venue chez moi ce matin et a demandé que je te dise qu'elle voulait s'en aller.

Karl Artur regarda la femme sans comprendre.

— Oui, poursuivit-elle, elle est partie pour Medstuby. Je lui ai dit qu'elle ne devait pas partir maintenant. « Tu n'as sans doute plus que quelques semaines devant toi avant tes couches », je lui ai dit. Mais elle a répondu qu'elle partirait dans tous les cas. Et elle était contente que je veuille te dire où elle allait : « Il ne faut pas qu'il croie que je veux me détruire, je veux simplement revenir à la maison. »

Karl Artur fut obligé de se tenir à la clôture. Même s'il n'aimait plus sa femme, ils avaient longtemps vécu ensemble de la même vie, et il eut l'impression que quelque chose en lui se brisait. De plus, ceci était pour lui un terrible échec. Le monde entier saurait que sa femme avait été malheureuse, et qu'elle l'avait quitté de son plein gré.

Mais, en même temps que ce nouveau tourment, la pensée de la belle et séduisante liberté revint à son esprit. L'épouse, le foyer, la considération des hommes, ne signifiaient plus rien pour lui, qui avait choisi une voie nouvelle.

Son cœur battait à coups réguliers et paisibles, malgré tout ce qui lui était arrivé. Dieu l'avait délivré des soucis, des fardeaux pesants qui accablent les autres hommes.

Quelques minutes plus tard, il arrivait chez lui. En entrant dans sa chambre, il fut surpris de la trouver en ordre. Le lit était fait et on avait emporté le plateau. Il courut à la cuisine et la trouva aussi parfaitement rangée.

Une femme était à genoux par terre et ramassait les petits bouts de cartons obstinés qui avaient résisté au balai et s'étaient incrustés dans les rugosités du plancher. Elle chantonnait et paraissait de la meilleure humeur du monde.

Lorsqu'il entra, elle leva la tête. C'était Thea.

— Oh ! Karl Artur, dit-elle, je me suis hâtée de venir aussitôt que j'ai su que ta femme t'avait quitté. J'ai pensé que tu avais besoin d'être aidé. J'espère que tu n'en es pas fâché.

— Mais je t'en prie, Thea, c'est au contraire très gentil à toi. Mais ne te donne pas la peine de ramasser ces misérables cartes. Elles peuvent rester où elles sont.

Thea ne se laissa pas déranger dans son travail. Elle continua à chantonner en ramassant les bouts de carton.

— Je les garderai en souvenir, dit-elle. Lorsque je suis venue ici il y a une heure, j'ai vu qu'elle – tu sais de qui je veux parler – avait donné des coups de balai pour les enlever. Mais lorsqu'elle s'est aperçue qu'ils collaient si bien, elle a jeté le balai. Elle a tout planté là et est partie.

Thea riait. Karl Artur la regardait presqu'avec dégoût.

Elle lui tendit une écuelle dans laquelle elle avait entassé une quantité de bouts de carton.

— Elle est partie, et les voilà, ceux qui l'ont chassée, dit-elle ; ne devais-je pas les recueillir, les garder ?

— Mais, Thea, tu es folle ?

La voix de Karl Artur exprimait du mépris, presque de la haine. Thea leva les yeux et le vit debout devant elle, l'air sombre. Elle ne s'arrêta pas cependant de rire.

— Oui, dit-elle, ceci réussit auprès des autres, mais non auprès de moi. Bats-moi, donne-moi des coups de pieds, je reviendrai toujours ! Tu ne te débarrasseras jamais de moi. Ce qui fait peur aux autres me retient, moi.

Et elle se remit à chanter de plus en plus fort. On eût dit une marche triomphale.

Karl Artur, qui était vraiment effrayé de cet accès d'hystérie, rentra dans sa chambre ; dès qu'il s'y retrouva, seul, l'impression de joie et de liberté l'envahit à nouveau. Il écrivit sans hésiter sa lettre de démission à l'évêque.

L'ACCIDENT

I

Schagerström était parti de chez lui de bonne heure pour assister à l'importante réunion qui devait se tenir à l'auberge. Elle avait en effet commencé à dix heures, mais comme elle se termina très rapidement, le maître de forges était, à onze heures, prêt à se rendre au presbytère pour faire à Mme Forsius et à Charlotte une petite visite.

Sa femme lui manquait, bien qu'il n'eût pas été séparé d'elle plus d'un jour, et il se demandait s'il n'arriverait pas à la persuader de revenir avec lui à Sjötorp.

— En réalité, je devrais rentrer tout droit pour examiner ma grande scie qui ne fonctionne plus, se disait-il, mais ce serait peut-être trop précipité. Dois-je m'accorder de rester jusqu'à cet après-midi ? Vers les cinq ou six heures, Charlotte pourrait sans doute m'accompagner, sans avoir de remords.

Mme Forsius le reçut au presbytère et lui demanda aussitôt des nouvelles de la réunion. Elle ne s'attendait évidemment qu'à une déception, ayant appris que Karl Artur avait eu la sottise de renvoyer les dix enfants.

Schagerström l'assura que ceci n'avait joué aucun rôle dans la décision des notables de la commune. Ils étaient même tout prêts à accorder à Karl Artur la double situation de maître d'école et de pasteur adjoint lorsque le propriétaire

Axan Mansson s'était levé et avait demandé s'il valait vraiment la peine que la réunion s'imposât de telles dépenses pour conserver ce pasteur-là. Il menait une vie telle que sa femme avait été forcée de le quitter.

— Que dis-tu ? s'écria Mme Forsius. Sa femme ? Est-elle partie ? Qui donc va le retenir sur la pente ?

Il semblait bien que tous les assistants s'étaient posé la même question. Ils avaient confiance en la femme de Karl Artur. On aurait même pu croire que c'était elle et non son mari qui allait être nommée maître d'école et pasteur adjoint, car dès que les notables apprirent qu'elle n'était plus en cause, ils avaient renvoyé les délibérations à une date indéterminée.

Mme Forsius, qui était fâchée et désolée de l'issue de la réunion, eut alors une parole imprudente.

— N'est-ce pas ce que j'ai toujours dit à Charlotte ! On perd sa peine à vouloir venir en aide à Karl Artur.

Schagerström n'aimait pas qu'on lui rappelât que sa femme s'intéressait toujours à son ex-fiancé ; son visage se rembrunit, mais Mme Forsius se rendit compte de son imprudence, et chercha à changer le cours des idées de son visiteur. Elle lui raconta que Charlotte était allée se promener au jardin.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et courut aussitôt vers le labyrinthe de haies pour chercher Charlotte. Croyant entendre parler dans le vieux pavillon, il y jeta un coup d'œil au travers d'une des fenêtres. Et il vit Charlotte, assise à la fenêtre d'en face, absorbée dans une conversation avec Karl Artur. Sans essayer même de saisir un seul mot de

l'entretien, il s'en alla. Il ne s'arrêta pas au jardin, mais vint attendre sa femme dans la véranda du presbytère.

Ce qu'il avait vu lui avait causé un tel chagrin, qu'il avait le sentiment de ne plus penser par lui-même, mais de recevoir toutes ses idées de l'extérieur. Quelqu'un, il ne savait qui, lui avait rappelé une conversation entendue jadis. On avait parlé de Mme Romelius, la femme du docteur, en s'étonnant qu'elle pût encore aimer son mari, bien que ce fût un ivrogne.

— Ne vous en étonnez pas, avait on répondu. C'est une Löwensköld, et les Löwensköld ne peuvent jamais oublier leur premier amour.

Il ne se souvenait plus où ni dans quelles circonstances il avait entendu ces mots ; sans doute ne connaissait-il pas encore Charlotte en ce temps-là, mais à présent l'affirmation remontait du fond du passé pour s'imposer à lui et le rendre fou.

Au bout de quelques minutes, il s'aperçut qu'il se tenait la tête à deux mains, comme s'il avait voulu empêcher sa raison et son jugement de lui échapper. Il laissa retomber ses mains et se redressa.

— Il faut que je soie calme, se dit-il. Charlotte peut être ici dans un instant.

Et, en effet, il la vit bientôt venir à pas lents. Elle fronçait les sourcils comme si elle eût voulu démêler quelque chose de très difficile et d'embrouillé.

Mais dès qu'elle aperçut son mari, son visage s'éclaira et elle courut vers lui.

— Te voilà déjà, dit-elle avec un rayonnant sourire, et elle lui mit ses deux bras autour du cou et l'embrassa.

Il n'aurait pu souhaiter un accueil plus tendre.

« Comme elle joue bien son jeu, songeait-il. Quoi d'étonnant à ce que je me sois laissé persuader qu'elle m'aimait vraiment. »

Il s'attendait à ce que Charlotte, avec sa franchise habituelle, lui racontât qu'elle avait vu le jeune Ekenstedt. Mais il n'en fut rien. Elle ne l'interrogea pas non plus sur l'issue des délibérations. On aurait pu croire qu'elle avait oublié toute l'affaire.

Schagerström tira naturellement ses conclusions du silence de sa femme. La certitude qu'il avait d'être trompé et rejeté s'en accrut. Il ne pensa plus qu'à se remettre en route aussitôt que possible, pour pouvoir réfléchir en paix aux conséquences de sa découverte, et il ne songeait plus à décider Charlotte à l'accompagner.

Il put quitter le presbytère sans trahir son état d'esprit, grâce à l'histoire de la vieille scie de Sjötorp. Il se hâta de raconter à sa femme que la scie s'était arrêtée dans la matinée de la veille, peu après le départ de Mme Forsius et de Charlotte, et que pas plus le maître-scieur que l'inspecteur ni le régisseur, n'avaient trouvé les causes de la panne. On avait dû s'adresser à lui, Schagerström, mais il n'y comprenait goutte lui non plus.

Charlotte savait que son mari aimait à passer pour un grand mécanicien, et que rien ne lui plaisait plus que de montrer son adresse. Elle ne s'émut donc pas de ce qu'il lui disait.

— Je connais ces vieilles scieries, dit-elle ; parfois elles pensent qu'elles ont besoin de quelques jours de repos, et puis elles se remettent en marche d'elles-mêmes.

Pendant qu'ils causaient, Mme Forsius sortit de la maison, fit sa grande révérence et demanda si M. le Maître de Forges Schagerström lui ferait l'honneur de déjeuner avec elle. Mais Schagerström s'excusa en invoquant la scie de Sjötorp. Il expliqua à Mme Forsius que ce n'était pas une scie ordinaire. Son mécanisme était particulièrement compliqué. Les vieux ouvriers de Sjötorp prétendaient qu'elle avait été construire au siècle précédent par le grand inventeur Polhem lui-même. Et il n'était pas éloigné de le croire, car il fallait vraiment avoir le génie de la mécanique pour mettre sur pieds une machine aussi enchevêtrée. La veille, il avait, quant à lui, désespéré de pouvoir le réparer, mais en route ce matin, il lui était venu une idée, et il croyait avoir trouvé le défaut de la scie. Il lui fallait donc rentrer immédiatement.

Sa femme et Mme Forsius se dirent toutes deux que puisqu'il ne pensait qu'au mécanisme mystérieux de cette vieille scie, il valait mieux le laisser partir.

Aussitôt dans la voiture, il essaya par un effort pénible et désespéré de nier l'évidence de ce qu'il avait vu dans le pavillon, ou tout au moins de le chasser de son esprit. Malheureusement, nous avons une fâcheuse propension à enregistrer avec une inflexible exactitude certains spectacles, et à nous les rappeler inlassablement.

Schagerström était forcé d'avouer que Charlotte et Karl Artur ne s'étaient pas embrassés, ils n'avaient même pas risqué une caresse. Il aurait très bien pu croire qu'ils étaient engagés dans une conversation tout ordinaire, s'il n'avait vu les yeux rougis du jeune pasteur, et l'admiration passionnée

avec laquelle il regardait Charlotte, sans même parler de l'air de tendre compassion avec lequel elle se penchait vers lui.

En outre, il y avait la phrase malheureuse de Mme Forsius, sur l'aide que Charlotte avait continué d'accorder à Karl Artur, et le silence de Charlotte elle-même.

N'étaient ce pas des preuves suffisantes ? Il avait beau se répéter que Charlotte et lui avaient été inexprimablement heureux, que jamais Charlotte, ni par un regard ni par un geste ne lui avait fait croire qu'elle en regrettait un autre, rien ne prévalait contre l'expression qu'il avait vue à Karl Artur et à Charlotte ce matin.

— Elle s'est figurée peut-être que son ancien amour était mort, murmura-t-il, mais dès qu'elle a revu Karl Artur, la flamme a jailli à nouveau.

Schagerström réussit à se persuader que le cœur de Charlotte appartenait tout entier à Karl Artur et il se mit à réfléchir sur ce qu'il devait faire. Charlotte ne céderait jamais à la tentation de lui être infidèle, il le savait bien. Mais était-ce suffisant ? Est-ce qu'un homme d'honneur peut accepter que sa femme soupire après un autre ? Non, mille fois non, plutôt la séparation. Le monde entier s'assombrit pour lui à cette seule pensée. Quoi, vivre séparé de Charlotte ? Ne plus entendre son rire, ne plus jouir de son esprit fantaisiste, ne plus voir son délicieux visage ? Schagerström frissonnait comme de froid.

En arrivant à Sjötorp, il refusa de dîner et appela immédiatement son régisseur, pour se rendre avec lui à la scierie.

— Vous verrez, dit-il, il m'est venu une idée en route et je crois que je vois où est le défaut.

Ils entrèrent dans la grande salle où le génial constructeur semblait vraiment avoir éprouvé une joie maligne à accumuler en un inextricable fouillis les roues, les bielles et les ressorts. Schagerström d'un geste vigoureux saisit un levier et le tira à lui.

Mais il ne s'était pas attendu à ce que l'effet fut aussi immédiat, ou bien pensait-il à autre chose. L'immense machine se mit en mouvement, il ne put s'écarter assez vite et fut emporté par la scie.

II

Schagerström s'éveilla avec la sensation d'être secoué d'une manière qui le faisait beaucoup souffrir. Il s'aperçut qu'on le transportait sur une civière. Les porteurs marchaient avec précaution, mais les secousses lui occasionnaient à chaque pas de telles douleurs qu'il en gémissait.

Un des porteurs vit qu'il avait repris connaissance et fit signe aux autres de s'arrêter.

— Est-ce que Monsieur le maître de forges souffre par trop ? dit-il, en lui parlant comme à un petit enfant, alors on va s'arrêter un peu.

— Nous y sommes bientôt, dit un autre d'un ton persuasif. Cela ira mieux dès que le patron sera dans son lit.

Ils se remirent en marche, et les terribles souffrances reprirent de plus belle.

— Au fond tout s'est extraordinairement bien passé, dit un des hommes, j'aurais cru qu'il serait fendu en deux comme un madrier.

— Oui, on pouvait s'attendre à du vilain. Mais, tout de même, il a encore ses deux bras et ses deux jambes.

— Il se peut bien que quelques côtes soient cassées, opina un troisième. Ce ne serait pas étonnant.

Schagerström devina que ces hommes simples cherchaient à le consoler, et il se sentit infiniment touché et reconnaissant de leur amitié. Il fit des efforts pour être brave et ne pas gémir. Mais en même temps il fut un peu vexé de ce que personne ne dit mot de la chance inouïe qu'il avait eue de remettre la scie en mouvement. Il voulait qu'on reconnût son mérite.

Lorsque les hommes l'eurent porté pendant quelques instants encore, il se sentit tout à fait épuisé. Il n'en pouvait supporter davantage. Si les secousses devaient continuer il allait mourir. S'il en avait eu la force il leur aurait ordonné de s'arrêter, mais il ne le pouvait pas. Il sentait que toutes les parties de son corps devenaient insensibles, l'une après l'autre, qu'elles mouraient en quelque sorte. L'insensibilité gagnait avec une rapidité effrayante. Il perdit conscience.

Lorsqu'il se réveilla à nouveau de son évanouissement, il perçut une faible odeur de feuilles de roses séchées, et en conclut qu'il se trouvait dans la chambre d'amis de Sjötorp. On avait dû le coucher là pour éviter l'escalier. Sa chambre à coucher se trouvait à l'étage supérieur. Quelqu'un était en train de lui ôter ses chaussures, mais cela le fit trop souffrir, et ses gémissements furent tels qu'on ne le tourmenta plus.

— Nous attendrons l’arrivée du médecin, dit la voix du régisseur.

— Oui, répondit une autre voix, qu’il crut reconnaître pour celle de Johansson le domestique, quoiqu’elle fût si altérée par les larmes, qu’il ne pouvait en être bien sûr. Il se pourrait bien que l’articulation du pied soit cassée.

Schagerström ouvrit les yeux pour leur montrer qu’il avait repris connaissance. Il était étendu sur le large canapé de la chambre d’amis, et il vit que la femme de charges et deux bonnes faisaient le lit, pendant que le régisseur et le domestique essayaient de le débarrasser de ses vêtements.

Il dit quelques mots pour les prier de le laisser en paix. Les sons qui s’échappaient de sa gorge n’avaient rien d’une voix humaine. Il pensa lui-même qu’ils étaient comme le râle d’une bête blessée à mort, mais heureusement on le comprit.

On n’essaya plus de lui ôter ses vêtements et on s’arrêta de faire le lit. La femme de charge apporta une couverture qu’elle voulut étendre sur lui. Il ne pouvait tolérer un objet aussi lourd, et un sourd gémissement le fit comprendre à la domestique. Elle tenta alors de mettre un oreiller sous sa tête, mais il le refusa aussi.

Il songeait avec dépit que le régisseur qui savait à quel point le mécanisme du vieux Polhem était compliqué ne lui avait pas dit un mot de louange. La scie aurait bien pu ne plus jamais marcher sans l’idée qu’il avait eue.

Il cligna des yeux du côté du régisseur qui vint voir ce qu’il désirait. Mais il ne souffla mot de la scie. Schagerström parvint à articuler quelques paroles pour que les braves gens qui l’avaient porté fussent bien payés de leur peine. Le régisseur inclina la tête et parut comprendre ce qu’il disait. Il de-

manda si le maître de forges n'avait plus d'autres ordres à donner.

Schagerström aurait aimé n'avoir pas à le dire. Il craignait que l'autre ne le trouvât enfantin, mais la question lui brûlait les lèvres.

— En tout cas, j'ai remis la machine en marche ?

— Seigneur oui, dit le régisseur, Monsieur l'a remise en marche.

Schagerström pensa qu'il était vexant que ce garçon se mit à pleurer juste à ce moment-là. Il s'attendait à ce qu'on donna plus d'importance à son action. Que c'était désagréable d'entendre autour de lui des gémissements et des sanglots, et il murmura qu'il voulait être seul ; après quoi la femme de charge, le régisseur et les bonnes sortirent de la chambre.

Johansson resta en qualité d'infirmier. Le silence fit du bien à Schagerström, il se sentit plus calme, moins irritable et moins grognon.

— Je ne suis pas un faible enfant, songeait-il. Les gens obéissent lorsque je commande. Si je ne bouge pas du tout, je ne souffre pas. Et j'ai assez d'autorité pour obtenir que l'on se taise dans ma chambre.

Il sentait bien qu'il allait mourir, et il n'en était pas mécontent. Ce qu'il souhaitait, c'est que la mort vint se glisser près de lui imperceptiblement, afin qu'il put l'accepter avec calme, sans que l'on fît beaucoup d'histoires de sa venue.

Tout à coup il cligna de l'œil du côté de Johansson. Il venait de penser qu'il était bien heureux que Charlotte ne fût pas à la maison. Ce n'est certes pas elle qui l'aurait laissé

mourir tout habillé sur ce canapé. Il murmura à Johansson qu'il ne fallait pas prévenir Madame. Il était inutile de l'effrayer. Qu'on fît venir le docteur et le notaire, mais non pas Madame.

Johansson eut l'air tout triste, mais Schagerström éprouva un grand soulagement. Son visage n'exprima rien, mais il souriait intérieurement. Cela faisait très bien : « Il ne faut pas effrayer Madame ». Il était fier d'avoir trouvé cette phrase. S'il pouvait réussir à tromper Charlotte ! Quelle chance s'il pouvait mourir sans qu'elle se doutât de rien.

Il entendit le bruit des voitures qui partaient chercher le docteur et le notaire et il regarda la pendule en face de lui. Elle marquait trois heures et demies. Dieu soit loué, il y avait quinze bonnes lieues jusqu'au chef-lieu. Lundman ferait galoper ses chevaux, bien entendu, mais il se passerait au moins quatre heures avant l'arrivée du docteur. C'était donc le silence, le silence ininterrompu jusqu'à sept heures et demies.

Il se sentait redevenir enfant, et il avait l'impression d'être en train de jouer un bon tour à quelqu'un. Il avait sans doute tort d'aller mourir ainsi furtivement sans être entouré de soins, mais il s'en moquait bien. Oui, il s'en moquait. C'en était fait du riche Schagerström. À présent il avait le droit d'être tranquille.

Charlotte serait fâchée, ennuyée, bien sûr, mais de cela aussi il s'en moquait. Par contre, il eut une bonne idée. Il lui donnerait tous ses biens. Ce serait pour elle une compensation de n'avoir pas pu se démener pour lui et le régenter à son lit de mort.

Il trouva lui-même que c'était bien étonnant de ne pas avoir des pensées plus grandes et plus solennelles. Il allait mourir dans quelques heures et il ne songeait qu'à éviter la souffrance, les questions, la pitié et autres choses ennuyeuses. Il voulait qu'on le laissât en paix. Il était comme un gamin qui s'attend à être fouetté et qui a envie de se glisser dans une grande forêt sombre pour s'y cacher.

Il se rappela ce qui s'était passé le matin même, mais il ne s'en inquiétait plus. Ce genre de tourments lui paraissait si ridiculement futile. Ce n'était pas parce que Charlotte avait regardé tendrement Karl Artur qu'il ne voulait plus la voir. Non, c'était parce qu'elle était la seule qui ne lui obéirait pas. Il pouvait venir à bout du régisseur, de la femme de charge et de Johansson, mais non de Charlotte. Il croyait aussi qu'il ferait entendre raison au docteur. Mais à Charlotte ? jamais. Elle n'aurait ni pitié ni respect. Il était lâche, sans doute, d'avoir peur de souffrir. Mais puisqu'il allait mourir de toutes façons, que lui servirait-il donc de se laisser soigner.

Un peu avant sept heures et demies, il entendit un bruit de roues. Les heures ne lui avaient pas semblé trop lentes, il regrettait au contraire de voir que le docteur arrivait déjà. Il avait espéré qu'il serait en courses et ne pourrait être à Sjötorp avant neuf heures.

Mais, naturellement, Lundman n'avait eu aucune pitié de ses chevaux afin que le secours fût plus prompt. Il est impossible de faire comprendre aux autres que l'on a envie de s'en aller !

Johansson sortit à pas feutrés de la chambre pour aller à la rencontre du docteur.

Quelle histoire ! Le docteur allait le tâter, le palper, remettre les articulations en place. Schagerström pouvait apercevoir un de ses pieds. Il était tout tordu, les orteils d'un côté, le talon de l'autre. Mais qu'importait tout ceci à un mourant. Pourvu que le docteur ne crût pas de son devoir de le tourmenter pendant qu'il vivait encore.

Romelius entra dans la pièce d'un pas ferme. Schagerström qui s'était attendu à le voir ivre, comme d'habitude, se sentit un peu déçu.

« Aïe ! s'il est à jeun il se croira obligé de faire quelque chose. »

Schagerström essaya pourtant de persuader le médecin de le laisser tranquille.

— Vous voyez bien, mon frère, qu'il n'y a rien à tenter. Dans quelques heures je serai mort quoi que l'on fasse.

Le docteur se pencha sur lui. Schagerström vit les yeux injectés de sang, le regard entièrement dénué d'expression, il sentit une forte odeur d'alcool.

« Il n'est pas moins ivre qu'à son ordinaire, se dit-il, bien qu'il croie que les circonstances exigent qu'il se tienne bien. Il n'est pas dangereux. »

— Oui, mon cher frère Schagerström, dit le docteur. Il semble, en effet, que vous ayez raison. Il n'y a pas grand-chose à faire ici pour moi.

Romelius, qui pourtant n'était pas tout à fait abruti, chercha à conserver sa dignité en ayant l'air d'agir. Il tâta le pouls, envoya le domestique chercher de la glace et des bandes pour mettre une compresse sur le front du malade,

passa sa main avec précaution sur la jambe broyée et haussa les épaules.

— Mon cher frère, vous voulez être tranquille. C'est bien ce qui vaudra le mieux pour vous. Mais ne voulez-vous pas au moins essayer de vous mettre au lit ? Non ? même pas cela. Eh bien, restez où vous êtes.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et se plongea dans ses pensées. Mais bientôt il revint auprès de Schagerström et lui déclara sur un ton solennel :

— Je vais rester ici cette nuit, afin d'être sur place, si vous veniez à changer d'avis.

Et il se rassit, cherchant évidemment à se rendre compte s'il devait faire quelque chose de plus. Il ne se passa guère de temps avant qu'il ne revint auprès du malade.

— J'ai toujours eu pour ligne de conduite, mon cher frère Schagerström, et je m'en suis trouvé bien, de ne pas entreprendre une amputation si le malade n'est pas d'accord. Êtes-vous sûr de ne pas vouloir être traité médicalement.

— Oh oui, rassurez-vous, mon frère, répondit Schagerström.

Le pauvre docteur s'en retourna à son fauteuil du même pas automatique et y retomba encore une fois.

Schagerström cligna des yeux du côté de Johansson, qui comprit comme il faisait toujours. Un instant après, le docteur fut emmené de force hors de la pièce. Lorsque le domestique revint, il raconta qu'il l'avait conduit dans le bureau de Schagerström et qu'il s'y était endormi sur un canapé.

Johansson avait l’air plus tourmenté que jamais. Il s’était certainement attendu à ce que le Dr Romelius fît un miracle. Schagerström qui jouissait de se retrouver dans la paix et le silence eut presque pitié de sa déception.

« Ce que ce brave garçon serait content si j’avais permis à l’ivrogne de m’opérer, songea-t-il. »

Peu après, Mme Sallberg, la femme de chambre, se glissa dans la pièce. Elle murmura une question à Johansson, qui s’approcha du maître de la maison.

— Mme Sallberg demande ce qu’elle doit dire aux gens. Ils sont restés là à attendre des nouvelles depuis cet après-midi, et ils ne veulent pas s’en aller avant de savoir ce qu’a dit le docteur.

Schagerström comprit que tous ceux qui dépendaient de lui pour leur subsistance avaient peur de le voir mourir. Eux aussi ne pensaient à rien qu’à le voir mettre à la torture.

— Dites à Mme Sallberg qu’elle interroge le docteur lui-même.

Mais tous ces embarras parurent avoir un mauvais effet sur son état. Les douleurs reprirent, le sang battait à coups précipités dans ses artères. Les étouffements devinrent plus pénibles ; la tête du malade était brûlante.

— C’est la fin, se dit-il.

Il entendit encore une fois le roulement d’une voiture ; ce devait être le notaire qui arrivait avec son clerc.

Et en effet le domestique fit entrer les deux messieurs. On déposa du papier et une plume sur la table et Schagerström commença, à dicter son testament.

Le notaire restait penché sur lui pour saisir les paroles prononcées lentement et très bas. Il les répétait à haute voix à son secrétaire. La femme de Schagerström était sa principale héritière. Cela allait de soi. Mais il y avait une masse de serviteurs aux diverses usines, beaucoup de pauvres, de veuves et d'orphelins, dont il fallait assurer le sort.

L'effort épuisait Schagerström et la sueur coulait le long de ses joues, il serra les dents pour ne pas céder à la douleur et à la fatigue.

— Ne pouvons-nous laisser Mme Schagerström faire les donations de circonstance, demanda l'homme de loi qui voyait que le malade souffrait beaucoup.

— Oui, bien sûr, mais il y a autre chose encore.

Schagerström voulait prouver à ses parents et à ses frères et sœurs qu'il avait pensé à eux à ses derniers moments. Il s'efforça en vain de se faire comprendre, mais dut s'interrompre pour ne pas perdre connaissance.

L'homme de loi rédigeait le texte du testament. Ensuite, on le lirait au malade et il déclarerait devant témoins que c'étaient bien là l'expression de ses dernières volontés.

Il était tard, l'obscurité était tombée et il fallut apporter une lampe. Mais pour Schagerström il faisait tout aussi sombre dans la pièce, la lumière ne semblait plus l'atteindre, l'ombre de la mort était sur lui.

Allons, encore un dernier effort et il aurait accompli tous ses devoirs. Ce qui pouvait lui arriver de pire ne s'était pas produit. Charlotte n'était pas venue.

Mais n'entendait-on pas à l'instant même un bruit de roues ? Une voiture ne s'arrêtait-elle pas au pied du grand

escalier ? Qu'était-ce que ces portes ouvertes avec une violence qu'un seul être au monde pouvait se permettre ? La maison entière semblait reprendre vie, et la voix claire qui commandait, interrogeait les domestiques dans le vestibule sur l'état des choses.

Johansson le domestique leva la tête, ses yeux brillèrent, il se précipita vers la porte. La femme de charge venait de l'entrebâiller pour annoncer ce que toute la maisonnée savait déjà :

— Madame, souffla-t-elle, c'est Madame !

Et bien il avait raté son coup ! Le combat le plus dur devait être livré encore. Lorsque Charlotte entra dans la pièce, sa première pensée aurait dû être de s'approcher de lui Schagerström et de lui demander comment il allait. Mais elle n'en fit rien. Au lieu de cela elle s'adressa au notaire et le pria d'un ton ferme et tout juste poli de vouloir quitter la chambre avec son clerc.

— Mon mari a passé des heures sans être soigné, dit Charlotte. Il faut lui ôter ses vêtements au plus vite. Vous avouerez, Monsieur le notaire, que c'est la seule chose importante en ce moment.

L'homme de loi marmonna quelque chose d'une voix très basse. Il racontait à Charlotte que le Dr Romelius estimait qu'il n'y avait rien à faire. Charlotte se dominait encore, mais Schagerström voyait bien qu'elle était dans une colère folle, et il espéra que le notaire saurait ne pas l'exciter davantage.

— Dois-je vous répéter mon invitation à me laisser seule prendre soin de mon mari ?

— Mais Madame Schagerström, c’est M. le maître de forges lui-même qui m’a fait venir, et il ajouta presqu’imperceptiblement. Madame Schagerström n’aura pas à s’en plaindre si nous terminons ce testament.

Et au même instant, on entendit un bruit de papier déchiré. C’était Charlotte qui mettait le testament en pièces.

Allons, elle était lancée !

— Mais, Madame Schagerström, ceci est pour le moins…

— Si le testament était à mon avantage, il était inutile de le rédiger. Je n’aurais pas accepté un shilling.

— Évidemment, si les choses en sont là.

Schagerström se rendit compte que l’homme de loi était si froissé qu’il souhaitait à Charlotte que la fortune lui échappât. Il la laissa à son destin, et quitta la chambre.

Même alors Charlotte ne vint pas près du canapé de Schagerström ; mais donna un ordre bref au domestique :

— Johansson allez immédiatement chercher le docteur.

Le domestique s’en alla et pendant le temps qu’il resta absent Charlotte causa à voix basse avec Mme Sallberg qui lui raconta son désespoir et celui des autres gens de la maison, de ne pas être autorisés à rappeler Madame.

— C’est ma sœur Marie-Louise qui a couru au presbytère, dit Charlotte. Je suis revenue dans la vieille carriole du pasteur avec un de ses petits chevaux norvégiens.

Schagerström restait muet et immobile. Il ne voulait pas avouer que la douleur avait un peu diminué depuis l’arrivée

de Charlotte, non elle faisait rage comme auparavant, mais il ne s'en occupait plus autant. Il en était toujours ainsi avec Charlotte. Dès qu'elle se trouvait dans une chambre, on ne pouvait penser à rien qu'à ce qu'elle faisait.

Le docteur entra et à l'instant même où il franchissait le seuil, Charlotte l'apostropha.

— Comment tu te permets de dormir pendant que mon mari est mourant ?

Tu te permets ! Schagerström avait envie de rire. Elle avait eu cette même expression pour lui quand il l'avait demandée en mariage pour la première fois. Il ne pouvait la voir de son lit, mais il se figurait nettement l'expression de son visage. Le docteur lui répondit avec la dignité qui l'avait caractérisé depuis son arrivée :

— Ma chère belle-sœur, sachez qu'il est contre mes principes d'entreprendre une opération, voire une amputation, sans l'assentiment du malade.

— Viens avant tout nous aider à le déshabiller ?

Mais Romelius n'était pas d'humeur conciliante.

— Mon frère Schagerström et moi avons causé ensemble tout à l'heure. Il ne veut pas être déplacé. Et je trouve qu'il a raison, conformément à mes principes, ma chère belle-sœur…

Schagerström était tout frémissant de curiosité. Qu'allait répondre Charlotte ? Allongerait-elle une gifle à son beau-frère ou lui jetterait-elle à la tête un broc d'eau froide ?

— Johansson, dit Charlotte, apportez-nous une bouteille de champagne et deux verres.

Pendant que le domestique allait exécuter son ordre, Charlotte ne dit plus rien à son beau-frère et Schagerström l’entendit chuchoter avec Mme Sallberg.

Johansson revint ; un bouchon de champagne sauta avec bruit et le liquide pétilla dans les verres.

— Mme Sallberg, emmenez Johansson et préparez tout ce dont nous avons parlé, dit Charlotte.

— Allons, beau-frère, reprit-elle quand les deux domestiques eurent quitté la chambre, je vous propose de boire à la santé du maître de forges Gustaf-Henrik Schagerström. C’est un véritable Polhem, voyez-vous. Non seulement il a remis en marche la vieille scie de Sjötorp, mais il a même réussi à se mettre lui-même dans le mécanisme. Et tout le monde croit à un simple accident ! À la santé de Gustaf-Henrik, beau-frère !

Schagerström écoutait parler sa femme sans donner le moindre signe de vie.

— Elle ne croit pas elle-même à ce qu’elle dit, elle veut simplement effrayer cet âne bâté de médecin, songeait-il.

Il entendit le docteur avaler son champagne et déposer le verre. Là-dessus il toussota pour s’éclaircir la voix. Il ne bredouillait plus.

— Mais que dites-vous donc, ma chère belle-sœur. Mais pourquoi aurait-il fait cela ?

Schagerström perçut à nouveau le pétillement léger du champagne, Charlotte offrait un second verre à son hôte.

— Si vous voulez bien, dit-elle, nous boirons un verre à ma santé. Hier matin, j’ai rencontré mon ancien fiancé dans

le jardin du presbytère, et il m'a avoué qu'il m'aimait à présent autant que je l'ai aimé autrefois. J'ai eu du plaisir à l'entendre me dire cela. C'était peut-être mal de ma part, moi qui suis heureuse avec un autre homme, mais ne croyez-vous pas, mon cher beau-frère, qu'il n'y avait là rien que de naturel de la part d'une personne qui s'est vue méprisée et repoussée. Si nous admettons que Henrik ait passé par le jardin et nous ait vus, Karl Artur et moi, ne croyez-vous pas qu'il aurait dû savoir exactement ce que je répondais à mon amoureux du temps jadis avant d'aller se jeter dans les griffes d'une scierie.

— Eh, bien sûr que je le pense, dit le docteur ; il aura à faire à moi, le misérable, et il croyait qu'il allait échapper à mon couteau ! À votre santé, Charlotte.

La voix du docteur était toute changée. Schagerström haletait d'impatience. Charlotte allait-elle remporter la victoire ?

Charlotte remplit encore le verre du docteur, et se remit à parler.

— Buvons maintenant pour le docteur Richard Romelius. Sa femme était à la mort il y a deux ans et demi. Son foyer était en désarroi et ses enfants avaient l'air de poulains échappés. Maintenant tout est rentré dans l'ordre accoutumé, mais aujourd'hui le docteur ne veut pas…

Schagerström entendit qu'on posait un verre sur la table avec violence.

— Aujourd'hui, disait la voix du docteur, aujourd'hui, Richard Romelius sauvera la vie de l'homme qui lui a rendu sa femme et son foyer, et qui est venu en aide à ses enfants. Il n'est plus besoin de champagne, ma chère belle-sœur, je

sauverai, mille tonnerres, cet individu-là, qu'il le veuille ou non.

Il se leva et quitta la chambre. Sans doute allait-il chercher sa trousse.

Charlotte et le champagne avaient gagné la bataille. Schagerström vit bien qu'il allait être opéré, malgré sa résistance. Alors Charlotte s'approcha du canapé. Elle s'arrêta derrière l'un des accoudoirs et se pencha sur lui.

— Henrik, dit-elle, tu comprends, n'est-ce pas, ce que je dis ?

Un petit mouvement des paupières fut la seule réponse qu'elle obtint.

— Il faut que tu saches que cet après-midi l'organiste Sundler est venu se plaindre au presbytère. Sa femme veut le quitter. Karl Artur a une nouvelle invention. Il ne veut plus être un pasteur ordinaire de l'Église d'État, il ne veut plus prêcher dans aucun temple. Il veut suivre le commandement de Jésus et s'en aller comme un de ses disciples sans sac ni bâton. Il veut parler sur les routes et dans les foires, dans les auberges et aux carrefours. Et Thea veut abandonner son mari et suivre Karl Artur. Mon pauvre ami, comprends-tu que Karl Artur, pour en arriver là, a dû recevoir ce matin d'une personne qu'il aime une réponse qui l'a désespéré.

Schagerström ne bougea pas.

Sans doute les paroles de Charlotte n'étaient pas celles qu'il fallait dire. Charlotte eut un petit soupir d'impatience :

— Comment peux-tu être aussi bête ! reprit-elle. Faut-il donc que je te dise que c'est toi que j'aime, toi, toi et nul autre !

Schagerström ouvrit les yeux. Son regard rencontra les yeux de Charlotte, des yeux tendres, brillants, humides de larmes. Il se passa en lui quelque chose d'étrange. Toute susceptibilité, toute lâcheté, tout enfantillage disparurent. La volonté de vivre le saisit à nouveau. Il n'avait plus peur de la souffrance. Il ne voulait plus mourir. Il ne demandait qu'à être soigné, à être sauvé.

MAMSELLE JACQUETTE

Mamselle Jacquette Ekenstedt était assise un matin à son habitude devant la fenêtre du coin, dans le petit salon, et lisait à sa mère les lettres d'étudiant de Karl Artur.

Elle lisait à haute et intelligible voix, appuyant fortement sur des expressions telles que « ma mère adorée, mes bons et tendres parents, ma vénération et ma reconnaissance filiales », mais elle soulignait particulièrement les passages où Karl Artur exprimait son admiration pour tous les dons de la colonelle, et surtout pour son talent poétique.

Elle relisait une ou deux fois ces phrases-là et la colonelle en devenait toute rose de plaisir.

L'attitude de Mlle Jacquette ne trahissait pas la moindre lassitude, la moindre distraction. Mais parfois elle levait les yeux et lisait une longue partie du texte sans regarder la feuille comme si elle la récitait par cœur.

Elle regardait le Klarelf qui coulait large et majestueux sous la fenêtre du salon, et suivait des yeux le flot ininterrompu de gens qui traversaient le pont. Des paysans de Grava et de Starakil venus pour le marché, rentraient chez eux les affaires terminées. Des écoliers revenaient en courant à la maison pour la récréation de midi, leurs livres ballottant au bout d'une courroie et de temps en temps une voiture de maître attelée de chevaux fringants et conduits par un cocher de belle prestance, entrait en ville.

Mamselle Jacquette était ce jour-là d'humeur mélancolique. Elle songeait que toute sa vie s'écoulait monotone,

sans lui apporter les joies et les peines départies à ceux qui vivent réellement. Certes, de pareilles idées ne venaient pas la tourmenter tous les jours, mais parfois elle ne pouvait s'empêcher d'être submergée par la tristesse de cette existence, vide et dénuée d'imprévu.

La colonelle regardait son tricot et ne remarquait pas que sa fille avait les yeux fixés sur les passants qui traversaient le pont. Tout allait fort bien tant que Mlle Jacquette ne perdait pas le fil de sa lecture. Mais tout à coup elle passait d'une lettre à une autre sans s'en apercevoir. Elle sautait du trimestre d'automne à celui du printemps, et comme les lettres se ressemblaient toutes, elle poursuivait sa lecture avec la même excellente diction et la même persévérance jusqu'à ce que la colonelle éclatât en larmes et dit qu'elle voulait lire elle-même. Voilà que Jacquette avait à nouveau omis de lire sept ou huit lettres. Elle ne voulait pas lui accorder le plaisir de les entendre. Elle voulait en finir le plus tôt possible. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs, car elle n'avait jamais vraiment aimé son frère, pas plus d'ailleurs qu'Eva et son mari et même que le propre père de Karl Artur.

La colonelle soupira et pleura amèrement sur la dureté de cœur de sa famille, mais Jacquette ne se soucia pas de se défendre ou de défendre les autres. Elle sonna la femme de chambre et lui donna l'ordre d'apporter des gâteaux et de la confiture ce qui rendait la colonelle heureuse et lui faisait oublier son chagrin.

Elle n'avait pas plus tôt déposé la cuiller qu'elle demandait à Jacquette de lui lire une ou deux lettres de Karl Artur. Elles étaient si belles et il y avait si longtemps qu'on ne lui en avait plus fait la lecture.

Alors Mlle Jacquette reprenait le paquet de lettres et se remettait à lire avec la même intonation expressive.

La colonelle, assise dans son fauteuil, avec un grand air de distinction, écoutait comme elle faisait depuis bientôt trois ans les mêmes lettres.

Elle était extrêmement bien habillée et bien coiffée, et comme toujours chaussée de petits souliers de satin, mais elle était devenue une petite vieille au teint jaune, affaissée et sans forces. C'est à peine si l'on pouvait se douter encore du charme dont ce visage avait été empreint, de l'éclat de ces beaux yeux. La colonelle était pareille à une rose qui s'effeuille. Les derniers pétales n'étaient pas encore tombés, mais il aurait suffi d'un souffle pour les emporter.

Or, ce matin-là, Mlle Jacquette était une lectrice bien peu satisfaisante. La colonelle assistait tout juste à une conférence d'Atterbom et cherchait à comprendre la philosophie du romantisme, lorsqu'elle s'aperçut que Jacquette bredouillait et lisait d'un air absent. La colonelle en fut extrêmement peinée et pria sa fille de la laisser lire elle-même puisqu'elle ne s'intéressait pas à la vie universitaire de son frère et s'occupait uniquement à regarder les jeunes gens qui flânaient sur le pont.

Jacquette avait en effet eu les yeux fixés sur le pont, mais elle ne songeait même pas aux jeunes gens. Ce qui attirait son attention c'était une Dalécarlienne, une grande et belle femme avec un sac de cuir noir sur le dos. Depuis un grand moment cette femme restait penchée sur le parapet, les yeux fixés sur l'eau de la rivière.

« Ce n'est pas possible, se disait Mlle Jacquette. Pourtant, il me semble que c'est le même costume. Ah si seulement elle voulait ne pas se pencher ainsi sur le Klarelf.

Malgré les plaintes de sa mère, elle ne cessa de jeter de fréquents regards du côté de la femme sur le pont. La large rivière qui, à cette époque de la fonte des neiges était en forte crue, offrait un aspect imposant tandis qu'elle s'engouffrait sous les arches du pont.

Mais qui a jamais vu une pauvre colporteuse s'amuser pendant des heures à regarder le jeu des vagues.

« Ceci ne me plaît guère, songeait Mlle Jacquette ; on devrait bien essayer de lui parler et savoir ce qu'elle fait là. »

Elle était en train de se demander si elle n'allait pas solliciter la permission de sa mère pour faire une promenade par ce charmant temps de printemps, mais lorsqu'elle releva encore une fois les yeux la femme avait disparu. Presqu'inconsciemment ses regards se portèrent sur la rivière pour voir si quelque chose de rouge et de vert ne tourbillonnait pas dans l'écume blanche. Heureusement, elle n'aperçut rien de ce genre, et à la grande satisfaction de la colonelle, elle s'acquitta pendant quelques minutes de sa lecture d'une manière impeccable.

Mais hélas ! L'étrange ânonnement reprit presqu'aussitôt. Jacquette, ce matin-là, n'était vraiment pas à la hauteur de sa tâche. Quelque chose était à nouveau venu la distraire. Elle écoutait un bruit de voix qui montait du bureau du colonel, situé au rez-de-chaussée, juste au-dessous du petit salon de la colonelle.

Elle distinguait nettement la basse bourrue de son père. Était-ce de surprise, était-ce de colère, elle n'en savait rien,

mais il était clair que la voix était plus bourrue que jamais. En outre, elle croyait discerner une voix de femme, dont les accents montaient et descendaient à une cadence toute particulière.

À la stupeur indicible de la colonelle, Jacquette interrompit sans explication ni excuse, la lecture du compte rendu si intéressant et bien tourné de Karl Artur. Elle sonna tout bonnement la femme de chambre, la pria de rester un moment auprès de sa mère et sortit.

L'instant d'après Jacquette entrait dans le bureau du colonel et le trouva engagé dans un entretien avec sa bru l'ancienne colporteuse Anna Svärd, une personne dont on n'avait plus osé prononcer le nom dans la maison des Ekenstedt depuis le jour néfaste où l'on avait porté en terre feu Mme Sjöborg, la veuve du doyen. Le colonel était assis à sa table à écrire et tournait à moitié le dos à sa bru. Son maintien indiquait à n'en pas douter que la visite lui était peu agréable. Anna Svärd, debout derrière lui, avait déposé son sac et était occupée à en défaire les nœuds et les courroies. Aucun d'eux ne se laissa déranger par l'entrée de Jacquette.

— J'avais d'abord l'idée de rentrer tout droit à Medstuby, disait Anna Svärd, mais tu comprends bien que c'était ennuyeux de rentrer chez la mère sans un sou en poche, et alors j'ai fait le détour par Karlstad pour demander à Hoving le marchand de me céder des marchandises à crédit. Je ne demandais que ce que je pouvais porter dans ce sac. M'est avis qu'il aurait pu faire cela pour une vieille connaissance, mais il n'a pas voulu.

Mlle Jacquette qui était préoccupée par ce qu'elle avait vu de la fenêtre, et par une lettre de la vieille Mme Forsius de Korskyrka reçue le matin même, regarda sa belle-sœur avec

curiosité. On voyait tout de suite que celle-ci était dans un état de grossesse très avancée, mais comme elle était grande et forte, cette situation ne lui allait pas mal. Son visage était beau comme à son ordinaire, mais ses sourcils froncés formaient une ligne noire ininterrompue au-dessus des yeux bleus et profonds qui brillaient d'un éclat de défi presque méchant.

Le colonel ne répondit pas, mais se tourna vers Jacquette.

— Ta belle-sœur, expliqua-t-il un peu sèchement, est venue m'annoncer qu'elle est lasse de vivre avec ton frère et veut reprendre son ancien métier.

Anna Svärd en avait enfin terminé avec ses nœuds et ses courroies. Elle ouvrit son sac qui ne contenait que de la paille, et le mit sous le nez du colonel.

— Tu vois que je n'ai rien dedans, dit-elle. J'étais vexée de me promener avec un sac vide. C'est pourquoi j'y ai fourré une gerbe de paille.

Le colonel eut un mouvement de recul et repoussa le sac avec tous les signes d'un violent mécontentement. La colporteuse se tourna vers Jacquette.

— Tu étais gentille pour moi, toi, dans le temps. Dis une bonne parole pour moi à ton père, pour qu'il me prête 200 riksdalers je les lui rendrai dans un an, à la Saint-Michel.

Mlle Jacquette qui venait de soupirer sur le vide et le manque d'imprévu de sa vie, eut l'air assez déconcertée devant cet appel de sa belle-sœur. Elle ne trouva rien à répondre et ce fut le colonel qui prit la parole.

— Qu'elle s'en garde bien, cria-t-il, nous savons bien qui vous a envoyée. Il n'ose pas venir lui-même, c'est pourquoi nous avons le plaisir de votre visite.

— Mais, mon cher père !

Anna Svärd ne s'émut guère de cette accusation.

— Qu'est-ce que tu vas inventer là ! dit-elle. Tu n'as pas pu le supporter comme fils, alors tu devrais comprendre que moi j'en ai plein le dos de l'avoir pour mari ?

— Mon cher père, j'ai reçu ce matin une lettre de Mme Forsius de Korskyrka. C'est exact qu'Anna et Karl Artur se sont séparés en mauvais termes.

— C'est bien possible, répondit le colonel. Il n'en est pas plus agréable pour cela d'avoir une belle-fille qui fait le métier de porte-balle.

— Oh, je comprends bien que tu n'aimes pas ça, dit Anna Svärd. Mais si tu ne veux pas me donner ce coup de main là, trouve quelque chose de mieux. S'il te prenait envie de me donner 3.000 riksdalers pour que j'achète une petite ferme, un cheval et une vache, et que je puisse rester à la maison avec l'enfant au lieu de courir les routes, je n'aurais rien contre ; tu peux en être sûr !

Elle resta un moment silencieuse, après avoir fait cette proposition au colonel, elle attendait manifestement une réponse qui ne vint pas.

— Tu ne pourrais pas faire quelque chose de ce genre, reprit-elle.

— Non, répondit le colonel. Je ne peux pas.

— Et bien, conclut la bru, si tu ne veux pas, il y en aura peut-être d'autres qui me prêteront de l'argent pour que je puisse refaire du commerce. Je sais qu'Auguste Bonander est en ville. Je ne voulais pas avoir affaire à lui, car c'est un filou, mais maintenant j'irai le trouver.

Elle parut encore une fois attendre une réponse, mais comme elle attendit en vain, elle se pencha sur son sac et se mit en devoir de le refermer. Ses doigts s'agitaient avec une hâte fébrile, mais les boucles des courroies étaient nombreuses, et Mlle Jacquette comprit que si elle voulait dire quelque chose pour fléchir son père, elle en aurait le temps.

Et certes, Mlle Jacquette le voulait, mais elle ne savait comment s'y prendre. Elle allait se heurter à tant d'obstacles. Le colonel était un homme vigoureux. Il n'était pas encore voûté et vieilli comme sa femme. Mais son front était creusé de rides profondes et ses yeux brillants paraissaient refléter un feu intérieur que rien ne saurait éteindre. Mlle Jacquette éprouvait parfois une plus grande pitié pour son père que pour sa mère. La mémoire est certes un don précieux, mais peut-être vaut-il mieux la perdre que de lui permettre de nourrir une haine inextinguible.

Il n'y avait qu'une clef qui permit de pénétrer jusqu'au cœur du colonel et Mlle Jacquette savait bien quelle était cette clef, mais elle ne voyait pas le moyen de s'en servir.

Soudain, Mlle Jacquette sembla vouloir abandonner la partie. Elle laissa les deux adversaires en tête à tête et s'en alla. Elle ne resta pas longtemps absente. Au moment même où Anna Svärd hissait son sac sur son dos et s'apprêtait à partir, Mlle Jacquette réapparut toute habillée pour sortir. Elle vint vers son père et lui tendit la main.

— Et bien, au revoir, mon père.

Le colonel leva les yeux de dessus ses papiers.

— Qu'est-ce qui te prend, où vas-tu ?

— J'accompagnerai Anna, mon père.

— Tu es complètement folle !

— Mais non, cher père. Lorsque j'ai eu trente ans, le mois dernier, vous avez eu la très grande bonté de me faire don de la jolie propriété que vous possédez près de la ville. J'ai compris que vous désirez que je m'y installe, quand je vous aurais perdu. La maison est confortable et bien agencée, il y a même quelques animaux domestiques et un jardin, en somme de quoi s'occuper. On ne pourrait souhaiter un meilleur foyer. Mais pour moi, il y aura bien moyen de me tirer d'affaire de toutes façons et avec votre permission, mon cher père, j'ai l'intention de donner la propriété à ma belle-sœur. Je vais l'y conduire tout de suite et rester près d'elle pendant les premiers temps, au moins jusqu'à ce que l'enfant soit né.

Le colonel se leva d'un bond. Il avait l'air furieux.

— Sapristi !

Mais le colonel et ses filles avaient toujours été d'excellents amis et Mlle Jacquette n'avait pas peur de lui. Seulement elle n'avait pas l'habitude d'intervenir et de prendre des décisions. De toute sa vie, elle n'avait eu besoin de le faire.

— Vous m'avez donné ce domaine, mon cher père, avec un titre de propriété, dit-elle. Vous ne pouvez pas me le reprendre. Et Anna saura le gérer bien mieux que moi. Vous ne

nous permettez jamais de parler de Karl Artur, c'est pourquoi vous ignorez à quel point sa femme est capable. Eva et moi, nous avons souhaité plus d'une fois lui faire une petite gentillesse, mais nous n'avons pas osé à cause de vous, mon père.

Mlle Jacquette, ses joues un peu fanées, roses d'émotion, développait son plan avec un réel enthousiasme.

— Quand ce sera l'été, vous viendrez sans doute, notre mère et vous, faire un petit tour en barque à Alvsnäs et embrasser votre petit-fils. Ce sera charmant de vous recevoir. Notre mère rajeunira tout à fait.

Les traits du colonel se contractèrent. Il n'avait pas encore songé à ce que deviendrait sa femme si Jacquette quittait la maison.

— Tu comptais donc rester si longtemps absente ? dit-il. Qui fera alors la lecture à ta mère ?

— Mais, mon père, vous direz à Eva de venir passer quelques heures ici deux fois par jour. À moins que vous ne jugiez préférable d'engager une garde-malade ?

Le colonel enfonça ses mains dans les poches de son veston et sifflota. Il songeait que chaque fois qu'Eva faisait la lecture à sa mère, il en résultait des ennuis sans fin. Il savait aussi qu'aucune garde-malade au monde ne supporterait de lire les lettres d'étudiant de Karl Artur du matin au soir. Jacquette était la seule qui ne perdait pas patience.

— Écoute, Jacquette, fit-il. Que te faut-il pour abandonner cette folie ?

— Trois mille riksdalers, mon cher père !

Le colonel ouvrit un tiroir de son bureau. Il y prit trois liasses de billets de banque, qu'il tendit à Mlle Jacquette. Elle, à son tour, les fourra dans la poche de sa belle-sœur et l'embrassa :

— Ma chère Anna, dit-elle, je vois qu'on a été cruel envers toi, mais lorsque tu te retrouveras chez toi bien tranquillement installée dans ton village, dis-toi qu'il t'a au moins, été donné de connaître la vie avec ses douceurs et ses vicissitudes.

Et elle reconduisit sa belle-sœur jusqu'à la grille du jardin. Il lui sembla que les yeux avaient un éclat un peu radouci lorsqu'elles se séparèrent.

Là-dessus Mlle Jacquette retira son manteau et son chapeau, monta au premier étage et se réinstalla à la fenêtre du petit salon en face de sa mère. Elle posa le paquet de lettres sur ses genoux, et se remit à lire avec sa parfaite diction habituelle. Il lui arriva encore de sauter d'une lettre à une autre, mais ce jour-là ce n'était pas le flot des passants sur le pont qui donnait des distractions à Mlle Jacquette.

Non, elle rêvait que sa belle-sœur et elle habitaient le domaine campagnard, que le bébé était né, et qu'elle-même menait une vie active se dépensant pour un être jeune qui grandirait, et non pas seulement pour des vieillards qui se fanaient.

ANNSTU LISA

On aurait dit vraiment que la bonté de Mlle Jacquette avait eu un bon effet sur sa pauvre belle-sœur.

« Tu vois, Anna, qu'il y a encore de l'honnêteté et de la justice dans le monde, s'était-elle dit sans doute, tu n'as pas besoin de courir jusqu'à Medstuby pour trouver de braves gens. »

À dire la vérité, elle n'avait pas si envie que cela de revenir au pays et de s'exposer à toutes les avanies qui pouvaient l'y attendre.

— Je vous l'avais bien dit, elle n'était pas faite pour être femme de pasteur ! dirait-on du haut en bas de l'échelle, depuis la femme du bailli jusqu'au dernier galopin qui apprenait à lire autour de la grande table du sacristain Medberg.

En outre elle avait toujours aimé l'argent et le fait de se promener avec 3.000 riksdalers en poche allégeait singulièrement sa marche.

Elle avait de quoi réfléchir le long de la route.

En somme, elle s'était toujours plu dans la petite maison au-dessus du jardin du docteur. Ne serait-ce pas une sottise de l'abandonner. Il vaudrait mieux peut être acheter quelques lopins de terre, faire bâtir une étable et se procurer du bétail… Si Dieu bénissait l'entreprise elle pourrait bien se trouver dans une bonne situation au bout de quelques années.

Quoi qu'il en soit, elle ne remonta pas la vallée du Klarelf, chemin le plus direct pour Medstuby, elle suivit la grande route vers l'Est, le long de la rive du Venner et parut se diriger tout droit vers Korskyrka.

Quant à son mari, elle pensait bien le retrouver assis à son bureau comme à l'ordinaire dans sa belle chambre de bourgeois. Elle ne pensait pas non plus qu'il ferait des difficultés pour reprendre la vie commune.

« Il faut bien qu'il ait quelqu'un qui fasse son ménage et lui prépare à manger, songea-t-elle. Il faut espérer qu'il me prendra aussi bien qu'une autre. »

La marche à l'air frais du printemps et surtout l'accueil de Mamselle Jacquette lui avaient fait du bien, on le voit. Son agitation s'était calmée. Elle voyait de nouveau les choses telles qu'elles étaient et ne se faisait plus une montagne d'un grain de sable.

Elle fit lieue sur lieue dans la riche campagne à l'Est de Karlstadt. Elle voyait de grandes propriétés et des villages disséminés dans la plaine. Les champs de blé avaient la place de s'étendre sans être partout arrêtés par des crêtes boisées. Les forêts avaient été forcées de reculer jusqu'à l'horizon. Ses trois mille riksdalers en poche, Anna contemplait cette région avec un intérêt tout nouveau. « Je ferais peut-être mieux de rester par ici, songeait-elle, on ne peut pas voir un pays plus commode pour la charrue. »

On peut être certain qu'elle examinait toutes les fermes devant lesquelles elle passait. Elle tirait de tout, un enseignement et un sujet de réflexions. Ses yeux s'étaient ouverts au monde extérieur. Le cercle de ses pensées s'élargissait et

ne tournait plus uniquement autour des dix enfants, de Thea, de Karl Artur et de la crainte du châtiment.

Ayant dépassé une des petites églises blanches de la région, elle se trouva tout à coup au milieu d'une foire de printemps. On y rencontrait à peu près les mêmes vendeurs et les mêmes marchandises, les mêmes étalages et les mêmes enseignes flottantes qu'à la foire de Korskyska quelques semaines plus tôt.

Comme le soir tombait, la foule, qui circulait entre les boutiques, avait eu le temps de se procurer de l'eau-de-vie. La gaieté était plus bruyante et plus brutale. De tous côtés, on entendait des querelles et du tapage. Les maquignons et les bohémiens surtout étaient d'humeur batailleuse. On pouvait d'un instant à l'autre s'attendre à une grande bagarre. Anna Svärd qui savait à quoi s'en tenir là-dessus, allongea le pas pour sortir de la bousculade.

Mais soudain, elle entendit quelque chose qui la fit s'arrêter net et prêter l'oreille. Dominant les bavardages des hommes, le grincement des orgues de barbarie, le beuglement du bétail, le roulement des véhicules, dominant le bourdonnement de la foire, une voix de femme s'élevait chantant un cantique. Elle montait claire, merveilleusement limpide, et si forte qu'elle portait à une grande distance. Tous ceux qui l'entendaient étaient forcés de se demander si ce beau chant qui s'élevait au-dessus du vacarme et des hurlements n'était pas un miracle céleste.

Les gens de la foire étaient frappés de stupeur. On cessait de marchander, on s'arrêtait au milieu d'une conversation, on ne portait même plus à sa bouche la bouteille d'eau-de-vie qu'on tenait en main.

La chanteuse était montée sur une voiture de Bohémiens, véhicule sans siège ni capote, afin de dépasser la foule. Elle était petite et grosse, vêtue d'un manteau noir uni. Ses traits étaient laids, elle avait des yeux à fleur de tête, des yeux d'un bleu lavé.

Elle avait réuni un cercle d'auditeurs autour d'elle, ceux-ci étaient un peu déçus de voir que celle qui chantait si délicieusement n'était pas belle. Mais la splendeur du chant était telle qu'on l'écoutait sans impatience.

« Si ce n'était pas une chose impossible, songea Anna Svärd, mais je dois me tromper… »

Elle ne pouvait croire le témoignage de ses yeux. Elle se disait que le chant prêtait à cette femme une certaine beauté, quelque chose de pur, de sacré. Elle n'avait jamais rien remarqué de pareil chez cette autre à qui ressemblait la chanteuse.

Le cantique se termina, la femme descendit de la voiture, et un homme qui jusque-là s'était tenu au milieu de l'auditoire prit sa place. Il portait des vêtements de bure grise et était coiffé d'un chapeau à larges bords. Il l'ôta d'un mouvement brusque, et le jeta au fond de la voiture.

Pendant quelques secondes, il resta les mains jointes, les paupières baissées, absorbé par une prière. Le vent soulevait ses cheveux et les rabattait sur son front, ce qui accentuait encore la pâleur lumineuse du visage. Pendant qu'il priait un rayon de soleil vint l'effleurer et rendit le pâle visage presque transparent, l'encadrant pendant quelques instants d'une sorte d'auréole. Le soleil semblait avoir pris à tâche d'attirer les regards sur lui.

Anna Svärd, qui ne pouvait manquer de reconnaître son mari, se disait qu'elle ne l'avait jamais vu aussi beau. La foule aussi qui, à la fin du chant, s'apprêtait à retourner aux affaires et à la beuverie, demeura immobile dans l'attente de ce que cet homme allait lui annoncer.

Karl Artur ne tarda pas à parler. Il leva ses paupières, laissa errer le regard de ses yeux sombres sur le peuple, mais resta immobile. Dans le grand silence recueilli qui s'était répandu sur le champ de foire, sa voix s'entendait au loin.

On comprend que le sang montât à la tête d'Anna Svärd. Elle ne put saisir le sens de ce que disait son mari. Elle ne faisait que se demander ce que tout cela signifiait. Que venaient faire Thea et Karl Artur dans cette foire ? Peu à peu, elle fut en état de comprendre quelques phrases. Elle entendit Karl Artur annoncer qu'il entendait suivre les commandements de Jésus et s'en aller par voies et par chemins pour prêcher l'évangile du royaume de Dieu. Il ne voulait plus parler du haut d'une chaire et il s'était démis de ses fonctions de pasteur.

La foule, qui trouvait son discours à la fois beau et surprenant, écoutait sans presque respirer. Le silence était interrompu de temps à autre par un ivrogne batailleur qui criait qu'il en avait assez d'écouter ce bavard sur sa carriole de Bohémien. On était à une foire, on devait s'amuser et ne pas être ennuyé par des sermons.

Mais on le faisait vite taire.

Ceux qui désiraient entendre le nouvel évangile étaient les plus nombreux. On peut affirmer que seule Anna Svärd éprouvait de la colère ou du mécontentement. Elle en fut même profondément bouleversée. Son mari n'était-il donc

plus pasteur. Allait-il avec Thea courir le pays comme des nomades. Elle-même, sa femme, devait bien pourtant avoir son mot à dire là-dedans. Bientôt, il lui fut impossible de se dominer. Elle essaya en jouant des coudes de parvenir au premier rang de la foule pour mettre fin à ce beau discours.

Elle voulait crier à tout le monde ce qu'ils étaient ces deux là. Mariés chacun de son côté ! Fornicateur et fornicatrice !

Et ils voulaient faire les saints et prêcher la parole de Dieu…

Comme elle s'apprêtait à se frayer un passage dans la foule, une main se posa sur son épaule. Elle leva les yeux et reconnut à côté d'elle la vieille Annstu Lisa, la doyenne de toutes les colporteuses, grande, osseuse, le visage tanné par les intempéries, les yeux troubles et impénétrables, toute sa personne massive semblait inébranlable comme un bloc de granit.

Elle était célèbre pour son astuce et pour son amour immodéré du tabac, du café et du jeu de cartes, mais elle avait aussi d'autres dons qu'on aimait mieux passer sous silence. Cependant, Anna avait entendu chuchoter qu'Annstu Lisa non seulement y voyait clair mais était clairvoyante, et qu'en outre elle savait manier les gens de façon à leur faire acheter ses marchandises et au prix qu'elle demandait.

Au contact de cette lourde main sur son épaule, Anna Svärd se rendit compte que la vieille n'agissait pas sans une intention déterminée. Annstu Lisa ne dit pas un mot et Anna Svärd aurait pu secouer la main de la vieille femme, mais chose étrange elle ne le fit pas. Elle s'arrêta au contraire et écouta l'orateur comme les autres.

Oh comme il parlait ! Elle ne l'avait entendu qu'une seule fois parler ainsi, et c'était ce dimanche à Korskyrka lorsqu'il avait prêché sur l'amour divin.

Elle se rappelait tout ce qui s'était passé ce jour-là. Elle avait tant espéré que Thea ne viendrait pas le troubler par ses artifices, et il avait été si malheureux lorsque malgré tout elle était arrivée et qu'il avait perdu le fil de ses idées. Elle comprenait combien il devait se sentir heureux, maintenant que ses dons lui étaient rendus. Si elle, sa femme, se montrait, il serait certainement comme l'autre fois, c'était le plus grand chagrin qu'elle pouvait lui faire. Mais pendant qu'elle se demandait de quelle façon elle lui nuirait le plus, il lui sembla que ce n'était plus Annstu Lisa qui était derrière elle, c'était Mme Forsius. Immobile et recueillie, elle lui montrait comment doit se conduire une femme de pasteur lorsque son mari est en chaire.

Et tout à coup Anna Svärd se mit en mouvement, mais ce n'était plus pour arriver jusqu'à Karl Artur. Elle chercha au contraire à se faufiler hors de la foule dans le sens opposé afin de quitter la foire ; et elle y réussit assez facilement grâce à Annstu Lisa qui la précédait et lui frayait un chemin. À peine fut-elle sur la grand'route que sa colère se ranima et elle se tourna vers la vieille sans dissimuler le moins du monde son irritation.

— Pourquoi t'es-tu mêlée de mes affaires, dit-elle. Tu aurais bien pu me laisser leur dire ce que pense d'eux !

— J'ai bien vu que tu allais faire un malheur, dit Annstu Lisa, de sa voix sèche et forte, et je t'ai voulu du bien parce qu'il y a eu trois ans en septembre, tu as abandonné les foires d'automne pour nous laisser le champ libre à moi, à Ris Karin et à d'autres malheureuses. Les gens sont affolés

par l’alcool à cette heure, on ne sait pas ce que tu aurais pu déclencher.

Anna Svärd regarda la vieille femme avec surprise. Elle n’avait jamais raconté à personne qu’elle avait abandonné les foires d’automne au profit de ses camarades.

— Tu es ignorante comme l’enfant qui vient de naître, poursuivit Annstu Lisa. Voilà trois ans que tu es mariée à cet homme, et tu ne vois pas que tes chemins et les siens s’écartent les uns des autres, et que les chemins de ton mari et de cette femme se rejoignent. Tu ne vas pas te figurer que tu peux éviter ce qui est fixé d’avance.

À ces paroles de la vieille colporteuse, des souvenirs presqu’oubliés se réveillèrent chez Anna Svärd. Elle se rappela que quelque part dans le ciel tout ce qui devait lui arriver était inscrit et que ce qui était écrit, était écrit. Aucun pouvoir au monde n’y changerait rien, pas même Notre Seigneur lui-même. C’était la croyance de la mère Svärd, de Jobs Erik et de tous les gens de Medstuby. Ils vivaient et mouraient dans cette foi, gais et courageux.

Au bout d’un moment, elle se tourna vers la vieille qui, silencieuse et patiente, continuait à marcher à côté d’elle.

— Alors, je te dis bien merci, Lisa, je ne suis pas si bête que je m’oppose à ma destinée.

Annstu Lisa lui tendit une main effroyablement grande, mais qui ne donnait jamais que la plus faible pression.

— Il va bien falloir que je retourne à mes affaires, dit-elle.

Mais avant de se séparer d’elle, Anna Svärd lui posa une question :

— Puisque tu en sais long sur mon compte, Lisa, tu pourrais peut-être me dire de quel côté je dois diriger mes pas ?

La réponse vint sans la moindre hésitation :

— Tu n’as qu’à marcher droit devant toi, car ce qui t’est destiné viendra à ta rencontre ce soir même.

Là-dessus Annstu Lisa lui tourna le dos pour retourner à la foire. Anna Svärd la suivit longtemps des yeux. La vieille femme lui avait rendu un grand service, tout comme Mamselle Jacquette.

Bientôt elle se remit en route dans la balle soirée printanière, attendant avec grande confiance ce qui allait venir et qui ne pouvait être que quelque chose de bon et d’agréable. Mais elle marcha longtemps sans que rien ne se produisît. Elle finit par avoir faim et par être lasse ; elle s’assit sur le talus d’un fossé et sortit son sac à provisions. Au moment où elle allait manger une tartine de beurre deux mendiantes passèrent sur la route. Grises, sales, elles étaient suivies d’une ribambelle d’enfants également gris et pâles.

— Ces gens-là vont peut-être bien m’arracher le pain de la bouche, pensa-t-elle en essayant de se dissimuler un peu derrière une grosse pierre.

Il était impossible de décrire ce dont étaient vêtus les deux femmes et les enfants. Ils avaient la tête entourée de vieux chiffons et, en guise de jupes et de camisoles, ils portaient des sacs qui avaient servi tout un été à des épouvantails à moineaux et des souliers taillés grossièrement dans des vieilles bottes d’écorce de bouleau.

Mais la saleté et les loques ne troublaient pas l'humeur des deux mendiantes. On les entendait de loin rire et bavarder.

— Je n'aurais jamais pensé que ce serait si amusant d'aller mendier, dit l'une d'elles.

— On n'a jamais vu personne avoir autant de veine que toi, dit l'autre. Avoir trouvé dix enfants sans les acheter !

Anna Svärd commença à se douter qu'il y avait là-dessous quelque chose de louche. Elle avait entendu dire que des fermières même aisées des communes situées au nord du Vermland, s'en allaient mendier vers le printemps, quand les provisions commençaient à s'épuiser à la ferme, afin de se procurer des céréales pour le pain et les semailles.

Celles-ci n'étaient pas parties en vain. Aussi bien les femmes que les enfants traînaient des sacs bien remplis.

— Si seulement on n'était pas si loin de la maison, dit la première mendiante, et elle ajouta en riant, on aurait bien pu prendre la chaise de poste pour retourner à Ekshärad.

À peine eut-elle dit ces mots qu'Anna Svärd sauta sur la route, et dévisagea les mendiantes. Sous la crasse et les mèches de cheveux emmêlés qui leur pendaient jusqu'aux yeux, elle reconnut leurs traits. L'une habitait une pauvre cabane de la forêt, celle-là était certainement pauvre et forcée de mendier.

Mais l'autre avait été une veuve bien établie, lorsqu'Anna l'avait vue pour la dernière fois. Elle avait alors offert à Anna Svärd du café fait avec de véritables grains de café, et lui avait acheté un foulard de soie et un peigne de nuque.

Les deux mendiantes n'eurent pas plus tôt aperçu Anna Svärd qu'elles se mirent à tendre la main.

— Vous n'auriez pas quelques vieilleries dans le sac, que vous pourriez nous donner pour la marmaille.

— N'es-tu pas la maîtresse de Norrviken, dit Anna d'un ton railleur. Comment en es-tu arrivée à porter la besace ?

— La ferme a brûlée, dit la femme, les vaches ont crevé et l'orge a gelé.

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage, car un cri strident s'éleva du groupe d'enfants.

Dix petits mendiants se précipitèrent sur Anna Svärd, s'accrochèrent à elle et faillirent la renverser.

Anna Svärd ne s'occupa pas d'eux pour commencer. Elle posa lourdement la main sur l'épaule de la femme.

— Ah, c'est toi qui es mariée avec l'oncle de ces enfants, dit-elle. Tu vas m'accompagner chez le bailli et tu rouleras pour rien dans la voiture de la prison, et les enfants avec toi !

Lorsque la mendiante entendit ces mots, elle poussa un cri ; elle jeta le sac et prenant ses jambes à son cou, elle disparut suivie de l'autre mendiante et de ses propres enfants.

Mais Anna Svärd resta au milieu de la route, entourée des dix enfants, le cœur rempli de joie et de paix.

Avant de leur faire raconter leur histoire, il lui sembla qu'ils devaient tous remercier Dieu d'être réunis de nouveau et elle entonna un cantique, le premier qu'elle leur eut appris à chanter.

Un jour de notre vie s'est écoulé,

Un jour qui ne reviendra plus
Et encore une nuit descend sur
La terre avec la paix du Seigneur.

LE BARON BOHÉMIEN

Quelle ne devait pas être l'inquiétude de ces hommes qui avaient hérité des vieux manoirs et des forges sur les rives du long lac de Löven, ces hommes qui régnaient en despotes sur leurs terres, qui décidaient de toutes les affaires de la commune, ces hommes dont l'anniversaire était fêté à l'égal de celui des rois ?

Quelle ne devait pas être leur inquiétude lorsque chez les uns comme chez les autres, pas un seul fils ne naissait de leurs mariages. Leurs femmes, obéissantes et soumises sur tous les points, semblaient s'être malicieusement conjurées pour ne mettre au monde que des filles.

Pendant ces années bénies par un si grand nombre de filles, ces messieurs devaient plus d'une fois se livrer à des réflexions moroses sur les hasards du sort et les voies de la Providence. Ils se demandaient si les puissances éternelles n'avaient pas pris là un nouveau moyen de montrer aux hommes leur mécontentement ; était-ce leur intention de noyer la terre sous un déluge de femmes, déluge qui aurait anéanti plus efficacement le monde pécheur que celui des temps bibliques.

Ils avaient, certes, de bonnes raisons pour leurs appréhensions, car bien qu'il ne fût nullement question d'anéantissement de tout le genre humain, on pouvait craindre l'extinction de plusieurs vieilles familles. Par exemple, c'était la disparition des puissants maîtres de forge de la famille des Sinclair ou de la vieille lignée des comman-

dants et des colonels Hedenfelt, ou encore celle de la suite d'honorables pasteurs qui pendant plus de cent ans avaient dirigé la paroisse de Bro.

Plus jamais peut-être il n'y aurait de descendants du vieil organiste allemand Faber dont les doigts agiles faisaient retentir les orgues mugissantes des vieilles églises du Vermland. Bien qu'il y eût lieu de s'inquiéter, cela n'empêchait pas la plupart des notables de la commune de Bro de jouir en paix de l'existence.

Un seul parmi eux était ainsi fait que ni jour ni nuit il ne pouvait oublier son désir d'avoir des fils. Il aurait préféré être un simple journalier plutôt qu'un baron Löwensköld, riche de plusieurs quartiers de noblesse, puisqu'il devait vivre dans la certitude que sa race disparaîtrait avec lui.

Jamais Adrian Löwensköld, seigneur de Hedeby, qui ne cessait d'embellir sa maison et d'accroître ses biens ; ce maître équitable qui cherchait à rendre heureux ses gens, jamais il ne pourrait se défendre du sentiment d'avoir failli à son pays, à ses ancêtres, à l'humanité entière, en donnant au monde cinq filles, et pas un seul fils. Pas un seul de ces travailleurs robustes et consciencieux, artisans de la grandeur et du prestige de la Suède.

Il cherchait bien à être juste et à ne pas accuser des innocents, mais il ne pouvait empêcher que la vie ne lui parût dénuée de saveur, en la seule compagnie de femmes. Il savait que ni sa femme, ni la vieille tante, ni ses cinq filles, ni leur institutrice n'étaient cause de son malheur. Et pourtant tous les jours il jouait le rôle de trouble fête au milieu d'elles, incapable d'accepter ces femmes trop tranquilles, trop bien élevées, à la place d'une bande de garnements tapageurs, turbulents et voraces.

Ces regrets inapaisés l'avaient vieilli avant l'âge. Il ne restait plus grand'chose chez lui du jeune et joyeux chevalier Soleil, qui avait en son temps épousé la célèbre beauté Marianne Sinclair. À la mort de Marianne, un an à peine après son mariage, il avait perdu une grande partie de l'humeur radieuse de sa jeunesse. Son second mariage avec Mlle Wachthausen de Kymmelsta avait été un mariage de raison et sa deuxième femme était incapable de chasser le chagrin qui le consumait. Cependant son ancienne joie de vivre aurait fini par revenir si elle lui avait donné un fils.

Avec un fils, il serait allé à la chasse, il l'aurait emmené faire des parties de pêche ! Comme au temps de sa joyeuse jeunesse, il aurait entrepris avec lui des voyages de toute une journée pour danser une nuit. À présent, il errait dans sa maison, las de la sentimentalité, de la médiocrité féminine auxquelles il se heurtait sans cesse.

Juste à l'époque où le cœur du baron Adrian s'endurcissait, il arriva que son frère Göran, un vagabond misérable et méprisé, brouillé avec toute sa famille, vînt arrêter son traîneau devant le grand escalier de Hedeby.

C'était là une chose inouïe. Cet homme bizarre, dévoyé, qui vivait au milieu de romanichels, de maquignons, et qui avait épousé une bohémienne, se montrait souvent dans les autres domaines du pays, avec sa voiture crottée, remplie de loques, d'enfants et de toutes sortes de ballots sordides, pour y faire le troc de chevaux ou pour acheter des chiffons. Mais jusque-là il n'avait jamais osé se présenter à la porte de son frère.

Il n'est pas facile de dire en quelle mesure la vie qu'avait menée Göran Löwensköld avait effacé le passé de son souvenir.

Depuis plusieurs jours, une tourmente de neige faisait rage, et pendant que sa petite haridelle jaune se frayait lentement un chemin à travers les monceaux de neige dans l'allée qui montait à Hedeby, le pauvre baron bohémien rêvait peut-être à sa jeunesse. Peut-être était-il redevenu l'écolier qui rentrait du collège de Karlstad, et s'attendait-il à apercevoir sur le seuil la haute stature de ses parents, sortis pour l'accueillir. Les serviteurs n'allaient-ils pas se précipiter pour le débarrasser de ses couvertures de fourrures. Des mains empressées lui enlèveraient son manteau, son bonnet et déboutonneraient ses chaussures fourrées. Sa mère ne pourrait assez vite l'embrasser, l'attirer près du feu et lui verser du café bouillant pour ensuite rester immobile, le dévorant des yeux.

Tout le monde sait que l'hiver, lorsque les jours de tempête se succèdent, que les routes disparaissent sous la neige, et qu'aucun voyageur ne se risque au dehors, derrière les fenêtres des demeures solitaires se pressent les guetteurs à l'affût de quelque chose de nouveau, de quelque chose d'impossible, de quelque chose, d'on ne sait quoi.

En de pareils jours, l'arrivée même d'une charrette de romanichels constituait un événement, dont la nouvelle se répandait de chambre en chambre. Et avant même que le petit cheval jaune et efflanqué fût arrivé au bout de l'allée, le baron Adrian savait quel était l'hôte qui s'approchait.

Pourtant, lorsque de son air le plus rébarbatif, il se fut avancé sur le perron, se préparant à faire à son frère un accueil qui lui enlèverait toute envie de plaisanter ou de se rebiffer, il vit que Göran, ce vaurien méprisable, ce fils prodigue, qui lui avait fait honte et tort durant toute sa vie, ne se présentait pas cette fois accompagné d'une traînée de petits

va-nu-pieds aux yeux noirs. Il n'avait pas non plus avec lui d'horrible mendiante, mais tout juste ce que lui, Adrian, désirait plus que tout au monde et qui lui avait été refusé, à lui, l'homme juste et honnête.

Et ce n'était pas un enfant supposé que ce vagabond loqueteux, ce gibier de potence retirait d'entre les ballots de chiffons. L'enfant ressemblait trop au portrait de leur père qui trônait au-dessus du grand canapé, dans le salon de Hedeby. Il reconnaissait le doux visage aux traits fins, aux grands yeux rêveurs, qu'il avait admiré si souvent. Il ne suffisait pas à son frère d'avoir un fils, mais le petit mendiant pouvait se vanter d'avoir hérité de la beauté des Löwensköld, beauté qui n'avait été départie à aucune des filles.

Mais en ce moment le dernier Löwensköld ne valait pas cher. Il reposait presque sans vie dans les bras de son père, ses yeux se fermaient et ses mains et ses joues étaient bleuies par le froid.

Le baron Adrian ne prononça pas les paroles violentes par lesquelles il allait chasser son frère. Quand celui-ci se présenta portant son enfant et que le baron Adrian vit l'interrogation hésitante de son regard, il oublia ce qu'il avait souffert par la faute de l'autre. Il oublia la peine et les soucis que ce frère avait causés à leurs parents, et il ouvrit toute grande la porte de la maison.

Mais Göran Löwensköld n'alla pas plus loin que le vestibule. Lorsque son frère voulut le faire entrer au salon où flambait un feu vif et où il reconnaissait les meubles et les tentures de son enfance, il s'arrêta et secoua la tête.

— Non, dit-il, ceci n'est plus pour moi. Je ne vais pas plus loin, mais peut-être voudras-tu t'occuper de l'enfant ?

Le baron Adrian reçut l'enfant comme un trésor des plus précieux et se mit aussitôt à frictionner le petit corps pour le réchauffer. Il n'appela pas ses femmes à l'aide. Il savait bien qu'il faudrait le faire par la suite, mais dans les premiers instants, il voulait garder le petit pour lui seul.

Et tout à coup, il posa sa joue rugueuse contre le visage froid et barbouillé du petit mendiant pour une timide caresse.

— Comme il ressemble à père, dit-il d'une voix mal assurée. Tu es heureux, Göran, d'avoir un fils.

En voyant son frère presser l'enfant contre sa poitrine, le baron Göran aurait dû comprendre que le propriétaire de Hedeby était prêt à le loger et à le nourrir jusqu'à sa dernière heure, simplement parce qu'il avait le bonheur de posséder un fils. Il aurait dû comprendre que, dorénavant, son frère supporterait ses railleries, sa paresse, ses parties de cartes, son ivrognerie, sans jamais lui adresser un reproche. En dépit de tout cela, il ne parut pas avoir envie de rester, mais il s'approcha de la porte.

— Tu comprends bien que je ne serais pas venu ici, si ce n'avait été un cas de force majeure. Nous avons erré si longtemps dans la tourmente de neige qu'il a failli mourir de froid. Il a fallu l'amener ici, sinon il était perdu. J'ai du travail qui m'attend au presbytère et j'y vais. Je viendrai le chercher aussitôt que la tempête aura pris fin.

En disant ces mots, il avait déjà la main sur le loquet de la porte. Le baron Adrian ne répondit pas. Peut-être même

n'entendait-il pas ce que disait son frère. Il était entièrement absorbé par l'enfant.

— Dis donc, Göran, il a les mains gelées, il faut le frotter avec de la neige. Veux-tu aller en chercher ?

Göran Löwensköld murmura quelques paroles indistinctes, quelque chose comme un remerciement et un adieu. Le baron Adrian crut qu'il sortait pour chercher de la neige comme il le lui avait demandé, mais quelques instants après il entendit le tintement d'un grelot, et en regardant au dehors, il s'aperçut que son frère s'en allait. Il le vit fouetter la maigre haridelle qui partit à fond de train, soulevant la neige comme un nuage de poussière.

Le baron Adrian comprenait qu'il y avait dans la maison bien des choses pénibles à revoir pour son frère, et ne s'étonna pas de sa fuite. D'ailleurs, l'enfant l'occupait uniquement. Il alla lui-même chercher de la neige pour frictionner le petit visage et les mains gelés et ce faisant, il échafaudait déjà des projets d'avenir.

Jamais il ne consentirait à rendre le dernier Löwensköld à Göran pour le voir grandir dans ce milieu de gens sans aveu.

Il n'est pas facile de savoir quelles pouvaient être les pensées de Göran Löwensköld en quittant Hedeby.

Point n'est besoin de croire qu'il eut cherché une mort volontaire pour que son fils pût demeurer dans le sûr abri qu'il avait su lui ménager, tout en voulant faire une de ses mauvaises farces coutumières.

Il était à moitié fou ce Göran Löwensköld et ses actes peuvent difficilement s'expliquer. On savait cependant que

sa tendresse pour son dernier-né était toute particulière. Il retrouvait dans le petit visage, les traits de sa race. À son avis, sans doute, cet enfant était bien plus sien que les petits moricauds aux yeux noirs qui grandissaient autour de lui auparavant. Il n'était pas tout à fait impossible que le père eut donné sa vie pour protéger le petit contre la misère et le malheur.

En arrivant à Hedeby il n'avait probablement d'autre intention que de tromper ce frère que minait le regret de n'avoir pas de fils. Mais en se retrouvant dans la maison paternelle, il lui sembla que ces lieux familiers respiraient la probité, la sécurité, la bienveillance, et il s'était pris à souhaiter que le plus jeune de ses enfants, le seul qui fût bien à lui, put rester dans cette demeure. Lui-même devait arranger son voyage de telle sorte qu'il ne revînt plus jamais l'y chercher.

Personne ne sait cependant si les choses se sont véritablement passées ainsi. La vie n'avait pas tant de valeur aux yeux de Göran Löwensköld, pour qu'il dût hésiter à s'en débarrasser.

Il est possible qu'au bout de quelques heures, il eut envie de revenir sur ses pas pour chercher l'enfant en même-temps que pour jouir de la fureur de son frère, lorsque celui-ci s'apercevrait qu'on l'avait trompé et déçu.

Tout en s'éloignant du château, il riait en pensant que son frère avait appuyé sa joue contre celle du petit romanichel. Avec quel orgueil il tenait dans ses bras ce nouvel héritier de son nom et de ses biens. Mais le rire de Göran Löwensköld ne dura pas longtemps. Sa casquette de fourrure toute usée, enfoncée jusqu'aux sourcils, il conduisait sa voiture sans y prêter aucune attention et il s'absorbait de plus en plus dans de sombres et étranges pensées.

Il n'alla pas au presbytère de Bro où il disait avoir affaire, et lorsque le lendemain matin un message de Hedeby vint l'y chercher, personne ne savait rien de lui. Mais vers la fin de la matinée, quelques paysans qui étaient allés déblayer la route, se présentèrent au château pour avertir le baron qu'on avait trouvé son frère, le vagabond, mort de froid dans un fossé.

Par suite de l'obscurité, il avait versé et s'était trouvé pris sous sa charrette. Sans doute n'avait-il pas eu la force de se dégager, et il était mort dans le fond du fossé.

Nulle part plus que dans la plaine de Bro, il n'était aussi facile de quitter la route frayée quand il faisait nuit et que la neige était tombée en abondance. Personne ne trouva donc extraordinaire que Göran Löwensköld, le baron bohémien eût été victime d'un accident.

Peut-être réalisait-il ainsi un désir de longue date. Peut-être était-il content d'avoir trouvé un prétexte sérieux à une action qu'il avait remise jusqu'à présent par négligence ou par apathie. Ou bien, qui sait, peut-être se réjouissait-il même à l'heure de la mort à la pensée d'avoir joué un bon tour à son unique frère, qui toujours avait su rester du bon côté de la vie. Peut-être était-il enchanté de le duper une dernière fois.

Ses lèvres durent esquisser un sourire moqueur à la pensée que cet enfant qu'il avait mis dans les bras de son frère n'était qu'une petite fille.

La maison paternelle ne s'était ouverte à la petite mendiante qu'à la faveur d'un déguisement.

LA BARONNE

Le jour où le baron bohémien avait laissé son enfant à Hedeby, le baron Adrian Löwensköld venait se mettre à table d'une humeur radieuse.

Ce jour-là il ne serait pas attablé rien qu'avec des femmes ! Ce jour-là il y aurait un gamin au milieu d'elles. Il lui semblait que l'air même de la pièce était changé. Il se sentait jeune, joyeux et heureux de vivre. Il comptait même proposer à sa femme de faire monter une bouteille de bon vin pour boire à la santé du nouveau venu.

Il alla droit à sa place, joignit les mains et écouta, la tête baissée, la prière récitée par la cadette des petites filles. Ceci fait, il promena un regard satisfait sur le cercle familial en cherchant son neveu. Mais il eut beau faire : nulle part, il ne voyait un enfant portant blouse et pantalon. Il n'y avait autour de la table que des jupes et des corsages étroits.

Mécontent, il fronça ses gros sourcils et renifla. Il avait dû abandonner le neveu à la chambre des enfants pour le faire débarbouiller et changer. Sa femme était-elle assez sotte pour ne pas admettre le petit à table ? C'était certes un enfant de romanichel, mais toutes ses cinq petites filles bien élevées ne valaient pas le petit doigt de cet enfant-là.

Mais avant qu'il eût eu le temps de formuler une protestation, la baronne fit un petit geste de la main dans la direction d'une petite fille bien peignée et bien habillée, placée à côté de lui.

Le baron Adrian fit un rapide calcul et constata qu'il y avait six petites filles à table ce jour-là. Il comprit qu'on avait habillé le gamin en vêtements de fille. C'était assez naturel. Le petit ne pouvait décemment venir à table vêtu des loques sordides qu'il avait portées en arrivant, et à Hedeby il n'y avait que des habits féminins. Mais les cheveux, ces cheveux d'or bouclés, était-il vraiment nécessaire de les natter et enrouler en deux petits tortillons autour des oreilles ?

— Vous n'auriez pas pu emprunter une culotte aux enfants du maître-valet au lieu de lui donner cet accoutrement de carnaval ? demanda-t-il.

— Mais si, fit la baronne, et sa réponse sonna aussi calme et mesurée que d'ordinaire, sans le moindre accent de moquerie ni de joie malicieuse. Je crois bien qu'on aurait pu en emprunter. Mais la petite est vêtue maintenant comme il sied à une fillette.

Le baron regarda sa femme, puis l'enfant et puis de nouveau sa femme.

— Oui, j'ai bien peur que Göran ne t'ait joué un dernier tour, dit-elle.

Pas une inflexion de la voix, pas la moindre lueur dans les yeux ne trahirent que ses idées différaient de celles de son mari. D'ailleurs, elles ne différaient pas sur tous les points. Elle était bien d'avis que Göran s'était mal conduit vis-à-vis du baron Adrian et avait donné une preuve nouvelle de sa méchanceté foncière. Si d'autres sentiments s'agitaient au fond de son âme, la baronne n'y pouvait rien.

Que voulez-vous ? Si un paillasson, foulé aux pieds tous les jours, pouvait sentir quelque chose, n'éprouverait-il pas un petit mouvement de plaisir en voyant celui qui le foule le

plus rudement et dont les talons ont les clous les plus pointus, trébucher et faire une petite culbute inoffensive ?

Lorsque la baronne vit son mari froncer les sourcils et refuser le rôti que la domestique lui présentait, comme si cette histoire lui avait coupé l'appétit, un léger tremblement la secoua, bien que ses traits restassent impassibles.

Par la suite, elle se demanda plus d'une fois ce qui leur serait arrivé à toutes, si son mari ne se fût levé de table brusquement en poussant un juron et n'eût quitté la pièce. Elle n'aurait pu garder son sérieux une minute de plus. Et sa vieille tante, l'institutrice et les petites filles étaient dans le même cas. Elles furent forcées de s'appuyer au dossier de leur chaise et de rire aux éclats.

Elles riaient à gorge déployée, l'une plus fort que l'autre, tout en ayant honte d'elles-mêmes. C'était certainement mal de se gausser de la déconvenue de celui qui était le mari, le père, le maître. Et comme elles étaient toutes des personnes bien élevées : elles se désapprouvaient profondément. Mais c'était plus fort qu'elles : ce rire montait du tréfonds de la nature. Il était impossible de le réprimer sans étouffer.

C'était une révolte. Pendant quelques minutes, elles secouèrent ainsi tout ce qui leur pesait et les opprimait. Elles se sentirent libres et supérieures. Elles croyaient qu'elles ne se sentiraient plus jamais aussi peureuses qu'avant, depuis qu'elles avaient osé rire aux dépens de leur oppresseur. Il perdait ainsi sa redoutable grandeur et devenait un être commun et vulgaire comme elles-mêmes.

Et la baronne qui, en parlant du baron Adrian, le donnait comme le meilleur des maris et qui se déclarait la plus heureuse des épouses, la baronne qui ne permettait à personne,

pas même à sa tante ni à l'institutrice, la moindre critique de son mari, la baronne se promit que si jamais Göran Löwensköld croisait son chemin, elle chercherait à faire quelque chose pour lui, en remerciement de ces moments de gaieté qu'il leur avait procurés.

Mais le lendemain, quand on eut trouvé le baron bohémien mort dans un fossé et qu'on l'eut apporté à Hedeby, raide et froid, elle n'avait pourtant pas levé le petit doigt pour lui montrer cette sympathie que, durant quelques brèves minutes, elle avait sentie pour lui.

Le baron Adrian paya l'ensevelissement, commanda la bière et fit ouvrir pour son frère le caveau de famille. Il fixa, d'accord avec le clergé de Bro, la date des obsèques et assista avec quelques-uns de ses gens à l'inhumation au cimetière.

Ce fut tout.

Il ne permit pas qu'on tendit des draps blancs devant les fenêtres à Hedeby, ni qu'on jonchât la route de branches de sapin, ni que la baronne et ses filles prissent le deuil. Il n'invita pas les notables du pays à prendre part au convoi funèbres ni à un banquet d'enterrement.

Dans toute la commune de Bro, il n'y avait pas une seule personne qui ne se félicitât du décès de Göran Löwensköld. Dorénavant, les gens de qualité venus à la foire de Broby ne se verraient pas accoster par lui avec une tape sur l'épaule et avec d'autres familiarités, sous le prétexte qu'ils avaient autrefois été camarades au collège de Karlstad. Ils étaient contents de savoir qu'il ne viendrait plus leur proposer de troquer un bon et aristocratique chronomètre contre une montre d'argent toute cabossée ou une belle jument de

quatre ans contre une vieille haridelle. Certes, c'était un soulagement de ne plus le savoir là. Tant qu'il vivait, on était sous la menace de ce qu'il pouvait trouver bon de demander et de la vengeance qu'un refus pouvait avoir pour résultat.

Néanmoins, dans toute la commune de Bro on était d'accord pour trouver que la conduite du baron Adrian témoignait d'une trop grande dureté de cœur. Le baron Göran ayant péri ainsi, le frère n'aurait-il pas dû oublier leur ancienne rancune et lui faire des obsèques honorables ?

Au fond, on blâmait la baronne presque plus que le mari, car on s'estimait en droit d'attendre plus de miséricorde de la part d'une femme. Songez donc qu'elle n'avait même pas posé une fleur sur le cercueil, alors qu'on savait pertinemment que le superbe arum qui poussait dans une caisse devant les fenêtres de la salle à manger de Hedeby était justement en fleur et on sait qu'il n'y a rien de plus indiqué pour accompagner un mort à son dernier voyage que la belle fleur blanche de l'arum.

D'autres estimaient que la femme du baron Göran aurait dû être prévenue de la mort de son mari. La baronne n'y avait-elle pas songé ? Et pour la fillette, l'enfant chérie de Göran Löwensköld, n'aurait-on pas dû lui faire faire une robe de deuil ? Quelque soumise qu'elle fût à son mari, était-il admissible qu'elle le craignît et lui obéît au point de ne pas oser faire venir une couturière pour confectionner des vêtements convenables à la pauvre orpheline ?

La baronne avait la réputation d'être une femme de bon sens et bien au courant de ce qui se fait et ne se fait pas. Si son mari commettait une faute, il eût été de son devoir de s'y opposer. Mais cette fois elle n'en avait rien fait.

Le traîneau de romanichel délabré, rempli de ballots, de loques, d'outils de rétameur, d'un barillet d'eau-de-vie et de jeux de cartes crasseuses, ainsi que le petit cheval qui était resté près du corps de son maître jusqu'à ce que des gens fussent arrivés et eussent dégagé le mort de dessous les monceaux de neige qui le couvraient, avaient, bien entendu, été amenés à Hedeby. La voiture avait été remisée dans un hangar et le cheval conduit à l'écurie : on donnait à manger et à boire à la bête, à part cela personne ne s'était occupé des biens laissés par le baron bohémien. Mais le lendemain de l'enterrement, le baron Adrian donna l'ordre au valet d'écurie de faire referrer le cheval et de lui donner une ration supplémentaire d'avoine, d'où l'on put conclure qu'il comptait lui faire faire un grand voyage.

Il y avait à cette époque à Hedeby un maître-valet, né et élevé dans une des communes septentrionales du Vermland où le peuple nomade avait ses quartiers d'hiver. Il connaissait la tribu où le baron Göran avait pris femme et savait où elle gîtait. Le propriétaire de Hedeby confia à cet homme la mission d'y conduire la misérable petite rosse avec la voiture et ce qu'elle contenait, et d'avertir la femme du baron Göran de la mort de son mari.

Mais l'intention du baron Adrian n'était pas seulement de se débarrasser ainsi du véhicule, des outils de rétamage, des jeux de cartes et du reste, mais aussi de sa nièce. Elle n'avait aucun droit à rester à Hedeby. Elle devait être rendue aux gens à qui elle appartenait.

Le jour qui suivit l'enterrement, le baron Adrian annonça donc à sa femme que l'enfant serait renvoyée le lendemain matin. Il l'avertit aussi que la petite devait être habillée avec les misérables loques qu'elle portait en arrivant. La baronne

serait sans doute contente, ajouta-t-il, d'être débarrassée de cette enfant de gueux.

La baronne ne répliqua pas. Elle se contenta d'aller trouver la bonne d'enfant et de lui transmettre ces ordres.

Pendant toute la journée on remarqua chez la baronne un étrange désarroi : elle ne restait pas en place, elle laissait une occupation pour une autre, et ses lèvres remuaient sans cesse, bien qu'aucune parole ne les franchît.

On la vit, ce jour-là, plus souvent qu'à l'ordinaire dans la chambre des enfants. Elle s'y asseyait en silence et contemplait la petite étrangère. Celle-ci ne quittait pas la fenêtre d'où elle guettait l'allée tant qu'il y avait encore un peu de jour. Elle avait pris ce poste dès son arrivée à Hedeby. Immobile, elle attendait le retour de son père qui devait venir la chercher. Elle était sauvage et étrange et ne voulait pas jouer avec les autres enfants. Elle ne regretterait certainement pas d'être ramenée chez elle.

La nuit venue la baronne, couchée à côté de son mari, fut troublée par la même agitation intérieure et ne put dormir. Elle se rendait compte qu'elle était arrivée au terme de ses concessions, que le moment était venu où il lui faudrait tenir tête à son mari. Il ne fallait à aucun prix le laisser mettre à exécution son projet.

La baronne y voyait clair : le baron Göran avait cherché la mort afin que l'enfant qu'il chérissait restât à Hedeby. Il voulait qu'elle grandît dans un bon milieu et pût mener une existence normale. Il s'était dit qu'à Hedeby elle serait élevée selon son rang et mariée un jour à un homme de qualité. Il ne voulait pas qu'elle devînt une bohémienne qui courrait les grandes routes dans une voiture de nomades, jurant et

criant, entourée d'une nichée d'enfants jurant et criant. Ce but, il l'avait payé de sa vie. Il avait compris que c'était le prix et, sans marchander, il l'avait acquitté.

Le baron Adrian comprenait-il ce que son frère avait espéré gagner ? Peut-être le comprenait-il, mais peut-être aussi se faisait-il, par dépit, un malin plaisir de contrecarrer les desseins de son frère. C'est cela qu'elle, sa femme, avait le devoir d'empêcher. Il fallait le dire de façon à être obéie. Il fallait parler avec force et autorité. On s'attirait une punition du ciel en renvoyant l'enfant. Elle s'était tue jusque-là. Elle avait laissé son mari arranger l'enterrement à son gré. Elle s'était ménagée pour la lutte décisive. Le reste avait si peu d'importance.

Elle se rappelait son beau-frère tel qu'elle l'avait vu, assis, tout affaissé dans le traîneau, en quittant Hedeby. Elle cherchait à pénétrer ses sombres pensées, alors qu'il errait sous la tourmente de neige. Un homme comme lui, pouvait-il avoir le repos dans la tombe si on lui refusait ce qu'il avait voulu atteindre par son sacrifice ? À Hedeby on était payé pour savoir qu'un mort a le pouvoir de se venger ! Il fallait qu'elle prît la parole et s'insurgeât contre son mari. Quelle qu'eût été la vie du baron Göran, il s'était par sa mort acquis le droit d'être obéi.

La baronne serrait les poings. Elle aurait voulu se battre pour se punir de sa lâcheté. Pourquoi ne réveillait-elle pas son mari pour lui parler ? Elle s'était doutée de ce qu'allait faire son mari, et elle avait pris une petite mesure défensive. Le jour même où l'on avait trouvé le corps du baron Göran, elle avait amené sa petite nièce chez de pauvres gens où trois enfants étaient atteints de la rougeole. Ses propres filles avaient eu la maladie, la nièce l'avait-elle également eue ?

Elle espérait que non. Tous les jours elle avait observé la petite, épiant en vain les premiers symptômes. Elle n'ignorait d'ailleurs pas que la rougeole ne se déclare qu'au onzième jour, et l'on n'était qu'au huitième.

Pourquoi donc était-elle si misérablement lâche ? Que pourrait-il en somme lui arriver si elle parlait ? Son mari ne la battrait pas. C'était une chose impossible. Mais il avait une façon de ne pas la voir, de négliger complètement ce qu'elle disait, de traiter ses paroles par le mépris. Elle aurait aussi bien pu prêcher à un bloc de glace.

La baronne avait encore un autre grave sujet de souci. Son mari, se rendant à une invitation à Karlstad, y avait rencontré l'année passée une parente éloignée, Charlotte Löwensköld, mariée au conseiller de commerce Schagerström. Charlotte et le baron Adrian se connaissaient depuis l'époque où Charlotte était fiancée avec le cousin du baron Adrian, Karl Artur Ekenstedt. Elle était même venue une fois à Hedeby en compagnie de son fiancé. Or, à Karlstad Charlotte et le baron s'étaient entretenus familièrement, et le baron avait déploré de ne pas posséder de fils, mais d'avoir en abondance des filles. Charlotte lui avait alors demandé s'il ne voudrait pas lui céder une de ses filles. Il n'y avait pas d'enfant à son foyer. Elle avait eu une fille, mais l'avait perdue.

Le baron s'était déclaré tout disposé à cet arrangement et Charlotte de son côté avait dit qu'elle en parlerait à son mari. Peu de temps après, on avait reçu à Hedeby une demande formelle en ce sens de la part de M. et Mme Schagerström. Ceux-ci s'engageaient à élever comme leur propre enfant l'une des petites filles du baron Adrian. Ce dernier avait immédiatement envoyé son consentement. Il

ne s'était même pas soucié de savoir ce qu'en pensait sa femme. Il lui avait semblé clair comme le jour qu'on ne pouvait décliner une proposition pareille émanant de la famille la plus riche du Vermland. L'enfant serait traitée comme une princesse et quels avantages ne tireraient-ils pas tous d'avoir des rapports aussi intimes avec un homme aussi puissant que Schagerström.

La baronne n'avait pas fait d'objections directes, mais avait cherché à gagner du temps. Charlotte devait venir elle-même à Hedeby pour choisir celle des cinq petites filles qui lui conviendrait le mieux, mais ce voyage avait été remis coup sur coup pour diverses raisons. Et ces ajournements étaient en général dus à la baronne. Une première fois, elle avait prétexté une étoffe de robes qu'on était en train de tisser. Charlotte ne voudrait-elle pas attendre qu'on l'eût terminée et qu'on en eût fait des vêtements pour les petites, afin qu'elles eussent quelque chose de propre à se mettre le jour où Charlotte viendrait les passer en revue. Une autre fois, les enfants avaient eu la rougeole. Maintenant la baronne n'avait plus depuis assez longtemps eu de nouvelles de Charlotte et au fond du cœur elle espérait que celle-ci, qui devait être très prise par son grand train de maison avait oublié toute cette affaire.

Mais quand était survenue cette histoire avec le baron Göran, la baronne avait écrit à Charlotte en la priant de venir. Elle acceptait, de bonne grâce, de lui céder une de ses filles. C'était un sacrifice qu'elle faisait. Mais en allant ainsi au-devant des désirs de son mari, peut-être obtiendrait-elle de lui qu'il lui permît de garder la petite nièce à Hedeby. Or voilà que tout avait échoué. Le baron était allé trop vite en besogne. La rougeole ne s'était pas déclarée. Charlotte

n'était pas venue. Dans quelques heures, l'enfant allait être renvoyée.

Dans son insomnie elle refaisait le calcul de la distance qui séparait Hedeby de Sjötorp. La lettre qu'elle avait écrite, y était peut-être à peine parvenue. En outre, un froid terrible avait succédé à la tourmente de neige. Charlotte ne se risquerait certainement pas dehors par un temps pareil. Toute la nuit la baronne avait entendu les craquements causés par le gel : on eût dit que quelqu'un portait de grands coups contre les murs.

Vers le matin, elle entendit bouger dans la cuisine. La domestique allumait le feu sur l'âtre et faisait du bruit avec les casseroles. Peu après de faibles sons lui parvinrent de la chambre des enfants. C'était sans doute la bonne qui se levait et s'apprêtait à faire enfiler ses vieilles hardes à la petite bohémienne.

La baronne prononça le nom de son mari, pas très fort, non, mais très distinctement. Il remua un peu, mais continua à dormir. S'il s'était réveillé, peut-être aurait-elle parlé, mais quant à faire un nouvel effort pour le tirer de son sommeil, cela dépassa ses forces.

Elle entendit ouvrir la porte de la cuisine. Il devait faire un froid épouvantable dehors, car le grincement de la porte tournant sur ses gonds, s'entendit par toute la maison. Elle comprit que le maître-valet était venu chercher l'enfant. Quelques minutes après, la femme de chambre entrebâilla la porte de chambre à coucher et demanda si Monsieur le baron ou Madame étaient réveillés.

Le baron se dressa sur son séant, demandant ce qui se passait.

— C’est le maître-valet, dit la servante. Il m’a priée de monter dire à Monsieur le baron qu’il fait si froid qu’il ne sait s’il doit se risquer dehors. Il a eu la peau de la main emportée en prenant la clef de l’écurie. Chez lui le pain et le beurre sont gelés, et la couche de glace sur le baquet d’eau était si forte qu’il a dû la briser à la hache. Et il dit que s’il fait si froid ici, ce doit être pire encore là-haut dans le nord où il doit aller.

— Apporte ton rat de cave, commanda le baron, pour allumer la chandelle.

La servante entra dans la chambre et alluma la chandelle sur la table de nuit. Le baron se leva, s’enveloppa dans une robe de chambre et alla à la fenêtre consulter le thermomètre. Les carreaux étaient couverts d’une épaisse couche de givre mais devant le thermomètre se trouvait encore un petit coin de verre transparent. Le baron chercha la colonne de mercure, mais elle avait disparu, retirée dans le réservoir.

— Il doit faire plus de quarante degrés de froid, murmura-t-il.

— Le maître-valet dit que si Monsieur le baron tient à ce qu’il parte avec le traîneau, il se tirera bien d’affaire, lui, reprit la femme de chambre, mais il ne veut pas amener un enfant par un temps d’hiver pareil.

— Dis-lui, qu’il aille au diable ! cria le baron en s’enfonçant de nouveau dans son lit et en tirant la couverture jusqu’au-dessus des oreilles.

La bonne resta en place, ne sachant comment interpréter cette réponse, mais sa maîtresse prit la parole.

— Le baron veut dire que le maître-valet doit attendre que le froid s'atténue. Vous pouvez monter à la chambre des enfants pour dire à Marta que l'enfant ne partira pas aujourd'hui.

La voix de la baronne était aussi posée qu'à l'ordinaire. Rien n'y révéla l'infini soulagement qu'elle éprouvait.

Le froid se maintenait. Le lendemain, il ne put pas davantage être question de faire partir l'enfant. Mais vers le soir du second jour, il se produisit un changement. Et le baron décida immédiatement que le lendemain matin, la maison serait débarrassée de la fillette.

La baronne ne s'y opposa pas directement, mais elle hasarda quelques objections : l'enfant ne lui avait pas paru à son aise ce jour-là ni le précédent. Elle craignait qu'elle ne fût malade.

Le baron regarda froidement sa femme :

— Il est inutile de raconter des histoires, dit-il. Cette enfant ne restera pas sous mon toit. Crois-tu donc que j'aime tant les filles que j'en veuille une de plus ?

Mais lorsque, après le souper, la baronne monta à la chambre des enfants pour embrasser les petites, elle trouva la petite étrangère rouge et agitée et toussant sans arrêt.

— Madame la baronne, je crois bien qu'elle va avoir la rougeole, dit la bonne d'enfant.

Et la baronne ne put nier que ce ne fût ainsi qu'avait débuté la rougeole de ses filles l'automne passé.

— Comme cela tombe mal, dit la baronne. Monsieur qui vient de décider qu'elle doit partir demain matin.

Elle réfléchit un moment, puis elle envoya la bonne demander au baron de vouloir bien monter voir ce que pouvait avoir l'enfant.

Le baron vint, et sans s'entendre beaucoup aux maladies d'enfants, il ne put pas ne pas reconnaître que sa nièce avait quelque chose. Il ne doutait pas que ce ne fût la rougeole, car il semblait impossible de se débarrasser de cette petite tzigane.

C'était bien la rougeole, et que le baron soupçonnât ou non sa femme d'y être pour quelque chose, il fut bien forcé de garder l'enfant encore une huitaine de jours, ce qui le rendit d'une humeur massacrante. Par bonheur, une lettre arriva qui le dérida. C'était de Charlotte Schagerström et elle annonçait que si les routes continuaient à être bonnes, elle entreprendrait le voyage de Hedeby à la mi-mars : on pouvait l'attendre le 16 ou le 17.

Le baron fit tous les jours une visite à la chambre des enfants pour voir si la petite malade était encore alitée, car c'est sur cet indice qu'il établissait son jugement. La baronne qui se rendait compte que l'enfant avait une rougeole des plus bénignes et que la desquamation était terminée, avait beaucoup de peine à faire garder le lit à la petite. La bonne commençait à dire que la malade pourrait bien se lever et s'habiller. Il fallut la convaincre, non sans mal, que l'enfant devait rester alitée encore quelques jours.

Ce fut avec un soulagement indescriptible que le 16 mars, dans l'après-midi, elle vit le traîneau des Schagerström s'arrêter devant la maison. Charlotte fut reçue avec une telle effusion de tendresse par l'hôtesse qu'elle en parut un peu surprise. Elle avait peut-être conçu quelques soupçons par suite des ajournements répétés et se demandait si la baronne

ne la considérait pas comme une voleuse venue pour s'approprier le trésor le plus précieux de la maison.

Les cinq petites demoiselles Löwensköld furent débarbouillées et savonnées jusqu'à ce que leurs petites figures rondes et roses fussent devenues luisantes, et si bien peignées que chaque cheveu collait strictement à la tête et que les petites nattes raides formaient des cerceaux autour des oreilles. On leur fit mettre leurs belles robes neuves, tissées et cousues à la maison et leurs souliers solides, également faits à la maison. La baronne les considérait avec orgueil en les introduisant au salon. C'étaient, à ses yeux, les plus jolies petites filles qu'on pût voir.

La baronne savait qu'elles étaient saines, bien faites et bien élevées, et ce ne fut pas sans s'attendre à des compliments qu'elle entra au salon suivie « à la queue leu leu » par sa ribambelle de petites filles.

Charlotte promena ses yeux de l'une à l'autre et sut parfaitement maîtriser ses sentiments. Elle fut toute douceur et sourire en serrant la main des petites Löwensköld et en leur demandant leurs noms et leur âge. Mais elle ne parut cependant pas aussi charmée que l'avait escomptée la baronne.

Peut-être Charlotte voyait-elle en esprit la beauté délicate, toute spirituelle de la colonelle Ekenstedt, peut-être pensait-elle à sa sœur Marie-Louise et à son propre petit enfant ; toujours est-il qu'elle avait peine à comprendre que ces fillettes fussent des Löwensköld.

Elle se rendait parfaitement compte qu'elles étaient gentilles, bien portantes et enjouées, et qu'elles deviendraient d'excellentes mères de famille, comme leur mère, car elles lui ressemblaient trait pour trait. Comme elle, les fillettes

étaient rousses, petites et boulottes avec des mains et des doigts courts et carrés. Toutes les cinq semblaient sorties du même moule : joues rebondies, nez retroussés, yeux bleu pâle. Quand elles auraient grandi et que la différence de taille n'existerait plus, on n'allait plus pouvoir les distinguer les unes des autres.

Charlotte qui, à cette époque, avait trente ans, n'avait encore rien perdu de sa beauté. La baronne la trouvait même plus jolie que lorsque, jeune fiancée, elle avait fait une visite à Hedeby. Elle était en outre devenue élégante et grande dame ; la baronne avait peut-être vaguement l'impression que ses petites filles ne seraient pas tout à fait à leur place dans le monde où vivait Charlotte. Mais elle ne voulait pas s'arrêter à cette idée. Quelle que fût la place que ses filles seraient appelées à remplir dans la vie, elle était sûre qu'elles sauraient l'occuper avec simplicité et sans faillir.

Les pensées de Charlotte suivaient la même pente que celles de la baronne. Elle se demandait si elle s'habituerait jamais à avoir à ses côtés une petite paysanne laide et disgracieuse, même si celle-ci était le modèle des vertus.

Elle n'était ni affectée ni gonflée d'orgueil. C'est un reproche qu'on ne pouvait lui faire. Et elle savait apprécier les gens capables. Elle se disait qu'en adoptant une de ces bonnes petites rouquines et en se faisant aimer d'elle, elle gagnerait une amie qui ne la trahirait pas. Cette petite ne songerait jamais à elle-même et elle ne la quitterait pas, car elle ne pourrait se marier, laide comme elle était. Charlotte se fit une raison et finit par s'estimer heureuse d'avoir pour fille adoptive un petit laideron. Ce serait une grande grâce de la Providence. Si elle avait eu à décider elle-même elle aurait

sans doute choisi une petite beauté gâtée et prétentieuse, et n'ayant en vue que son propre intérêt.

Charlotte avait le don de gagner vite l'amitié des grands et des petits, et il ne lui avait fallu que quelques minutes pour subjuguer les cinq petites demoiselles Löwensköld. Les dix yeux bleu pâle furent bientôt suspendus à ses lèvres, toutes les petites mains cherchaient à se glisser dans la sienne. Elle ne pouvait pas se dissimuler que n'importe laquelle la suivrait sans hésitation et sans murmure, si elle la choisissait pour fille adoptive.

Elle aimait leur manière ingénue et franche de répondre ; en somme elles avaient produit une très bonne impression sur elle. Elles étaient gentilles et drôles.

Tout marcha à souhait. Le baron Adrian passa la soirée entière au salon, et se montra fort aimable vis-à-vis de Mme Schagerström ; la baronne fit un effort pour se réjouir de ce que son sacrifice eût été accepté.

Les cinq petites demoiselles n'étaient nullement indiscrètes ; seulement elles se tenaient près de Charlotte, la dévorant des yeux et attendant patiemment qu'elle leur fît l'aumône d'un sourire ou d'un petit signe de tête.

Charlotte n'était pas fâchée de se sentir ainsi admirée, mais elle s'étonnait de ne pouvoir sentir le moindre lien de famille avec ces petites.

Le soir, à table, devant ces cinq têtes rousses et sous le regard convergent des cinq paires d'yeux bleu pâle, une soudaine frayeur l'assaillit. Si elle allait se charger d'un devoir qu'elle n'aurait pas la force de remplir ! Si elle ne pouvait s'habituer à la laideur de la petite et allait être obligée de la renvoyer à Hedeby ! Elle jugeait bien cette inquiétude très

exagérée, mais n'en résolut pas moins d'être prudente. De toute façon, elle n'allait pas faire son choix ce soir-là, mais attendre le lendemain.

Vers la fin du repas, on entendit de grands éclats de rire venant de la pièce voisine. Devant l'air étonné de Charlotte, la baronne se hâta d'expliquer que depuis la dernière visite de Charlotte, le baron avait transféré le département de la cuisine du pavillon où il se trouvait autrefois au bâtiment principal, ce qui constituait une grande commodité, mais avait l'inconvénient de faire parvenir jusqu'à la salle à manger les bruits de l'office.

On causa assez longuement de cette modification et, le repas terminé, le baron Adrian offrit le bras à Charlotte jour lui faire voir la nouvelle organisation.

Ils se rendirent d'abord à l'office où le baron expliqua comment il avait jeté bas une paroi par ci et construit un mur par là, et Charlotte écouta avec un grand intérêt, car c'étaient là des choses auxquelles elle se connaissait.

Mais pendant qu'ils discutaient ces améliorations, les éclats de rire de la cuisine devenaient de plus en plus violents et tout le monde prêta l'oreille avec curiosité. Les petites demoiselles Löwensköld coururent ouvrir toute grande la porte de la cuisine sans que personne eût envie de les en empêcher.

Debout, au milieu de la grande table, se tenait une petite fille de quatre ans, vêtue d'une chemise et d'un petit corset, mais sans jupe ni bas. À la main elle tenait un fouet, fait d'un bout de bois et d'une ficelle, et devant elle par terre étaient rangés deux rouets qu'elle excitait de claquements de langue

et de claquements du fouet, si bien qu'il était évident à tout le monde qu'ils représentaient un attelage de deux chevaux.

On voyait parfaitement aussi qu'il était question d'une course au trot au milieu du fourmillement de gens d'une foire. Les chevaux avançaient à bride abattue, excités par des appels et des coups de fouet, et l'assistance devait s'écarter en toute hâte.

— Écate-toi, Pej Olsa ! Filez vite canailles de paysans !

Voilà quéqu'un qui a pa peu du bailli et de la police.

Voilà le Byon-Bomien.

Hola. Hola, c'est la foi a Bo !

Hola. Hola, la vie l'est bonne !

La cuisine entière retentissait d'éclats de rire. Tous les regards suivaient l'enfant, toute rose de plaisir et dont les yeux étincelaient.

La petite était si prise par son jeu qu'on croyait voir les boucles de ses cheveux d'or voler au vent. Toute la table de cuisine traversait la foire telle une carriole cahotante et branlante de bohémiens. L'enfant se dressait, souple et fougueuse, débordante de malice et de gaieté. Elle subjuguait toute l'assistance, de la gouvernante au palefrenier. Ils avaient tous lâché leurs occupations pour suivre le voyage hasardeux de la petite.

Il en fut de même des spectateurs arrêtés à la porte de la salle à manger. Ils voyaient que l'enfant ne se tenait pas debout sur une table de cuisine, mais sur le fond d'une haute charrette, ils voyaient la foule qui se jetait de côté et les che-

vaux qui, crinières au vent, passaient entre les baraques et les véhicules de toute espèce.

Le premier à secouer le charme fut le baron Adrian. Il avait été convenu entre lui et sa femme qu'on ne raconterait pas à Charlotte cette histoire de Göran et qu'on ne produirait pas la petite sauvagesse. La baronne avait acquiescé comme toujours et ajouté que l'enfant, encore incomplètement remise de la rougeole, resterait dans la chambre des enfants. Il alla résolument fermer la porte de la cuisine. Puis il offrit le bras à Charlotte pour la reconduire au salon.

Mais Charlotte demeurait immobile et ne semblait même pas avoir vu le bras offert.

— Qui est cette enfant ? demanda-t-elle. Quel est ce visage ? il ne peut appartenir qu'à une personne de notre famille.

Elle saisit brusquement le bras du baron et, d'une voix qui paraissait brouillée de larmes, elle continua :

— Il faut que vous me disiez, mon cousin, si c'est quelqu'un de notre famille. Je sens ma parenté avec elle.

Le baron se détourna sans répondre. Ce fut sa femme qui se chargea de donner le renseignement demandé.

— C'est une fille de Göran Löwensköld. Elle relève de la rougeole. La bonne l'a laissée descendre à la cuisine sans mon autorisation.

— Vous avez bien entendu parler du baron bohémien, ma cousine ? demanda le baron d'une voix dure. La mère de l'enfant est une gitane.

Charlotte, d'un air de somnambule, s'approcha de la porte de la cuisine, l'ouvrit et se dirigea vers la table, les bras ouverts.

La petite bohémienne interrompit son jeu, jeta un regard à Charlotte et trouvant sans doute en elle quelque chose qui lui plut, elle jeta loin d'elle le fouet et se précipita tête baissée dans les bras de Charlotte. Charlotte la serra contre elle et l'embrassa.

— C'est toi que je veux, dit-elle, toi, toi, toi.

C'était le salut, elle respira.

La laideur, la terrible laideur contre laquelle elle s'était débattue toute la soirée, la laideur qu'elle avait essayé de trouver utile et bonne, elle en était débarrassée. Elle ne savait pas ce que dirait le baron, ce que dirait la baronne, elle savait seulement qu'elle était venue ici pour y trouver cette enfant.

Soudain, elle recula de quelques pas. Le baron Adrian était tout près d'elle, les yeux injectés de sang et les poings serrés.

— On dirait un taureau qui va foncer sur moi, pensa-t-elle.

Au même instant la baronne s'interposa entre Charlotte et le baron, elle parla d'une voix calme et posée, comme à l'ordinaire, mais avec une grande énergie.

— Si tu te charges de cette enfant, Charlotte, nous t'en serons bien obligés, aussi bien mon mari que moi.

— Moi ! ricana le baron.

La baronne poursuivit avec chaleur :

— Moi, je te serai reconnaissante de n'être pas obligée de me séparer d'une de mes petites filles chéries, mais Adrian te devra encore plus d'obligation, car tu l'empêcheras de commettre un acte qu'il regretterait sa vie durant.

Était-ce parce que sa femme disait la vérité, ou était-ce la stupeur de la voir se dresser contre lui, toujours est-il que le baron Adrian se tut. Il fit demi-tour et sortit de la pièce sans riposter.

LE PASTEUR DES CHAMPS DE FOIRE

Peut-on s'imaginer un plus joli réveil ? La servante qui vient allumer le feu dans le poêle de faïence n'est pas seule. On entend à sa suite des petits pas d'enfant. Ou bien encore y a-t-il rien de plus amusant que de rester couchée les yeux fermés et de sentir qu'un petit être sans se soucier d'interrompre votre sommeil tire obstinément les couvertures pour pouvoir grimper sur le lit. Et quel cri de joie lorsqu'enfin on tend ses deux bras et que l'enfant se couche sur vous, tapote vos joues de ses petites mains froides d'avoir été lavées et vous pince, et vous donne des coups de pieds et vous embrasse.

Comment ne pas rire, et s'amuser aussi ! On se met à parler un langage de bébé et il vous revient à la mémoire quantité de petits mots tendres, bêtes et charmants.

Pourquoi donc la servante s'excuse-t-elle d'avoir cédé à la petite qui n'a fait que prier et supplier toute la matinée pour qu'on la laisse aller chez la jolie dame aperçue la veille au soir ? La petite avait promis d'être silencieuse et tranquille, de ne pas déranger la dame ! Et la servante veut remmener l'enfant, mais il n'en est pas question, car le petit lutin se doutant de quelque chose s'est glissé sous les couvertures et fait mine de dormir. Dès que la porte se referme, cependant le revoici tout éveillé ! Charlotte écoute son bavardage, mais il est trop indistinct et rapide pour qu'elle y comprenne grand chose. Elle entend seulement que l'enfant parle de son père. Peu importe du reste, c'est la confiance de cette voix d'enfant qui l'enchante.

Lorsque le feu a bien pris et flambe gaiement dans la cheminée, la servante apporte le plateau du café. Sur ses talons apparaît la petite baronne toute ronde et fraîche, qui vient demander à son hôte si la nuit a été bonne. Elle sert le café, s'en sert une tasse à elle-même et s'installe près du feu pour bavarder.

L'enfant s'est tue, mais elle serre convulsivement la main de sa compagne de lit afin de n'être pas renvoyée et elle s'endort ainsi pour quelques instants. Charlotte est tout émue devant ce petit visage rose. Et elle rit de son émotion. Cette petite qui s'est si vite prise d'affection pour elle l'a tout à fait conquise.

La baronne était venue dire à Charlotte qu'elle n'entendait pas la laisser quitter Hedeby de sitôt. D'abord parce que la baronne elle-même et tous les autres habitants du château désiraient vivement la voir distraire un peu leur solitude, elle si vivante et si gaie, et puis aussi il fallait avoir le temps de pourvoir la petite de vêtements convenables avant son départ.

Une demoiselle Löwensköld avait besoin de robes de deuil et d'un peu de linge, afin de ne pas se présenter à Sjötorp avec un trousseau misérable.

*

N'est-ce pas nouveau et délicieux d'être attirée vingt fois au cours de la journée dans la chambre des enfants par un petit tyran despote qui a envie de vous embrasser… Les enfants ont sans doute un vrai pouvoir de divination.

Cette petite-là s'est aperçue tout de suite que Charlotte adore les chevaux autant qu'elle-même. Elle a découvert que personne ne sait trotter aussi bien devant l'escabeau mis

sens dessus dessous, personne ne se laisse harnacher aussi bien que ferait un cheval, personne n'obéit aussi bien à ses *hue* et à ses *ha*.

Et n'est-ce pas tristement drôle d'être initiée aux mystères de la vie des nomades par ce petit être, de figurer par une chaise le manoir d'Ekeby, par une autre Bjöne, de voir l'enfant aller de l'une à l'autre pour chercher du travail, d'être accueilli par des rebuffades et des refus, de discuter avec un air d'expérience prématurée, les chances de succès qui pourraient s'offrir ici ou là.

Mais la chose la plus émouvante est peut-être encore de voir la petite jeter tout à coup les guides, abandonner son jeu pour courir à la fenêtre et guetter l'arrivée de celui qui a quitté son enfant pour toujours. Elle y reste des heures durant, sourde à tout ce que l'on tente pour la distraire.

Les larmes vous montent aux yeux, en la voyant poser son petit visage contre les vitres, les deux mains en œillères afin d'écarter tout autre spectacle.

On est forcé de reconnaître que cette enfant sait aimer, quelque défaut qu'elle possède par ailleurs.

Quelle belle assurance pour l'avenir !

À en juger par la richesse de son imagination, l'enfant doit être heureusement douée au point de vue de l'intelligence. C'est à elle qu'on le doit si les journées à Hedeby ne paraissent pas trop monotones, car il faut l'avouer un certain ennui plane sur cette vieille demeure. La faute en est au baron Adrian. Il est revêche et maussade, et sa méchante humeur influence toute la famille.

Le lendemain de l’arrivée de Charlotte à Hedeby, le baron chargea son maître-valet, celui qui connaissait les villages de bohémiens du nord du Vermland, d’emmener la petite rosse jaune de Göran et la carriole crasseuse avec tout son contenu.

Il devait en premier lieu apprendre à la veuve que son mari, le baron tzigane, était mort de froid dans un fossé de la grand’route, et lui remettre le pitoyable héritage ; puis l’avertir que sa fille avait été adoptée par sa famille.

Lorsque l’envoyé revint au bout de quelques jours, le baron Adrian annonça à Charlotte, qu’à ce qu’il avait pu comprendre, la mère de la petite avait paru contente d’en être débarrassée. Il estimait par conséquent que Charlotte pouvait la considérer comme sienne. Mais il la mit en garde contre des mesures trop précipitées en vue de légaliser l’adoption. Il ne fallait pas oublier que c’était l’enfant de vagabonds, elle avait de qui tenir, et il n’était pas impossible que Charlotte au bout d’un mois ou deux se vit obligée de la renvoyer aux siens.

Sur ce point-là le baron s’était conduit avec une parfaite correction, mais il ne fit aucun effort pour dominer son irritation. Heureusement, on ne le voyait guère qu’aux repas. Mais alors il n’était pas facile de trouver un sujet qu’il n’interrompît par un ricanement, ou une remarque caustique.

Pour Charlotte qui était infiniment heureuse en ménage et qui en outre avait une tendance naturelle à aplanir les difficultés des autres, il était pénible de ne rien pouvoir contre cet état de choses. Mais elle dût reconnaître son impuissance. Le tour que Göran Löwensköld avait joué à son frère lors de leur dernière rencontre avait été trop cruel. Le baron

Adrian ne pardonnait pas qu'on lui eût arraché des mains sa vengeance.

Cependant si Charlotte se sentait impuissante vis-à-vis du baron Adrian, elle faisait tous ses efforts pour alléger le fardeau qui pesait sur sa femme et ses petites filles. La pauvre baronne semblait prendre courage et se rassurer rien que par la présence de Charlotte.

Celle-ci obtient peu à peu qu'on plaisante et rie aux repas, et qu'on raconte de belles histoires autour du feu, à la veillée.

Elle organise des parties de luge, elle invite les dames de Hedeby à de longues promenades en traîneau avec ses propres chevaux qui engraissent à l'écurie. Elle décide la baronne à exécuter de jolis morceaux de Händel et de Bach sur son petit clavecin, et lorsqu'elle découvre que les cinq petites rouquines ont de charmants filets de voix, elle les encourage si bien, qu'elles finissent par entourer le clavecin et par chanter, accompagnées par leur mère : « Viens, joli mois de mai ».

Cependant la baronne trouve que la petite bohémienne a suffisamment de robes, de chemises et de jupons, elle ne s'oppose plus au départ de Charlotte.

Ce départ est du reste rendu nécessaire par une autre raison. Depuis que Charlotte est à Hedeby, il a fait tous les jours un soleil magnifique. Les monceaux de neige se sont affaissés, et sur la route qui mène à l'église de Bro, le sol nu apparaît déjà en quelques endroits. La glace qui couvre le Löven est encore épaisse et forte, mais des flaques d'eau apparaissent sur sa surface, et les gros charrois qui, jusqu'ici, l'avaient parcouru dans tous les sens ne s'y risquent plus.

Charlotte ne peut tarder davantage. Il lui faut partir pendant que les routes sont encore praticables.

La veille du départ, la baronne propose à Charlotte une promenade au cimetière de Bro pour visiter le fameux caveau de famille. Charlotte accepte, et immédiatement après le dîner qui, à Hedeby, est servi à midi et demi, elles se mettent en route. La distance n'est pas longue, mais le chemin est glissant et pénible à cause de la fonte des neiges. Cet inconvénient est largement compensé par le plaisir de se promener au clair soleil, par l'agrément de sentir à nouveau un air doux et tiède vous caresser le visage ; par la joie d'entendre le gazouillis de la première alouette sur les champs encore enneigés.

En route la baronne essaie prudemment de toucher à un sujet délicat. Elle parle de Karl Artur Ekenstedt, et bien qu'elle s'aperçoive que Charlotte à ce nom a un mouvement de recul, elle continue sans se troubler. Elle cherche à réveiller la pitié de Charlotte. – Charlotte si riche, et qui a un mari qui lui donne tout ce qu'elle désire.

Charlotte hausse un peu les épaules. Il est vrai qu'il n'y a pas de meilleur mari que le sien, mais justement, à cause de cela… La vieille scie de Polhem est toujours à Sjötorp ! Charlotte ne veut rien risquer. Depuis quatre ans elle ne s'est pas permis de penser à Karl Artur, encore moins de lui venir en aide. Elle essaie aussitôt de détourner la conversation vers d'autres sujets. Et la baronne cède selon son habitude. Mais en arrivant au tombeau elle saisit l'occasion de montrer à Charlotte l'endroit où Malvina Spaak réussit jadis à introduire sous la voûte le redoutable anneau. Et elle dit :

— Cette femme qui court le pays avec Karl Artur est, diton une fille de Malvina Spaak.

— En effet, répond Charlotte, et c'est pourquoi elle a inspiré une telle confiance à Karl Artur. Mais, de grâce, ne parlons plus d'elle. Je n'ai eu que trop de soucis par sa faute.

La petite baronne se tait, mais Charlotte regrette aussitôt ce qu'elle vient de dire :

« Je me conduis exactement comme son mari, et ne lui permets pas de parler de ce qui lui tient à cœur », songe-t-elle.

— Je devine que vous avez quelque chose d'important à me confier, reprend-elle.

Et la baronne ne se fait pas prier : Elle raconte qu'à l'automne précédent, elle a été à la grande foire de Broby, qui dure plus d'une semaine, et attire plusieurs milliers de personnes. Tout en allant faire ses achats de boutique en boutique, elle avait entendu une voix de femme chanter un psaume. C'était une chose assez étrange au milieu du brouhaha d'une foire et la baronne s'était arrêtée pour écouter. La voix n'était pas belle, mais elle avait une telle force que le chant vous assourdissait. La baronne qui ignorait tout de la chanteuse voulut échapper à ces sons discordants, mais ce n'était pas chose si facile.

Au bruit de ce chant affreux, les gens accouraient de tous côtés et riaient comme s'ils s'attendaient à un joyeux divertissement.

La baronne se trouva prise au milieu de la foule, et au lieu de pouvoir s'enfuir, elle fut poussée en avant et se trouva en face de la femme qui chantait. Elle la vit debout sur une simple charrette de nomades au milieu des chiffons. C'était une personne laide et épaisse. Il était impossible de dire son âge. Un grand manteau ouaté, rapiécé en plusieurs

endroits, mais certainement très chaud, l'enveloppait entièrement. Elle portait sur la tête un gros châle dont les bouts passaient sous les bras pour se nouer dans le dos. Elle avait l'air d'une revendeuse de légumes et il était clair qu'elle ne se souciait ni de son confort ni de son aspect. Elle ne put terminer son psaume. Les auditeurs lui crièrent de se taire, et comme elle n'obéissait pas immédiatement quelques gamins se mirent à la singer.

Alors elle s'arrêta, s'assit au milieu des chiffons, et tournant le dos à la foule elle disparut presque dans la charrette. La baronne crut entendre qu'elle claquait des dents. Était-ce de froid ou de peur ?

Quand la femme se tut, un homme sauta dans la voiture et se mit à parler. En le voyant la baronne oublia la chanteuse. L'homme avait une grande barbe grise, et lorsqu'il déposa son chapeau à larges bords, la baronne s'aperçut qu'il était presque chauve. Cependant elle reconnut immédiatement Karl Artur Ekenstedt.

Ce ne pouvait être que lui. Il était effroyablement maigre, on ne trouvait plus trace en lui de sa beauté d'autrefois, mais la baronne l'avait reconnu à sa voix, et à sa façon de relever ses lourdes paupières. De plus, elle savait bien qu'il courait le pays, prêchant sur les champs de foire et partout où il trouvait un grand concours de peuple.

Charlotte ne devait pas croire que Karl Artur eût fait un discours édifiant et sérieux. Il avait bien commencé par lire quelques versets bibliques, mais ensuite il n'avait plus fait qu'apostropher la foule. Il criait, accusait les gens, exaspéré de ce qu'ils se fussent réunis autour de lui pour rire. Il invectiva une paysanne parce qu'elle était trop bien habillée, un petit garçon parce qu'il avait des joues trop rouges et était

trop gros. Il s'attaquait aux uns et aux autres sans aucune raison valable, en dehors de cette colère folle qui semblait bouillonner en lui. Les poings serrés, il lançait ses injures avec la force d'un ouragan. Et il faut bien avouer qu'il avait eu un certain succès. La foule se serrait toujours plus dense autour de lui, et riait de tout ce qu'il disait. Personne ne paraissait croire que ses paroles n'eussent pas pour unique but l'amusement des auditeurs. Mais pour la baronne qui l'avait connu autrefois, rien ne pouvait être plus surprenant que cette fureur dirigée principalement contre la pauvreté, dont il n'avait pu faire assez l'éloge.

Il montrait à la foule l'usure de ses vêtements, et il maudissait ceux qui étaient cause de cette misère. En premier lieu, il accusa son père et ses sœurs. Sa mère était morte, il aurait pu hériter de sa fortune et être un homme riche si son père et ses sœurs, les hypocrites, les avares aux doigts crochus, n'avaient accaparé son héritage !

À ce moment-là, Charlotte interrompit la baronne :

— C'est impossible, ce ne peut être Karl Artur !

— Ma chère amie, il cite leurs noms. Il n'y a pas de doute possible.

— Alors, il est fou !

— Non, pas fou ! Il y avait une sorte de logique dans ce qu'il disait, mais à mon avis il est devenu un autre homme. L'ancien Karl Artur n'existe plus. Crois-tu qu'il a raconté qu'il aurait pu être évêque s'il l'avait voulu ! Personne dans tout le pays ne prêchait aussi bien que lui. Il aurait été archevêque si de méchantes gens n'avaient travaillé à sa perte.

Tu devines, Charlotte, la joie des gens en entendant ce misérable loqueteux tout décharné prétendre qu'il était destiné à être évêque. Le fou rire les secouait tous. Pour ma part, je ne pouvais rire. J'avais envie de me sauver.

La baronne s'arrêta un instant et regarda Charlotte. À demi détournée celle-ci paraissait écouter une histoire ennuyeuse.

— J'ai fini, dit la baronne, je voulais ajouter seulement que lorsque Karl Artur soutint qu'il aurait pu être à la tête des évêques de toute la Suède, la femme qui était assise au fond de la charrette eut un petit ricanement moqueur. Il l'entendit, et à partir de ce moment sa colère ne fut plus dirigée que contre elle. Il trépigna sur le plancher de la charrette et demanda à la femme comment elle osait rire, elle, la cause de tous ses malheurs, elle qui l'avait séparé de sa fiancée, de sa mère, de sa femme, elle à qui il devait de ne plus être un pasteur prêchant dans les églises, elle, la corde qui l'étranglait, elle, la vipère qui chaque jour versait un venin nouveau dans sa blessure, elle qui ne cesserait de le désespérer que lorsqu'il lui enfoncerait un couteau dans le cœur.

La baronne s'arrêta encore une fois comme pour se rendre compte si ses dernières paroles ne faisaient pas enfin une certaine impression. Charlotte lui tournait complètement le dos. Ni par un mot, ni par un geste, elle ne témoigna du moindre intérêt.

— Lorsqu'il se mit à accuser la femme, dit la baronne, toute désolée de cette indifférence, il le fit dans les termes solennels que tu connais d'autrefois. Mais elle restait immobile et muette. Enfin il parut avoir touché la corde sensible, et elle lui répondit. Une violente querelle éclata entre eux, et je ne puis te répéter tout ce qu'ils ont dit. Pour un peu ils se

seraient battus et j'ai eu si peur d'assister aux coups que j'ai eu l'énergie d'écarter la foule qui riait toujours et de m'éloigner. Mais Charlotte, je ne peux oublier ces deux malheureux. Leur misérable vie se poursuit sans changement et dire qu'il a un père, des sœurs, et que toi, Charlotte…

— Je n'y comprends rien, interrompit Charlotte d'un air mécontent, comme si elle eut voulu dire que toute cette description lui paraissait fort exagérée, peut-être même inventée. J'ai vu Karl Artur il y a quatre ans. Il était vêtu de bure, mais il avait l'air d'un prince déguisé. Et en quatre ans, il aurait à ce point changé ?

— Mais la souffrance, ma chère Charlotte, songe à la souffrance, songe à toutes les épreuves qu'il a dû supporter. Pense à ses mécomptes, à ses échecs, à l'humiliation dont il a souffert. Pense à sa vie avec cette femme, pense à son découragement, à ses remords. Pense qu'il a dû mener à peu près la même vie que mon beau-frère, le baron bohémien. Et s'il devait finir par être un assassin ! Si vraiment tu l'as aimé quelque peu…

— Si…, dit Charlotte à voix basse, si je l'ai aimé…

Et sans se retourner elle prit d'un pas rapide le chemin de Hedeby. Elle se mordait les lèvres pour ne pas crier. Après avoir cru qu'elle en avait fini pour toujours avec cet homme, voici qu'elle le retrouvait malheureux, bafoué et qu'il s'imposait à elle par sa déchéance même, par la tragique horreur de son destin.

Les deux femmes rentrèrent sans se parler, Charlotte un peu en avant, la baronne à quelques pas derrière elle. Mais en enfilant l'allée qui menait au château. Charlotte s'arrêta pour attendre sa compagne. Elle avait un sourire mélanco-

lique et hochait la tête, mais ne reprit pas le sujet de leur précédente conversation.

— Sais-tu, dit-elle avec une gaîté un peu feinte, il me semble que je n'ai pas été absente plus d'une heure, et cependant je suis contente de me retrouver ici. Ma petite mendiante exerce sur moi un attrait inexplicable. Je me réjouis tant de la revoir !

En remontant l'allée, elle ne quittait pas du regard la fenêtre de la chambre d'enfants, espérant voir apparaître le cher petit visage collé contre la vitre. En arrivant dans la cour elle s'attendait à voir la porte du vestibule s'ouvrir brusquement, pour livrer passage à l'enfant, qui allait courir vers elle, dans les flaques d'eau et la neige fondue.

Mais ce ne fut pas la petite qui se précipita à la rencontre des arrivantes, ce fut le baron Adrian. Le baron était vêtu d'un manteau en peau de loup et d'une longue écharpe bariolée, enroulée plusieurs fois autour des reins. Aux pieds, il portait des bottes de voyage, si hautes et si larges qu'on les aurait crues taillées sur le modèle des bottes du portrait de l'ancêtre[1]. Il était visible qu'il se préparait à partir et qu'il venait leur annoncer la raison de son départ.

La baronne eut peur qu'un malheur ne se fût produit en son absence. Et Charlotte l'entendit soupirer :

— Oh mais, qu'y a-t-il donc ?

---

[1] Voir « L'Anneau des Löwensköld. »

Cependant, l'attitude du baron ne faisait prévoir rien d'inquiétant. Bien au contraire, car sa maussaderie avait disparu comme par enchantement ; il avait repris son entrain et son amabilité.

— Vous allez entendre du nouveau, dit-il. Une demi-heure environ après votre départ, un traîneau de Bohémiens s'est arrêté devant le perron, rempli de chiffons, comme toujours, et conduit par un homme et une femme du type habituel. La femme resta dans le traîneau, mais l'homme en descendît et vint frapper chez moi. Il réclamait un dédommagement pour le sacrifice que s'imposait mon estimée belle-sœur, en nous laissant son enfant.

— Voyez-vous ça, dit Charlotte. Mais, en somme, on pouvait s'y attendre.

— Évidemment, acquiesça le baron Adrian, et ce n'est pas ce qui m'étonna. L'homme qui venait me parler était mal habillé et ne se distinguait pas du reste de la racaille. Je l'ai pris, au début, pour un Bohémien authentique. Mais il y avait quelque chose dans sa voix qui me semblait connu, et tout le temps qu'il parlait, je me demandais où j'avais bien pu le rencontrer auparavant. Sa façon d'être n'était pas tout à fait celle d'un va-nu-pieds ordinaire.

— Ah mon Dieu !…

— Je vois que ma cousine Charlotte devine qui était cet homme. Mais moi je n'étais pas aussi subtil. J'essayais seulement de me rappeler tous les types de Bohémiens qui ont l'habitude de fréquenter la foire de Broby. Et pendant ce temps je lui faisais honte de sa proposition éhontée, n'épargnant ni les jurons, ni les invectives, seul langage que puissent comprendre ces gens-là. Si j'avais eu devant moi un

Bohémien ordinaire, il se serait tu et aurait accepté les injures, comme ses pareils, qui ont un certain respect devant nous autres, mais celui-là riposta du tac au tac et me dit mon fait sans hésiter. J'appris que je m'étais conduit indignement vis-à-vis de mon frère, et que j'aurais dû inviter ma belle-sœur à son enterrement ; et bien d'autres choses encore. Je frappai du poing sur la table, et le priai de débarrasser le plancher, mais cela ne servit de rien.

— Est-ce que vous lui avez dit…

— Ma cousine Charlotte veut-elle savoir si je lui ai fait comprendre que c'est la riche Mme Schagerström qui a l'intention de se charger de l'enfant. Non, non, ma cousine, je m'en suis bien gardé. Cela n'aurait fait qu'augmenter les prétentions de ces gens. Et l'homme ne s'arrêtait pas de m'injurier, comme s'il en eût éprouvé une satisfaction particulière. À la fin il partit lorsqu'il m'eut assez mis en colère pour que je fusse sur le point de le jeter dehors, mais il n'avait pas peur, car il déclara que si je ne voulais pas payer pour la petite, je ne la garderai pas.

Charlotte écoutait avec angoisse. Le résultat de ses réflexions au retour du cimetière avait été qu'elle ne se risquerait à rien faire pour Karl Artur. La lutte allait-elle donc recommencer ?

— Au moment où il fermait la porte une lumière se fit en moi. C'était Karl Artur Ekenstedt auquel j'avais l'honneur de parler. Et, en effet on dit qu'il a beaucoup vécu avec mon frère, qu'il s'en allait avec lui dans les carrioles de bohémiens et que durant l'hiver il se retirait dans le nord au quartier général de tous les vagabonds. Il était donc naturel qu'il eût essayé de faire du chantage au profit de la bohémienne que mon frère a réussi à épouser.

— Et lorsque vous l’avez reconnu, mon cousin, vous l’avez laissé repartir ?

— Bien sûr que non, je voulais au moins lui dire quelques mots et j’ai couru vers l’escalier, mais il était déjà dans le traîneau et filait à toute vitesse dans l’avenue. J’ai crié : Karl Artur ! Karl Artur ! mais sans succès !

— Et vous songez à le poursuivre ?

— Oui, c’est mon intention, car voici ce qui est arrivé. Karl Artur croisa dans l’avenue la bonne qui venait, sans doute, à votre rencontre avec tous les enfants. La compagne de Karl Artur reconnut tout de suite ma nièce, je l’ai entendue qui l’appelait par son nom et lorsque la petite courut vers elle, elle se pencha hors du traîneau et y attira l’enfant. Karl Artur fit claquer son fouet, et le cheval repartit au grand galop. Ils ont enlevé l’enfant à ma barbe, si je puis dire.

— Alors, ma petite est partie !

— J’étais impuissant à rien empêcher, et je n’ai pu essayer de les rattraper. Tous les chevaux de Hedeby sont à la forêt pour les charrois de bois.

— Et bien, et mes chevaux.

— Évidemment, ma cousine, je me suis souvenu qu’ils étaient à l’écurie, et comme l’affaire vous concernait autant que moi-même, je me suis permis de dire à votre cocher d’atteler. Je l’attendais quand je vous ai vue arriver avec Amélie. Vous n’avez rien à craindre. La petite sera de retour dans un moment. Ah voilà les chevaux !

Il se dirigeait vers la voiture, quand Charlotte le prit par le bras.

— Attendez un instant, mon cousin, ne puis-je vous suivre ?

Le baron Adrian rougit. Mais avec la belle franchise qui le distinguait dans sa jeunesse, il se tourna vers elle.

— N'ayez pas peur, ma cousine, je ramènerai la petite, même s'il y allait de ma vie. Par Dieu, moi qui n'ai fait que maugréer toute cette semaine, il faut bien que je vous montre ma reconnaissance pour m'avoir empêché de renvoyer l'enfant de mon frère.

— Oh ! mon cousin, reprit Charlotte, ce n'est pas à cause de cela que je veux vous suivre. Mais je suis ainsi faite que je ne peux jamais croire au pire. À présent seulement qu'il a volé ma petite fille, je me rends compte à quel point Karl Artur est dans une mauvaise passe. Permettez-moi de vous accompagner pour que je puisse lui parler.

LE VOYAGE

Le baron Adrian se trompait en croyant rattraper aisément les fuyards. Ils avaient une solide avance, et les routes, plus mauvaises qu'on ne s'y attendait, entravaient la course des splendides chevaux de Charlotte. Là où la neige avait fondu ils ne pouvaient aller qu'au pas avec leur lourd véhicule.

Charlotte avait l'impression d'être clouée au sol, et elle regardait avec irritation les traces du petit traîneau de bohémiens qui pouvait utiliser les moindres plaques de neige ou même traverser par ci par là un champ encore enneigé.

Mais plus on s'éloignait de la plaine de Bro, moins il était difficile d'avancer et Charlotte reprit un peu d'espoir.

Ce qui contribua aussi à l'encourager, ce fut le fait que le baron Adrian et elle redevinrent les meilleurs amis du monde au cours de leur voyage. Comment y parvinrent-ils, elle se l'expliquait mal, mais sans doute avaient-ils découvert qu'ils étaient tous deux gens honnêtes et sincères, peut-être un peu déraisonnables et têtus, mais cependant de ces êtres avec lesquels c'est un plaisir d'avoir affaire.

Le baron déclara tout net qu'il était bien heureux de ce que Charlotte n'ait pas quitté Hedeby avant qu'ils ne se soient liés d'amitié. Charlotte ne dit rien de ce genre, mais comme elle désespérait de pouvoir jamais décider son mari à venir en aide à Karl Artur, elle eut l'idée de prier le baron Adrian de se charger de lui. N'était-il pas le cousin de Karl Artur ? Il ne devait pas être agréable pour lui de voir un pa-

rent si proche courir les routes de cette manière-là. Cependant, elle avait à peine dit quelques mots à ce sujet que le baron l'interrompit en riant.

— Non, non, ma cousine, ceci ne prend pas ; je ne veux rien avoir à faire avec ces gens-là, et vous feriez bien de suivre mon exemple.

Cette réponse, un peu brutale, surprit Charlotte, mais elle crut en deviner la raison.

— Vous trouvez inouï sans doute le fait que Karl Artur marié lui-même vive avec la femme d'une autre.

— Mais ma cousine, me prenez-vous donc pour un tel parangon de vertu ? Non, ce n'est pas cela à quoi je pensais, bien que ce soit une chose bien fâcheuse.

— Que diable, pourquoi donc Karl Artur n'a-t-il pas compris que sa compagne de voyage allait rendre tous ses sermons abominables aux yeux de tous.

— Je crois aussi que la première chose à faire est de les séparer !

— Eux ? Le baron Adrian posa sa main gantée de peau de loup sur l'épaule de Charlotte. Vous ne les séparerez pas, ma cousine, si ce n'est par l'échafaud ou la potence.

Charlotte essaya de se dégager un peu de ses fourrures pour voir le visage de son compagnon.

— Vous voulez rire, mon cousin ? dit-elle.

Il ne répondit pas directement, mais retirant sa main de l'épaule de Charlotte, il se renfonça dans son coin, et du même ton léger à demi railleur, il reprit :

— Savez-vous, ma cousine, que les Löwensköld sont frappés par une malédiction ?

— Oui, je le sais, mais il me faut avouer que j'ignore en quoi elle consiste.

— Vous, ma cousine, qui vivez dans le grand monde, vous n'y verrez qu'une superstition, n'est-ce pas ?

— Pis que cela, mon cousin, je ne m'intéresse pas le moins du monde au surnaturel. C'est un sens qui me manque. Ma sœur Marie-Louise, par contre…

Le baron Adrian riait encore.

— Si vous n'y croyez pas, cela n'en vaut que mieux. Je vais vous parler de la malédiction sans craindre de vous effrayer.

— Oui, oui, soyez tout à fait tranquille.

— Et bien, commença le baron, mais il s'interrompit aussitôt, et désignant le cocher, qui pouvait entendre chacune de leurs paroles :

— Il vaudrait peut-être mieux remettre cette conversation à un autre jour.

Charlotte fit une nouvelle tentative pour apercevoir le visage du baron. Sa voix gardait une intonation railleuse, comme s'il s'amusait de cette vieille légende de famille. Pourquoi avait-il peur que le cocher ne l'entende ?

Elle s'empressa de le tranquilliser.

— Mon cousin, vous connaissez bien mal mon mari. Il n'engage pas un cocher sans s'être assuré d'avance que ce-

lui-ci est assez dur d'oreille pour permettre à ses maîtres de se livrer à n'importe quelle conversation.

— C'est superbe, ma cousine, je tâcherai, ma parole, de faire de même. Je voulais donc vous raconter que les Löwensköld ont eu jadis une ennemie, une certaine Marit Eriksdotter[2], une paysanne dont le père, l'oncle et le fiancé avaient été injustement accusés d'avoir volé la bague de notre ancêtre. Tous trois furent pendus. La malheureuse femme chercha à se venger, ce qui est bien naturel, et la bague lui vint en aide. Mon père allait être sa première victime, mais il fut sauvé par Malvina Spaak qui avait gagné l'affection de Marit Eriksdotter et qui par son entremise se trouva en mesure de replacer l'anneau dans le tombeau de famille.

Un mouvement de Charlotte interrompit le baron.

— Pour l'amour du ciel, mon cousin, ne croyez pas que je sois à ce point ignorante, je connais l'histoire de l'anneau dans tous ses détails.

— Mais ce que vous ne savez pas, ma Cousine, c'est que Marit Eriksdotter, aussitôt que mon père se fut remis de la terrible secousse qu'il avait éprouvée, se rendit chez ma grand'mère, la baronne Augusta Löwensköld, et voulut exiger qu'elle fit épouser à Mlle Spaak son fils. Elle prétendit que ma grand'mère lui avait promis de le faire la veille et que seule cette promesse l'avait décidée, elle Marit, à abandonner sa vengeance. Ma grand'mère répondit qu'elle ne pouvait

---

[2] L'histoire de Marit Eriksdotter et de Malvina Spaak forme le sujet du volume « L'Anneau des Löwensköld. »

avoir fait pareille promesse, sachant que son fils était fiancé à une autre. Elle était prête à donner n'importe quelle récompense à Malvina Spaak. Mais ce qu'exigeait Marit était impossible.

— Maintenant que vous me dites cela, mon cousin, dit Charlotte, il me semble bien avoir entendu quelque chose de ce genre. Il n'est, du reste, pas étonnant que Marit ne voulût pas accepter sans protester le fait accompli.

— Et elle ne le fit pas, ma cousine. Comme elle s'obstinait dans ses exigences, ma grand'mère fit appeler Mlle Spaak pour qu'elle affirmât elle-même n'avoir reçu aucune promesse de mariage de mon père. Mlle Spaak donna en tous points raison à ma grand'mère. Mais alors, Marit Eriksdotter, qui avait renoncé en vain à venger le tort fait à sa famille, fut saisie d'une violente colère. Elle déclara à ma grand'mère, que la vengeance allait s'exercer à nouveau.

— Trois des miens sont morts de mort violente, cria-t-elle ; trois des tiens périront misérablement, puisque tu n'as pas tenu ta promesse.

— Mais, mon cousin !…

— Je crois savoir ce que vous voulez objecter, ma cousine. Ma grand'mère pensait tout comme vous que la pauvre femme ne pouvait être dangereuse. Elle n'éprouva aucune inquiétude et répondit avec calme que Marit était bien trop âgée pour faire mourir trois Löwensköld.

— Oui, je suis vieille, et mes jours sont près de leur fin ; mais que je sois sur ou sous cette terre, j'aurai le pouvoir de me venger.

Charlotte fit un si grand effort qu'elle parvint à se tourner du côté du baron et à le regarder en face.

— Vous ne voulez pas dire, mon cousin, que vous attachez de l'importance aux paroles de cette vieille paysanne ignorante, dit-elle. Je connais du reste fort bien toute cette histoire, et je voudrais vous rappeler que ma chère amie, la colonelle Ekenstedt, la citait comme un exemple du peu de foi qu'il faut ajouter à ce genre de prédictions…

— Il n'est pas tout à fait certain que ma tante eut raison sur ce point-là, dit le baron Adrian, tandis qu'il se mettait debout dans le traîneau pour inspecter la route.

— Selon toutes les apparences nous ne rejoindrons pas de sitôt nos fuyards, poursuivit-il quand il se rassit. Avec votre permission, ma cousine, je vais vous raconter un fait curieux qui s'est produit à Hedeby du temps de mes parents.

— Je vous en prie, mon cousin, le temps passe bien plus vite en causant.

— C'était, si je ne me trompe, durant l'été de 1816, dit le baron, et nous devions avoir beaucoup d'invités à Hedeby pour fêter l'anniversaire de ma mère. Comme d'habitude en pareille occasion, mes parents avaient fait venir Malvina Spaak, quelques jours avant la fête, pour qu'elle aidât aux préparatifs. Elle était mariée en ce temps-là et s'appelait en réalité Malvina Thorbergsson, mais chez nous on ne pouvait s'habituer à lui donner un autre nom que celui qu'elle portait durant ses cinq années de service à la maison. Je crois qu'elle-même en était heureuse, et je crois que Mme Malvina n'avait pas de plus grand bonheur que de venir donner un coup de main pour les grandes réceptions de Hedeby. Elle avait épousé un pauvre métayer et n'avait nulle occasion

chez elle d'exercer ses remarquables talents de cuisinière. Seul Hedeby lui en offrait la possibilité.

— N'était-ce pas autre chose encore qui l'attirait ? demanda Charlotte, qui se souvenait peu à peu des vieilles histoires de sa famille.

— C'est vrai, ma cousine ; j'allais tout juste en parler. Les anciens maîtres de Malvina, mon grand-père Bengt Göran et ma grand'mère la baronne Augusta, étaient morts tous les deux, mais mon père, qui possédait alors Hedeby, avait été, comme nous le savions tous, le premier amour de Mme Malvina, et bien que la flamme de la jeunesse se fût éteinte, elle lui gardait une certaine tendresse. Nous autres enfants, avions l'impression que nos parents avaient une réelle amitié pour Malvina Spaak. Ils la recevaient avec un plaisir évident, la faisaient manger à notre table, et lui confiaient leurs soucis et leurs joies. Nous n'avons jamais pensé que le remords fût à l'origine de leur amabilité.

— La colonelle Ekenstedt m'a toujours parlé de la sincère affection de Mme Malvina pour la famille de Hedeby, fit observer Charlotte.

— Elle fut toujours la plus fidèle des amies, rien ne permet d'en douter ; et elle reportait sur nous, enfants, une partie de l'affection qu'elle montrait à nos parents. Elle préparait toujours nos plats favoris, toujours elle nous glissait une friandise lorsque nous allions la voir à la cuisine, et elle ne se lassait pas de nous raconter des histoires de revenants à nous faire dresser les cheveux sur la tête. Mais il faut dire que Göran était son favori, à cause de la beauté de ses traits. Moi qui avais des joues rouges, et des cheveux filasses, tout comme le premier venu des petits paysans, je ne pouvais réveiller en elle les mêmes tendres sentiments. Mais lui avait

les grands yeux sombres et les traits réguliers de mon père. Il est bien probable que lorsque Mme Malvina levait les yeux de dessus sa planche à pâtisserie ou de sa poêle à frire, elle s'imaginait que le temps s'était arrêté, et que le bien-aimé de sa jeunesse venait lui demander conseil pour obliger un mort à se tenir tranquille dans sa tombe.

Un sourire mélancolique vint errer sur les lèvres de Charlotte. « Je connais ces yeux », dit-elle comme si elle se parlait à elle-même.

— Les bons rapports entre Mme Malvina, Göran et moi se poursuivirent jusqu'en 1816, reprit le baron, mais alors Mme Malvina commit l'imprudence d'amener sa petite fille Thea à Hedeby. La fillette avait treize ans, et comme j'en avais dix-huit et Göran seize, nous nous trouvions trop vieux pour jouer avec elle. Il aurait fallu qu'elle fût particulièrement charmante pour nous faire oublier la différence d'âge qui nous séparait d'elle, mais la pauvre Thea était lourde et mal bâtie. Elle avait des yeux à fleur de tête et zézayait. Nous la trouvions affreuse et l'évitions tant que nous pouvions. Mme Malvina, convaincue que sa fille était une enfant remarquablement bien douée, en fut un peu surprise.

— Ah ! zézaya Charlotte, quand je pense que je suis assise à côté d'un baron Löwensköld, le fils de ce baron, Adrian Löwensköld, que ma mère adorait, et qui s'est chargé des frais de mon éducation…

Elle s'interrompit brusquement.

— Pardonnez-moi, mon cousin ! Je ne pensais pas à sa situation présente. C'est honteux de ma part de me moquer d'une malheureuse.

Le baron riait :

— Vos scrupules sont bien regrettables, ma cousine, dit-il. Vous avez un grand talent d'imitation. Je croyais avoir la petite Thea à mes côtés dans le traîneau. Mais avant de continuer, il faut que je sache si je ne vous ennuie pas. Ce n'est pas tous les jours que j'ai la chance de me trouver avec quelqu'un de ma race. Il me semble que je rajeunis. Tout le passé me revient à l'esprit.

Charlotte qui avait écouté avec le plus grand intérêt, se hâta de le rassurer, et le baron Adrian continua son récit.

— Vous auriez été, ma cousine, plus indulgente pour notre impolitesse envers la petite Thea que ne le fut notre mère. Lorsqu'elle remarqua que Mme Malvina n'était pas de bonne humeur comme à son ordinaire, elle en devina la raison et nous engagea sévèrement à nous montrer aimables pour Thea. Mon père dit son mot lui aussi. Nous étions habitués à obéir et nous avons alors invité la petite à faire du canotage avec nous. Nous grimpions aussi dans les énormes pommiers et lui jetions des fruits pour l'amuser. Mme Malvina, la bonne âme, se rasséréna aussitôt, et tout se passa le mieux du monde jusqu'au jour de la grande réception.

— Dire que vous ne l'avez pas noyée, dit Charlotte.

— Vous pouvez deviner quels étaient nos sentiments, ma cousine. La noblesse de tout le pays se réunit à Hedeby. Nous retrouvions des jeunes filles et des jeunes gens que nous connaissions et aimions et nous ne pensions vraiment pas qu'il faudrait nous occuper de la petite Thea en un pareil jour. Ma mère avait dit que la fillette serait de la fête et je me souviens qu'elle était très convenablement mise. Mais personne ne la connaissait et son aspect était si peu agréable qu'on la négligea tout à fait. Nous ne songions pas à lui faire

partager nos jeux de plein air, et lorsque, plus tard dans la soirée, on se mit à danser au salon personne ne l'invita. Malheureusement, ma mère était très occupée à causer avec ses hôtes et en oublia de s'occuper de la petite Thea. Elle ne s'en souvint qu'au souper quand le mal était déjà fait ! Elle demanda à la gouvernante où se trouvait la fillette et apprit qu'elle pleurait à la cuisine auprès de sa mère. Personne ne lui avait parlé. Elle n'avait pris part ni aux jeux ni à la danse. Ma mère se sentit immédiatement très inquiète, mais elle ne pouvait laisser ses invités pour aller consoler une enfant gâtée. Du reste, je suis sûre qu'elle était au fond de notre avis et trouvait la petite Thea exécrable.

— Thea a toujours eu l'étonnant pouvoir de causer des désagréments à tout le monde !

— N'est-ce pas, ma cousine ? Malvina Spaak fut naturellement très offensée à cause de sa fille. Le lendemain matin, ma mère ouvrait à peine les yeux que la femme de Chambre vint lui annoncer l'intention de Mme Malvina de partir immédiatement. Mme Malvina demandait si on pouvait mettre une voiture à sa disposition.

Ma mère resta toute surprise. Il avait été convenu que Malvina Spaak se reposerait pendant quelques jours à Hedeby, des fatigues de la réception. Ma mère s'en vint donc bien vite trouver Mme Malvina, mais celle-ci demeura inflexible jusqu'au moment où ma mère songea à appeler son mari.

Et mon père dit alors quelques mots au sujet de la soirée précédente ! Il avait eu l'occasion d'observer Thea et lui avait trouvé des manières tout à fait gentilles et distinguées. Du coup, Malvina reprit sa benne humeur, le voyage fut remis, on tomba même d'accord pour faire durer encore une semaine le séjour à Hedeby, pour que mon frère et moi puis-

sions faire plus ample connaissance et nous lier d'amitié avec Thea.

— Voilà qui était vraiment inhumain !

— Lorsque l'affaire fut arrangée, mon père nous fit venir dans sa chambre. Il nous demanda comment nous avions pu nous permettre de lui désobéir, et il nous donna à chacun une gifle. Jamais il ne nous avait frappés. Vous jugez donc de notre étonnement. Il nous était impossible de comprendre la raison de l'indulgence de mon père pour la petite Thea. Il nous fit comprendre que nous ne devions d'égards à personne au monde plus qu'à Thea, et nous dit qu'elle allait rester huit jours de plus pour que nous apprenions à l'apprécier.

— Et c'est ce que vous n'avez pu supporter d'entendre ?

— Je réussis à me taire, mais Göran dont le caractère était violent et que la gifle avait rendu furieux s'écria : « Si notre cher père a aimé Malvina Spaak, ce n'est pas une raison pour nous soyons fous de Thea. » Je m'attendais à ce que mon père le mît à la porte, mais au contraire il se calma subitement, et s'asseyant il nous dit de venir près de lui.

Il nous prit à chacun une main et nous parla ainsi : « il est temps que vous le sachiez, j'ai peur qu'on n'ait fait un très grand tort à Malvina Spaak… Par suite de diverses circonstances, vous devinez certainement de quoi je veux parler, ma vie a été en grand danger. Je crains que ma mère la baronne Augusta n'ait fait croire, même si ce ne fut pas en propres termes, à Malvina Spaak qu'elle serait sa belle-fille si elle réussissait à me sauver. Il était impossible de tenir une promesse pareille. Malvina se montra pleine de tact, mais je sais que j'ai contracté envers elle une dette que je ne pour-

rais jamais acquitter. » Là-dessus, mon père nous pria d'avoir les plus grands égards pour Mme Malvina et sa fille.

— C'était là une belle tâche, n'est-ce pas, mon cousin ?

— Malheureusement, nous étions plus amusés que touchés.

À ce moment-là, le cocher Lundman se tourna vers les voyageurs et leur dit qu'il croyait voir un traîneau sur le sommet d'une des collines les plus proches.

Le baron se redressa, il aperçut, lui aussi, le traîneau, mais il dit que la colline devait bien être à plus de deux kilomètres. Il était impossible de savoir d'aussi loin si l'on avait à faire aux fugitifs : Mais que Lundman pressât ses chevaux de son mieux. À tout hasard, il fallait élaborer un plan d'attaque.

— Lorsque nous aurons rejoint l'autre traîneau, vous prendrez les rênes, ma cousine, tandis que Lundman sautera sur la route et prendra le cheval des Bohémiens par la bride. Moi, je courrai au traîneau et je me saisirai de l'enfant.

— Nous allons tomber sur eux comme des voleurs de grands chemins.

— Ils n'auront que ce qu'ils méritent.

Le baron Adrian se penchait sur le rebord du traîneau pour pouvoir guetter l'autre attelage par-dessus les chevaux. L'instinct du chasseur s'était emparé de lui, il avait oublié son récit.

— Mon cousin, nous n'atteindrons pas Karl Artur avant une demi-heure. Ne pourriez-vous raconter la fin de l'histoire ?

— Mais bien volontiers, ma cousine ; Göran, qui ne pouvait se résigner à supporter la société de la petite Thea pendant toute une semaine encore, eut l'idée de fabriquer une bague à cachet, avec de la cire, du papier doré et un peu de cire à cacheter. Il la montra à fillette, et lui fit croire que c'était le célèbre anneau des Löwensköld. Il prétendait l'avoir trouvé au cimetière. On pouvait s'attendre à ce que le vieux général recommençât à hanter Hedeby pour réclamer son trésor. La petite Thea fut épouvantée et Mme Malvina décida à nouveau de partir. On fit une enquête sur les motifs de sa décision. Göran dut montrer la fausse bague et avouer ses torts. Mais alors mon père le fouetta ; Göran se sauva dans la forêt et quitta à tout jamais la maison… Il n'était pas revenu à Hedeby depuis vingt-six ans, quand il nous a amené la petite cet hiver ! Il a mené une vie de vagabond sur les grands chemins, désespérant mes parents et jetant la honte sur toute sa famille.

— Oh ! Adrian, je ne savais pas que ses malheurs avaient débuté pareillement.

— Oui, ma cousine, voilà comme les choses se sont passées, à dire la vérité, c'est Thea qui est cause de sa mort misérable dans le fossé. Elle en a donc fini avec un d'entre nous. Mais les revoilà !

À nouveau, le baron se pencha en dehors du traîneau. Cependant, les fugitifs disparurent encore une fois et il se tourna vers Charlotte.

— Qu'en pensez-vous, ma cousine ? J'avais presque oublié pourquoi je vous ai raconté tout cela. Je voulais vous mettre en garde contre notre désir de séparer Thea de Karl Artur. Je crois, ma cousine, oui, je crois que la fille de Mme Malvina a une tâche à accomplir, tâche qu'elle ignore

elle-même. Vous vous souvenez, ma cousine, que Marit Eriksdotter avait annoncé qu'elle poursuivrait sa vengeance…

Et le baron Adrian, dont le visage était tout près de celui de Charlotte, eut une expression d'attente anxieuse.

Charlotte comprit que ce rêveur maussade qui, chez lui, ne pouvait se confier à personne, ne cessait de penser, en ses heures de solitude, à l'ancienne malédiction. Il en était venu, peu à peu, à se figurer que Thea Sundler était chargée de l'accomplir. Mais elle-même pouvait-elle ne pas se souvenir que du temps où ses fiançailles avec Karl Artur avaient été si malheureusement rompues, elle sentait une force irrésistible et menaçante émaner de Thea ; force qui mettait en échec tous ses efforts pour sauver l'homme qu'elle aimait. Cependant, elle ne voulut pas en convenir devant le baron.

— Je ne comprends pas, mon cousin, dit-elle, pourquoi vous parlez de Karl Artur, ce n'est pas un Löwensköld.

— La prédiction ne stipule pas que les trois victimes dussent porter le nom de Löwensköld, mais elles doivent être de la descendance de ma grand'mère.

— Et vous pensez, mon cousin, que cette misérable légende m'empêchera de dire un mot à Karl Artur si nous parvenons à l'atteindre ce soir ? Vraiment, je ne dois pas le séparer de Thea ! Je ne dois rien tenter pour le ramener à une vie plus digne ?

Le regard du baron gardait son expression d'anxiété et même sa voix trahissait un trouble profond.

— Je ne veux pas vous défendre, ma cousine, de tenter un essai, mais je dis que vous n'obtiendrez rien. J'ai vu Karl

Artur il y a quelques heures et je peux vous certifier qu'il est mûr pour mourir sur les grandes routes, tout comme mon frère. Il périra d'une mort subite et misérable dans ses plus belles années.

— Je ne comprends pas, mon cousin, comment vous pouvez vous imaginer quelque chose d'aussi saugrenu ?

Le baron Adrian regardait le paysage d'un air sombre.

— Que savons-nous, en somme, ma cousine, de ce qui se passe autour de nous ? Pourquoi les uns sont-ils heureux, les autres malheureux ? Que de crimes impunis devraient être vengés ?

Tout en plaignant son compagnon, Charlotte faillit perdre patience.

— Et lorsque Thea aura achevé Karl Artur, ce sera votre cour, mon cousin ?

— Oui, ce sera mon tour, mais ceci n'a pas d'importance. Je vous assure, ma cousine, que si j'avais eu un fils, j'aurais volontiers donné ma vie pour expier la faute des Löwensköld une fois pour toutes. Mon fils, ma cousine, aurait vécu heureux, il eût été l'honneur de notre race. Rien ne l'aurait empêché d'être un homme utile et estimé. Nous trois, mon frère, Karl Artur et moi, nous n'avons rien produit, parce que la malédiction était sur nous, mais lui, ma cousine, lui, mon fils, il n'aurait pas été écrasé par elle.

Lundman, d'un geste de son fouet, montra l'autre traîneau devant eux.

Le baron ne fit pas un mouvement. Il s'était renfoncé dans son coin et ne paraissait plus s'intéresser le moins du monde à ce qui se passait.

Charlotte ne voyait que son profil, mais il lui sembla que le visage devait avoir repris son expression sévère et rébarbative de la semaine précédente.

« Que puis-je faire ? songea-t-elle, le voilà de nouveau en proie à ses idées noires. »

Ils ne se parlèrent plus de longtemps. La route qu'ils suivaient était à la fois accidentée et sinueuse. Tantôt elle courait le long du rivage du lac Löven, tantôt elle s'enfonçait au cœur de la forêt, ou bien elle traversait l'agglomération d'un village. Jamais elle n'offrait une vue étendue sur la contrée. Le traîneau que l'on poursuivait n'apparaissait que pour disparaître aussitôt.

Bien que Charlotte ne pût croire aux imaginations maladives du baron, elle éprouvait de plus en plus de compassion pour lui et elle se décida à faire usage de la seule chose qui pût le consoler. Elle n'avait aucun espoir de réussir, mais il lui était insupportable de ne rien tenter.

— Mon cousin !

— Que désirez-vous, cousine Charlotte ?

— Je voudrais vous parler d'une chose qui me tient à cœur.

— Je suis à votre disposition. Vous avez écouté ma sotte histoire avec une patience incroyable.

Le ton du baron était péniblement sarcastique, mais Charlotte lui fut reconnaissante de répondre.

— Dieu me pardonne si j'agis mal, mais il faut que je vous raconte, mon cousin, que le messager que vous aviez envoyé dans le nord, chez les Bohémiens, a demandé à son

retour à Hedeby un entretien secret à la baronne. Il voulait lui dire que Göran Löwensköld, votre frère, avait laissé un fils.

La main du baron Adrian, cette main enfoncée dans l'énorme gant en peau de loup, se posa lourdement sur l'épaule de Charlotte.

— Vous inventez, ma cousine ?

— Je serais un monstre de faire un mensonge pareil ! Non, mon cousin, il y a un garçon là-haut ! Il a six ans, il est grand et bien bâti, peut-être pas aussi beau que sa sœur, mais il ressemble au vieux Bengt du portrait. Le messager voulait demander à la baronne s'il devait vous en parler, car l'enfant a un défaut.

— Est-il idiot ?

— Non, mon cousin, il est aussi intelligent qu'un autre, il est gai et gentil, mais…

La voix de Charlotte lui manqua.

— Il est aveugle, mon cousin, dit-elle dans un souffle.

— Quoi donc ?

— Il est aveugle, répéta Charlotte en criant presque. C'est pourquoi le domestique n'a pas osé vous en parler, et Amélie l'a prié de se taire encore. Elle pensait qu'il n'était pas temps de vous faire une pareille communication et se réservait de causer avec vous de cet enfant quand vous seriez de meilleurs humeur.

— Amélie n'est qu'une sotte, avec ses précautions, on ne la changera pas.

— Il est aveugle de naissance et on ne peut le guérir.

Le baron Adrian se mit littéralement à secouer Charlotte, comme s'il voulait faire tomber la vérité comme un fruit !

— Et c'est vrai ? Jurez-moi, ma cousine, qu'il y a un garçon ?

— Bien sûr qu'il y a un garçon. Il s'appelle Bengt Adrian. La petite parle souvent de son frère. C'est évidemment lui. Eh bien, qu'avez-vous donc, mon cousin ?

Le baron, dans l'excès de sa joie, avait entouré Charlotte de son bras et l'embrassait avec effusion. Il la lâcha en riant.

— Excusez-moi, ma cousine, vous êtes une femme comme on n'en fait plus, vous n'êtes pas une poule mouillée, vous êtes hardie comme un homme. Vous êtes de ma race, vous, et vous verrez, ma cousine, la prochaine fois que vous viendrez à Hedeby, les choses seront changées.

— Quel bonheur de vous voir ainsi, mon cousin, mais n'oubliez pas qu'il est aveugle !

— Aveugle ! J'ai cinq filles qui n'ont rien à faire d'autre qu'à le conduire et à le faire manger s'il le faut. Je poursuivrais ma route vers le nord, ce soir-même. Mais à présent il s'agit de rattraper la petite. Hallo Lundman ! voyez-vous quelque chose ?

— Ils sont bien loin, Monsieur le baron ?

— Plus vite, plus vite ! Lundman, il faut les rejoindre. Ah ! mon Dieu. Et comment disiez-vous qu'il s'appelle ?

— Bengt Adrian.

— Göran avait encore le sens de la famille ! Que vouliez-vous donc que je fasse pour Karl Artur, ma cousine ?

— Rien, puisqu'il est destiné à périr !

— Que diable, vous n'allez pas songer aux sottises qu'un baron hypocondre a essayé de vous mettre en tête. Nous nous moquerons de cette fameuse malédiction si vous le permettez ! Donc, je m'occuperai de Karl Artur. Et que ferons-nous de Thea ?

— Elle a un mari qui aspire à la revoir.

— On la lui rendra, ma cousine. Et Karl Artur va, pour commencer, venir à Hedeby et y manger à sa faim. Amélie se chargera de lui ; elle s'entend à ce genre de choses.

— Mais les voilà, nous les rattraperons à la prochaine côte.

Tous deux se penchèrent pour mieux voir. Ils se trouvaient sur une pente qui aboutissait à la rive ; après quoi ils suivraient pendant un court espace de temps la route à plat pour remonter la colline en face d'eux. C'est là que le baron pensait atteindre les fugitifs.

Karl Artur avait encore une faible avance. Il suivait déjà le rivage du lac… Tout à coup, il parut comprendre qu'on le rattraperait à la montée. D'un mouvement brusque, il lança son cheval hors de la route frayée, droit sur le lac.

— Bon, dit gaiement le baron Adrian, nous les aurons d'autant plus facilement.

Lundman, qui se trouvait tout juste au bas de la pente, conduisit sans réfléchir son traîneau sur la glace que recouvrait un mélange de neige et d'eau, mais qui restait solide

cependant. Ils avaient à peine fait quelques mètres sur la glace que le baron poussa un cri :

— Arrêtez, Lundman, retenez les chevaux ! À quoi pensent donc ces gens-là qui se risquent sur la glace tout juste à cet endroit-là. Nous allons atteindre la rivière.

Du traîneau de Charlotte, qui était très élevé, on voyait nettement la couleur sombre que prenait la glace un peu plus loin, signe indubitable de la présence d'un petit cours d'eau impétueux venant des profondeurs de la forêt.

Ils s'arrêtèrent. Le baron descendit du traîneau, et mettant ses mains en porte-voix devant sa bouche, cria aux autres d'en faire autant. Charlotte tirait sur les couvertures et les courroies pour être enfin libre de ses mouvements.

Tout se passa en quelques secondes. On entendit un grand craquement sur la glace et le cheval disparut sous l'eau, entraînant le traîneau.

Mais au moment où la glace se brisait, Karl Artur et la femme qui était assise à côté de lui avaient sauté hors du véhicule.

Charlotte et ses compagnons pouvaient les voir qui se tenaient sains et saufs sur le bord du trou.

Mais alors le baron Adrian, tout grand et lourd qu'il était dans son épaisse pelisse et ses énormes bottes, se mit à courir vers la rivière en criant :

— L'enfant ! L'enfant !

Charlotte le suivit et le cocher Lundman jeta ses rênes pour courir après eux.

Le baron avait de l'avance, il avait déjà presque atteint le trou et Charlotte crut l'entendre dire qu'il voyait la petite. Au même instant, la glace s'effondra sous lui. Charlotte était si près que les fentes dans la glace friable atteignaient ses pieds. Elle ne songea pourtant qu'à avancer pour aller au secours du baron.

Lundman la tira en arrière.

— Ne courez pas, Madame, rampez sur la glace, pour l'amour de Dieu, rampez !

Tous deux se jetèrent sur la glace et rampèrent jusqu'au trou. Mais ils ne virent rien.

— Le courant est trop fort, dit Lundman, ils ont déjà été entraînés sous la couche de glace.

LE RETOUR

Le traîneau glisse sur la route obscure et Charlotte pleure et sanglote doucement. Le mouchoir dont elle essuie ses yeux est tout trempé et comme il fait froid à la tombée de la nuit, il gèle. Elle le fourre alors sous sa pelisse. Mais tout ce qu'elle fait, qu'elle pleure, sanglote, cache son mouchoir, elle le fait machinalement et inconsciemment. Elle est toute à une prière qu'elle répète inlassablement et à laquelle elle attend une réponse.

Elle n'a plus à côté d'elle le baron Adrian. Il n'y a plus personne qui puisse lui insuffler du courage, sauf le cocher. Lundman et elle sont de bons amis et il considère même de son devoir de se retourner de temps en temps vers l'intérieur pour lui adresser un mot de compassion.

— Eh bien, Madame, ceci est tout juste la pire aventure qui me soit jamais arrivée !

Le fait est bien probable, en effet, mais Charlotte ne répond pas. Elle continue à attendre une réponse à la prière qu'elle ne cesse de répéter.

Le traîneau glisse sans bruit sur la route, car Lundman a ôté aux chevaux les colliers de grelots et les a placés dans le coffre sous le siège. Aux inégalités de la route, les grelots font cependant entendre un tintement sourd qui est bien en harmonie avec le triste voyage. C'en est fait du gai carillon qu'ils chantaient autour du cou des chevaux.

Les chevaux, de leur côté, sentent déjà l'écurie et voudraient allonger le pas, mais Lundman les retient. Il juge bienséant d'avancer à l'allure d'un convoi funèbre.

— C'était un bien brave homme, le baron Adrian, opine-t-il, et il a eu une belle mort.

Mais pas plus que les autres, ces paroles ne trouvent d'écho chez Charlotte.

Lundman et elle ne sont pas seuls dans le traîneau. Quand Charlotte tourne la tête, elle distingue à ses côtés un gros paquet qui n'a presque pas forme humaine. Mais ce ne sont nullement les corps des noyés, ni le baron Adrian ni l'enfant, ce n'est pas un mort. Pourtant, aucune parole ne monte de ce coin, pas un mouvement n'y trahit la vie. Les voyageurs glissent dans un tel silence et le paysage autour d'eux est si inanimé que Charlotte distingue parfois un faible ronflement.

Elle cherche à tourner ses pensées vers le baron Adrian et l'enfant. Ce serait un soulagement. Ils ne sont plus, ils sont morts, mais aucune horreur ne s'attache à leur mémoire, rien que du chagrin. Il faut que ses prières pénètrent jusqu'au trône de Dieu. Il faut que par la grâce de Dieu les terribles malheurs de ce soir soient compensés par un bien.

Au moment où elle et Lundman étaient parvenus aux bords du trou dans la glace, cherchant en vain à apercevoir les noyés, Karl Artur leur avait crié qu'il courait chercher du secours et Thea l'avait suivi. Une petite usine, actionnée par la rivière, qui avait causé l'accident, se trouvait toute proche et des gens étaient accourus, apportant des mâts qu'on avait enfoncés sous la glace. C'était une tentative désespérée dès le début, car le fort courant avait entraîné les corps.

Thea Sundler n'avait plus paru, mais Karl Artur était revenu et avait été un des plus ardents parmi les sauveteurs, parfois même au péril de sa vie. Pendant tout le temps il avait évité Charlotte. Ce ne fut que lorsque les hommes, découragés, commencèrent à abandonner les recherches qu'il s'approcha d'elle.

Il était venu lentement, à pas hésitants, et les paupières baissées. Arrivé tout près d'elle, il avait un peu levé les yeux mais pas jusqu'au visage de Charlotte. Puis il avait prononcé quelques paroles, dans l'intention peut-être de se disculper.

— C'est sans doute Göran qui a voulu reprendre sa fille, et en même temps exprimer ses remerciements pour le bel enterrement que son frère, qui est si riche, lui avait fait.

— Karl Artur !

À cet appel, il avait levé les yeux et une grande stupeur s'était peinte sur ses traits. Il ne s'était évidemment pas attendu à trouver devant lui Charlotte. Il avait dû prendre la personne qui accompagnait le baron Adrian pour sa femme.

Sans prononcer un mot de plus, il était resté les yeux rivés sur le visage de Charlotte. Elle, de même, le regardait fixement. Toute la douleur et tout l'effroi que lui inspiraient la déchéance et la grossièreté de son ancien fiancé se lisaient sur ses traits et il n'avait pas pu ne pas déchiffrer ce jugement.

Mais soudain sa figure avait changé d'une manière que Charlotte connaissait de jadis, quand il était pris par des accès cardiaques. Ses yeux étaient devenus fixes, comme égarés, ses lèvres s'étaient ouvertes pour laisser passer un cri et il avait pressé ses mains contre sa poitrine. Un instant après, il vacillait et il serait tombé si Charlotte n'avait jeté ses bras

autour de lui. Rapidement, elle avait appelé au secours, deux hommes étaient accourus et avaient porté Karl Artur dans le traîneau. Quand ils l'y déposèrent, il avait perdu connaissance.

Alors Charlotte l'avait fait conduire à la petite usine où il avait fallu rester plusieurs heures. L'état de Karl Artur exigeait des soins. Lundman et elle-même étaient trempés pour avoir rampé dans la neige fondue sur la glace et furent obligés de faire sécher leurs vêtements. Les chevaux avaient besoin de souffler et de manger. Mais Charlotte ne gardait guère de souvenirs de ces heures. Elle les avait passées en prières, suppliant Dieu de l'aider à sauver Karl Artur, à l'arracher à la femme qui le perdait.

On n'avait pas pu le faire revenir à lui avant le départ, mais comme il était certainement en vie, Charlotte l'avait fait envelopper dans des couvertures et installer dans son traîneau à côté d'elle.

C'est une nuit calme, couverte, pas une étoile ne luit. Charlotte soupire à cause du grand silence que garde le Tout-Puissant. Jamais encore elle n'a demandé aussi instamment une réponse à ses prières.

Soudain, elle s'aperçoit que Karl Artur fait quelques mouvements.

— Karl Artur, murmure-t-elle, comment te sens-tu ?

Elle n'a d'abord pas de réponse, mais en se rendant compte qu'il se ranime, elle est saisie d'une nouvelle inquiétude. Comment sera-t-il ? Parlera-t-il de la manière grossière et mauvaise de tout à l'heure sur la glace ? Il ne faut pas

qu'elle oublie qu'il n'est plus le Karl Artur qu'elle avait connu. Elle l'entend bientôt poser une question d'une voix très faible.

— Qui est là, à côté de moi ? Est-ce vous, Charlotte ?

— Oui, dit-elle. Oui, Karl Artur, c'est moi.

Elle constate que c'est son ancienne voix. Elle est basse et faible, mais non grossière. Elle est même belle comme autrefois, mais paraît étrangement affectée et obséquieuse, voire puérile.

— Je pensais bien que c'était vous, Charlotte, dit-il. Partout où vous êtes, vous apportez comme une bouffée d'air frais et vivifiant. Je me sens complètement remis, simplement parce que je suis près de vous, Charlotte.

— Tu te sens mieux ?

— Tout à fait bien, Charlotte. Mon cœur n'a rien pour le moment. Je n'ai pas de douleurs, et depuis plusieurs années je ne me suis pas senti aussi bien.

— Tu as été très malade, Karl Artur.

— Oui, Charlotte, très malade.

Il se tait pendant un moment et Charlotte attend qu'il poursuive.

— Savez-vous, Charlotte, reprend-il, toujours de la même voix affectée, je suis en train de prononcer ma propre oraison funèbre.

— Que dis-tu ? Oraison funèbre ?

— Mais oui, Charlotte. Vous ne vous êtes donc jamais demandé ce que le pasteur dira sur votre tombe au moment de votre enterrement ?

— Jamais, Karl Artur. Je ne pense pas à ma mort.

— Ne voudriez-vous pas être assez aimable pour dire au pasteur, lors de mon enterrement, qu'il dise à l'auditoire que dans ce tombeau repose le jeune homme riche qui, suivant l'exhortation de Jésus, vendit tous ses biens et devint pauvre ?

— Mais oui, Karl Artur, mais oui. Mais tu ne vas pas mourir maintenant.

— Peut-être pas tout de suite, Charlotte. Je me suis rarement senti mieux portant. Mais vous pourriez quand même vous rappeler ce que je vous demande. Je désirerais que le pasteur rappelle aussi à l'assistance que j'étais l'apôtre qui s'en allait par voies et chemins porter aux hommes la bonne parole au milieu de leur besogne journalière.

Charlotte ne répond rien. Elle se demande si Karl Artur se moque d'elle.

Il continue à parler sans changer de ton.

— Je trouve aussi que cela ferait bien si le pasteur rappelait qu'à l'exemple du Christ j'ai montré mon humilité en mangeant et buvant avec les publicains et les péagers.

— Tais-toi, je t'en prie, Karl Artur ! Toi et le Christ ! C'est un blasphème.

Karl Artur tarde un moment à poursuivre.

— Ta remarque me déplaît, fait-il enfin. Mais j'accepterai qu'il ne parle pas des publicains. Cela pourrait créer un malentendu. Il suffirait qu'il explique que j'ai choisi pour champ d'activité la grand'route, parmi le peuple nomade. Les occasions ne m'ont cependant pas manqué de l'étendre d'un autre côté.

Charlotte l'écoute, glacée d'effroi. Parle-t-il sérieusement ? Ou est-ce pour lui en imposer ? A-t-il perdu tout jugement ?

— Vous vous rappelez peut-être que j'avais un ami qui s'est fait missionnaire ?

— Pontus Friman ?

— Exactement. Il m'adresse lettre sur lettre pour que je le rejoigne là-bas chez les païens. Cela m'a même tenté. J'aime assez les voyages. Les études de langues m'intéressent également. J'ai toujours eu de grandes facilités pour apprendre. Qu'en dites-vous, Charlotte ?

— Je me demande, en t'écoutant, si tu te moques de moi, Karl Artur. Si c'était sérieux, je trouve que ce serait une excellente idée.

— Moi ? Je me moquerais de vous ? Vous devriez bien vous rappeler, Charlotte, que je parle toujours sérieusement. Mais vous semblez, en effet, n'avoir guère de sympathie pour mes idées. Je ne m'y serais pas attendu. Après une si longue séparation, notre rencontre risque fort d'être une déception.

— Ce serait triste, Karl Artur, dit Charlotte, complètement confondue par l'incroyable orgueil et la présomption du pauvre hère loqueteux.

— Je sais que vous êtes fort riche, Charlotte, et les gens riches ont une propension à être superficiels et frivoles et à ne juger que sur les dehors. Vous ne comprenez pas que ma pauvreté est purement volontaire. J'ai une femme…

Puisqu'il mentionne sa femme, Charlotte fait une nouvelle tentative pour susciter son intérêt.

— Écoute-moi, Karl Artur ! Sais-tu que pendant des années ta mère n'a pas voulu d'autre lecture que celle des lettres que tu lui écrivais du temps où tu étais étudiant. Jacquette les lui lisait tous les jours des heures durant. Mais un beau jour Jacquette en a sans doute eu assez, et sais-tu ce qu'elle a fait ? Elle est allée à Korskyrka chercher Anna Svärd et son fils. Elle les a amenés à Karlstad pour faire voir l'enfant à la colonelle.

— C'est très beau et infiniment touchant.

— Depuis ce jour, Jacquette n'eut plus besoin de poursuivre sa lecture. Ta mère a voulu garder l'enfant près d'elle. Elle jouait avec lui, elle l'admirait, ne songeait plus qu'à lui. Il était impossible de la séparer du petit et ta femme fut forcée de s'installer à Karlstad. Elle fut en grande faveur auprès de tout le monde, particulièrement auprès de ton père. Maintenant que ta mère n'est plus, ta femme s'est réinstallée à Korskyrka. Aidée par ses enfants adoptifs, elle est en train de transformer la petite maison en une véritable ferme de paysan. Mais ton fils vit la plupart du temps chez Jacquette qui habite maintenant Alvsnäs. C'est un enfant délicieux. Tu n'as pas le désir de voir ton enfant, Karl Artur ?

— Je n'ignore pas, Charlotte, que ma femme se meurt d'envie de me voir retourner près d'elle. Mais vous perdez

votre temps, Charlotte, à intervenir pour elle. J'aime la liberté. J'aime la vie de chemineau. J'aime les petites aventures.

— Il a perdu tout sentiment du bien, se dit Charlotte. Il vous glisse dans les mains. Impossible d'avoir prise sur lui.

Elle veut quand même faire encore un essai.

— Tu sembles content, Karl Artur ?

— Comment ne serais-je pas content puisque je vous ai retrouvée ?

— Tu ne regrettes donc pas le rapt de l'enfant ? Tu as pourtant causé la mort de deux personnes.

— Deux personnes, dit Karl Artur, deux personnes ! Que voulez-vous que cela me fasse, la mort de deux personnes ? Je hais tout le monde. J'aime à rassembler les gens autour de moi pour les invectiver et pour leur crier qu'ils sont tous des pourceaux.

— Tais-toi, Karl Artur. Tu es effrayant, horrible.

— Effrayant ? Moi ? Il est peut-être naturel que vous pensiez ainsi. C'est la vengeance, le raisin vert ! Vous avouerez cependant que d'avoir pu inspirer de l'amour comme moi… Voyez-vous, je m'étonne même qu'elle aie la patience de m'attendre. J'attends à chaque instant qu'elle vienne m'arracher de vos bras.

— Karl Artur, je t'en prie, tais-toi !

— Et pourquoi ? C'est une joie pour moi d'avoir l'occasion de causer avec vous, Charlotte.

— Tu me déranges. Je prie Dieu. Je n'ai cessé de lui adresser des prières depuis que je t'ai rencontré cet après-midi.

— Occupation fort louable, en vérité ! Et que lui demandez-vous ?

— Le pouvoir de te sauver de cette femme.

— D'elle ? C'est inutile, Charlotte. Rien au monde ne saurait rebuter son amour.

Il se pencha tout à coup vers Charlotte et lui chuchota à l'oreille :

— J'ai moi-même tout essayé. Il n'y a aucun moyen. Il n'y a que la mort. *Nemo nisi mors.*

— Alors, je demande la mort pour toi, Karl Artur.

— Vous avez toujours été d'une franchise peu aimable. Il ne me plaît guère de savoir que vous priez Dieu de me faire mourir, mais je ne vais plus vous déranger.

Durant un long moment, ils poursuivent leur route, silencieux comme pendant l'évanouissement de Karl Artur. Charlotte cherche à mettre de l'ordre dans ses idées ; elle réfléchit à ce qu'elle va faire d'un homme aussi déchu.

Mais tout à coup Lundman se retourne encore une fois vers l'intérieur du traîneau.

— Est-ce que Madame entend qu'il y a des gens qui nous suivent ? Ils vont aussi vite qu'ils peuvent ; ils fouettent les chevaux et ils crient qu'ils nous tiennent. Madame veut-elle qu'on les distance ?

— Non, Lundman, au contraire. Nous allons nous arrêter. Ils n'ont qu'à venir.

Quelques instants après, les Bohémiens les ont rattrapés. Dans l'obscurité de la nuit, Charlotte entrevoit deux petits traîneaux de nomades qui viennent se placer de chaque côté du sien. De sombres figures sautent à terre. Deux bohémiens se précipitent sur ses chevaux et les saisissent par le mors. Deux autres, un homme et une femme, s'approchent de Charlotte.

— Est-ce Charlotte, je veux dire Madame la Conseillère de commerce Schagerström ? articule une voix zézayante. Je désirerais savoir si Madame la Conseillère peut nous fournir quelques renseignements au sujet de Karl Artur ? Lorsque Karl Artur courut au lieu de l'accident, il était convenu qu'on se retrouverait chez un des forgerons, et je l'ai attendu là plusieurs heures. J'ai fini par savoir aux bureaux de l'usine qu'il s'était trouvé mal et que Madame la Conseillère l'avait emmené dans son traîneau. C'est si beau et si charitable ! Ne dit-on pas : « On revient toujours à ses premières amours » ?

— Tu viens en force, Thea, fait observer Charlotte, très calme.

— J'ai eu la chance que deux de nos meilleurs amis aient passé sur la route et ils se sont immédiatement offerts à retrouver Karl Artur. Ah ! Madame la Conseillère, vous ne pouvez pas vous figurer tout le bien que Karl Artur a opéré auprès des chemineaux et des bohémiens et combien il s'est fait aimer d'eux ! Ils veulent, coûte que coûte, le ramener parmi eux.

— Je vois que tu comptes le prendre à main armée si je refuse de te le livrer.

— Non, pas à main armée, Madame la Conseillère, ce n'est pas notre intention. Mais nous voulons que Karl Artur soit libre de faire ce qu'il veut et qu'il puisse revenir chez nous s'il le désire.

— Je ne doute pas un instant de ce qu'il désire, Thea. Il a eu une conversation courtoise avec moi pendant une heure, mais il en a assez et il est certainement ravi que tu sois venue. Je ne le retiens nullement. Tu peux dire à tes amis que ces lames de couteaux qui brillent dans leurs mains sont tout à fait inutiles. Tu peux le reprendre.

Thea Sundler, qui s'était attendue à une forte résistance, fut saisie d'une telle surprise qu'elle ne trouva rien à répondre.

— Prends-le donc ! répéta Charlotte en élevant la voix. Prends-le et achève-le ! J'avais cru pouvoir le sauver, mais c'est impossible. Il n'a plus son bon sens. Lui qui a la mort de deux personnes sur la conscience, il ne s'en rend même pas compte. Enlève-le ! Emporte-le vers le mensonge, le crime et la misère ! Plonge-le dans la boue ! Il est content de lui et du malheur dont il a été cause ce soir. Il ne veut pas changer d'existence. Emporte-le !

Elle se penche du côté de Karl Artur, décroche le tablier de cuir du traîneau, écarte les couvertures de peaux pour que Karl Artur ait les mouvements libres.

— Va-t-en ! Retourne à celle qui a fait de toi ce que tu es ! Je n'ai plus rien à faire avec toi !

Sans un mot, Thea Sundler s'approche de Karl Artur qui s'est levé. Mais quand elle tend la main pour l'aider à descendre du traîneau, il la repousse violemment. Il se tourne vers Charlotte et se jette à ses pieds.

— Aide-moi ! Sauve-moi ! crie-t-il d'une voix qui, cette fois, sonne franche et sincère.

— C'est trop tard, Karl Artur !

Il étreint les genoux de Charlotte et se cramponne à elle.

— Charlotte, sauve-moi ! Délivre-moi d'elle ! Toi seule peux m'aider.

Charlotte se penche sur lui et cherche à le regarder dans les yeux.

— Tu sais ce que cela te coûtera, dit-elle à voix basse, avec une profonde gravité.

— Oui, Charlotte, je le sais, répond-il avec la même gravité, et son regard ferme rencontre les yeux de Charlotte.

— Lundman ! crie Charlotte avec une joie subite. Allez ! employez le fouet !

Le cocher Lundman se dresse sur le siège, barbu et puissant comme il sied à un cocher de grande maison, il brandit son long fouet, en avant, en arrière et des deux côtés. Avec des jurons, les sombres figures s'écartent, les chevaux se cabrent, puis s'élancent. Les hommes qui les tenaient se laissent traîner un moment, mais coup de fouet sur coup de fouet les cinglent et enfin ils lâchent prise. Le traîneau de Charlotte est emporté à Hedeby dans un furieux galop.

L'ANNEAU NUPTIAL

Qui était-elle pour garder le souvenir de ce que tout le reste du monde avait oublié ? Pourquoi fallait-il qu'elle ne pût s'empêcher de songer au temps où il courait les foires comme un bohémien avec des bohémiens ? Pourquoi ne pouvait-elle chasser l'image de celle qui l'accompagnait alors ?

Elle était bien certaine que c'était en 1842 qu'il était parti comme missionnaire et l'on n'était qu'en 1850. Il n'y avait donc que huit ans qu'il était absent. Et cependant les gens trouvaient que tout devait être pardonné et oublié. Mais elle qui avait été sa femme, n'était-elle pas en droit d'avoir son idée là-dessus ?

Songez donc que depuis qu'il était de retour à Korskyrka pour un court séjour et qu'il demeurait à Sjötorp, les voisins d'Anna venaient lui demander si elle comptait l'accompagner quand il retournerait en Afrique ! C'était bien cela, les gens de ce pays du Sud : ils étaient frivoles et versatiles, ils balançaient comme l'eau d'une auge qu'on secoue. Elle, aller avec lui ! elle qui vivait respectée et dans l'aisance sur ses propres terres ! Elle, s'en aller maintenant que ses enfants adoptifs, tirés d'affaire, gagnaient eux-mêmes leur vie et qu'elle pouvait couler des jours tranquilles, faire venir la mère Svärd et lui assurer une calme vieillesse !

Elle ne l'avait pas encore rencontré, bien qu'il fût à Korskyrka depuis deux jours. Il avait au moins eu assez de bon sens pour ne pas venir s'imposer à elle. Elle regrettait bien d'être allée à l'église quelques heures auparavant pour

l'entendre. N'interpréterait-on pas cela comme si elle avait hâte de le revoir ? D'ailleurs, elle n'y était pas allée de son plein gré : Mme Schagerström l'avait amenée. Il était très difficile de dire non à Mme Schagerström.

Comment était-elle donc faite pour ne pas pouvoir oublier le passé ? Mme Schagerström lui avait dit qu'il avait déjà fait une bonne œuvre là-bas parmi les noirs. Il avait enfin trouvé sa voie, avait-elle dit, Dieu l'avait harcelé et chassé comme on fait pour forcer une bête sauvage dans un parc. Toute autre issue lui avait été fermée. Seul ce chemin lui était resté ouvert et on voyait maintenant que c'était celui qu'il aurait dû choisir dès le début.

Mme Schagerström ne lui avait pas dit en termes directs qu'étant l'épouse de Karl Artur, son devoir était de le suivre. Non, elle avait simplement constaté que la vie parmi les sauvages était dure pour un homme seul, qu'il aurait besoin de quelqu'un qui lui préparât une nourriture saine. Et Schagerström, qui subvenait à ses besoins là-bas, n'hésiterait pas à payer une aide, si l'on pouvait en trouver une.

Mme Schagerström avait aussi dit qu'il avait enfin appris à aimer son prochain ; cette grande vertu lui avait manqué jusqu'alors. Il avait aimé le Christ et avait prouvé qu'il était capable de tout abandonner pour suivre son Sauveur. Mais la véritable charité, il ne l'avait pas connue. Et celui qui veut être un disciple du Christ sans avoir l'amour des hommes, est condamné à aller à sa perte et à y conduire les autres. Et Mme Schagerström avait terminé en proposant à Anna de venir avec elle à l'église pour l'entendre parler. Elle remarquerait alors elle-même le grand changement opéré en lui. Et c'est ainsi qu'elle s'était trouvée entraînée à aller à l'église.

Quand il était monté en chaire, elle ne l'avait pas reconnu tout d'abord. Il était chauve et son visage ridé trahissait les souffrances endurées. Il n'était plus beau, et son attitude était très humble. Il était venu à Anna une étrange envie de pleurer en l'apercevant. Pourtant, il n'avait nullement l'air triste, un tendre sourire éclairait sa figure et semblait illuminer toute l'église.

On ne pouvait pas dire que son sermon avait été extraordinaire. Il n'y avait pas eu assez de paroles de Dieu là-dedans, à l'avis d'Anna. Il avait parlé des conditions où vivaient les gens là-bas dans les pays païens. Il est vrai qu'on avait annoncé une causerie missionnaire. Et il était évident qu'il aimait les noirs puisqu'il supportait la vie parmi eux et voulait y retourner. Car on avait, certes, vécu pauvrement à Medstuby, mais cela ne comptait pas en comparaison. Songez donc que là-bas, en Afrique, ils n'avaient ni plancher ni fenêtres à leurs maisons.

Et pendant qu'elle regardait le tendre sourire et sentait que chaque parole venait du cœur de l'orateur, elle s'était rappelée que c'était lui qui avait invectivé les gens dans les foires et qui avait été la risée de tout le monde. Oui, elle était ainsi faite. Elle n'était pas native de Korskyrka mais de Medstuby. Nièce de Jobs Erick, elle était méfiante et têtue comme lui.

En sortant de l'église, elle avait vu une table placée devant le portail et sur cette table un plat de cuivre où les paroissiens déposaient ce qu'ils estimaient pouvoir donner pour la conversion des païens.

Deux messieurs du bourg se tenaient à côté de la table et il avait semblé à Anna qu'ils ouvraient grand les yeux en la voyant passer. Elle n'avait pas d'argent sur elle, car elle

n'avait pas songé à la possibilité d'une quête. Alors, faute de mieux, elle avait brusquement ôté son alliance et l'avait jetée dans le plat. « Il » la lui avait donnée, elle la lui rendait volontiers.

Et maintenant elle est assise, seule, dans sa cuisine, se demandant si son acte peut avoir des suites.

« Il » pourrait l'interpréter différemment. Ou bien il pensera qu'elle considère leur mariage comme rompu et qu'elle ne veut plus jamais avoir à faire à lui.

S'il le prend ainsi, il ne viendra pas la trouver, elle le sait. Il partira sans plus.

Ou alors il pensera qu'elle avait voulu lui rappeler que sa femme l'attend à Korskyrka.

Oui, elle verra bien comment il prendra la chose. Tout dépendait de l'état d'esprit de son mari.

Mais s'il l'interprétait de la seconde manière et s'il venait, que répondra-t-elle ?

Oui, qui est-elle ? Que veut-elle ? Sait-elle, elle-même, ce qu'elle veut ?

Son cœur bat. Elle se sent toute drôle. Elle ne peut oublier que c'est à cet homme qu'elle a un jour envoyé de tendres messages par les oiseaux migrateurs…

Voilà quelqu'un qui passe devant la fenêtre. Est-ce lui ? Oui, c'est lui.

Maintenant, le voilà dans l'entrée. Il pose la main sur le loquet.

Que va-t-elle lui répondre ?

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2017

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, Jean-Marc, HélèneP, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.